

LES LIVRES DU



NOUVEAU MONDE

Patrice Flichy

Les nouvelles
frontières du travail
à l'ère numérique

Seuil

PATRICE FLICHY

Les nouvelles frontières
du travail
à l'ère numérique

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

2017

Du même auteur

Les Industries de l'imaginaire
Pour une analyse économique des médias
Presses universitaires de Grenoble, 1980

Une histoire de la communication moderne
Espace public et vie privée
La Découverte, 1991

L'Innovation technique
Récents développements en sciences sociales, vers une nouvelle théorie de
l'innovation
La Découverte, 1995

L'Imaginaire d'internet
La Découverte, 2001

Le Sacre de l'amateur
Sociologie des passions ordinaires à l'ère numérique
La République des idées / Seuil, 2010

TABLE DES MATIÈRES

Titre

Du même auteur

Dans la même collection

Copyright

Introduction

Qu'est-ce que le travail ?

De l'autre travail au travail ouvert

Les mutations du travail à l'âge numérique

I - LE TRAVAIL ET LE LOISIR SONT-ILS DES MODES DE FAIRE DIFFÉRENTS ?

Une nouvelle conception unifiée du travail

L'autre travail

1. - L'accomplissement personnel se trouve-t-il dans le travail ou dans le loisir ?

Travail et loisir, deux mondes séparés

La fin du travail ou l'envahissement du travail

2. - Un même engagement dans le travail et dans le loisir

L'engagement dans l'activité

L'identité du faire

3. - L'entrelacement du travail et des passions Une analyse statistique

Bonheur au travail et plaisir de faire

L'enquête « Histoire de vie » : les différentes identités pour soi

Pratiques des loisirs et définition de soi

Les travailleurs, doublement actifs

Les chômeurs : des passions qui compensent la perte d'emploi ?

Les étudiants : au carrefour du travail et des passions

Les femmes au foyer : travail domestique ou travail à l'extérieur

Les retraités : la reprise de son parcours de passion

II - L'AUTRE TRAVAIL

4. - Les utopies d'une alternative au travail capitaliste De William Morris aux makers

William Morris, l'artisan d'art socialiste

L'utopie de Morris transformée outre-Atlantique

L'utopie hippie : la rencontre de la contre-culture et des hobbyists

L'utopie hacker

Le mouvement du faire

Le do it yourself des punks

5. - L'autre travail ordinaire Une perspective sociohistorique

Le loisir comme nouveau travail

Un travail à côté

Le do it yourself, ou comment construire soi-même son cadre de vie

III - TRAVAIL NUMÉRIQUE OUVERT

6. - Le faire dans un monde numérique

Une culture informatique partagée

Les opportunités du numérique pour l'autoproduction

Une informatique imposée et centralisée

Une informatique de la médiation

7. - Itinéraires de travail ouvert

Vivre ses passions dans l'unité ou la séparation

Accorder son travail et ses passions

8. - Agir dans un espace de travail ouvert

Travail choisi, travail complet

Des compétences héritées ou acquises par soi-même

Un travail visible

La seconde carrière

9. - Donner ou faire payer

La distinction entre don-accueil et accueil payant : une question d'argent ?

Don ou vente de produits de seconde main

Valeur pour soi, don, valeur marchande des produits faits main

Le don, collaboration collective

Glisser d'un registre à l'autre

IV - LE TRAVAIL AVEC LE NUMÉRIQUE

10. - Les outils du travail ouvert Instruments d'autonomie et plateformes

Les outils pour un travail autonome

La démocratisation des activités productives avec les plateformes

Les plateformes comme dispositif de cadrage de l'activité

Recadrer l'activité

Un agent de transgression des règles existantes

11. - Travailler sur une plateforme

Digital labor, salarié dissimulé ou travailleur d'appoint

Va-t-on vers la fin du salariat ?

Le choix de l'indépendance

Les modes d'engagement dans le travail ouvert

Construire un nouveau compromis social

Conclusion

Le travail numérique

Réinventer un travail autonome

Les formes inégales de travail ouvert

Outsiders et régulation publique

Libérer le travail

Annexes

Introduction

Le travail est aujourd'hui en pleine transformation. Le salariat stable, qui s'était lentement imposé et était devenu la situation standard à la fin du xx^e siècle, commence à régresser. Le salariat momentané progresse. Contrat à durée déterminée, intérim, travail à temps partiel, polyactivité, deviennent courants, tout comme le travail indépendant¹. Cette précarisation du travail s'accompagne d'une crise des professions. Les barrières qui les protègent sont en train d'être abaissées. Des outsiders qui n'ont pas de compétences et d'expériences reconnues commencent à remplacer les professionnels qualifiés. Ils remettent en cause la division traditionnelle du travail. Ils viennent de professions voisines, ou même de l'extérieur du monde du travail. Des amateurs remplacent des professionnels. Des individus ordinaires réalisent depuis leur domicile des tâches effectuées auparavant au sein des entreprises. Ainsi, ce n'est pas seulement le travail qui se précarise, mais ce sont également ses frontières qui deviennent plus poreuses. Les entreprises se concentrent sur leur métier de base, sur les activités les plus stables, et sous-traitent les autres à l'extérieur. Les indépendants absorbent une partie de cette sous-traitance, celle qui correspond aux tâches les plus spécialisées ou les plus instables. Au cours de ces dernières années, le nombre d'indépendants a progressé. Cette augmentation vient d'abord des auto-entrepreneurs, qui sont rarement des travailleurs à plein temps et recherchent le plus souvent dans cette activité un revenu complémentaire.

Le numérique est au cœur de ces mutations. Uber est devenu l'étendard de la révolution digitale. Ses détracteurs parlent d'« ubérisation de l'économie ». L'automatisation a d'abord transformé le travail industriel, depuis les laboratoires de

recherche jusqu'à la fabrication, puis l'informatisation a permis à l'automatisation de progresser dans le tertiaire. Des emplois ont été supprimés et remplacés par du salariat momentané. Plus largement, le *digital labor* gratuit ou sous-payé se substitue au salariat. Le travail à la tâche, qu'on croyait avoir disparu, réapparaît. Pendant une bonne partie du xx^e siècle, on a vu se développer des firmes intégrées qui se sont révélées plus efficaces que des petites entreprises échangeant sur le marché avec des coûts de transaction élevés. Les grandes entreprises ont offert à leurs salariés des emplois stables. Aujourd'hui, le modèle de la firme hiérarchique étendue semble remis en cause. Des petites entreprises peuvent se coordonner de façon très efficace grâce aux plateformes électroniques. Des travailleurs indépendants et solitaires proposent leur production sur de nouvelles foires virtuelles. Le nouveau modèle économique n'est plus celui des grandes organisations stables, mais celui de travailleurs momentanés et atomisés offrant leur production sur le marché. La numérisation de l'économie est ainsi à l'origine de la précarisation actuelle du travail.

Un tel raisonnement, qui fait de la révolution numérique le facteur explicatif unique de la précarisation du travail, est toutefois réducteur. Il ignore le rôle joué par d'autres éléments de transformation de l'économie contemporaine : la mondialisation, la financiarisation, le chômage endémique, etc., mais aussi les choix de travailleurs et de citoyens qui souhaitent être plus autonomes, se singulariser, valoriser leur réputation et leur patrimoine domestique, renforcer l'économie non marchande... C'est l'approche que je souhaite mener ici : partir du travail choisi et réalisé, et non de la forme des contrats de travail. Si l'on se focalise sur les individus et leur choix plutôt que sur les déterminants technologiques et économiques, il faut changer d'approche, ne plus analyser les nouvelles formes de travail en termes d'emploi mais en termes de contenu du travail. Il convient de se demander si les travailleurs indépendants font le même travail que les travailleurs stables, d'examiner les liens qu'il y a entre leurs activités de travail et leurs activités domestiques, de quelle façon ils ont acquis leurs compétences, comment ils organisent leur collaboration avec les autres intervenants, gèrent leur réputation, construisent un espace de travail distinct ou non de celui de leur domicile.

Si le monde du travail est en pleine transformation, si ses frontières craquent, s'il déborde de tous côtés, on doit alors s'intéresser à sa périphérie. Les outsiders du monde du travail apportent souvent des compétences et une expérience acquises hors

travail, à domicile ou dans des tiers lieux. Leurs activités peuvent aussi bien être menées dans un cadre marchand que non marchand. Il y a une unité de l'activité laborieuse qui remet en cause la coupure entre travail salarié et autoproduction, mais surtout brouille les frontières entre le travail et les loisirs, c'est celle de l'engagement dans l'activité, de la volonté de s'impliquer dans l'ouvrage en cours, du souhait de construire une cohérence entre les différentes expériences que les individus ont vécues.

Les nouvelles formes de travail qui se développent aujourd'hui amènent le sociologue à comparer des activités menées dans des cadres différents et à se poser des questions qui n'étaient guère envisagées auparavant. Prenons le cas de la conduite automobile. Quelle différence y a-t-il entre l'individu qui prend sa voiture pour accompagner un voisin au travail et celui qui va chercher un inconnu qu'il a contacté à travers une plateforme pour faire un voyage avec lui ? Dans le premier cas c'est un don, dans le second une participation aux frais, mais l'activité de conduite reste la même, et elle n'est guère différente de celle du chauffeur de VTC qui utilise Uber ou une autre plateforme, comme de celle du chauffeur de taxi, qui est un professionnel patenté du transport des personnes. Munis d'un véhicule et d'un GPS, ces quatre chauffeurs accomplissent tous la même activité. Et pourtant, dans le premier cas il s'agit d'un loisir et dans le dernier de l'exercice d'une profession. Dans les deux cas intermédiaires, c'est du travail de l'entre-deux. Soudain, l'activité domestique pensée comme un loisir ou une consommation devient une production. Mais ce phénomène ne date pas d'aujourd'hui. Il n'a pas été inventé par Uber ! L'autoproduction, les activités amateur, le *do it yourself* (DIY), ont démarré à la fin du XIX^e siècle, à l'époque où le travail commence à se séparer de l'espace et de la vie domestique.

Si la similitude entre activité de loisir et activité de travail est évoquée à l'heure d'Uber et de BlaBlaCar, elle est rarement signalée en revanche par les sciences sociales quand il s'agit d'analyser les activités antérieures au numérique. La sociologie est trop souvent organisée en sous-disciplines étanches étudiant chacune l'un des champs spécifiques de l'activité sociale. La sociologie du travail n'a rien à voir avec la sociologie des loisirs. Et pourtant, prenons un chef qui réalise un plat dans son restaurant et le fait également chez lui. Dans le premier cas, c'est un travail rationalisé grâce à des ustensiles complexes ; dans l'autre, c'est une activité réalisée entièrement par lui-même, avec des outils simples, pour son propre plaisir et celui de

ses convives. Mais c'est bien la même recette ! Prenons un autre exemple, celui du guide de montagne et de son client. Alors qu'ils effectuent la même course, affrontent les mêmes difficultés, la fatigue ou le froid, éprouvent la même satisfaction d'arriver au sommet, pour le premier il s'agit d'un travail, pour le second d'un loisir.

Qu'est-ce que le travail ?

Comment expliquer qu'une même activité puisse être un travail dans un cas, une activité domestique ou une passion dans l'autre ? Les sciences sociales ont résolu le problème en considérant que le travail crée de la valeur, s'inscrit dans un rapport social, celui du salariat². Cependant, le travail peut aussi être analysé sous bien d'autres angles. S'il est à la fois une contrainte, un désagrément et une nécessité, il est aussi un élément de la réalisation de soi qui permet de gagner en satisfaction et en autonomie. On peut également examiner le travail comme un dispositif de coopération avec d'autres, d'intégration au monde social. Quand on adopte ces perspectives, le travail et les autres activités menées à côté (loisirs-passions, bricolage, travail d'appoint), qu'on peut appeler passions ordinaires³, sont moins opposés qu'on ne le pense. Ils peuvent même avoir de nombreuses proximités.

Si l'on veut bien comprendre les nouvelles formes hybrides de travail et de passions qui apparaissent aujourd'hui avec le numérique, il faut, d'abord, se demander comment le travail a pris la forme qu'il a aujourd'hui. Pendant longtemps, le mot « travail » désignait l'ensemble des activités humaines débouchant sur un résultat déterminé. À l'époque moderne, on a commencé à analyser le travail comme un rapport salarial. Ainsi, ce n'est qu'avec l'apparition du capitalisme qu'on pense le travail comme une activité sociale unifiée. Là où il y avait une pluralité de travaux renvoyant à des activités toutes différentes, l'économie classique voit un point commun, la création de valeur. Quand on s'intéresse à la création de richesse, le travail apparaît homogène. Le droit va également faciliter l'unification du travail, en définissant un cadre, celui du salariat, et en considérant tout le reste comme hors

travail. L'État-providence mis en place de façon stable après-guerre a accompagné l'instauration du salariat et l'unification du travail, en organisant la protection sociale (santé, retraite, chômage), ceci dans le cadre du compromis fordiste favorable aux travailleurs et acceptable par le capital. C'est parce qu'il travaille que l'individu est assuré contre les accidents de la vie⁴.

Cette unification du travail autour du salariat n'empêche pas le maintien de formes marginales utilisées par les exclus du marché du travail permanent (les travailleurs précaires) ou par les travailleurs indépendants. Mais il existe aussi du travail non marchand, informel, domestique, ou même du travail de loisir. Dès qu'on s'intéresse aux activités de travail et non à la valeur du travail, ces différentes activités sont beaucoup plus proches qu'on ne l'estime généralement. On constate alors un recouvrement entre le travail dedans (dans l'entreprise, dans les rapports marchands) et le travail dehors. Si l'on considère ce travail dehors non pas comme une distraction mais comme une autre façon de réaliser un objectif, de produire un objet, on observe que, ce qui le distingue du travail dedans, c'est d'être le plus souvent non marchand, « complet » (l'autoproduction ne parcellise pas le travail, mais elle implique d'assurer soi-même l'ensemble des tâches) et destiné à des utilisateurs proches (famille, amis).

De l'autre travail au travail ouvert

Ainsi, les formes de travail extérieur au salariat ne sont pas seulement des buttes-témoins d'un travail précapitaliste en voie d'extinction, mais plutôt le signe que les activités laborieuses dépassent largement le salariat. C'est cet *autre travail*, ces passions ordinaires que ce livre veut étudier. C'est un travail, dans la mesure où il s'agit de réaliser une tâche définie au préalable. Analyser ce travail, c'est examiner l'engagement dans l'activité, l'accomplissement d'une tâche, les satisfactions qu'elle apporte, mais aussi les obstacles qu'il faut franchir pour la réaliser.

S'intéresser à la fois au travail dedans et au travail dehors, c'est estimer que le travail ne se limite pas à un cadre unique, celui du salariat et de l'autorité d'un patron, c'est aussi se placer à la frontière d'une activité marchande et d'une activité domestique ou bénévole, d'une activité professionnelle et d'une activité amateur, c'est, enfin, porter son attention sur des activités qui ne se déroulent pas dans l'espace physique ou organisationnel d'une entreprise, mais se tiennent dans l'espace domestique ou dans un lieu tiers.

Cet autre travail existe depuis deux siècles, cependant il est vécu comme une activité mineure. Au tournant du xx^e et du xxi^e siècle, on assiste, toutefois, à un changement profond. L'engagement dans ces autres activités devient plus important. Alors que quatre Français sur dix se définissent par leur métier, ils sont trois sur dix à se définir par leurs passions. Cet élément identitaire est assez voisin chez les personnes qui travaillent et chez celles qui ne travaillent pas ou ne travaillent plus⁵. Cet investissement dans les passions est lié à la volonté de l'individu de s'autonomiser, de fixer lui-même son parcours de vie, de construire son expérience en

mobilisant ses capacités. Il y a évidemment là un élément essentiel des mutations contemporaines du travail. Cette volonté de construire soi-même son identité va rencontrer, en outre, de nouvelles manières de faire, celles proposées par le numérique. De nouvelles opportunités naissent, des zones de débordement entre le travail et le loisir apparaissent, les barrières entre le travail du dedans et le travail du dehors cèdent, l'autre travail va prendre de nouvelles formes, des nouvelles activités vont naître à l'extérieur du monde du salariat. En utilisant ses compétences personnelles et les ressources du ménage (logement, voiture, etc.), l'individu va pouvoir développer des activités indépendantes qui prolongent le travail amateur ou le *do it yourself* et accèdent au marché. De nouveaux espaces, sans frontière bien définie, se font jour qui accueillent des formes de travail hybrides ou transgressives. La séparation entre le travail salarié et l'*autre travail* s'estompe. Une nouvelle forme de travail apparaît, le *travail ouvert*. La grande caractéristique du *travail ouvert* est de ne plus se placer à côté du travail salarié, mais de constituer un nouveau monde qui utilise complètement les opportunités du numérique, en maintenant un continuum entre des activités privées (loisirs, passions) pratiquées pour soi et des activités réalisées pour les autres sous une forme marchande ou non marchande. On entre alors dans l'économie du partage ou l'économie solidaire. Ces nouvelles formes de travail extérieures au salariat, ouvertes à des outsiders, à des amateurs en voie de professionnalisation, court-circuitent largement l'organisation des professions, remettent en cause la loi et les règlements publics, notamment la propriété intellectuelle. Le *travail ouvert* est évidemment très lié aux logiciels du même nom. Le nouveau cadre de l'*open access* permet de transformer des productions logicielles ou culturelles en *biens communs*. Le numérique crée une continuité entre certaines activités salariées et des activités menées par soi-même.

Les mutations du travail à l'âge numérique

La question centrale de ce livre est d'analyser comment se substitue à un *autre travail* mené à côté du travail professionnel, comme une activité faiblement reconnue, un *travail ouvert* qui propose une vision alternative du travail associant activités professionnelles et passions.

La première partie s'interroge, de façon générale, sur les rapports entre le travail et les loisirs. Deux paradigmes peuvent être mobilisés sur cette question, celui de l'opposition entre ces deux sphères d'activité et celui de leur continuité. Je présenterai tout d'abord la thèse, traditionnelle en sociologie, de la séparation ([chapitre 1](#)). Face à l'aliénation du travail, l'individu peut trouver, dans les loisirs, des activités qui lui permettent de prendre du plaisir, de s'exprimer. Avec les mutations contemporaines, cette séparation va-t-elle se maintenir, va-t-on vers la disparition du travail ou au contraire vers l'intégration de tout le temps libre dans les activités de travail ? Au paradigme de l'opposition entre le travail et les loisirs, on peut opposer un autre paradigme, celui de la continuité des modes de faire ([chapitre 2](#)). Celui-ci s'inscrit dans d'autres approches sociologiques plus minoritaires (sociologie de l'activité, sociologie des identités) qui s'intéressent principalement à l'engagement dans l'activité, à la façon dont l'individu réalise son désir d'accomplissement, se mobilise pour faire face à l'inconnu. Cet engagement peut dans certains cas relever de la vocation⁶. Alors, la personne s'investit totalement dans ce qu'elle fait, sans compter son temps ; elle se constitue seule sa compétence. L'activité passionnée que j'examine ici ne concerne pas seulement l'activité artistique mais toutes les formes de passions ordinaires. Elle donne sens à l'existence. Elle constitue un élément fort de la

définition de soi. Bien plus que le statut social de l'individu, elle révèle sa « vraie » personnalité, son moi expressif. Cet engagement intense dans l'activité peut se manifester aussi bien dans le travail que dans les loisirs et peut prendre la forme d'un « travail passionné »⁷ ou d'un loisir de passion⁸. L'analyse de l'enquête statistique « Histoire de vie » ([chapitre 3](#)), qui porte simultanément sur le travail et les loisirs, permettra de trancher entre les deux paradigmes présentés précédemment. Est-ce que les deux formes d'engagement du travail et du loisir s'opposent ou s'articulent ? Les loisirs se substituent-ils au travail pour ceux qui en sont insatisfaits ou pour ceux qui n'en ont plus à titre provisoire ou définitif, ou au contraire assiste-t-on à un entrelacement de ces deux domaines du faire ? L'opposition ou le rapprochement entre le travail et les loisirs prennent des formes différentes tout au long des phases de la vie. Aussi, je serai amené à étudier, plus loin dans le livre, les parcours biographiques des passionnés.

La deuxième partie de cet ouvrage sera consacrée à l'étude de l'*autre travail*. En premier lieu, on examinera les modèles alternatifs du travail qui abolissent toute séparation entre le travail dedans et le travail dehors, et se sont d'abord développés sous des formes utopiques ([chapitre 4](#)). Ces utopies sont apparues dans un premier temps au début du capitalisme, chez certains entrepreneurs socialistes du XIX^e siècle, comme William Morris. En Europe, ces derniers s'opposaient au progrès technique ; aux États-Unis, au contraire, ils étaient largement ouverts à l'innovation technologique. On trouve cette même approche technophile dans les contre-cultures hippie et hacker de la seconde moitié du XX^e siècle. Il s'agit d'inventer un autre travail basé sur l'autoproduction et, pour ces derniers utopistes, de mobiliser les formidables opportunités du numérique. L'*autre travail* prend aussi une forme différente, plus modeste et quotidienne, à travers une sphère d'activité qui s'est développée à côté de la forme unifiée du travail imposée par le capitalisme industriel. Cet *autre travail* ordinaire est à la frontière du travail d'appoint, du bricolage et des loisirs ; il est situé dans des espaces et des temps différents du travail salarié. J'exposerai ensuite une analyse sociohistorique de ces activités quotidiennes du faire, l'amateurisme comme voie de professionnalisation, le travail d'à côté ou le *do it yourself* comme rupture avec le travail dans l'entreprise et dispositif d'échange local ou comme façon de construire son cadre de vie ([chapitre 5](#)).

Ces premières réflexions sociohistoriques sur le travail vont nous permettre d'étudier les mutations contemporaines du travail. La troisième partie de ce livre sera consacrée au *travail ouvert* à l'ère numérique. Je présenterai d'abord la culture numérique partagée par nos contemporains, qui définit les possibilités du travail ouvert et le marque profondément ([chapitre 6](#)). Le numérique offre à la fois des outils facilitant un travail autonome pouvant être réalisé à la maison ou en entreprise, des dispositifs de collaboration en réseau et de grands systèmes centralisés. Cette culture numérique est profondément marquée par les utopies hackers des fondateurs de la micro-informatique et d'internet, qui restent toujours une référence idéologique pour de nombreux acteurs du numérique. Je réaliserai ensuite une ethnographie de différentes formes de travail ouvert numérique ([chapitre 7](#)), en analysant les itinéraires biographiques d'une quarantaine de personnes qui, grâce aux outils digitaux, ont développé des pratiques transversales variées. Les uns tentent d'unifier leur vie autour de leurs passions, d'autres trouvent différentes solutions pour accorder leur travail rémunéré avec leurs passions, d'autres enfin dénichent une nouvelle source de revenus en mobilisant leurs ressources domestiques. Ils transforment leurs outils de consommation en outils de production de service. J'explorerai ainsi les multiples formes hybrides de travail ouvert. Au-delà de la diversité des itinéraires, il y a bien un mode d'action spécifique dans l'espace du travail ouvert ([chapitre 8](#)). Le travail est choisi et recomposé en remettant en cause la division habituelle du travail ; il mobilise des compétences particulières, souvent acquises de façon autodidacte. Il s'agit d'un travail visible présenté dans différents espaces du Net et qui permet ainsi de se construire une image de soi. Le choix des activités menées s'inscrit dans un projet de carrière personnel qui n'est défini ni par l'entreprise ni par la profession. Enfin, dans le travail ouvert, le marché ne fait pas disparaître le don : le marchand et le non-marchand s'entremêlent ([chapitre 9](#)). J'étudierai quatre situations spécifiques où l'individu peut choisir entre le don et le marché : l'accueil chez soi (ou dans son véhicule), la remise en circulation d'un bien qui n'a plus d'usage, le don ou la vente d'un objet réalisé par soi-même, la participation à la réalisation de biens communs.

La quatrième et dernière partie traitera plus spécifiquement de la question du numérique et des plateformes. Le numérique offre non seulement des outils pour le travail ouvert, mais plus largement des moyens de rapprocher les activités professionnelles et privées ([chapitre 10](#)). Il fournit des logiciels pour la création et la

conception (dessins 2D, 3D) et des procédés matériels accessibles dans des Fab Lab⁹ (imprimantes 3D, découpeuses laser, etc.). Le web permet d'accéder à de multiples dispositifs coopératifs. Surtout, ces travailleurs d'ailleurs (les utilisateurs du travail ouvert) font appel à des plateformes qui, en fournissant un accès aux utilisateurs, sont devenues des vecteurs de démocratisation des activités productives, permettent d'organiser des échanges personnels au sein d'un nouveau cadre de confiance. La société de la confiance interpersonnelle de l'époque précapitaliste réémerge dans un monde complètement mondialisé, à l'aide d'un dispositif qui sécurise la relation interpersonnelle. Mais, en même temps, les plateformes formatent l'activité et remettent en cause les régulations sociales existantes en vigueur dans les professions ou fixées par la loi. Si d'un côté elle libère le travail, de l'autre elle l'encadre, voire l'enchaîne. C'est cette spécificité du travail sur les plateformes qu'il conviendra enfin d'examiner ([chapitre 11](#)). Voit-on apparaître une remise en cause fondamentale du salariat au profit d'un travail indépendant non salarié, ou même d'un travail gratuit ? Le statut d'indépendant est-il imposé par les plateformes ou souhaité par les travailleurs d'ailleurs ?

Bien entendu, le travail ouvert n'est pas présent dans l'ensemble des activités de travail, le travail indépendant restant largement minoritaire. Le salariat est encore la norme pour l'essentiel des travailleurs, et il existe toujours de grandes organisations hiérarchiques, néotayloriennes, qui sont cependant de plus en plus mal vécues par les salariés les plus jeunes, d'autant plus que pour la plupart ces derniers démarrent leur vie professionnelle avec des statuts précaires. Le travail ouvert que je souhaite explorer ici révèle des formes nouvelles d'activité qui ouvrent la porte à des modifications profondes du travail et du salariat, du rapport entre le travail dans l'entreprise et le travail dehors. De nombreuses entreprises s'interrogent d'ailleurs sur le « travail libéré », proposent des organisations du travail où l'on ne définit ni durée ni espace de travail, mais juste les objectifs¹⁰. Le travail ouvert devient ainsi une référence pour de nouveaux modes d'organisation du travail en entreprise, mais aussi un cadre qui structure les activités, citoyennes et non marchandes, menées dans des collectifs virtuels ou des groupements associatifs.

Cette étude a bénéficié des remarques et des suggestions de mes collègues, Michel Atten, Jean-Samuel Beuscart, Dominique Cardon, Kostas Chatzis, Hélène Ducourant, Alexandre Mathieu-Fritz, Kevin Mellet, Sylvain Parasie, Dominique Pasquier et Pascal Ughetto. Je les en remercie tout particulièrement ainsi que certains thésards du laboratoire, Alexandre Blein, Émile Gayoso, Dilara Trupia, et des étudiants du master de communication de l'université Paris-Est Marne-la-Vallée qui ont observé, avec enthousiasme, certaines de ces pratiques.

-
1. Cf. « Nouvelles formes du travail et de la protection des actifs », FranceStrategie1727.fr, mars 2016 ; Olivier MARCHAND, « 50 ans de mutation de l'emploi », *Insee Première*, n° 1312, septembre 2010.
 2. Cf. Michel LALLEMENT, *Le Travail. Une sociologie contemporaine*, Paris, Gallimard, 2007, notamment l'introduction.
 3. Christian BROMBERGER (dir.), *Passions ordinaires*, Paris, Hachette, 1998.
 4. Sur la crise de cette vision assurantielle de la solidarité, cf. Pierre ROSANVALLON, *La Nouvelle Question sociale. Repenser l'État-providence*, Paris, Seuil, 1995.
 5. Insee, enquête « Histoire de vie », 2003.
 6. Sur la vocation artistique, cf. Nathalie HEINICH, *Du peintre à l'artiste. Artisans et académiciens à l'âge classique*, Paris, Minuit, 1993.
 7. Marc LORIOU et Nathalie LEROUX (dir.), *Le Travail passionné. L'engagement artistique, sportif ou politique*, Toulouse, Érès, 2015.
 8. Olivier DONNAT, « Les passions culturelles, entre engagement total et jardin secret », *Réseaux*, n° 153, 2009, p. 79-127.
 9. Contraction de l'anglais *fabrication laboratory*, « laboratoire de fabrication ».
 10. Cf. par exemple la méthode managériale ROWE (*Results Only Work Environment*), définie dans Cali RESSLER et Jody THOMPSON, *Pourquoi le travail nous emmerde... et comment faire pour que ça change ?*, Paris, Maxima, 2011.

I

LE TRAVAIL ET LE LOISIR SONT-ILS DES MODES DE FAIRE DIFFÉRENTS ?



1. L'ACCOMPLISSEMENT PERSONNEL SE TROUVE-T-IL DANS LE TRAVAIL OU DANS LE LOISIR ?
2. UN MÊME ENGAGEMENT DANS LE TRAVAIL ET DANS LE LOISIR
3. L'ENTRELACEMENT DU TRAVAIL ET DES PASSIONS. UNE ANALYSE STATISTIQUE

Ce n'est qu'à l'époque moderne que le travail a pris son sens contemporain d'« activité laborieuse professionnelle et rétribuée » et s'est donc distingué des loisirs. Auparavant, le travail renvoyait aux « activités manuelles ou intellectuelles exercées pour parvenir à un résultat déterminé (œuvre, ouvrage, production) »¹ ; il intégrait donc l'ensemble des activités humaines. L'approche moderne du travail comme rapport salarial, comme dispositif de création de valeur, a mis longtemps à se constituer. Pour saisir ses caractéristiques spécifiques, partons d'abord d'une société où le travail est multiple et n'est pas unifié par une conception commune. C'est le cas de la Grèce antique étudiée par Jean-Pierre Vernant. À l'époque, « on n'envisage pas le travail [...] comme expression d'un même effort humain créateur de valeur sociale² » ; faute d'une véritable économie marchande, chaque forme de travail garde sa spécificité et ne peut être mise en relation avec les autres. Dans la société grecque, un objet est toujours produit de façon particulière pour répondre aux besoins de tel ou tel usager. Il y a donc une multitude de formes de travail, qu'on ne peut pas unifier. Car seule compte la valeur d'usage. « Le travail n'est pas vu en fonction du travail humain qui l'a créé, comme travail cristallisé ; c'est au contraire le travail qui est vu en fonction du produit », du besoin de l'usager. Dans cette société, l'usage est plus important que la production, « l'homme “agit” quand il utilise les choses, non quand il les fabrique »³. Cette attention à l'action de l'usager est exactement l'inverse de la perspective contemporaine, où le travail se déroule au cours de la réalisation du produit et est inexistant ensuite.

Dans le monde antique, on peut considérer, avec Dominique Méda, que le « travail est méprisé⁴ ». En Grèce, les citoyens dont les besoins matériels sont le plus souvent satisfaits par les esclaves valorisent des activités menées librement : la philosophie et la vie de la cité. L'artisan qui s'occupe de la satisfaction des biens

matériels est au service de celui qui lui a commandé l'objet, il n'effectue donc pas un travail à proprement parler. Platon, dans *La République*, prend l'exemple du menuisier qui fabrique un lit. Pour lui, il se limite à imiter la forme du lit qui existe de toute éternité⁵. On peut donc estimer que l'artisan n'a pas de réelle connaissance de son métier, il ne développe pas de compétences, il prolonge l'activité de la nature. Le travail ne consiste pas à dominer la nature, à créer du nouveau, à réaliser un artefact. D'ailleurs, la pensée grecque ne fait pas vraiment de différence entre les cas où l'artisan utilise simplement les forces de la nature et ceux où il utilise, au contraire, un outil fabriqué⁶. L'artisan ne cherche pas non plus à développer ses compétences. Celles-ci ne sont pas le résultat d'un talent individuel, mais d'un savoir-faire collectif qu'on se transmettait de génération en génération, qui restait stable et n'évolue que très lentement. Comme le note Richard Sennett, « dans la “société des compétences” traditionnelle, les normes sociales comptaient davantage que les dons individuels⁷ ».

La vision du travail des Grecs nous montre à quel point l'approche contemporaine du travail ne va pas de soi. Dans le monde antique, le travail est d'abord perçu comme hétérogène, multiple, dans la continuité des différentes forces de la nature. Il accompagne la vie de la cité, mais n'est pas un instrument de rupture, de transformation du monde. Il est donc peu valorisé et complètement intégré dans des règles sociales.

Une nouvelle conception unifiée du travail

Ce n'est que bien plus tard, au XVIII^e siècle avec l'apparition du capitalisme, que le travail apparaît comme une activité sociale unifiée et valorisée. Alors que jusque-là on observait une pluralité de travaux tous différents, avec Adam Smith et les économistes classiques l'intérêt se déplace des activités concrètes vers ce qui crée de la valeur. Le travail est ainsi unifié, à partir du moment où on le considère avant tout comme un processus qui crée de la richesse. Le travail peut être échangé sur un marché où offre et demande de travail se rencontrent. Comme le note Karl Marx, si la valeur d'usage du travail est multiple, la valeur d'échange est associée à un travail abstrait unifié.

Cette unification du travail est un processus social long et complexe qui va se dérouler de la Réforme au début du XIX^e siècle. Marcel Hénaff a montré qu'il s'agissait de passer d'une société de la confiance interpersonnelle et du don à une société du droit et de l'échange. Dans la société catholique de la Renaissance, on privilégie la « relation généreuse et charitable » sur la relation contractuelle garantie par le droit. L'Église refuse le principe du prêt et lui oppose celui du don, du comportement charitable. Mais « cela n'empêche pas le bénéficiaire de rendre plus, non pour le profit du prêteur, mais en témoignage de reconnaissance. Le surplus de la restitution est à son tour une marque de générosité »⁸. Ce don de nature morale qui est une réponse au don que Dieu fait à l'homme n'a rien à voir avec le don cérémoniel étudié par Marcel Mauss dans les sociétés primitives, qui a pour objectif la reconnaissance publique d'un autre clan. Au contraire, le don chrétien est individuel. Il correspond à un monde organisé autour d'obligations réciproques définies par les

relations familiales et les liens de proximité qui sont ceux de la société rurale européenne.

À l'opposé de ce que Max Weber a nommé « l'éthique religieuse de la fraternité », la Réforme a développé d'autres principes éthiques. Dans la doctrine de la prédestination, l'homme ne peut par la charité compléter le don divin. Le rapport à Dieu relève uniquement de la foi. Pour le reste, l'homme s'en tient à ce qui fait sa vocation : « la vie ordinaire dans la profession »⁹. L'individu doit alors se consacrer à sa vie laborieuse. L'éthique protestante, analysée par Weber, est bien adaptée à l'activité économique capitaliste naissante des centres urbains. Les relations sociales entre des individus atomisés ne sont plus structurées par des rapports personnels d'attachement mutuel, des relations de confiance, mais par le contrat et le droit. Le travail unifié nécessite donc de nouvelles formes de liens sociaux, mais aussi une rationalisation technico-économique qui élabore des processus communs.

Le développement du capitalisme implique aussi la mise au travail de tous et pour cela la valorisation morale du travail ne suffit pas. Il faut l'égalité juridique de tous, et donc la fin des ordres de l'Ancien Régime. Les privilèges doivent être abolis. Comme le constate Sieyès, la noblesse est étrangère « à la Nation, par sa fainéantise ». Dans un discours à l'Assemblée nationale, il montre bien les liens qui existent entre le développement du travail et la citoyenneté : « Les systèmes politiques aujourd'hui, déclare-t-il, sont exclusivement fondés sur le travail ; les facultés productives de l'homme sont tout »¹⁰.

Ce nouvel État construit par la Révolution française a élaboré une égalité de tous, mais a simultanément dissous les corps intermédiaires. Comme l'indique la loi Le Chapelier, en 1791, « il n'y a plus de corporation dans l'État, il n'y a plus que l'intérêt particulier de chaque individu et l'intérêt général. Il n'est permis à personne d'inspirer aux citoyens un intérêt intermédiaire, de les séparer de la chose publique par un esprit de corporation ». Le cadre libéral du marché du travail est ainsi défini. Il faudra ensuite presque un siècle pour que la loi autorise les actions collectives et la création des syndicats. Ceux-ci obtiendront petit à petit une réglementation du travail et l'élaboration de droits sociaux qui accompagnent l'activité de travail.

En définitive, le droit va devenir un élément fort de l'unification du travail. Il offre, comme l'a montré Robert Castel¹¹, un cadre commun à la condition salariale. L'État social, qui a mis près d'un siècle à s'organiser, construit une société salariale

dans laquelle la plupart des individus prennent place. On voit ainsi que ce salariat que Marx espérait abolir est, au contraire, devenu un élément central de l'intégration dans la société et que ceux qui en sont privés sont marginalisés, en voie de désaffiliation.

L'autre travail

Si donc le travail unifié que nous connaissons aujourd'hui a mis plusieurs siècles à se mettre en place, avec le marché et le salariat, et s'étend aujourd'hui sur l'essentiel de la planète, il existe néanmoins des îlots de résistance, des sociétés qui, comme le monde catholique latin de la Renaissance, restent organisées autour des échanges familiaux et de proximité. Mais surtout, au cœur des sociétés capitalistes, d'autres formes de travail extérieures au salariat existent, celles de ceux qui sont exclus du marché du travail (chômeurs, travailleurs précaires) ou travaillent de façon indépendante – cette dernière forme de travail s'est, d'ailleurs, accrue ces dernières années avec l'auto-entrepreneuriat.

Cependant, il existe aussi de multiples formes hétérogènes de travail non marchand, informel, domestique ou même de loisir. Pour intégrer à notre réflexion ces autres formes de travail, il faut s'intéresser à ce qu'Yves Schwartz appelle l'activité « industrielle », qui est tendue vers un but et nécessite de l'adresse, de l'habileté¹². Effectivement, activité productive et activité non productive apparaissent moins éloignées qu'on ne le croit dès qu'on s'intéresse aux activités concrètes et non à la valeur du travail. L'évolution des mots « perruque » et « bricole » nous met sur la voie de cette proximité. « Perruque » désigne aujourd'hui le travail libre et créatif qu'un ouvrier peut réaliser en utilisant des matériaux (le plus souvent des restes) et l'outillage de l'entreprise. L'ouvrier montre ainsi son adresse en réalisant un objet sans finalité. Mais, au XIX^e siècle, le mot « perruque » avait un tout autre sens. À l'époque de la petite entreprise, alors que l'ouvrier effectuait l'ensemble des tâches du processus de production, il était parfois amené à fabriquer lui-même les outils de

travail que son patron ne lui avait pas fournis. Cette production pour soi-même des instruments de production était appelée « perruque »¹³. La perruque renvoie donc à une même dextérité, à une inventivité ouvrière qui a été mise successivement au service du patron, puis d'une certaine autonomie¹⁴. La notion de bricole, qui, elle, fait moins référence à l'habileté ouvrière qu'à la débrouille, a aussi évolué. Au XIX^e siècle, selon Florence Weber, le mot « bricole » désigne pour les ouvriers « un travail de hasard, mal rétribué, accepté en attendant de retrouver son métier ordinaire¹⁵ ». Il s'agit d'un travail faiblement qualifié, instable, mais demandant une certaine polyvalence. Au XX^e siècle, le mot renvoie à de petites réalisations domestiques nécessitant des compétences diverses, mais limitées. On utilise ainsi les mêmes termes aussi bien dans le monde du travail que dans celui du hors-travail pour désigner des réalisations transgressives, faisant appel à des compétences acquises par soi-même.

La conception unifiée d'un travail qui crée de la valeur et s'inscrit dans le salariat amène à repousser à l'extérieur les autres activités laborieuses appelées généralement « loisirs ». Les loisirs sont devenus un élément important de nos modes de vie ; non seulement le temps de loisir s'est accru à la suite de la baisse du temps de travail, mais de nombreux auteurs voient dans le loisir la part positive de la vie humaine qui permet de supporter un travail pénible et aliénant. La sociologie, au milieu du XX^e siècle, a ainsi défini deux champs de recherche étanches : la sociologie du travail et la sociologie des loisirs. Je présenterai tout d'abord comment cette étude des loisirs se distingue fondamentalement de celle du travail. Je critiquerai ensuite ce dualisme et montrerai qu'une autre approche de la sociologie est possible qui, en permettant d'analyser de façon unifiée l'engagement dans l'activité, le travail comme expression de soi, nous donne des instruments pertinents pour étudier l'autre versant du travail (*do it yourself*, pratiques amateur, etc.). Je terminerai cette partie en présentant les résultats d'une grande enquête statistique. J'étudierai comment des individus ordinaires, qu'ils soient en activité ou non, articulent le travail et les loisirs. Ces résultats empiriques conforteront la thèse d'un engagement unifié dans les activités de travail et de loisir.

1. Définitions du Robert, 2016. Le mot « ouvrage » renvoie également à un double contexte, celui de la production (maître d'ouvrage) et celui de l'activité domestique (ouvrage de dames).
2. Jean-Pierre VERNANT, « Aspects psychologiques du travail dans la Grèce ancienne », in *id.*, *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris, La Découverte, 1996, p. 296.
3. *Ibid.*, p. 298 et 301.
4. Dominique MÉDA, *Le Travail. Une valeur en voie de disparition ?*, Paris, Flammarion, 2010, p. 43.
5. PLATON, *La République*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1950, p. 1205-1207.
6. Jean-Pierre VERNANT, « Travail et nature dans la Grèce ancienne », in *id.*, *Mythe et pensée chez les Grecs*, *op. cit.*, p. 290-291.
7. Richard SENNETT, *Ce que sait la main. La culture de l'artisanat*, Paris, Albin Michel, 2010, p. 35.
8. Marcel HÉNAFF, « L'éthique catholique et l'esprit du non-capitalisme », in Philippe Chanial (dir.), *La Société vue du don*, Paris, La Découverte, 2008, p. 512.
9. *Ibid.*, p. 510.
10. Cité par Annie JACOB, « Pas de citoyen qui ne soit un travailleur », *Revue du MAUSS*, n^o 18, 2001, p. 197.
11. Robert CASTEL, *Les Métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, Paris, Gallimard, 1995.
12. Yves SCHWARTZ, « La conceptualisation du travail, le visible et l'invisible », *L'Homme et la Société*, n^o 152-153, 2004, p. 63.
13. Michel ANTEBY, « La “perruque” en usine : une approche d'une pratique marginale, illégale et fuyante », *Sociologie du travail*, vol. 45, 2003, p. 455.
14. Au contraire, l'expression les « bousillés », s'agissant de verreries réalisées par des ouvriers verriers à partir de déchets, ne renvoie qu'au sens d'autoproduction d'objet sans finalité. Cf. Michel DE CERTEAU, *L'Invention du quotidien*, t. 1, *Arts de faire* (1980), Paris, Gallimard, 1990, p. 311.
15. Florence WEBER, *Le Travail à-côté. Étude d'ethnographie ouvrière* (1989), Paris, Éditions de l'EHESS, 2001, p. 59.

1.

L'accomplissement personnel se trouve-t-il dans le travail ou dans le loisir ?

L'unification du travail par le marché, le droit et l'État se développe en même temps que la division du travail imposée par le capitalisme industriel. Cette division du travail naissante est contestée par de nombreux auteurs du début du XIX^e siècle, qui voient, au contraire, dans l'artisanat le travail idéal permettant la réalisation de soi et respectant la spécificité de chaque activité de travail. Un observateur oppose ainsi à la division du travail le « métier complet », qui donne à l'homme la possibilité de jouir de sa liberté et de « créer des valeurs sans aucune aide »¹.

De nombreux penseurs socialistes du XIX^e ont imaginé un travail permettant à l'homme de s'accomplir, comme le faisait l'artisan avant la révolution industrielle. Marx, dans les *Manuscrits de 1844*, fut l'un des premiers à envisager le travail comme affirmation de soi et d'autrui à travers son activité :

Dans ma production, envisageait-il, je réaliserais mon individualité, ma particularité ; j'éprouverais, en travaillant la jouissance d'une manifestation individuelle de ma vie et dans la contemplation de l'objet, j'aurais la joie individuelle de reconnaître ma personnalité... Dans ta jouissance ou ton

emploi de mon produit, j'aurais la joie spirituelle immédiate de satisfaire par mon travail un besoin humain².

Face à cette utopie d'un homme pouvant travailler selon sa vocation, Marx constate, au contraire, que le travail est aliéné :

[Parce qu'il] est extérieur à l'ouvrier, c'est-à-dire qu'il n'appartient pas à son être ; que, dans son travail, l'ouvrier ne s'affirme pas, mais se nie ; qu'il ne s'y sent pas satisfait, mais malheureux ; qu'il n'y déploie pas une libre énergie physique et intellectuelle, mais mortifie son corps et ruine son esprit. C'est pourquoi l'ouvrier n'a le sentiment d'être à soi qu'en dehors du travail ; dans le travail, il se sent extérieur à soi-même. Il est lui, quand il ne travaille pas, et, quand il travaille, il n'est pas lui³.

Le travail n'est plus une fin, mais un simple moyen de subsistance.

Cette aliénation dénoncée par Marx est au cœur des analyses de la sociologie du travail de Georges Friedmann. La spécificité du sociologue français est d'avoir non seulement dénoncé l'aliénation du travail, le remplacement du travail complet par le travail en miettes, mais d'avoir considéré aussi qu'une activité libre et complète ne pouvait trouver place dans le travail salarié et devait être recherchée dans les loisirs. J'étudierai donc dans ce chapitre la façon dont les loisirs peuvent se substituer au travail comme moyen d'affirmation de soi. Je montrerai, ensuite, en m'appuyant sur les travaux des sociologues du loisir et de la consommation, que les loisirs libres et épanouissants sont grignotés par le travail domestique et celui du consommateur. Le paradigme de l'opposition entre travail et loisir a ainsi bien du mal à définir le vrai loisir face à un travail contraignant et répétitif qui s'impose dans toutes les activités.

Travail et loisir, deux mondes séparés

Aux États-Unis, le sociologue Daniel Bell observe, après la Seconde Guerre mondiale : « Les ouvriers cherchent à retrouver dans les loisirs ce qu'on leur a refusé dans le travail. Durant la dernière décennie, on a assisté à une prolifération des hobbies. L'Amérique a vu une croissance du phénomène amateur, inconnu jusque-là. » Mais il note qu'un tel développement a un revers : « Cela s'est réalisé à un coût très élevé : la perte du plaisir au travail »⁴. En France, à la même époque, Friedmann va systématiser ce déplacement du plaisir de faire, du travail salarié vers les loisirs. Après avoir mené de nombreux travaux qui font référence en sociologie du travail, il va se consacrer à la sociologie des loisirs parce qu'il a l'impression que c'est là que se déroule la « vie véritable ».

Je présenterai rapidement quelques données sur la place du travail et du loisir, dans nos sociétés, puis les thèses de Friedmann sur le salut par les loisirs et enfin les réflexions de Joffre Dumazedier, qui s'employa à préciser la notion même de loisir.

TEMPS DE TRAVAIL ET TEMPS DE LOISIR

Comme le note une historienne, une des caractéristiques du travail ouvrier était qu'« “on travaillait tout le temps”, mais pas uniquement, pas continûment⁵ ». Le travail occupait en principe l'intégralité du temps. Mais, subrepticement, les travailleurs pouvaient dérober des instants de détente. Ce n'est qu'avec la rationalisation du travail industriel et sa formalisation par le taylorisme que

l'organisation scientifique du travail va chasser, pour une large part, les temps perdus et finalement mieux séparer les temps complètement affectés au travail et les autres. De même, l'espace de travail n'était pas coupé de l'extérieur, comme il l'est aujourd'hui. La famille (femme, enfants) pouvait, par exemple, entrer dans l'atelier, pour apporter le casse-croûte⁶.

En France, le temps de travail quotidien défini par la loi a largement diminué. Il était fixé à douze heures en 1848, à onze heures en 1900. Six ans après, on instaure la semaine de six jours, avec donc un repos hebdomadaire. La loi de 1919 diminue la journée de travail à huit heures, avec donc une semaine de travail de quarante-huit heures. En 1936, le Front populaire établit la semaine de quarante heures, qui restera stable jusqu'en 1982 et l'ordonnance de François Mitterrand sur les trente-neuf heures, puis enfin les lois Aubry de 1998 et 2000 instituant la semaine de trente-cinq heures. En un siècle et demi, le temps de travail légal hebdomadaire a donc été divisé par deux. L'analyse statistique donne des résultats voisins. La durée annuelle moyenne du travail est passée de 3 021 heures en 1851 à 1 788 heures en 1979⁷, puis 1 559 heures en 2007⁸.

Parallèlement, des congés annuels sont institués. Une loi fixant ce repos à deux semaines est votée par le Front populaire. Les congés vont continuer à augmenter : trois semaines en 1956, quatre semaines en 1969 et enfin cinq semaines en 1982. Si l'on tient compte de la transformation des cycles de vie (allongement de la durée des études d'un côté et de celle de la retraite de l'autre), on peut estimer avec Paul Yonnet que le temps consacré au travail dans la vie éveillée est passé de 43 % en 1850 à 20 % en 1979⁹.

Diminution du temps de travail et congés payés ont ainsi permis aux salariés de dégager un temps important pour eux. L'apparition de ce temps pour soi est d'abord le résultat de luttes syndicales et politiques, mais également d'une intensification du travail qui a été mise en place depuis un siècle par le taylorisme, à la suite des réorganisations régulières qui ont été accentuées avec les trente-cinq heures. Face à un travail plus contraignant, plus stressant, les loisirs apparaissent comme la vraie vie, mais aussi comme l'anti-travail.

Cette opposition entre travail et loisir est à la base de la théorie économique néoclassique de l'offre de travail, considérant qu'un individu arbitre la répartition de son temps entre le travail salarié et le temps libre qui lui permet de consommer des

biens et du loisir. Dans ce choix, la rémunération est un élément central : plus le salaire est élevé, plus l'individu préférera le loisir¹⁰. Dans cette perspective, le travail est avant tout une désutilité qu'on accepte en contrepartie de l'utilité espérée des revenus du travail, et le loisir une source de satisfaction en concurrence avec la consommation¹¹.

UN NOUVEL *HOMO FABER* RESSUSCITÉ PAR LES LOISIRS¹²

Curieusement, Friedmann, spécialiste incontesté de la sociologie du travail, va adopter une position sur les loisirs proche de celle des économistes néoclassiques. Il a, tout d'abord, observé le travail traditionnel dans les années 1940 et constate aussi bien dans l'activité rurale que dans celle de la mécanique que le corps, et plus particulièrement la main, occupe une place centrale dans la réalisation de travaux de précision. Cette habileté corporelle constitue une composante de cette « intelligence ouvrière »¹³, que Friedmann met fort bien en valeur. Mais il constate également qu'alors que l'autonomie du travail était la base du travail artisanal l'industrie favorise la mécanisation et la rationalisation d'un travail de plus en plus parcellisé. Elle entraîne la disparition des « métiers globaux, fondés sur une culture technique et la fierté dans l'achèvement du produit¹⁴ ». Friedmann oppose ainsi au travail artisanal complet où l'individu peut exprimer « ses goûts et sa personnalité »¹⁵ le travail en miettes qu'il voit se répandre dans toute l'industrie. Le travail morcelé exclut toute « joie au travail ». Celle-ci n'est possible que si l'opérateur réalise des tâches dont il a l'initiative, qui ont une certaine plasticité, dont il voit l'objectif, dont il a la responsabilité et qui constituent, *in fine*, « une épreuve, toujours renouvelée et surmontée de ses capacités »¹⁶.

Manifestement, il n'est plus possible, à l'époque du capitalisme industriel triomphant, de réorganiser le travail pour proposer des métiers complets. Le progrès technique comme les nécessités économiques qui imposent la rationalisation et l'automatisation du travail industriel empêchent l'individu de s'exprimer dans son travail. Le sociologue remarque que, chez beaucoup d'ouvriers, on note « un refoulement des tendances personnelles, une progressive érosion de la personnalité¹⁷ ». Face aux méfaits de cette aliénation, il faut bien considérer, note

Friedmann, que la société renonce totalement à transformer le travail industriel, pour en faire « un élément d’accomplissement de la personnalité, de satisfaction et de bonheur¹⁸ ». Finalement, « la vie au travail est effectivement sacrifiée, elle représente un vide, un ennui, un poids qu’on traîne¹⁹ ».

Ne mettant que des espoirs limités dans les tentatives de revalorisation du travail, Friedmann conclut son ouvrage de 1964, *Le Travail en miettes*, par le constat suivant :

Pour des millions d’hommes et de femmes, l’activité quotidienne du travail gagne-pain n’a pas de valeur enrichissante ni équilibrante. Pour ceux-là, la réalisation de soi et la satisfaction ne peuvent être cherchées que dans les activités de loisir, et plus précisément dans le « temps libre » progressivement accru par la réduction de la semaine de travail. C’est le temps hors travail, comme l’avaient vu Marx et déjà Hegel, qui doit constituer pour l’homme « le véritable domaine de la liberté »²⁰.

Le sociologue américain Charles Wright Mills faisait à la même époque un constat voisin. Il observait que, pour bien des Américains, les loisirs devenaient une activité centrale qui leur permettait de compenser « la très faible qualité de leur travail ». Mais il en tirait une conclusion fort différente. Contrairement à Friedmann, il ne voyait pas dans les loisirs un outil de libération car, d’une part, il estimait que « le mécanisme de l’amusement détruit la liberté de ce temps hors travail » et que, d’autre part, il fallait éviter toute séparation radicale entre le travail et le loisir, pour retrouver une véritable qualité d’expérience sociale, et qu’alors on n’aurait plus à se poser la question des loisirs²¹.

Ainsi, Friedmann n’est pas le seul sociologue de l’après-guerre à constater que les loisirs permettent de compenser l’aliénation du travail, mais il est un des rares à voir là un espoir pour l’individu. Cette perspective est une permanence de la pensée de Friedmann. Dans *Où va le travail humain ?*, écrit en 1950, il notait déjà que, « dans les conditions techniques et sociales de la grande industrie, *la vie véritable de beaucoup de travailleurs ne peut être vécue que dans le loisir*²² ». Finalement, le temps libre est un temps de compensation. Les travailleurs peuvent y retrouver ce que le travail industriel leur refuse, c’est-à-dire « un travail plus “autonome”, engageant leur initiative, leur responsabilité²³ ». Ce qui est essentiel, c’est la possibilité de

s'exprimer librement, de développer ses virtualités, « son potentiel d'aptitudes et de goûts²⁴ ». On voit ainsi que, pour Friedmann, le travail idéal reste le travail artisanal. Le sociologue du xx^e siècle retrouve ainsi la thèse des socialistes utopistes du xix^e, comme Proudhon, lui-même ancien ouvrier d'imprimerie, qui déjà évoque des ouvriers de métier de grands talents acceptant un travail peu valorisant afin d'être en mesure, hors travail, de réserver « toutes les forces de leur intelligence pour des compositions libres²⁵ ».

Le constat que Friedmann faisait sur le travail taylorien n'est pas partagé par tous. Des historiens estiment ainsi que le travail artisanal n'était pas moins dur et ennuyeux que le travail industriel²⁶, mais la sociologie française du travail a, quant à elle, consacré de très nombreuses recherches au travail taylorien montrant que l'ouvrier a perdu sa compétence propre, qui a été transférée à la machine. Les objectifs de productivité l'emportent alors sur ceux du travail bien fait. À la fin du xx^e siècle, cette évolution a atteint également les ingénieurs et les cadres. Richard Sennett, qui a observé le travail des informaticiens contemporains, note que les programmeurs vivent mal le fait d'écrire des logiciels imparfaits, comportant des bugs que les consommateurs doivent signaler. En effet, « leur sentiment d'avoir un travail qui ait du sens dépend de leur capacité de bien faire le travail en soi²⁷ ».

LA QUÊTE DU VRAI LOISIR

La pertinence des analyses de Friedmann se vérifie encore un demi-siècle après dans les observations de Sennett. Les observations très pessimistes du sociologue des années 1950 sur le travail l'amènent, petit à petit, à mettre la question des loisirs au cœur de ses préoccupations. Il crée en 1960 le Centre d'études de communication de masse (CECMAS). La même année, il dirige la publication d'un numéro de la *Revue internationale des sciences sociales* consacré aux « aspects sociologiques du loisir ». Dans l'article d'ouverture, il constate que la « quête du bonheur » et l'hédonisme deviennent des faits sociaux majeurs de l'époque et qu'elle passe maintenant par le temps libéré. Il souhaite alors étudier « l'avènement de l'homme du loisir », que la civilisation technicienne ne serait pas préparée à accueillir. Il s'intéresse donc à *l'homme-d'après-le-travail*. Il propose de distinguer le *temps libéré* par la diminution

du temps de travail et le *temps libre*. Il constate, en effet, que tout le temps libéré n'est pas consacré aux loisirs actifs, mais à différentes obligations et nécessités : le second métier ou travail au noir pratiqué par de nombreux ouvriers (Friedmann voit là « l'infiltration du *travail après le travail*²⁸ »), mais aussi le bricolage et le jardinage, qui sont à la fois des travaux volontaires et des nécessités en vue de garder des ressources disponibles pour la consommation.

Cela revient à « fixer le travailleur dans sa sphère de travail²⁹ ». Si l'on ajoute les tâches domestiques, quel temps reste-t-il pour les « loisirs actifs » ? Bien peu, si l'on note, de surcroît, qu'en ce début des années 1960 deux nouveaux phénomènes vont empêcher « la transmutation du temps libéré en temps libre³⁰ » : les médias de masse et la consommation. Celle-ci peut séduire « l'homme de loisir » et l'empêcher de s'orienter vers des loisirs actifs. Les médias vont également détourner les travailleurs d'un temps libre enrichissant et créateur. En effet, Friedmann, bien qu'il crée un centre de recherche sur les médias de masse, en a une vision très négative³¹.

En définitive, l'individu pourra-t-il trouver un jour ce temps libre qui devait lui permettre de compenser les effets du travail aliéné ? Ce n'est guère certain pour Friedmann. D'un côté, les médias « pourrissent » le temps libéré, de l'autre, ce temps libéré est envahi par les petits travaux qui correspondent aux nécessités de la vie quotidienne. Le travailleur devient un nouveau Sisyphe faisant rouler ce fardeau du travail qui « écrase en lui les valeurs de la pensée et de la culture³² ». Ainsi, à étendre la catégorie de travail en dehors du salariat, on risque de ne jamais trouver ni le « temps de la liberté » ni les « loisirs actifs », dont Friedmann pensait qu'ils pouvaient compenser le travail aliénant. En faisant de l'opposition contrainte / liberté l'élément clé de la distinction travail / loisir, on finit par réduire le loisir à la portion congrue. C'est ce que constate un spécialiste américain des hobbies qui se livre à une tentative de mesure des différentes activités de loisir. La télévision occuperait 33 % du temps libre, le bricolage ou *do it yourself* 4 à 5 % et les loisirs librement choisis ou hobbies 2 % ! Seuls 10 à 15 % des adultes auraient un hobby³³.

C'est pour éviter cette dérive que Joffre Dumazedier, qui fut l'élève de Friedmann, a essayé de définir de façon plus précise le loisir. Celui-ci « s'est affirmé, non seulement comme un droit, mais comme une valeur [...]. Le loisir gagne sur le travail, commence son ascension dans l'échelle des valeurs sociales³⁴ ». Dumazedier apparaît ainsi comme celui qui révèle un phénomène clé de la société des années

1960³⁵. Il définit d'abord le loisir comme « le temps où l'homme ne participe plus, par son travail, à la production collective³⁶ ». Il a ainsi une vision large des loisirs, puisqu'il englobe « la zone incertaine du semi-loisir où l'activité de loisir présente dans une mesure variable les caractères d'une obligation professionnelle, domestique, familiale ou sociale³⁷ ». Il distingue dans ce large ensemble trois fonctions. Le *délassement*, qui délivre de la fatigue, le *divertissement*, qui tue l'ennui, et le *développement* de la personnalité, qui « permet une participation plus large, plus libre et une culture désintéressée du corps, de la sensibilité et de la raison³⁸ ». Si ces trois fonctions peuvent s'articuler, il est néanmoins clair que la troisième est celle qui paraît la plus essentielle à Dumazedier. Ce qui fera de lui le maître à penser de tout le courant de l'éducation populaire, qui joue un rôle central dans le monde associatif.

À travers sa définition fonctionnelle des loisirs, Dumazedier crée un nouveau domaine de recherche, la sociologie des loisirs, qui permettra notamment d'ouvrir le champ d'intérêt des chercheurs au-delà de celui pris en compte par la sociologie de la culture. Il essaie de promouvoir les loisirs dans le cadre d'une « démocratie culturelle » qui pourrait contrebalancer la démocratie économique et sociale³⁹. Mais, de cette façon, comme le note Roger Sue, cette sociologie reste « prisonnière de la détermination par le travail⁴⁰ ».

En définitive, on trouve chez Friedmann et Dumazedier une même perspective, celle d'une coupure radicale entre le travail et le loisir. Le travail organisé dans le cadre du salariat crée des rapports de subordination, donne lieu à une rémunération et se déroule dans des espaces extérieurs à l'habitation, tandis que le loisir est libre, non marchand, et se déroule à la maison ou dans des « tiers lieux »⁴¹. Le loisir rend possible de retrouver ce plaisir de faire, de développer sa personnalité, tout ce que le travail ne permet plus. Si cette coupure est postulée par ces deux sociologues, le tracé de la coupure pose néanmoins problème. Il y a des zones d'incertitude, et Friedmann et Dumazedier ne font pas toujours passer la frontière au même endroit.

Cette coupure entre le travail et le loisir fait partie des idées communes admises par bien des auteurs. Des sociologues du travail contemporains, comme Stéphane Beaud et Michel Pialoux, remarquent ainsi que, face à l'imposition de nouvelles contraintes de travail, beaucoup d'ouvriers ont cherché à imposer un respect strict des horaires de travail, pour sauvegarder leur temps « à eux » : « Protéger son temps libre de l'influence de l'usine constitue la dernière ligne de défense que l'on oppose à

l'élasticité croissante du temps de travail⁴². » J'estime également que la fameuse distinction établie par Hannah Arendt entre travail et œuvre relève d'une perspective voisine⁴³. Alors que le travail est une activité épuisante qui ne connaît jamais de fin et permet avant tout à l'homme de satisfaire ses besoins vitaux (« Il ne reste rien derrière soi », dit Arendt⁴⁴), l'œuvre, au contraire, exprime la liberté humaine, la maîtrise de l'activité humaine. L'œuvre correspond à un projet qui aura une fin. Finalement, la position d'Arendt n'est pas très éloignée de celle de la sociologie classique du travail, qui considère le travail avant tout comme un asservissement à une activité ingrate, la seule action possible des ouvriers étant de résister en se réappropriant le travail. C'est pourquoi cette sociologie s'intéresse au travail réel qu'elle oppose au travail prescrit, à la perruque comme manifestation de la résistance ouvrière.

La fin du travail ou l'envahissement du travail

Protéger un temps à soi, comme le souhaitent les ouvriers de Montbéliard étudiés par Beaud et Pialoux, ne signifie pas pour autant jouir de loisirs actifs et valorisants. Friedmann et Dumazedier craignaient, justement, que les loisirs actifs soient absorbés par le *travail après le travail*. On trouve, dans les réflexions contemporaines sur le rapport du travail et des loisirs, les traces de ces deux positions contradictoires : le travail diminue de plus en plus et les loisirs deviennent l'activité dominante ; le temps hors travail est occupé par des activités de plus en plus contraignantes, c'est un nouveau travail.

LE LOISIR COMME TEMPS DOMINANT

Au début des années 1980, certains sociologues des loisirs vont donner une ampleur nouvelle aux thèses de Dumazedier. Ils estimeront que les loisirs deviennent le phénomène social majeur de notre temps. On assiste à un changement d'*ethos*, c'est-à-dire à un déplacement des croyances et des valeurs. La société se détourne de son système de valeurs axé sur le travail et le devoir pour s'orienter vers une nouvelle valeur centrale : la réalisation de soi. Le loisir devient l'élément central d'une nouvelle dynamique sociale⁴⁵. Dix ans plus tard, Roger Sue systématisera cette réflexion et fera du temps libre le temps social dominant de notre époque, « non plus un temps négatif, envers du travail, mais un temps positif [...], producteur de la société dans son ensemble⁴⁶ ». Il voit que, grâce au temps libre, « une nouvelle société

se crée en marge de la société “officielle” et de sa représentation publique⁴⁷ ». Certes, le travail n’est pas aboli, mais il diminue de plus en plus et n’est plus la valeur centrale pour les individus. L’économie informelle, autrement dit l’économie domestique, l’autoproduction et le travail au noir, occupe plus de temps que l’économie formelle, et c’est dans ces nouveaux domaines que l’individu peut se réaliser, se réapproprier son temps. L’idée des sociologues des loisirs est que « l’esprit du loisir tend à contaminer l’ensemble des activités humaines⁴⁸ ». S’il y a des controverses entre Paul Yonnet, l’auteur de cette citation, et Roger Sue sur la place occupée par le travail, s’ils s’intéressent à des formes de loisir différentes, le sport-spectacle, le rock dans un cas, les loisirs actifs dans l’autre, ils voient en revanche tous deux dans le loisir un élément structurant de la vie sociale, une valeur essentielle du monde contemporain.

D’autres analystes ont développé une thèse encore plus radicale, celle de la fin du travail. Jeremy Rifkin, dans un essai publié à la même époque, s’intéresse non pas aux valeurs, mais à l’évolution de l’emploi aux États-Unis, à la suite des mutations technologiques contemporaines⁴⁹. En observant les évolutions actuelles, il dessine les transformations des décennies à venir. Les révolutions technologiques contemporaines, comme les précédentes, entraînent un accroissement considérable de la productivité tant dans le secteur agricole que dans le secteur industriel. Jusqu’à maintenant, les emplois détruits avaient été compensés par de nouveaux emplois principalement dans le secteur tertiaire. Mais les technologies de l’information et de la communication (TIC) permettent, elles, de substituer la machine au travail dans le tertiaire. Dans un monde où la production des biens et des services sera très largement automatisée, le seul domaine qui développera l’emploi sera celui du savoir et de l’information, permettant ensuite l’essor de cette production sans travailleur. Mais, à lui seul, ce domaine ne réussira pas à compenser les destructions d’emploi des autres secteurs. Finalement, « des centaines de millions de travailleurs seront contraints à une oisiveté permanente par les forces conjointes de la mondialisation et de l’automatisation⁵⁰ ». Pour Rifkin, cette situation paraît d’autant plus dramatique que « l’emploi est bien plus qu’une source de revenus : il est souvent la mesure fondamentale de la valeur personnelle. Être sous-employé (ou non employé), c’est se sentir improductif, et de plus en plus dénué de valeur⁵¹ ».

Pour éviter que tous ces chômeurs inoccupés basculent dans la délinquance, Rifkin propose qu'ils consacrent leur temps libre au développement d'un tiers-secteur non marchand, ni privé ni public. Il s'agit d'activités volontaires, « où prime l'attention donnée aux autres⁵² ». Pour faciliter le démarrage de ce tiers-secteur, l'État doit au début mettre en place des revenus de substitution.

Si donc Rifkin aboutit à des conclusions voisines de celles des sociologues des loisirs, sa démarche est très différente. Il s'intéresse peu à la crise d'un travail qui n'apporte plus de satisfaction, mais bien davantage à la crise de l'emploi. Son analyse porte essentiellement sur ce second point. En revanche, le contenu des activités de loisir ou du tiers-secteur lui importe peu⁵³. Le temps libre ne peut donner lieu à une activité qui permet la reconstruction de soi, comme le pensent les sociologues du loisir, mais plutôt à un dispositif qui rend possible de gérer un chômage de masse rendu inévitable par l'évolution technologique.

La question de la fin du travail est également abordée par André Gorz, selon une conception assez différente cependant. La réflexion de Gorz part d'une critique de l'aliénation. Pour lui, le travail devient pour l'essentiel « une activité passivée, pré-programmée, totalement assujettie au fonctionnement d'un appareil et ne laissant pas de place à l'initiative personnelle⁵⁴ ». Le travail n'appartient plus à l'individu mais à l'appareil de production sociale. Plus précisément, Gorz distingue deux sphères d'activité : celle des activités hétéronomes, qui sont dictées à l'individu, coordonnées par une organisation préétablie, extérieures à lui, et celle des activités autonomes, qui comportent en elles-mêmes leurs propres fins. La première sphère « assure la production programmée, planifiée de tout ce qui est nécessaire à la vie des individus » avec le maximum d'efficacité. La sphère autonome permet pour sa part aux individus de réaliser un travail pour soi, c'est-à-dire de produire une « valeur d'usage dont nous sommes nous-mêmes à la fois les artisans et les seuls destinataires⁵⁵ ». Cette production se fait, bien sûr, hors marché : il s'agit des biens et services « non nécessaires, mais conformes aux désirs, aux goûts, et à la fantaisie de chacun⁵⁶ ». Dans un autre ouvrage, Gorz précise qu'il s'agit de « l'autoproduction du facultatif, du gratuit, du superflu, bref du non-nécessaire qui donne à la vie sa saveur et sa valeur⁵⁷ ».

Il est donc vain de continuer le vieux combat de la classe ouvrière, de penser qu'on pourra *libérer le travail* de ses formes aliénées ; il convient plutôt de *se libérer*

du travail. Il faut réduire au maximum le travail hétéronome, refuser les mini-jobs et les petits emplois de service, pour développer le plus possible le travail autonome. Pour Gorz, donc, « la “vraie vie” commence hors du travail, le travail devient un moyen pour élargir la sphère du non-travail, il est l’occupation temporaire par laquelle les individus acquièrent la possibilité de poursuivre leurs activités principales⁵⁸ ». Ces activités dépassent les loisirs. L’individu peut, à travers elles, s’investir dans la vie de la cité, remplir complètement son rôle de citoyen.

Aussi, dans ses ouvrages suivants, Gorz s’intéresse de moins en moins au travail et plutôt au non-travail, aux activités de temps libre. Dans *Métamorphoses du travail*, il montre que l’idéologie de la morale de l’effort masque le fait que « l’économie n’a plus besoin (et aura de moins en moins besoin) du travail de tous et de toutes », que « la société de travail est caduque : le travail ne peut plus servir de fondement à l’intégration sociale »⁵⁹. En effet, si la société fait tout pour « économiser du travail, [elle] ne peut pas, en même temps, glorifier le travail comme la source essentielle de l’identité et de l’épanouissement personnels⁶⁰ ».

Pendant longtemps, Gorz a estimé que, pour faire face aux gains de productivité, et donc pour éviter l’effondrement de l’emploi et le chômage de masse, il fallait réduire de façon drastique la durée du travail et ainsi « retrouver le goût du travail véritable »⁶¹. Par la suite, il propose l’instauration d’un revenu d’existence, déconnecté du travail et versé à tous. Ces deux propositions de Gorz ont suscité un certain nombre de critiques. Tout d’abord, la baisse de l’emploi prévue par Gorz comme par Rifkin ne s’est pas produite. Denis Clerc et Dominique Méda ont ainsi montré que la destruction d’emplois provoquée par la réorganisation des processus de travail (*re-engineering*) a été plus que compensée par le développement d’autres emplois⁶². Si l’on regarde les données d’avant la crise financière de 2008, en France, l’emploi a augmenté de 17 % de 1997 à 2007, et l’on trouve une croissance voisine dans les autres pays européens. Certes, une partie de ces emplois correspond à des emplois précarisés, et sur ce point Gorz a tout à fait raison. Cependant, le fait que cette instabilité s’accroît ne veut pas dire pour autant que l’emploi se réduit.

Le projet d’un revenu d’existence a aussi été largement débattu. Robert Castel, notamment, s’interroge sur la mise en place et le calcul de ce revenu qui doit fournir à tous des moyens de vie « suffisants ». Mais il fait surtout remarquer qu’un tel dispositif introduirait une « rupture complète de la relation entre travail et protection

sociale⁶³ ». C'est bien parce que cette dernière est attachée au travail qu'elle est aussi forte. De même, le droit du travail, en encadrant le travail, permet l'existence du temps libre. Ce revenu d'existence remet donc en cause les fondements de la société salariale.

L'apport de Gorz reste incontestablement d'avoir construit plus solidement que Rifkin la thèse de la fin du travail en s'intéressant réellement au travail et à l'aliénation. Les concepts d'hétéronomie et d'autonomie peuvent éclairer utilement le débat entre travail et loisir, en déplaçant la frontière entre les deux mondes. Il ne s'agit plus d'opposer le marchand au non-marchand, mais le travail encadré par une organisation et déterminé par le marché⁶⁴ au travail libre, où seul l'individu fixe le but de l'activité. Néanmoins, ces deux concepts posent plusieurs problèmes. Tout d'abord, comment délimiter la sphère de l'hétéronomie ? À première vue, c'est assez simple, cette sphère doit fournir ce qui est nécessaire à la vie des individus et au fonctionnement de la société. Au contraire, la fantaisie, l'inutile, relèvent de la sphère autonome. Mais qui distinguera le nécessaire du superflu ? Le marché ? Il risque fort de présenter cependant comme nécessaires des biens et services qu'auparavant on considérait comme superflus. Aussi, est-il vraiment certain que la sphère hétéronome va se réduire par elle-même ?

Et dans la sphère de l'autonomie, est-on sûr que les individus utiliseront réellement leur temps libre pour vivre vraiment, ou pour produire de façon moins efficace que dans la sphère hétéronome des biens qui pour eux ne relèvent pas du superflu mais du nécessaire⁶⁵ ? Par ailleurs, les individus vont accéder au monde de l'autonomie de façon fortement inégalitaire. Inégalité d'aptitudes tout d'abord (tous n'ont pas les mêmes aptitudes), inégalité de compétences ensuite (certains ont acquis, dans le monde de l'hétéronomie, des compétences qu'ils peuvent réexploiter dans la sphère de l'autonomie, d'autres non), inégalité de patrimoine enfin (certains disposent d'un environnement plus favorable pour développer leurs activités autonomes ; ils possèdent des moyens financiers, un espace favorisant leurs activités créatrices)⁶⁶.

En définitive, l'évolution de Gorz n'est pas sans parenté avec celle de Friedmann. Comme lui, il finit par disqualifier le travail, par oublier que le travail peut être source de gratification, permettre de construire son identité. Comme le note Castel, « il a sous-estimé la reconnaissance de l'activité laborieuse comme un acte social qui est en

même temps la reconnaissance de l'utilité sociale du travailleur et qui commande son accès à l'espace public et le fait reconnaître comme sujet de droit⁶⁷ ».

TOUT EST TRAVAIL

La consommation comme travail

Dans les années 1970, à l'issue des Trente Glorieuses, la société est de plus en plus définie comme une société de consommation. Celle-ci est devenue, pour certains sociologues, la culture du quotidien⁶⁸. L'hypermarché est l'espace de cette nouvelle culture. La taille et l'organisation du magasin donnent au client « un sentiment de liberté et de légère ivresse⁶⁹ ». Il propose un dispositif qui offre une plus grande autonomie au consommateur. Celui-ci peut se distinguer en découvrant des biens spécifiques, en s'affichant différent des autres. Mais cette consommation identitaire est en même temps une consommation de masse qui implique un rapport plus impersonnel entre producteur et consommateur. La sociologue américaine Sharon Zukin note que « le consommateur manque de la connaissance de la production que possédaient les générations précédentes ». Ce savoir lui permettait d'avoir une « appréciation sensorielle des qualités d'un produit, une modeste compréhension des différentes techniques de production et l'imagination pour construire la *back story* d'un produit⁷⁰ ». Le consommateur devient plus libre mais moins compétent, et les grands espaces de vente finissent par ennuyer. Il faut alors réenchanter « l'expérience désormais désenchantée du shopping et de la consommation [...]. Les lieux d'achat et de vente se présentent alors comme des lieux de loisir, procurant au visiteur du plaisir et des sensations⁷¹ ».

Comme le notait déjà Friedmann à la fin d'*Où va le travail humain ?*, le rapport des salariés aux biens industriels est en train de se modifier ; l'activité de consommateur pourrait l'emporter sur celle de producteur⁷². Ce qui l'inquiétait, c'est que le temps libéré utilisé pour la consommation n'est pas un temps libre. Mais cette consommation va être, dès les années 1980, interprétée différemment. On commence à parler d'une modification de la frontière entre la production et la consommation. Le prospectiviste américain Alvin Toffler voit apparaître un nouvel agent économique :

le proconsommateur (*prosumer*), qui intervient en amont et en aval de la production industrielle pour la personnaliser, l'adapter à ses désirs⁷³. Cette mobilisation du consommateur est étudiée avec plus d'attention par George Ritzer, qui voit dans le modèle du fast-food l'extension de la rationalisation qui, au-delà du producteur, va encadrer l'activité du client. Il parle d'une « McDonalisation » de la société. Il développera cette thèse dans un livre dix ans plus tard, à travers lequel il montrera qu'il s'agit de « mettre le consommateur au travail⁷⁴ ». Le client du fast-food doit venir indiquer sa commande, puis porter son plateau, prendre les sauces, débarrasser. Enfin, il s'autodiscipline pour suivre le rythme de la file d'attente : commander sans hésiter, partir rapidement avec son plateau. Si les règles ont été fixées par la firme, l'apprentissage du consommateur est assuré directement par les clients entre eux, qui conseillent le novice et manifestent leur mauvaise humeur face aux comportements déviants. Des analyses voisines ont été faites par différents auteurs sur d'autres activités que la restauration rapide (Ikea, guichets automatiques de banque, services en ligne...), où le consommateur a pris en charge des tâches qui auparavant étaient assurées par des employés. Ces auteurs parlent de *do-it-yourself work*, de *work of consuming* ; ils estiment que le client devient un employé à temps partiel, un employé non payé⁷⁵. D'autres parlent de « récupération marchande du temps de loisir »⁷⁶.

En France, des réflexions analogues sont apparues. Elles ne s'inscrivent pas dans l'étude de la rationalisation croissante des entreprises, mais dans celle de la relation de service. Depuis une vingtaine d'années, on note que, contrairement aux biens industriels qui sont achevés au cours d'un processus de production limité à l'usine, les services sont coproduits par le client, qui collabore de plus en plus avec le fournisseur du service. Il a d'abord, avec le libre-service, remplacé le commerçant dans ses déplacements ; maintenant, avec le *self-scanning*, il se substitue à la caissière. Grâce à l'informatisation et à l'automatisation, les services peuvent être partiellement fournis par des robots ou par des ordinateurs installés au domicile des clients et reliés par internet. Le client peut prendre en charge, de chez lui, les tâches de guichet.

Marie-Anne Dujarier, qui a été l'une des premières à étudier ce phénomène, parle d'*autoproduction dirigée*⁷⁷. En effet, le consommateur réalise un certain nombre de tâches (montage d'un meuble en kit, réparations, inscription à un service, adaptation de sa demande à une offre préconstruite...) qui sont prescrites de façon détaillée. Quand il se sert de dispositifs informatiques, il est confronté à des arborescences qui

prévoient des situations précises, il est mis dans des cases et ne peut en sortir. On retrouve ici l'organisation hétéronomique étudiée par Gorz : les tâches sont découpées de façon précise pour arriver à une efficacité maximum. En définitive, il s'agit de discipliner le client, comme l'organisation taylorienne discipline l'ouvrier.

C'est une des raisons qui amènent Marie-Anne Dujarier à parler de travail du consommateur. Celui-ci collabore avec les salariés qui fournissent le service, en remplace certains partiellement et crée alors de la valeur pour l'entreprise, c'est donc réellement un travailleur. En ce sens, précise-t-elle, il s'agit d'une activité qui est différente du loisir⁷⁸. Guillaume Tiffon, dans un ouvrage sur le même thème, tire des conséquences voisines. L'activité des clients n'est pas de l'ordre du loisir ou des tâches domestiques, mais bien du travail, dans la mesure où ils créent de la plus-value⁷⁹. Cette question a amené plusieurs chercheurs à tenter d'appliquer la théorie de la valeur de Marx au travail du consommateur⁸⁰ – exercice difficile et très largement vain puisque le lien entre valeur et temps de travail qui est au cœur de la théorie marxiste n'existe plus. La création de valeur prend d'autres formes, notamment celle d'une valorisation de la marque par le consommateur, qui y trouve une source de valorisation de soi. Quant à l'entreprise, elle trouve là un moyen d'accroître sa valeur financière⁸¹.

Faut-il pour autant dire que la consommation est essentiellement un travail aliénant ? Certes, les « usines à vendre », les services par téléphone ou par internet, cadrent l'activité du client, mais ils offrent aussi des degrés de liberté, la possibilité d'inventer des façons de manger, de se vêtir, d'organiser et de décorer son intérieur. De plus, l'exploitation du consommateur n'est pas identique à celle du travailleur car, contrairement au second, le premier n'est pas placé sous l'autorité de l'entreprise, il accepte cette mise au travail. Notons d'ailleurs que d'autres consommateurs la refusent et choisissent des solutions alternatives. Mais pourquoi, dans l'ensemble, le client accepte-t-il cette mise au travail ? Pour Tiffon, le consommateur trouve là une plus grande flexibilité des modes de consommation (plus grande amplitude horaire, affranchissement des contraintes spatiales, rapidité du libre-service...), des prix plus faibles, une autonomie à l'égard des experts en front-office⁸². Marie-Anne Dujarier tire des conclusions assez proches concernant les situations ordinaires de travail du consommateur. Cependant, elle s'intéresse aussi à des situations plus spécifiques de coproduction collaborative, où il ne s'agit plus de travailler pour pouvoir consommer,

mais de participer à la production, en renseignant des bases de données, en fournissant des idées de produit ou de dispositifs de promotion ou de vente, en créant la notoriété du produit. Dans ces situations, le consommateur devient un fan, il se mobilise pour le « plaisir de travailler » et de pouvoir le faire dans de bonnes conditions, ce qui est rarement le cas dans le travail salarié. La sociologue évoque même le cas des chômeurs qui « trouvent là un moyen de travailler malgré tout⁸³ ». Cette pratique se faisant le plus souvent en ligne, l'exposition sociale de soi, de ses goûts et de ses habiletés s'ajoute au plaisir de faire. La collaboration du consommateur ne se limite pas à la production. Celui-ci participe aussi à la promotion de la marque, il en devient fan et cherche à accroître sa notoriété.

En définitive, Marie-Anne Dujarier constate que le consommateur se trouve dans une situation contradictoire. Il est à la fois plus autonome et plus dépendant des organisations. Mais la sociologue estime que le caractère contraint de l'activité du consommateur l'emporte fortement. Pour elle, ainsi que pour Tiffon, un des éléments clés qui justifie qu'on parle de travail est que le consommateur, comme le travailleur chez Marx, crée de la valeur. C'est également la thèse du sociologue canadien des médias Dallas Smythe⁸⁴. Pour lui, les programmes de télévision « ne servent qu'à recruter une audience potentielle et à maintenir son attention ». Le téléspectateur travaille gratuitement pour les chaînes, qui revendent cette audience aux annonceurs, et finalement, « dans le capitalisme, tout le temps éveillé est du temps de travail ». Une thèse voisine est apparue à propos d'internet. Plusieurs auteurs voient dans l'activité de l'internaute, qui clique sur un lien ou change son statut sur Facebook, un *digital labor*⁸⁵.

Ces réflexions se situent, finalement, dans le droit fil des perspectives de Friedmann. La consommation, la réception des médias, l'usage d'internet, deviennent un nouveau travail qui s'ajoute au travail de production et réduit ainsi le vrai temps libre : les loisirs actifs. Cette nouvelle réflexion sur le travail du consommateur ou de l'internaute renvoie à des approches souvent évoquées dans ce chapitre. Le travail est nécessairement lié à la contrainte, à la discipline, à l'hétéronomie. Il est toujours cadré par des prescriptions. Quant à la consommation ou à l'usage de la télévision ou d'internet, ce ne sont plus vraiment des plaisirs. Curieusement, la question du choix du consommateur, la possibilité de personnaliser sa consommation, la facilité qui est offerte de modifier ou d'adapter le produit ou le service, sont peu évoquées⁸⁶. De

même, peut-on croire que l'internaute n'est qu'un « travailleur qui s'ignore », alors qu'il prend du plaisir dans ses activités sur le Net ? S'il va sur les réseaux sociaux, c'est pour échanger, s'informer, prendre des nouvelles. Mais aussi pour construire une image de soi, recueillir l'estime des autres internautes.

L'activité de consommation est elle aussi un travail sur soi, une façon d'exprimer ses goûts, de se définir à travers la mode et le style, et de construire sa relation aux autres. Les thèses du travail du consommateur appréhendent la consommation de façon purement utilitaire. Le commerçant doit améliorer la productivité de son magasin ; le consommateur doit rendre plus efficace son temps de courses. Mais on peut, avec Henri Raynal, opposer à cet aspect utilitaire de la consommation son aspect poétique, qui se manifeste notamment dans la préparation des repas ou l'arrangement de la maison. L'écrivain note qu'on ne peut pas expliquer les choix vestimentaires par la vanité ou le narcissisme, car « il y a une légitimité, une innocence du paraître⁸⁷ ». Ces quelques remarques nous montrent que le consommateur produit aussi du sens à travers ses actes de consommation. La part active de la consommation se trouve également là.

La vie privée absorbée par le travail

Mais il n'y a pas que la consommation qui est absorbée par le travail, c'est également le cas de la vie privée. Pendant le développement du capitalisme au XIX^e siècle, une séparation de plus en plus nette est apparue entre la sphère privée et la sphère professionnelle. Les lieux et les temps de travail sont séparés des lieux et des temps de la vie domestique. Au contraire, dans le nouvel âge du capitalisme contemporain étudié par Luc Boltanski et Ève Chiapello, cette distinction s'efface « sous l'effet d'une double confusion : d'une part entre les qualités de la personne et les propriétés de sa force de travail (indissociablement mêlées dans la notion de *compétence*) ; d'autre part entre la possession personnelle, et, au premier chef, la possession de soi, et la propriété sociale, déposée dans l'organisation⁸⁸ » ; activité personnelle et activité professionnelle se mélangent de plus en plus. Les relations amicales et les relations professionnelles se confondent. Dans la cité par projets qui caractérise le nouveau capitalisme, l'activité « surmonte les oppositions du travail et du non-travail, du stable et de l'instable, du salariat et du non-salariat, de

l'intéressement et du bénévolat⁸⁹ ». Un théoricien de l'innovation comme Eric von Hippel fait d'ailleurs le même constat. Il estime que les nouveaux produits sont largement imaginés par les usagers. L'innovation doit être démocratisée ; elle devient ascendante⁹⁰.

Certains idéologues du numérique expriment parfaitement cette nouvelle vision du travail. « Nous ne savons plus très bien quand nous travaillons et quand nous ne travaillons pas. Nous serons constamment occupés à faire toute sorte de *business*. Le développement personnel le plus intime mènera à une meilleure stabilité émotionnelle [...], et donc à une meilleure performance économique⁹¹. » André Gorz, qui commente cette citation, y voit à la fois une provocation ultralibérale et le signe que l'activité productive demande de la production de soi. Toute cette activité de l'individu non rémunérée est indispensable pour qu'il puisse produire. On voit ainsi que la thèse d'une sphère du travail qui envahit tout n'est pas si éloignée de celle de la fin du travail !

C'est dans les nouvelles entreprises du numérique que cette synergie entre le privé et le professionnel est le plus visible. Ainsi, on trouvait chez Google de nombreuses informations sur Burning Man, un événement communautaire et techno-artistique qui se tient chaque année. De grandes photos étaient accrochées dans le hall du siège de la compagnie, en Californie, et il existait une *mailing list* interne dédiée à ce festival ainsi que des documents vidéo ; des employés n'hésitaient pas à fréquenter des réunions de la société en portant des costumes inspirés de ce festival *New Age*. Pour les participants, la fréquentation de cet événement non marchand s'inscrit ainsi dans la continuité de leur travail⁹².

Les thèses que j'ai présentées dans ce chapitre s'appuient finalement sur la même perspective. Elles séparent radicalement le travail des loisirs. Le travail relève de la contrainte et de l'aliénation ; le loisir, de la liberté et du plaisir. Le loisir ouvrirait des voies de félicité que le travail n'offre pas. Friedmann estime qu'on ne peut plus espérer transformer le travail pour en faire à nouveau une source de plaisir et d'autonomie. La vie véritable est du côté des loisirs, source de plaisir. Gorz, en plaidant pour la fin du travail, fait un constat voisin. Comme on ne peut plus libérer le travail (hétéronome) de ses formes aliénées, il faut se libérer du travail et s'investir

ailleurs dans le travail autonome, tout ce qui donne à la vie saveur et valeur. Ceci paraît d'autant plus envisageable que le volume de travail nécessaire pour produire les biens nécessaires se réduit fortement.

Mais les apôtres du loisir ou du travail autonome s'aperçoivent vite que les loisirs sont grignotés par d'autres occupations qui deviennent des obligations : gérer la vie domestique, écouter ou regarder les médias, changer son statut sur Facebook. Le temps libéré est phagocyté par la consommation et le divertissement. Mais alors, qu'est devenu le temps libre ? Où sont passés les loisirs actifs ? La recherche du loisir libérateur, du loisir qui favorise le développement personnel est une quête sans fin, comme celle du Graal. Ces auteurs qui souhaitent se libérer du travail n'atteignent jamais la terre promise du loisir. Et ainsi, par un retournement inattendu, les thèses de la libération par le loisir rejoignent celles qui estiment que le travail absorbe toute la vie : la consommation qui nécessite de suivre des procédures rigides, la vie privée qui sert avant tout à développer des compétences nécessaires pour la vie professionnelle.

Nous sommes partis de la pensée économique qui considère que le travail est une désutilité permettant d'accéder à une utilité : le loisir. Et petit à petit nous avons découvert que le « vrai loisir » se réduit comme peau de chagrin et qu'il ne reste plus qu'un travail qui n'est que contrainte, malheur et ennui. Finalement, en séparant radicalement le travail du loisir, ces thèses débouchent sur une impasse. Elles ont une vision bien étroite du vrai loisir, qui ne serait qu'un retour au travail artisanal ou artistique. Elles décrivent de façon restreinte le travail du producteur ou du consommateur ; elles ignorent le travail de construction de sens du récepteur des médias.

Or faut-il vraiment considérer que le travail ne peut se transformer ? Peut-on le réinventer ? Peut-il devenir au moins supportable, pour reprendre l'expression d'Yves Clot et Michel Gollac⁹³ ? Peut-il même être une source de plaisir ? Clot et Gollac montrent que certains types d'organisation du travail (notamment l'organisation apprenante, qui est fondée sur la coopération et l'apprentissage) permettent d'avoir le sentiment de réaliser un travail bien fait et utile, et simultanément d'augmenter l'efficacité. Cependant, c'est moins les structures organisationnelles qu'il faut modifier que le travail concret. On peut par la « coopération conflictuelle » se rapprocher d'un travail bien fait pour le travailleur.

Quant à la consommation, elle est certes encadrée et aliénante, mais la « corvée des courses » est aussi une source de bien-être, un moment de pure distraction, de flânerie, de vie sociale et collective. L'hypermarché nous incite à consommer, mais on y va aussi par plaisir⁹⁴, pour acheter ce qu'on aime, satisfaire un nouveau besoin, changer de look et ainsi se distinguer⁹⁵. La consommation est aussi un élément de la construction de soi. De même, contrairement aux théories sur les effets unidirectionnels des médias sur le spectateur, la sociologie de la communication a montré que la réception des médias prenait des formes multiples. Le téléspectateur ne décode pas le message comme il a été encodé par le producteur⁹⁶, mais choisit entre différents modes de décodage. Il semble que Friedmann ait ainsi ignoré les études sur les cultures populaires menées en Angleterre autour de celle de son contemporain Richard Hoggart⁹⁷. Ce dernier a bien montré que les classes populaires ne perdent pas leur identité en consommant les médias de masse. Il s'agit plutôt d'une évasion sans conséquence, puisque cette consommation est nonchalante. Les membres des classes populaires ne s'identifient pas aux personnages des feuilletons ; ils gardent toujours une distance critique sur ce que disent les médias. La sociologie de la communication a montré, par la suite, que les modes de réception étaient multiples et contradictoires. Les travaux contemporains sur les fans ont également indiqué que ces derniers n'étaient pas les récepteurs aliénés de la culture populaire mais des récepteurs créatifs⁹⁸. En définitive, il n'y a pas d'un côté l'aliénation du travail, celle de la consommation ou des médias, et de l'autre l'épanouissement des loisirs créatifs, bien difficile à atteindre. Le travail et les loisirs sont moins séparés qu'on ne le pense ; il y a des modes d'engagement et d'aliénation qu'on retrouve dans ces deux domaines. Ce sont ces différents modes de faire qu'il convient maintenant d'examiner.

-
1. Claude-Lucien BERGERY, *Économie industrielle ou science de l'industrie*, t. 2, Metz, Thiel, 1830, p. 119, cité par François VATIN, « Pierre-Édouard Lemontey, l'invention de la sociologie du travail et la question salariale », *Revue du MAUSS*, n° 27, 2006, p. 414.
 2. Karl MARX, *Économie et philosophie* (1844), in *id.*, *Œuvres*, t. 2, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1968, p. 33.
 3. *Ibid.*, p. 60-61.
 4. Daniel BELL, « Notes on Work », *Encounter*, juin 1954, p. 13.

5. Anne-Marie THIESSE, « Organisation des loisirs des travailleurs et temps dérobés (1880-1930) », in Alain CORBIN (dir.), *L'Avènement des loisirs*, Paris, Aubier, 1995, p. 322.
6. Gérard NOIRIEL, *Les Ouvriers dans la société française*, Paris, Seuil, 2002.
7. Olivier MARCHAND et Claude THÉLOT, *Deux siècles de travail en France*, Paris, Insee, 1991, p. 190.
8. Le passage aux trente-cinq heures explique cette dernière diminution. Dans les autres pays européens, la durée annuelle moyenne du travail est voisine, bien que la durée légale soit supérieure, mais le travail à temps partiel est plus développé qu'en France (*Insee Première*, n° 1273, janvier 2010).
9. Paul YONNET, *Travail, loisir. Temps libre et lien social*, Paris, Gallimard, 1999, p. 25.
10. Cf. par exemple Pierre CAHUC et André ZYLBERBERG, *Le Marché du travail*, Paris, De Boeck, 2001, p. 20.
11. Sur les rapports entre utilité et désutilité du travail et du loisir, cf. Pierre-Michel MENDER, *Le Travail créateur. S'accomplir dans l'incertain*, Paris, Gallimard-Seuil, coll. « Hautes études », 2009, p. 154-160 ; Ken ROBERTS, « Work-Life Balance », *Employee Relations*, vol. 29, n° 4, 2007, p. 334-351.
12. Georges FRIEDMANN, *Où va le travail humain ?*, Paris, Gallimard, 1950, p. 351.
13. *Ibid.*, p. 55-56. Cf. également, sur le même thème, R. SENNETT, *Ce que sait la main*, *op. cit.*
14. G. FRIEDMANN, *Où va le travail humain ?*, *op. cit.*, p. 190.
15. *Ibid.*, p. 338.
16. *Ibid.*, p. 341.
17. *Ibid.*, p. 255.
18. *Ibid.*, p. 337.
19. Georges FRIEDMANN, *Le Travail en miettes. Spécialisation et loisirs* (1964), Bruxelles, Éditions de l'université de Bruxelles, 2012, p. 184.
20. *Ibid.*, p. 240.
21. Charles WRIGHT MILLS, « The Unity of Work and Leisure », *New York Herald Tribune*, 25 octobre 1953, repris in Irving HOROWITZ (dir.), *Power, Politics and People : The Collected Essays of Wright Mills*, New York (N. Y.), Oxford University Press, 1979, p. 349 et 352. Cf. également le chapitre sur le travail in Charles WRIGHT MILLS, *Les Cols blancs* (1951), Paris, Seuil, 1970.
22. G. FRIEDMANN, *Où va le travail humain ?*, *op. cit.*, p. 257 (souligné par l'auteur).
23. *Ibid.*, p. 353.
24. *Ibid.*, p. 359.
25. Cité *ibid.*, p. 360. Pour une analyse détaillée des thèses de Friedmann sur les rapports entre travail et loisir, cf. Norbert AMSELLEM, *Le Travail et ses dehors. Porosité des temps, pluralité des vies*, Paris, L'Harmattan, 2013, chap. 1. Amsellem montre notamment certaines hésitations de Friedmann dont je ne peux pas rendre compte ici : le loisir peut-il complètement remplacer le travail dans sa fonction de substitut au travail aliénant ? Est-ce valable pour tous les salariés ?
26. Cf. par exemple Ross MCKIBBIN, « Work and Hobbies in Britain, 1880-1950 », in Jay WINTER (dir.), *The Working Class in Modern British History*, Cambridge, Cambridge University

- Press, 1983, p. 135.
27. Richard SENNETT, *La Culture du nouveau capitalisme*, Paris, Hachette, 2008, p. 90.
 28. Georges FRIEDMANN, « Le loisir et la civilisation technicienne », *Revue internationale des sciences sociales*, n^o 4, 1960, p. 557.
 29. *Ibid.*, p. 556.
 30. *Ibid.*, p. 563.
 31. Il parle de « l'action anarchique des *mass media* déchaînés » (*ibid.*, p. 557).
 32. *Ibid.*
 33. Steven GELBER, *Hobbies : Leisure and the Culture of Work in America*, New York (N. Y.), Columbia University Press, 1999, p. 31.
 34. Joffre DUMAZEDIER, « Problèmes actuels de la sociologie du loisir », *Revue internationale des sciences sociales*, n^o 4, 1960, p. 564-565.
 35. À vrai dire, Dumazedier n'est pas le seul à signaler cet avènement des loisirs. Le journaliste Georges Hourdin publie à la même époque un livre également intitulé *Une civilisation des loisirs*, Paris, Calmann-Lévy, 1961, où il déclare (p. 9) : « L'homme des loisirs est né. »
 36. J. DUMAZEDIER, « Problèmes actuels de la sociologie du loisir », art. cité, p. 568.
 37. *Ibid.*
 38. Joffre DUMAZEDIER, *Vers une civilisation du loisir ?* Paris, Seuil, 1962, p. 26-27.
 39. *Ibid.*, p. 246.
 40. Roger SUE, *Temps et ordre social. Sociologie des temps sociaux*, Paris, PUF, 1994, p. 111.
 41. Nouvel espace défini par Ray OLDENBURG, *The Great Good Place*, New York (N. Y.), Paragon House, 1989.
 42. Stéphane BEAUD et Michel PIALOUX, *Retour sur la condition ouvrière. Enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard*, Paris, Fayard, 1999, p. 59.
 43. Hannah ARENDT, *La Condition de l'homme moderne* (1958), Paris, Calmann-Lévy, 1961.
 44. *Ibid.*, p. 132.
 45. Cf. Christian LALIVE D'ÉPINAY et al., *Temps libre. Culture de masse et cultures de classes aujourd'hui*, Lausanne, Favre, 1983 ; Gilles PRONOVOST, *Temps, culture et société*, Québec, Presses universitaires du Québec, 1983.
 46. R. SUE, *Temps et ordre social*, op. cit., p. 196.
 47. *Ibid.*, p. 205.
 48. P. YONNET, *Travail, loisir*, op. cit., p. 93.
 49. Jeremy RIFKIN, *La Fin du travail*, Paris, La Découverte, 1996.
 50. *Ibid.*, p. 377.
 51. *Ibid.*, p. 265.
 52. *Ibid.*, p. 320.
 53. Dans son dernier ouvrage, Rifkin donne plus de détails sur la société collaborative rendue possible par les TIC. Cf. Jeremy RIFKIN, *La Nouvelle Société du coût marginal zéro. L'internet des objets*,

- l'émergence des communaux collaboratifs et l'éclipse du capitalisme*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2014.
54. André GORZ, *Adieux au prolétariat. Au-delà du socialisme*, Paris, Galilée, 1980, p. 92.
 55. André GORZ, *Métamorphoses du travail. Quête du sens*, Paris, Galilée, 1988, p. 191.
 56. *Ibid.*, p. 137.
 57. André GORZ, *Les Chemins du paradis*, Paris, Galilée, 1983, p. 117.
 58. A. GORZ, *Adieux au prolétariat*, *op. cit.*, p. 114.
 59. A. GORZ, *Métamorphoses du travail*, *op. cit.*, p. 93.
 60. *Ibid.*, p. 116.
 61. André GORZ, *Misères du présent, richesse du possible*, Paris, Galilée, 1997, p. 13.
 62. Denis CLERC et Dominique MÉDA, « Emploi et travail chez André Gorz », in Christophe FOUREL (dir.), *André Gorz, un penseur pour le XXI^e siècle*, Paris, La Découverte, 2009, p. 115-116.
 63. Robert CASTEL, « Salariat ou revenu d'existence ? Lecture critique d'André Gorz », LaViedesIdees.fr, 6 décembre 2013.
 64. Notons que, pour Gorz, un travail dans lequel l'individu a une grande autonomie en matière d'organisation de ses tâches et de compétence technique reste bien hétéronome, dans la mesure où le but et le produit final sont hors de son contrôle.
 65. Daniel Mothé, qui critique fortement le projet de Gorz, note justement que « le bricolage collectif apparaît bien moins efficace sur le plan des prix et de la qualité que les productions de masse » (Daniel MOTHÉ, *L'Utopie du temps libre*, Paris, Esprit, 1997, p. 63).
 66. Daniel Mothé, dans sa critique du temps libre, insiste fortement sur les inégalités sociales face au temps libre.
 67. R. CASTEL, « Salariat ou revenu d'existence ?... », art. cité.
 68. Victor SCARDIGLI, *La Consommation, culture du quotidien*, Paris, PUF, 1983.
 69. Jean-Claude DAUMAS, « L'invention des usines à vendre », *Réseaux*, n^o 135-136, 2006, p. 81.
 70. Sharon ZUKIN, *Point of Purchase : How Shopping Changed American Culture*, Londres, Routledge, 2004, p. 185, cité par R. SENNETT, *La Culture du nouveau capitalisme*, *op. cit.*, p. 118.
 71. Catherine GRANDCLÉMENT, « Climatiser le marché. Les contributions des marketings de l'ambiance et de l'atmosphère », Ethnographique.org, novembre 2004.
 72. G. FRIEDMANN, *Où va le travail humain ?*, *op. cit.*, p. 350.
 73. Alvin TOFFLER, *La Troisième Vague* (1980), Paris, Denoël, 1985, p. 288.
 74. George RITZER, « The McDonaldization of Society », *Journal of American Culture*, vol. 6, n^o 1, 1983, p. 371-379 ; *id.*, *The McDonaldization of Society : An Investigation into the Changing Character of Contemporary Social Life*, Newbury Park (Calif.), Pine Forge Press, 1993.
 75. Pour une synthèse de ces approches, cf. Frank KLEEMANN, G. Günter VOSS et Kerstin RIEDER, « Un(der)paid Innovators : The Commercial Utilization of Consumer Work through Crowdsourcing », *Science, Technology & Innovation Studies*, vol. 4, n^o 1, 2008, p. 5-26.

76. Marc-Olivier GOYETTE-CÔTÉ et Philippe LANGLOIS, « La participation sur les espaces de contenus générés par les utilisateurs, une exploitation collaborative », *Tic & Société*, n° 1-2, 2014, p. 88.
77. Marie-Anne DUJARIER, *Le Travail du consommateur. De McDo à eBay : comment nous coproduisons ce que nous achetons*, Paris, La Découverte, 2008, p. 23-45.
78. *Ibid.*, p. 15.
79. Guillaume TIFFON, *La Mise au travail des clients*, Paris, Economica, 2013, p. 188.
80. Cf. *ibid.*, chap. 6 (sur la « théorie du néo-surtravail ») ; Christian FUCHS, « Labor in Informational Capitalism and on the Internet », *The Information Society*, vol. 26, n° 3, 2010, p. 179-196.
81. Cf. Adam ARVIDSSON et Eleanor COLLEONI, « Value in Information Capitalism and on the Internet », *The Information Society*, vol. 28, n° 3, 2012, p. 135-150 ; Antonio NEGRI et Michael HARDT, « Value and Affect » *Boundary 2*, vol. 26, n° 2, 1999, p. 77-88.
82. G. TIFFON, *La Mise au travail des clients*, *op. cit.*, p. 167-170.
83. M.-A. DUJARIER, *Le Travail du consommateur*, *op. cit.*, p. 121.
84. Dallas SMYTHE, « Communications : Blindspot of Western Marxism », *Canadian Journal of Political and Social Theory*, vol. 1, n° 3, 1977, p. 1-27.
85. J'étudierai ce point dans le onzième chapitre.
86. Fabien Hein qui étudie le fan comme travailleur dans la mesure où il participe à la promotion des artistes qu'il aime, convient néanmoins que le fan travaille pour son propre compte : il obtient des gratifications symboliques et un traitement privilégié (photos, billets gratuits). Cf. Fabien HEIN, « Le fan comme travailleur : les activités méconnues d'un coproducteur dévoué », *Sociologie du travail*, n° 53, 2011, p. 45.
87. Henri RAYNAL, « L'innocence du paraître », *Revue du MAUSS*, n° 44, 2014, p. 127. On pourra également consulter toute cette livraison de la *Revue du MAUSS* intitulée *Consommer, donner, s'adonner. Les ressorts de la consommation*.
88. Luc BOLTANSKI et Ève CHIAPELLO, *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999, p. 237.
89. *Ibid.*, p. 165. On trouve une idée voisine dans Chris ROJEK, *The Labour of Leisure*, Londres, Sage, 2010. Pour Rojek, de nombreux apprentissages sociaux indispensables pour le travail comme pour le loisir sont développés pendant le temps hors travail. Ainsi, les loisirs ne peuvent plus être associés à la liberté et au choix individuel.
90. Eric VON HIPPEL, *Democratizing Innovation*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 2005.
91. Pierre LÉVY, *World philosophie. Le marché, le cyberspace et la conscience*, Paris, Odile Jacob, 2000, p. 83.
92. Cf. Fred TURNER, « Burning Man at Google : A Cultural Infrastructure for New Media Production », *New Media & Society*, n° 1-2, 2009, p. 73-94.
93. Yves CLOT et Michel GOLLAC, *Le travail peut-il devenir supportable ?*, Paris, Armand Colin, 2014. Cf. aussi Dominique MÉDA et Patricia VENDRAMIN, *Réinventer le travail*, Paris, PUF, 2013.
94. Cf. Annie ERNAUX, *Regarde les lumières, mon amour*, Paris, Seuil, coll. « Raconter la vie », 2014. Annie Ernaux y tient le journal de ses visites à un hypermarché.

95. Grant MCCRAKEN, *Culture and Consumption : New Approaches to the Symbolic Character of Consumer Goods and Activities*, Bloomington-Indianapolis (Ind.), Indiana University Press, 1990.
96. Stuart HALL, « Codage / décodage », *Réseaux*, n° 68, 1994, p. 27-39.
97. Richard HOGGART, *La Culture du pauvre* (1957), Paris, Minuit, 1970.
98. Henry JENKINS, *Textual Poachers : Television Fans and Participatory Culture*, New York (N. Y.), Routledge, 1992.

2.

Un même engagement dans le travail et dans le loisir

Au paradigme de l'opposition entre le travail et le loisir que nous venons d'étudier, on peut en confronter un autre, celui de la continuité des modes de faire. La question n'est plus de chercher en dehors du travail des activités enrichissantes qui permettent à l'individu de se réaliser, mais de considérer que le travail et le loisir ne s'opposent pas et peuvent constituer l'un comme l'autre une façon de s'accomplir. Pour étudier les modes de faire, qu'ils relèvent du travail ou du loisir, le chercheur peut s'appuyer sur deux courants de la sociologie : la sociologie de l'activité et la sociologie de l'identité. La première est attentive à l'activité en train de se faire, au sens qu'on lui donne *hic* et *nunc*. J'étudierai, tout d'abord, les thèses qui s'inscrivent dans ce paradigme de l'activité. Je parlerai de l'approche pragmatique de l'activité en partant des travaux de John Dewey, puis de la perspective de Michel de Certeau sur la diversité des modes de faire. Ces deux traditions théoriques partagent l'idée qu'il faut analyser finement l'engagement dans l'activité. Pour la sociologie de l'identité, c'est justement cet engagement dans l'activité qui permet à l'individu de se construire à travers son travail et ses passions.

L'engagement dans l'activité

L'opposition duelle entre travail et loisir est loin d'être admise par tous. Déjà, en 1916, le philosophe pragmatique américain John Dewey, dans *Démocratie et éducation*, estimait qu'il était absurde de penser qu'on pouvait remobiliser le travailleur par une augmentation des heures de loisir : « Une telle idée ne fait que maintenir l'ancien dualisme du travail et du loisir. » Selon lui, « l'éducation qui a le plus directement en vue le loisir doit renforcer autant que possible l'efficacité du travail et la satisfaction qu'il procure » et, à l'inverse, l'éducation orientée directement vers le travail « doit faire acquérir des habitudes affectives et intellectuelles permettant de jouir plus pleinement des loisirs »¹.

C'est bien ce dualisme que Dewey s'est employé à récuser dans ses écrits. Il a fait du travail le modèle central de l'activité humaine. Le travail ne se réduit pas à un simple labeur exécuté de façon routinière, en suivant un plan fixé à l'avance, mais il s'agit, au contraire, de gérer des événements inattendus, d'atteindre une unité qu'on ne peut atteindre que là où on est face à des résistances multiples. L'individu se confronte à un environnement incertain, à des incidents variés, il reconstruit parfois avec difficulté son projet initial, pour atteindre l'achèvement. Ce sentiment d'achèvement n'attend d'ailleurs pas « pour se manifester que l'entreprise soit entièrement terminée. Il est anticipé tout du long et savouré à maintes reprises avec une intensité particulière² ». C'est un élément essentiel du plaisir de l'activité qui l'accompagne tout au long de son déroulement.

Le travail est donc une source de satisfaction pour celui qui va jusqu'à son achèvement ; il est alors vécu comme une expérience. Dire, comme le fait Dewey, que

le travail débouche finalement sur un accomplissement, une coopération harmonieuse entre l'homme – à travers son corps et son intelligence – et le monde, ne correspond pas à une vision naïve et béate de l'activité humaine, car « on ne peut parler d'unité que là où les résistances créent un suspense, lequel est surmonté par l'interaction coopérative d'énergies opposées³ ». La marche vers l'accomplissement est semée d'embûches. Ce qu'étudie Dewey, c'est non seulement le travail, mais aussi le non-travail, tout ce qui concerne la transformation de l'environnement humain, le domaine du faire⁴. L'autre originalité de la pensée de Dewey est d'analyser l'activité simultanément comme processus et comme produit. Il note que « ce n'est pas un hasard linguistique si “édification”, “construction” et “travail” désignent à la fois un processus et le produit fini auquel ce dernier aboutit. Sans la signification du verbe, celle du nom reste vide⁵ ». Ainsi, on ne peut pas étudier le produit final du travail sans analyser l'activité en train de se réaliser mais, à l'inverse, on ne peut pas observer le contenu d'un travail sans être attentif au produit final.

Cette approche, Dewey l'applique à la fois au travail et à des activités qu'on lui oppose souvent, comme le jeu et l'art. Travail et jeu permettent l'un comme l'autre d'expérimenter, de manifester liberté et expression de soi. Le travail ne se distingue pas du jeu par le fait que son « activité est subordonnée à un résultat extérieur », mais plus simplement parce que le cours de l'activité est généralement plus long et que l'obtention des fins est plus complexe⁶. Un sociologue américain, Donald Roy, illustre bien la fécondité de l'analyse de Dewey, dans une enquête qu'il a réalisée dans les années 1940 sur le travail en usine. Il montre que tenir la cadence du travail aux pièces constitue un défi, le « jeu passionnant de s'en sortir ». Pour réussir dans un univers d'incertitudes, il faut mobiliser des connaissances, des aptitudes, des ruses, de la vitesse et de l'énergie, qui procurent « un sentiment victorieux d'accomplissement »⁷. Cette forme de jeu correspond aux valeurs que Roy a constatées dans l'atelier qu'il a observé.

Pour Dewey, la différence qui demeure entre le jeu et le travail est extérieure à l'activité. Elle a pour origine des situations sociales particulières, de fortes oppositions de classes où le jeu est devenu « un amusement pour les nantis » et, au contraire, le travail « un pénible labeur pour les pauvres »⁸. Cette observation permet de bien saisir l'approche de Dewey. Les activités humaines qui relèvent du faire sont

proches les unes des autres, à condition qu'elles soient vécues avec intensité et qu'elles aillent jusqu'à leur achèvement.

Quant à l'art, il ne s'agit pas d'un élément extérieur au travail qui s'ajouterait « sous forme de luxe oisif ou d'idéalité transcendante⁹ » ; c'est, à l'inverse, dans ce domaine que l'individu vit le plus fortement la plénitude de l'expérience. Pour Dewey, « toute activité pratique, dans la mesure où elle est intégrée et progresse par son seul désir d'accomplissement, possède une dimension esthétique¹⁰ », même si elle ne relève pas d'un domaine classé traditionnellement comme artistique. Il n'est ainsi pas rare de voir un mécanicien ou une couturière, « s'impliquant à fond dans leur ouvrage par goût pour ses qualités esthétiques », « s'interrompre pour contempler le fruit de [leurs] efforts¹¹ ». Cette approche du métier n'est, évidemment, pas réservée aux métiers les plus qualifiés, mais se retrouve aussi bien dans le travail manuel que dans le travail intellectuel.

Le documentaire *C'est quoi ce travail ?*¹², qui filme à la fois le travail dans une usine et celui d'un compositeur de musique, Nicolas Frize, qui y est en résidence, constitue une belle illustration contemporaine de l'approche de Dewey. On y voit successivement un tourneur qui fait corps avec un bloc de métal pour mieux travailler la matière comme il le souhaite et Frize complètement immergé dans l'univers sonore des bruits de l'usine, qu'il enregistre pour son travail musical. Quel que soit le travail réalisé, chaque individu engage une tension avec son travail « vécue au jour le jour et à chaque instant, qui façonne notre attention, nos intuitions, des automatismes, des micro-réflexions, des petites jubilations et / ou perplexités, une relation qui avance sans cesse et se développe, se braque et se déplie ; se noie et se nourrit¹³ ».

Dewey a une vision très large du métier, puisque celui-ci met en cohérence l'expérience vécue par l'individu. C'est « un principe organisateur d'informations et d'idées, de connaissance et de développement intellectuel », mais également d'expériences. « La profession agit à la fois comme un aimant qui attire et une colle qui assure la cohésion »¹⁴. Ce principe unificateur dépasse la stricte activité professionnelle. On ne peut pas opposer à celui qui a un métier l'individu oisif ou cultivé, mais celui qui vit ses expériences sans but et sans continuité. En définitive, travailler, c'est construire une cohérence entre des expériences vécues, quelles qu'elles soient. « Toute occupation perd son sens et devient une sorte d'agitation routinière si on l'isole des autres intérêts de l'individu¹⁵. » Il n'y a pas, d'un côté,

l'expérience du travail et, de l'autre, celle du loisir. Il y a des liens étroits entre ces différentes activités, des continuités dans les explorations, des tentatives de mise en cohérence des expériences émergentes, vécues ponctuellement, ainsi qu'au sein de l'ensemble d'un parcours de vie. Ces expériences cumulatives deviennent intégrantes « du moi qui agit et sur lequel s'exerce une action dans la suite de l'expérience. Mais il y a quelque chose de leur signification et de leur valeur que le moi retient comme une partie de lui-même¹⁶ ».

S'ENGAGER DANS LE TRAVAIL

L'approche de Dewey a profondément inspiré plusieurs courants de la sociologie du travail qui se proposent de construire une sociologie de l'activité analysant le contenu du travail. Alexandra Bidet s'intéresse ainsi au travail en train de se faire, aux opérations de travail, aux gestes, au rapport à la matière et à la technique, à l'intérêt personnel des travailleurs pour leurs tâches, à leur engagement dans l'activité. Le travail n'est plus défini de l'extérieur mais par le rapport personnel que le travailleur entretient avec les tâches qu'il mène. Il s'agit d'étudier l'accomplissement des tâches dans le temps et dans leur environnement. Le sens réside dans l'opération elle-même, dans le maniement des techniques, dans l'invention des manières de faire. Alexandra Bidet étudie la façon dont les travailleurs inventent un accord avec leur activité et leur milieu d'exercice, plus largement leur insertion dans le monde et la façon dont ils se relient aux autres. C'est qu'elle appelle le *vrai boulot* ces moments où un sens est vraiment attribué au travail. Elle désigne ainsi « la valorisation par le travailleur d'une partie de son activité », le rapport personnel qu'il entretient « avec un faisceau de tâches »¹⁷. Pour elle, le vrai boulot ne caractérise pas la totalité d'une activité de travail, mais certaines tâches. « Tout vrai boulot est partial¹⁸. » On est dans un registre où plaisir et peine ne s'opposent pas mais s'entrelacent. Le travail est conçu comme un accomplissement pratique en contexte. Il convient simultanément de suivre des règles et d'inventer des stratégies opératoires efficaces qui permettent de « sortir la production », en dépit des aléas. Le compromis trouvé entre le suivi de la règle et l'invention est chaque fois spécifique. Se crée ainsi une pertinence locale. Le travail n'est plus un processus homogène ; c'est une activité à chaque fois spécifique.

On le voit, cette approche est fort différente de celle développée par la sociologie du travail friedmannienne. C'est notamment sur la question de l'autonomie qu'on se rend bien compte de la manière dont les perspectives s'opposent. La sociologie du travail dénonçait l'organisation du travail taylorienne, qui prescrivait des règles et montrait que le travailleur essayait de reconquérir de l'autonomie en contournant ou même détournant ce que l'organisation imposait. Autonomie voulait donc dire : liberté interstitielle, gestion clandestine des techniques, du temps et de l'espace¹⁹. La sociologie pragmatique voit au contraire l'autonomie comme une invention quotidienne, une prise d'initiative, un ajustement à la situation. C'est donc « bien sur le rapport entre une personne et l'acte même de travail que porte l'autonomie²⁰ ».

Alexandra Bidet applique son approche à de nouvelles situations de travail, les télécommunications, où le travailleur n'a pas de contact immédiat avec la matière, où son activité est menée devant un écran qui lui donne une représentation d'un système technique. Pour sa part, Nicolas Dodier, qui s'inscrit également dans l'approche pragmatique de Dewey, a observé les ouvriers d'une usine de fûts métalliques. Il s'intéresse aux objets techniques et estime que ceux-ci sont au cœur du lien social, puisqu'ils créent une dépendance réciproque entre la technique et les individus. Le rapport à l'environnement technique est toutefois largement indéterminé. Si l'opérateur d'une machine se cale « sur des “points fixes”, ce qu'on peut appeler aussi bien les “buts” que les “exigences à respecter *a priori*” », ensuite il explore « comment, sur cette base, le fragment de réseau auquel il a affaire peut s'agencer »²¹. Le travail est ainsi moins cadré par l'entreprise que l'analyse classique du travail en miettes ne l'a laissé entendre. Il y a toujours des zones d'indétermination. L'intervention de l'opérateur n'est pas une simple adaptation car, comme le note Dodier, « l'intensité de l'exploration est à la mesure de la nouveauté de l'activité technique par rapport aux schémas disponibles²² ». Le rapport à la technique « canalise une part des énergies des humains, de leurs passions, de leurs jugements, et crée une grande part des règles auxquelles ils sont liés [...]. [La solidarité de fonctionnement] crée une référence commune qui dépasse le strict jeu des intérêts égoïstes²³ ». L'activité des opérateurs s'exprime au sein de l'usine par un « ethos de la virtuosité » qui se manifeste à travers des épreuves qu'il convient de réussir. Il y a là une « œuvre de l'instant »²⁴. Cet engagement dans l'activité ne concerne néanmoins pas tous les opérateurs. Certains s'investissent dans leur tâche, même dans des

conditions très dures, d'autres, au contraire, restent distants, se mobilisent *a minima*, sont ailleurs, rêvent à autre chose²⁵.

Pour Nicolas Dodier, comme pour Alexandra Bidet ou Donald Roy, l'activité de travail doit être étudiée pour elle-même dans son rapport à l'objet technique, et pas seulement comme un moyen pour étudier l'aliénation, l'organisation sociale en groupes ou en classes, la sociabilité ouvrière, ce que faisait la sociologie héritière de Friedmann. Pour comprendre ce qu'est le vrai boulot, le sociologue doit « élucider ce qui importe aux personnes dans leur activité de travail²⁶ » et même au-delà, puisque l'engagement dans l'activité qu'a observé Alexandra Bidet chez des techniciens en télécommunications peut se réaliser hors travail, dans la « vraie vie ». Il faut néanmoins bien voir que l'engagement hors travail ne se substitue pas à celui dans le travail mais y est associé. En définitive, c'est dans le rapport quotidien à l'acte technique, quel que soit le lieu où il se réalise, que se construit le sens de l'activité. « Le sens que l'alpiniste trouve dans sa pratique est-il très différent de celui que trouve un ouvrier plombier à installer un chauffage central²⁷ ? » se demande ainsi le sociologue Daniel Mothé, qui, comme ancien ouvrier de Renault, connaît intimement le quotidien du travail. Incontestablement, la valorisation de l'acte de travail et de l'autonomie rapproche l'activité du travailleur et celle de l'amateur. Ce qui réunit travailleur et amateur, c'est cette même attention aux « arts de faire »²⁸. En revanche, un élément distingue travailleur et amateur : le premier est plus contraint par l'institution dans laquelle il travaille que le second, qui ne participe pas toujours à des structures collectives (association, clubs, etc.).

QU'EST-CE QUE LE TRAVAIL BIEN FAIT ?

La thématique de l'engagement dans le travail a également été développée par un autre sociologue qui affiche sa proximité avec Dewey : Richard Sennett. Celui-ci constate les transformations du travail apportées par le nouveau capitalisme et notamment l'expansion du *travail sans qualités*²⁹. Dans ce nouveau cadre, on ne s'intéresse plus à l'épanouissement par le travail et à la gratification différée que le travailleur pouvait espérer en tirer. L'activité doit constamment se transformer. Ces mutations posent la question du métier, que Sennett définit comme « faire bien

quelque chose pour le plaisir de bien faire ». Il associe au métier l'objectivation, c'est-à-dire « un objet fait pour avoir une importance en soi »³⁰, et note que cette objectivation peut rendre fier de leur travail même les travailleurs qui ont l'activité, à première vue, la plus ingrate. Dans un autre ouvrage, Sennett approfondit sa réflexion sur le métier, sur l'importance qu'il y a pour le travailleur à bien faire quelque chose, en réhabilitant le travail artisanal, en refusant la séparation de la tête et de la main. Il défend l'idée que l'artisanat correspond à un rapport à l'activité qui n'est pas passéiste et qu'on peut également trouver dans l'époque contemporaine, chez les développeurs informatiques mais aussi dans des activités considérées comme hors travail, par exemple celle des parents qui éduquent leurs enfants. Certes, dans de nombreux champs de l'économie, la nécessité de produire de plus en plus vite et l'intensification de la concurrence découragent le travail bien fait.

C'est cette question du bon travail que Sennett va interroger. Ce n'est ni le vrai boulot d'Alexandra Bidet ni l'épreuve de Nicolas Dodier, ce n'est pas cet élément de l'activité qui permet d'atteindre un sentiment d'achèvement, mais plutôt cette dimension de plénitude qui accompagne l'achèvement d'un travail. « Qu'est-ce qu'un travail de qualité ? se demande Sennett, bien faire une chose, ou faire en sorte qu'elle marche bien ? » En réalité, la norme du bon travail imaginé par l'individu est rarement atteinte. Le travailleur est tiraillé entre deux attitudes. Celle de la qualité absolue, où la moindre imperfection apparaît comme un échec, et celle du « juste assez bon pour que cela fonctionne »³¹. La recherche de la qualité absolue peut parfois être réalisée pour le simple plaisir de l'artisan, sans que cette qualité soit le moins du monde visible par les utilisateurs du produit final. Ce peut être le cas du graphiste, du photographe, du musicien qui joue d'un instrument secondaire dans un orchestre, dont les prestations ont une faible visibilité dans la publication ou dans le concert, mais qui tiennent néanmoins à fournir une interprétation de tout premier niveau.

Cette qualité absolue peut être développée de deux façons, soit par des génies solitaires, soit par des collectifs. Dans le premier cas, la qualité est atteinte de façon très secrète, puisqu'il s'agit le plus souvent d'un savoir tacite. Le cas archétypique est celui des violons de Stradivarius. Ils étaient exceptionnels, personne d'autre n'a pu en réaliser d'aussi bons, mais le savoir-faire s'est éteint avec la mort du maître. Dans le monde contemporain, les développeurs informatiques Linux ont atteint aussi un haut

niveau de qualité, mais ils l'ont fait de façon collective, en discutant et en explicitant constamment leurs choix. Ils associent résolution et identification des problèmes.

Le dilemme entre le travail bien fait et le « juste assez bon pour que cela fonctionne » se pose également pour l'utilisateur. Ce dernier peut désirer un objet parfait ou, au contraire, un objet qui fonctionne, ni plus ni moins, et coûtera beaucoup moins cher. Le dilemme de l'artisan et celui de l'utilisateur peuvent être réunis dans le cas du travail amateur, où l'objet est réalisé par celui qui l'utilise. Le choix appartient uniquement à l'individu qui peut mettre des dizaines d'heures, voire plus, pour réaliser une table en marqueterie et peut aussi faire une simple table qui tient debout. Dans un cas, l'amateur est un quasi-ébéniste, un « extra-pro », pour reprendre l'expression d'une graphiste que j'interviewai, et, dans l'autre, il s'agit simplement de répondre rapidement à un besoin.

Traditionnellement, le travail bien fait repose sur de longs apprentissages, une pratique et un entraînement réguliers. Aujourd'hui, il y a un risque important, signalé par Sennett, que les machines contemporaines soient utilisées sur la base d'un apprentissage trop restreint qui empêche une vraie appropriation de l'outil, et par voie de conséquence une maîtrise experte de la machine.

LES MANIÈRES DE FAIRE

La sociologie pragmatique du travail, dans la filiation de Dewey, offre ainsi une autre perspective que celle de la dénonciation d'un travail aliéné ; elle montre également que le loisir n'est pas la voie royale pour sortir de cette situation. De même, on peut opposer aux thèses sur le travail du consommateur ou sur l'intégration de la vie privée au travail la perspective de Michel de Certeau qui, dans les *Arts de faire* – premier tome de *L'Invention du quotidien* –, a célébré l'autonomie du consommateur. Il estime que l'inventivité pratique ordinaire organise « en sourdine le travail fourmilier de la consommation ». Certeau évoque ces nouvelles pratiques qui « caractérisent la consommation dans le quadrillage d'une économie »³². Il repère la créativité du consommateur, les multiples ruses à travers lesquelles celui-ci parvient à déjouer le pouvoir du producteur. Si, à première vue, on peut avoir l'impression que le capital impose sa loi au consommateur, le met au travail, en fait, il existe de

multiples manières de consommer qui permettent à l'individu, selon ses caractéristiques sociales, de contourner, détourner, réemployer les produits qui lui sont offerts, de façon originale, finalement de donner du sens. Cette « ingéniosité du faible pour tirer parti du fort »³³ est bien un art de faire. Si Marie-Anne Dujarier et Guillaume Tiffon ont étudié les stratégies des entreprises pour mettre les clients au travail, ils ont oublié les tactiques rusées du consommateur et n'ont pas perçu qu'il y avait aussi un art de vivre la société de consommation.

Certeau veut élaborer une « science pratique du singulier » qui s'oppose à une sociologie qui s'intéresse essentiellement aux déterminations et aux dominations. Il estime que la société ne se réduit pas aux dispositifs de pouvoir analysés par Michel Foucault : il existe à côté des « procédures populaires – elles aussi minuscules et quotidiennes – [qui] jouent avec les mécanismes de la discipline et ne s'y conforment que pour les tourner »³⁴. Si, soudain, on s'intéresse à « l'art de l'entre-deux », « aux mille manières de “faire avec” », alors « la coupure ne passe plus entre le travail et les loisirs. Ces deux régions d'activité s'homogénéisent. Elles se répètent et se renforcent l'une l'autre »³⁵. Ce qui compte, ce n'est pas la séparation des lieux ou des temps, ce sont « les modalités de l'action », les « formalités de pratiques ». Quand on s'intéresse aux manières de faire, on ne fait plus la différence entre les situations de travail ou de loisir, d'où l'intérêt de Certeau pour la perruque, réalisée à l'usine « pour le plaisir d'inventer des produits gratuits destinés seulement à signifier par son œuvre un savoir-faire propre »³⁶. Comme l'écrit Luce Giard dans son introduction aux *Arts de faire*, « il faut se tourner vers la “prolifération disséminée” de créations anonymes et “périssables” qui font vivre et ne se capitalisent pas »³⁷. Il faut redonner une place à « la foule anonyme des pratiquants inventifs et rusés ». On voit apparaître « une économie du “don” », « une esthétique de “coups” » et « une éthique de la “ténacité” »³⁸. L'approche de De Certeau est attentive à la vie quotidienne et aux liens entre art de faire et art de vivre. Pour décrire, par exemple, les virtuosités culinaires, il évoque la nécessité d'observer « les relations multiples entre jouir et manipuler »³⁹. Sa démarche est radicalement opposée à celle de la sociologie quantitative de la culture, qui est apparue au début des années 1980 dans l'étude des pratiques culturelles. Pour lui, la statistique se contente de saisir « le matériau de ces pratiques et non leur forme, elle repère les éléments utilisés et non le “phrasé” dû au bricolage, à l'inventivité “artisanale” ». L'enquête quantitative « ne trouve que de l'homogène.

Elle reproduit le système auquel elle appartient »⁴⁰. Afin de développer sa science pratique du singulier, Certeau souhaite « tracer les entrelacs d'une quotidienneté », rédiger, selon une expression empruntée à Valéry, les « annales de l'anonymat ». L'analyse de Luce Giard sur la cuisine, publiée dans le second tome de *L'Invention du quotidien*, est une excellente illustration de la méthode défendue par Certeau, qu'il décrit ainsi : « Le récit n'exprime pas une pratique. Il ne se contente pas de dire un mouvement. Il le *fait*. On le comprend donc si on entre dans la danse⁴¹. »

L'anthropologie du faire, comme la sociologie pragmatique de l'activité, nous ouvre des perspectives nouvelles. Abandonnons la distinction travail / loisir et, derrière elle, le présupposé que le travail n'est que labeur ou désutilité et le loisir plaisir ou utilité. Refusons l'opposition entre le travailleur instrumentalisé par l'organisation scientifique du travail et l'homme des loisirs libéré de toute aliénation. Étudions plutôt comment l'individu s'engage dans l'activité, réalise son désir d'accomplissement, va au bout de son expérience, recherche le plaisir du faire, mais aussi se mobilise pour faire face à l'imprévu, associe effort et produit. Ces deux faces de l'activité sont présentes aussi bien dans le travail que dans le loisir. Cette ambivalence fonde l'unité du travail et du loisir. Observons, également, les façons de réaliser un travail bien fait, ou « juste assez bon pour que cela fonctionne », comment vivre des expériences pleines et accomplies, mais également comment ruser avec les contraintes trop lourdes de la vie professionnelle ou de la vie privée. Il faut pour cela entrer dans le contenu des activités et le rapport subjectif que les acteurs entretiennent avec elles, examiner les différents modes de faire et modes de vivre qui caractérisent aussi bien le travail que le loisir. Pour mieux montrer la pertinence de cette approche, il convient de s'intéresser prioritairement aux zones de débordement entre le travail et le loisir : c'est bien là qu'on pourra saisir comment l'individu peut à la fois se réaliser dans son activité et y rencontrer de multiples résistances qu'il devra surmonter ou contourner.

L'identité du faire

Les liens qui unissent le travail salarié et le loisir n'apparaissent pas seulement dans le contenu de l'activité ; on les retrouve aussi dans le fait que le travail, sous ses deux formes, est un élément essentiel de la construction de soi. C'est cette identité du faire que je me propose d'analyser maintenant. Dans la société contemporaine, l'individu s'est de plus en plus dégagé des communautés dans lesquelles il vivait traditionnellement et qui lui imposaient une identité. Il se trouve à l'intersection de différents cercles de socialisation et est amené à s'autodéfinir, à choisir son identité. Face à la multitude des soi possibles, l'individu doit faire des choix, se réguler lui-même. « L'identité est ce par quoi l'individu se perçoit et tente de se construire, contre les assignations diverses qui tendent à le contraindre de jouer des partitions imposées⁴². » Le processus identitaire pourrait paraître loin de l'action mais, comme le dit bien Jean-Claude Kaufmann, « les identités sont devenues des conditions obligées de l'action ». Elles donnent un sens aux actions « dans le double sens du mot “sens” : signification et direction »⁴³. Il convient d'étudier ce processus identitaire dans les activités de travail comme dans les passions, c'est-à-dire dans l'ensemble des domaines de faire.

La question de l'identité intéressait déjà Georg Simmel au début du xx^e siècle. Il notait que « chaque être particulier ne trouve le sens de son existence que grâce à sa différence par rapport aux autres⁴⁴ ». Aujourd'hui, cette interrogation a trouvé une nouvelle actualité⁴⁵. Derrière cet intérêt renouvelé des sociologues, nous trouvons, toutefois, des points de vue fort différents. Pour les uns, l'individu s'autonomise et enrichit son identité ; pour les autres, l'individu est en crise, il est face aux mutations

profondes de nos sociétés et ne réussit pas à se reconstruire. Mais précisons d'abord cette notion d'identité.

DE QUELLE IDENTITÉ S'AGIT-IL ?

On peut distinguer, avec Claude Dubar, les identités pour autrui (les appartenances objectives des individus) et les identités pour soi (la façon dont l'individu exprime ce qu'il est)⁴⁶. On a, d'une part, une identité attribuée ou assignée (par et pour autrui) et, d'autre part, une identité revendiquée (par et pour soi)⁴⁷. L'identité pour autrui, appelée aussi « identité sociale », rassemble différentes caractéristiques d'un individu : profession, statut social, activités menées... sans que, pour autant, ses interlocuteurs le connaissent personnellement. À cette « identité sociale » s'oppose une « identité personnelle ». Cette identité « pour soi » n'est pas « le pur reflet des identités statutaires, des positions occupées dans des catégories officielles d'appartenance “pour autrui” »⁴⁸. S'opposent ainsi deux conceptions de l'identité, l'une objective et réifiée qui fait appel à des catégories standard et l'autre subjective, appelée « personnelle », qui utilise d'autres mots, fait appel à des expériences et nécessite un « travail sur soi » qui permet de produire un récit. Elle correspond à ce que Paul Ricœur appelle « l'identité narrative ». « L'histoire d'une vie, note-t-il, est une sorte de compromis issu de la rencontre entre les événements initiés par l'homme en tant qu'agent de l'action et le jeu de circonstances induites par le réseau des relations humaines⁴⁹. »

L'identité sociale, comme l'identité pour soi, est multiple, mais recherche toujours une unité. Pour Erving Goffman, l'individu a besoin « d'être connu des autres comme une personne “unique” ». Cette unicité se manifeste par des « “signes patents” qui jouent un rôle de “porte-identité” » et par une combinaison de faits biographiques qui viennent s'accrocher sur le porte-identité⁵⁰. Il convient toutefois de bien distinguer ces éléments d'identité individuelle des signes qu'un individu peut arborer et qui manifestent tel ou tel statut social.

Goffman insiste sur le fait qu'il y a bien « une unicité globale du déroulement de l'existence⁵¹ », qui apparaît dans la biographie d'un individu, qui contraste avec la multiplicité des rôles et des publics devant lesquels il apparaît et qui l'amène à avoir

plusieurs « moi ». En fait, comme le note Kaufmann, derrière cette histoire de vie, il y a toute une série de « fragments de récits hétéroclites et hachés⁵² », mais l'individu tente néanmoins de les réunifier, d'élaborer une trajectoire de vie, de construire un sens, de construire son identité narrative. Il s'agit d'afficher un *je* qui s'oppose à la pluralité des *moi*, qui correspondent à la multiplicité des rôles sociaux occupés par l'individu. L'expression de ce *je* nécessite un travail réflexif pour rassembler et synthétiser les diverses expériences des *moi*. Certaines personnes se définissent essentiellement par leurs statuts familiaux ou professionnels, d'autres tentent de s'en affranchir ou de combiner attributs statutaires et revendication d'être soi-même. L'identité revendiquée ou affichée dans le domaine du faire peut ainsi s'exprimer de plusieurs façons, en termes de moyens pour vivre (je travaille et je bricole à côté pour fournir à ma famille les biens que je ne peux pas acheter), d'organisation de son temps (je travaille le week-end et en soirée pour pouvoir m'adonner à mes passions pendant la journée), d'estime de soi (j'ai trouvé un travail qui s'articule bien avec mes passions).

La construction de son identité peut prendre plusieurs formes. « L'image publique d'un individu, note Goffman, l'image accessible à ceux qui ne le connaissent pas personnellement diffère quelque peu de celle qu'il projette pour ceux avec qui il entretient des rapports personnels⁵³. » L'image publique est une sélection de quelques faits. Il y a ainsi différentes modalités de l'identité pour autrui. Il y a celle pour un large public d'inconnus et celles pour les différents types de proches.

Le monde numérique, parce qu'il propose justement un continuum entre le proche et le lointain, entre les relations avec la famille et les amis, avec les « connaissances » des réseaux sociaux, avec de parfaits inconnus, est un espace qui permet de multiplier les formes d'identité pour autrui. Dominique Cardon distingue ainsi deux formats de visibilité sur internet : le clair-obscur et le phare⁵⁴. Mais la vie numérique n'est pas la seule raison qui explique la manifestation d'une identité pour autrui. Le déclin des institutions, analysé notamment par François Dubet⁵⁵, a rendu plus fragiles les cadres de pensée et d'action qui aidaient l'individu à construire son identité. La reconnaissance par les autres de son identité sociale devient alors un élément essentiel de structuration de son identité.

TRAVAIL ET IDENTITÉ

La question de l'identité a été traitée de façon plus spécifique dans la sphère du travail (l'identité professionnelle) et dans celle du hors-travail (l'expression de soi). Examinons, tout d'abord, l'identité professionnelle. De nombreux auteurs ont noté le lien personnel qui s'établit entre l'ouvrier et son travail, le fait qu'il s'identifie à ce qu'il fait et qu'en dépit des contraintes imposées par la hiérarchie les ouvriers disposent de nombreuses marges d'autonomie. On peut alors parler de « travail à soi »⁵⁶. Mais cette identité professionnelle étudiée depuis longtemps par les sociologues comme ce qui permet à l'individu de se construire dans son travail est aujourd'hui en crise. Alors que, pendant très longtemps, le métier, avec les savoirs et les savoir-faire qui lui étaient associés, était un élément constitutif de l'identité de salarié, les transformations du capitalisme de la fin du xx^e siècle ont modifié profondément la situation. Les employeurs ne recherchent plus une main-d'œuvre présentant des qualifications stables, mais des salariés capables de s'adapter en permanence, d'acquérir de nouvelles compétences, de prendre des initiatives, de mobiliser des savoirs multiples. Une nouvelle identité professionnelle s'esquisse alors qui est liée à l'entreprise, à la participation au changement et aux innovations⁵⁷, mais ce nouveau modèle identitaire demande un profond investissement des individus dans l'entreprise, ce qui est difficile à obtenir quand les emplois deviennent instables.

Dans le modèle post-fordiste des années 1990, deux éléments modifient fondamentalement la question du travail. D'une part, le développement du chômage fait prendre conscience plus nettement du rôle du travail dans la constitution de l'identité personnelle (être pour soi) ou sociale (être pour les autres). D'autre part, le travail demandé au salarié a changé. Il s'agit moins d'exécuter massivement des consignes, d'appliquer des procédures préétablies (activités qui, avec l'automatisation, sont de plus en plus prises en charge par la machine), mais plutôt de résoudre des problèmes, de gérer des aléas. L'opérateur de première ligne doit notamment savoir « récupérer une situation ». Il ne doit plus seulement répondre à des prescriptions, il doit aussi répondre à l'imprévu, s'adapter au changement, improviser, innover, coopérer. « L'acte productif s'élargit, se déplace vers l'amont, tend à devenir activité de gestion globale de processus, de flux physiques et d'informations ; il s'intellectualise et gagne en autonomie⁵⁸. » Cette autonomie, que l'on peut par

exemple repérer dans le fait que de plus en plus de salariés règlent personnellement certains types d'incidents, se diffuse dans les différentes catégories professionnelles⁵⁹. Par ailleurs, dans des marchés plus diversifiés où l'adaptation à la demande devient centrale, le travailleur doit être réactif et donc plus autonome.

Cette mutation s'est manifestée dans la transformation des attentes des employeurs face aux salariés. On est passé d'un modèle de la *qualification* à un modèle de la *compétence*. « Être compétent, indique Philippe Zarifian, c'est répondre à la question "que faire ?", lorsqu'on ne dit plus comment faire⁶⁰. » Comme le remarque Jean-Daniel Reynaud, le management par les compétences apporte l'idée de responsabilité du salarié à l'égard du résultat⁶¹. Cela modifie aussi la relation employeur-employé, puisque le premier a besoin de l'engagement de son salarié⁶². Au-delà, on peut considérer avec Denis Segrestin qu'on cherche à opérer un « véritable enrôlement cognitif » des salariés⁶³. En définitive, on demande aux ouvriers et aux employés de s'engager dans leur travail de la même façon que les cadres. La compétence associe des savoirs, des savoir-faire et des savoir-être. Le salarié n'est plus un élément d'une force de travail substituable à un autre, mais un individu singulier. Ce constat est également fait par les dirigeants d'entreprise. L'un d'entre eux estime que « la motivation de ses collaborateurs, leur savoir-faire, leur flexibilité, leur capacité d'innovation et leur souci des désirs de la clientèle constituent la matière première des services innovants⁶⁴ ». Les salariés deviennent ainsi des entrepreneurs.

Les salariés sont devenus plus autonomes, cependant le travail s'intensifie. Les tâches sont définies moins précisément et, du coup, le salarié a plus de mal à trouver les marges de manœuvre dont il disposait avant. Il est confronté à un travail qui n'est plus défini par la hiérarchie mais par les exigences du client. C'est notamment le cas dans les services, ce secteur étant devenu le secteur dominant des économies contemporaines. Avec le développement de situations où le salarié doit fournir un service à un client dans le cadre d'une relation interpersonnelle en face à face ou par le truchement de dispositifs de communication à distance, les métiers largement répétitifs comme ceux de caissière de supermarché ou d'employé de centre d'appel sont en permanence obligés de construire une relation de service dont ils doivent assurer la bonne fin, en permettant la satisfaction du client⁶⁵.

Le travail est de plus en plus vécu comme une activité qui se transforme en permanence, sans que pour autant il y ait de perspectives claires pour l'avenir⁶⁶. Dans ce nouveau mode d'organisation du travail, on met l'accent sur les relations de coopération et sur la capacité à s'affirmer du salarié, qui se trouve ainsi dans une situation où les autres (collègues, clients) sont constamment susceptibles de le juger. De plus, les réorganisations permanentes et les fortes réductions d'effectifs qu'elles ont entraînées ont cassé le climat de confiance nécessaire à ces nouveaux types d'identité professionnelle.

L'identité professionnelle prend alors une forme différente, appelée par Claude Dubar « identité individualiste » ou « identité de réseau »⁶⁷. Une autre sociologue parle également de « précarité identifiante »⁶⁸. Ces diverses appellations définissent bien les caractéristiques de l'identité professionnelle contemporaine. Tout d'abord, celle-ci ne s'inscrit plus dans l'ancien collectif du métier, elle est avant tout individuelle, elle s'inscrit dans un itinéraire professionnel spécifique, dans un regroupement *ad hoc* de savoirs et savoir-faire différents d'un individu à l'autre. Les liens sociaux n'ont plus le caractère fusionnel de la communauté de métier, ils sont choisis par l'individu, organisé en forme de réseau. L'attachement à l'entreprise a largement disparu, le salarié est mobile, mais cette mobilité peut être active ou subie. L'aspiration à une plus grande autonomie dans le travail, à la mobilité, à la diversification des compétences, à une activité innovatrice, voire créatrice, à la participation à des collectifs provisoires peut être source d'enrichissement. Cette forme d'individualisme où l'individu cherche à atteindre ce qui est le plus authentique chez lui correspond aux nouvelles relations de travail du début du XXI^e siècle. L'employeur souhaite une « mobilisation totale » de toutes les capacités de l'individu, y compris les plus personnelles. « Désormais, note André Gorz, il ne nous est plus possible de savoir à partir de quand nous sommes “en dehors” de ce qui peut nous être demandé au travail⁶⁹. » Le travail est de plus en plus envisagé comme une vocation. Ainsi, la volonté de réalisation de soi est retournée par l'employeur en injonction. Axel Honneth constate « que l'idéal pratique de la réalisation de soi est devenu l'idéologie et la force productive d'un système économique déréglementé⁷⁰. » Mais cet idéal inatteignable devient une source de souffrance⁷¹.

L'EXPRESSION DE SOI

À côté de l'identité professionnelle, certains auteurs définissent une identité seconde qui est au cœur des activités menées en dehors de son travail⁷². Mais on peut aussi considérer que cette identité seconde s'intègre dans une construction plus large, celle de l'identité pour soi. Charles Taylor a retracé la généalogie de cette identité qui a pris une forme nouvelle avec la modernité. Il oppose notamment deux figures du moi. Le *moi rationnel* et le *moi expressif*. Dans cette seconde figure du moi, qui se développe principalement à partir de l'époque du romantisme, on peut considérer que l'individu possède des richesses intérieures, qui peuvent s'exprimer sous forme de sentiments ou d'émotions. Taylor retrace l'émergence d'une éthique romantique qu'il qualifie d'« éthique de l'authenticité et de l'expressivité », c'est-à-dire « une conception de la vie qui a émergé avec l'expressivisme romantique de la fin du XVIII^e siècle, et qui pose que chacun d'entre nous a sa façon personnelle de réaliser sa propre humanité, et qu'il est important de découvrir et de vivre la sienne propre au lieu de se conformer au modèle imposé de l'extérieur par la société, ou par la génération précédente, ou par l'autorité politique ou religieuse⁷³ ». C'est là que l'individu exprime sa véritable personnalité. Comme l'a montré Nathalie Heinich, l'artiste est évidemment la figure emblématique de cette personnalité qui se singularise par sa capacité à s'exprimer⁷⁴. Mais cette volonté de singularisation apparaît aussi à la même époque dans la volonté de la bourgeoisie de s'affirmer, ou encore dans l'évolution des pratiques religieuses qui a lieu deux siècles plus tôt avec la Réforme⁷⁵.

Le « tournant expressiviste » analysé par Taylor implique que « chacun d'entre nous doit suivre sa propre voie » et impose « à chacun l'obligation de se mesurer à sa propre originalité »⁷⁶. Le *moi expressif* renvoie à l'idéal d'authenticité que l'individu s'est forgé et auquel il souhaite rester fidèle. Cependant, pour le philosophe canadien, ce parcours individuel ne correspond pas à la modalité égocentrique (sans lien aux autres) de l'idéal d'épanouissement de soi souvent présenté par les médias de masse.

Ma découverte de ma propre identité, note Taylor dans un autre texte, ne signifie pas que je l'élabore dans l'isolement, mais que je la négocie par le dialogue, partiellement intérieur, avec d'autres. C'est la raison pour laquelle le développement d'un idéal d'identité engendré intérieurement donne une importance nouvelle à la

reconnaissance. Ma propre identité dépend vitale de mes relations dialogiques avec les autres⁷⁷.

Ainsi, dans l'analyse de Taylor, la recherche de son identité n'est pas repli sur soi, mais interaction avec d'autres. L'identité doit s'exprimer, se montrer et souhaite alors être reconnue dans sa singularité. L'idéal d'identité débouche sur un besoin de reconnaissance dans l'espace public. En définitive, l'identité pour soi et l'identité pour les autres sont effectivement articulées⁷⁸.

Les passions et les activités amateur offrent une voie importante à l'expression de soi. Prenons le cas du fan qui construit son identité par la consommation culturelle. Le fan, qu'on a trop souvent considéré comme un individu dominé, asservi à la culture de masse et, plus particulièrement, aux produits à grand succès, est, comme l'a montré Henry Jenkins⁷⁹, quelqu'un qui a choisi un produit culturel dont il est devenu fanatique ; il a non seulement acquis des compétences très pointues sur une série télé, un livre, un groupe musical, mais il s'approprie aussi complètement ces éléments, qu'il retravaille, associe à des éléments de sa vie : c'est ainsi qu'il constitue son *fandom*, son royaume. À l'intensité de la réception correspond souvent un plaisir émotionnel. En même temps, le fan est rarement dupe : il est toujours conscient que l'art qu'il admire et consomme est une fiction, et il en maîtrise parfaitement les règles. Néanmoins, les formes d'engagement du fan peuvent être multiples. Christian Le Bart montre, dans son enquête sur les fans des Beatles, que l'identité de fan peut être associée à d'autres identités, celles du passionné d'histoire ou de musicologie qui veut prendre ses distances avec les objets culturels légitimes. À l'inverse, les fans les plus démunis se contentent du « rôle ingrat de fan de base » : « Englués dans l'objet de leur passion, ils sont condamnés à se contenter de l'identité que celle-là seulement leur a conférée »⁸⁰.

Le numérique a fourni aux fans et aux amateurs de nouveaux outils, mais plus largement il offre à tous de nouvelles opportunités d'expression de soi. La position de l'artiste devient accessible à tous. Laurence Allard s'est inspirée des thèses de Charles Taylor pour analyser les formes d'expression du monde numérique : les blogs, les pages Facebook ou les vidéos ou photos publiées sur des sites de partage. Elle trouve dans ces nouvelles formes d'expression utilisées par un grand nombre d'internautes « une configuration narrative d'un soi cohérent », « une recherche médiatisée de l'authenticité ». Dans un monde où l'individu a perdu ses repères, « la recherche du

soi relève de l'invention et de la création »⁸¹. Mais ce moi qui est mis en récit dans les blogs, qui s'exprime dans différentes productions amateur, peut aussi se connecter à d'autres, pour créer des réseaux de subjectivités⁸². Finalement, l'individualisation est associée à la publicisation.

L'EXPÉRIENCE SOCIALE

L'individu souhaite ainsi construire son propre parcours et trouver du plaisir dans ses activités. La société contemporaine s'édifie sur cette forme d'individualisation des parcours personnels. À l'individu qui suivait les normes de son groupe social s'est substitué un individu qui doit organiser sa trajectoire de vie pour construire son identité personnelle, devenir « l'entrepreneur de sa propre vie »⁸³. Il s'agit de mobiliser ses capacités intellectuelles, voire affectives, tant dans les tâches professionnelles que dans ses passions. Il convient finalement de construire son expérience. Certes, cette exigence d'être soi-même, de prendre ses distances avec le destin qui vous était tracé, de réfléchir librement sur sa vie, de faire constamment des choix, peut être la source de maladies dépressives ; il peut y avoir une « fatigue d'être soi »⁸⁴, néanmoins il y a là un projet qui est au cœur de la société contemporaine et de la plupart de ses membres. Comme le note François Dubet :

L'individu est défini par son désir d'être le sujet de sa vie bien qu'il n'y parvienne jamais totalement. Il est un sujet [...] comme chacun de nous quand il veut ne pas être réduit à ses performances, aux rôles que lui attribue sa famille, à ses modes de consommation et à son emploi. C'est pour cette raison qu'il est plus raisonnable de parler de subjectivation que de sujet, car on évoque une tension plus qu'un être déjà là⁸⁵.

En effet, l'individu se heurte à des injonctions sociales, plus ou moins incorporées, qui entrent en dissonance avec sa volonté consciente⁸⁶. Car en fait « chaque expérience sociale résulte de l'articulation de trois logiques de l'action : l'intégration, la stratégie et la subjectivation [...]. Dans la logique de l'intégration, l'acteur se définit par ses appartenances [...] ; dans la logique de la stratégie, [il]

essaie de réaliser la conception qu'il se fait de ses intérêts [...] ; dans le registre de la sujétion sociale, [il] se présente comme un sujet critique confronté à une société⁸⁷ ». Dans un tel modèle, la modernité peut être définie comme le remplacement du rôle par l'expérience. Les acteurs sont « confrontés à des identités et à des relations sociales de plus en plus diversifiées⁸⁸ ».

En parcourant ces nombreuses zones de chevauchement entre le travail et le loisir, nous avons découvert qu'il est impossible de soutenir ce dualisme entre travail et loisir, dénoncé aussi bien par Dewey que par de Certeau. Il s'agit ainsi d'ouvrir la sociologie classique des loisirs sur une sociologie de l'activité ; il convient plus précisément d'étudier les multiples modes d'engagement dans le faire. Quels que soient ces derniers, l'individu se confronte à la matière et à son environnement, développe un projet, s'accomplit dans une réalisation. Le plaisir de faire s'accompagne d'un plaisir de montrer sa production et ses talents, et débouche sur un plaisir de donner. Contrairement à ce qu'il en est dans la production industrielle, la chose produite « à côté » est associée à celui l'ayant faite, qui choisit son destinataire. Réaliser quelque chose, c'est aussi construire son identité. En définitive, il s'agit d'étudier l'autre travail qui est réalisé dans un espace différent, selon d'autres modalités temporelles que celles du travail salarié, à l'usine ou au bureau.

Le paradigme de la continuité des modes de faire nous permet d'étudier de la même façon travail et loisir, d'analyser la cohérence des expériences vécues, de comprendre comment les individus donnent un sens à leurs différentes activités et plus largement construisent leur identité, expriment l'unicité de leur vie. Un tel paradigme est bien adapté à l'analyse de l'entrelacement du travail et des loisirs, qui constitue le cœur de ce livre. Mais, avant de le retenir définitivement, il est nécessaire d'associer à ces réflexions théoriques une enquête empirique. Il faut se demander comment les individus articulent leur vie professionnelle et leur vie de loisir. Sont-ce deux univers d'activité différents ou largement entrelacés ?

1. John DEWEY, *Démocratie et éducation. Introduction à la philosophie de l'éducation* (1916), Paris, Armand Colin, 1975, p. 299.

2. *Ibid.*, p. 112.
3. *Ibid.*, p. 272.
4. Cf. Emmanuel RENAULT, « Dewey et la centralité du travail », *Travailler*, n° 28, 2012, p. 125-148.
5. John DEWEY, *L'Art comme expérience* (1934), Paris, Gallimard, 2010, p. 106.
6. J. DEWEY, *Démocratie et éducation*, *op. cit.*, p. 246.
7. Donald ROY, *Un sociologue à l'usine*, Paris, La Découverte, 2006.
8. J. DEWEY, *Démocratie et éducation*, *op. cit.*, p. 248.
9. J. DEWEY, *L'Art comme expérience*, *op. cit.*, p. 97.
10. *Ibid.*, p. 92.
11. *Ibid.*, p. 426.
12. Film de Sébastien JOUSSE et Luc JOULÉ, sorti en 2015.
13. Nicolas FRIZE, « À l'écoute du travail vivant », *La Revue du projet*, n° 20, octobre 2012, p. 10.
14. J. DEWEY, *Démocratie et éducation*, *op. cit.*, p. 368-369.
15. *Ibid.*, p. 366.
16. *Ibid.*, p. 134.
17. Alexandra BIDET, *L'Engagement dans le travail. Qu'est-ce que le vrai boulot ?*, Paris, PUF, 2011, p. 9. Cf. également *id.*, « La multi-activité, ou le travail est-il encore une expérience ? », *Communications*, n° 89, 2011, p. 9-26.
18. A. BIDET, *L'Engagement dans le travail*, *op. cit.*, p. 317.
19. M. LALLEMENT, *Le Travail*, *op. cit.*, p. 252-253.
20. Bénédicte ZIMMERMANN, *Ce que travailler veut dire. Une sociologie des capacités et des parcours professionnels*, Paris, Economica, 2011, p. 211.
21. Nicolas DODIER, *Les Hommes et les Machines. La conscience collective dans les sociétés technicisées*, Paris, Métailié, 1995, p. 75.
22. *Ibid.*, p. 236.
23. *Ibid.*, p. 91.
24. *Ibid.*, p. 211 et 219-221.
25. C'est par exemple le constat que fait le cinéaste Sébastien Jousse, à la suite du tournage de *C'est quoi ce travail ?* dans une usine de PSA. Cf. « Rencontre avec les réalisateurs de *C'est quoi ce travail ?* », LesInrocks.fr, 13 octobre 2015.
26. A. BIDET, *L'Engagement dans le travail*, *op. cit.*, p. 352.
27. D. MOTHÉ, *L'Utopie du temps libre*, *op. cit.*, p. 39.
28. M. DE CERTEAU, *L'Invention du quotidien*, t. 1, *op. cit.*
29. Richard SENNETT, *Le Travail sans qualités. Les conséquences humaines de la flexibilité*, Paris, Albin Michel, 2000.
30. R. SENNETT, *La Culture du nouveau capitalisme*, *op. cit.*, p. 88.
31. R. SENNETT, *Ce que sait la main*, *op. cit.*, p. 65.

32. M. DE CERTEAU, *L'Invention du quotidien*, t. 1, *op. cit.*, p. 52.
33. *Ibid.*, p. XLIII-XLIV.
34. *Ibid.*, p. XL.
35. *Ibid.*, p. 50.
36. *Ibid.*, p. 45.
37. *Ibid.*, p. VII.
38. *Ibid.*, p. 46.
39. Michel DE CERTEAU, Luce GIARD et Pierre MAYOL, *L'Invention du quotidien*, t. 2, *Habiter, cuisiner*, Paris, UGE, 1980, p. 8.
40. M. DE CERTEAU, *L'Invention du quotidien*, t. 1, *op. cit.*, p. X.
41. *Ibid.*, p. 123.
42. Jean-Claude KAUFMANN, *L'Invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 99.
43. *Ibid.*, p. 195 et 178.
44. Georg SIMMEL, *Philosophie de la modernité* (1914), Paris, Payot, 1989, t. 1, p. 302.
45. Citons, parmi les nombreux ouvrages qui se sont préoccupés de cette question, Renaud SAINSAULIEU, *L'Identité au travail*, Paris, Presses de Sciences Po, 1977 ; Claude DUBAR, *La Crise des identités. L'interprétation d'une mutation*, Paris, PUF, 2000 ; Dario MARTUCCCELLI, *Grammaires de l'individu*, Paris, Gallimard, 2002 ; J.-Cl. KAUFMANN, *L'Invention de soi*, *op. cit.* ; Charles TAYLOR, *Les Sources du moi. La formation de l'identité moderne*, Paris, Seuil, 1999.
46. Cl. DUBAR, *La Crise des identités*, *op. cit.*, p. 4.
47. *Ibid.*, p. 174.
48. *Ibid.*, p. 200.
49. Paul RICŒUR, préface à H. ARENDT, *La Condition de l'homme moderne*, *op. cit.*
50. Erving GOFFMAN, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit, 1975, p. 73-74.
51. *Ibid.*, p. 80.
52. J.-Cl. KAUFMANN, *L'Invention de soi*, *op. cit.*, p. 159.
53. E. GOFFMAN, *Stigmate*, *op. cit.*, p. 89.
54. Dominique CARDON, « Le design de la visibilité : un essai de cartographie du web 2.0 », *Réseaux*, n° 152, 2008, p. 93-137.
55. François DUBET, *Le Déclin de l'institution*, Paris, Seuil, 2002.
56. Philippe BERNOUX, *Un travail à soi*, Toulouse, Privat, 1981.
57. Cf. Cl. DUBAR, *La Crise des identités*, *op. cit.*, p. 125.
58. Gilbert DE TERSSAC, *Autonomie dans le travail*, Paris, PUF, 1992, p. 264.
59. Pour mesurer cette diffusion de l'autonomie entre 1987 et 1998, cf. Frédéric DE CONINCK, « Du post-taylorisme à l'effritement des organisations », *Latts Working Paper*, février 2004, p. 4.

60. Philippe ZARIFIAN, *Le Modèle de la compétence. Trajectoire historique, enjeux actuels et propositions*, Paris, Liaisons, 2001.
61. Jean-Daniel REYNAUD, « Le management par les compétences : un essai d'analyse », *Sociologie du travail*, vol. 43, n° 1, 2001, p. 7-31.
62. Yves LICHTENBERGER, « Compétence, organisation du travail et confrontation sociale », *Formation et emploi*, n° 67, 1999, p. 93-107.
63. Denis SEGRESTIN, *Sociologie de l'entreprise*, Paris, Armand Colin, 1996, p. 297.
64. Norbert BENSEL, directeur des ressources humaines de DaimlerChrysler, mai 2001, cité par André GORZ, « "La personne devient une entreprise". Note sur le travail de production de soi », *Revue du MAUSS*, n° 18, 2001, p. 62.
65. Cf. Jean GADREY, *L'Économie des services*, Paris, La Découverte, 1996.
66. Cf. Frédéric DE CONINCK, « Performance, capacité d'action, qualification : trois points de vue sur l'intensité du travail », in Gilles JEANNOT et Pierre VELTZ (dir.), *Le Travail, entre l'entreprise et la cité*, La Tour-d'Aigues, L'Aube, 2001, p. 195-206.
67. Cl. DUBAR, *La Crise des identités*, op. cit., p. 126.
68. Anne-Chantal DUBERNET, Simone VOGT et Hélène DESFONTAINES, *Les « Contrats précaires » en question*, Marseille, Céreq, 1996, (ronéoté), cité *ibid*.
69. André GORZ, *L'Immatériel. Connaissance, valeur et capital*, Paris, Galilée, 2003.
70. Axel HONNETH, *La Société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique*, Paris, La Découverte, 2006, p. 321.
71. Cf. Alain EHRENBURG, *La Société du malaise*, Paris, Odile Jacob, 2010.
72. Florence WEBER et Yvon LAMY, « Amateurs et professionnels », *Genèses*, n° 1, 1999, p. 3.
73. Charles TAYLOR, *La Diversité de l'expérience religieuse aujourd'hui*, Montréal, Bellarmin, 2003, p. 80.
74. Nathalie HEINICH, « L'artiste, type idéal de l'individu dans la modernité ? », in Philippe CORCUFF, Christian LE BART et François DE SINGLY (dir.), *L'Individu aujourd'hui*, Rennes, PUR, 2010, p. 91-100.
75. Sur la genèse de l'individualisation, cf. Christian LE BART, *L'Individualisation*, Paris, Presses de Sciences Po, 2008.
76. Charles TAYLOR, *Les Sources du moi. La formation de l'identité moderne*, Paris, Seuil, 1998, p. 461.
77. Charles TAYLOR, *Multiculturalisme. Différence et démocratie*, Paris, Flammarion, 1994, p. 52. On trouve une position voisine chez les sociologues. François Dubet écrit en ce sens que « la conscience de soi ne vient pas d'un défaut de socialisation, mais au contraire de son renforcement. Ainsi, plus je suis socialisé, plus je suis un individu » (*Le Déclin de l'institution*, op. cit., p. 39).
78. Il existe néanmoins une pathologie de la recherche d'identité justement signalée par Richard Sennett, qui précise que « se connaître soi-même est un but, une fin en soi, au lieu d'être un moyen de connaître le monde » (*Les Tyrannies de l'intimité*, Paris, Seuil, 1979, p. 12).
79. *Textual Poachers*, op. cit.

80. Christian LE BART, avec la collaboration de Jean-Charles AMBROISE, *Les Fans des Beatles. Sociologie d'une passion*, Rennes, PUR, 2000, p. 220.
81. Laurence ALLARD et Frédéric VANDENBERGHE, « *Express yourself ! Les pages perso* », *Réseaux*, n° 117, 2003, p. 198 et 214.
82. De leur côté, Valérie Beaudouin et Julia Velkovska parlent d'« identité de liens » (« Constitution d'un espace de communication sur Internet », *Réseaux*, 1999, n° 99, p. 149).
83. Cette idée apparaît chez de nombreux auteurs, tels Alain Ehrenberg (*Le Culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy, 1991) et, plus récemment, dans les analyses sur l'immatériel et le capitalisme cognitif, André Gorz (*L'Immatériel, op. cit.*). Cf. aussi Yann MOULIER BOUTANG, *Le Capitalisme cognitif. La nouvelle grande transformation*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007.
84. Alain EHRENBURG, *La Fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacob, 1998.
85. François DUBET, *L'Expérience sociologique*, Paris, La Découverte, 2007, p. 103.
86. Sur ce point, cf. J.-Cl. KAUFMANN, *L'Invention de soi, op. cit.*
87. François DUBET, *Sociologie de l'expérience*, Paris, Seuil, 1994, p. 111.
88. *Ibid.*, p. 134.

3.

L'entrelacement du travail et des passions Une analyse statistique

Comment les individus articulent-ils leurs passions et leur métier ? Leurs passions leur permettent-elles de supporter une vie au travail dure et sans intérêt, comme le pensait Friedmann, ou au contraire loisirs et travail sont-ils associés et complémentaires ? Cependant, comment appréhender l'engagement et la construction des identités à travers les différents modes de faire ? Certaines activités imbriquent plusieurs phases du parcours de vie, avec des interruptions et des reprises, des cheminements parallèles. Cette anthropologie du faire repose très largement sur des récits de vie, et nous l'aborderons dans la troisième partie. Il faudra, ainsi que le propose de Certeau, retracer les entrelacs de la quotidienneté, découvrir les œuvres de l'instant, observer les fabriques ordinaires au bureau, dans l'atelier et à la maison, raconter l'histoire des anonymes, renouer les fils d'une construction identitaire toujours inachevée.

Mais, pour étudier les parcours d'activité qui associent des expériences professionnelles et des passions, des chemins de vie qui traversent la jeunesse, l'âge adulte et les métiers qu'on y exerce, le chômage, le repli sur le foyer et la retraite, il y a une autre méthode que je voudrai retenir maintenant. Les histoires de vie laborieuses peuvent aussi être traitées avec des méthodes statistiques. Certes, les données

chiffrées ne peuvent jamais rendre compte des multiples broderies des arts de faire, mais elles peuvent montrer si l'entrelacement des faire est la règle ou non, selon les situations sociales, les âges de la vie.

Pour analyser de façon statistique l'entrelacement du travail et des loisirs, il faut s'intéresser à l'expression des identités en reprenant la distinction présentée plus haut entre l'identité pour soi et l'identité pour autrui. L'identité pour autrui y est appréhendée par des catégories « objectives », rapport au travail, à la profession, pratiques des loisirs ; l'identité pour soi, par des questions sur l'image de soi, sur des projets futurs. Je commencerai par examiner l'identité pour soi, puis les pratiques de loisirs et le rapport au travail de façon générale. Ensuite, j'examinerai de façon plus spécifique la situation des personnes qui travaillent, celle des chômeurs, des étudiants, des femmes au foyer et des retraités.

Bonheur au travail et plaisir de faire

Examinons d'abord les enquêtes sur l'identité professionnelle. Le travail est-il une source de satisfaction, voire de bonheur ? Différentes enquêtes quantitatives indiquent comment les salariés perçoivent leur travail. Une enquête réalisée par la Confédération française démocratique du travail (CFDT) en 2001 montre que, alors qu'un tiers des répondants estime que le travail est avant tout une obligation pour gagner sa vie, 42 % considèrent que c'est une « obligation et un moyen de se réaliser », 20 % une façon « d'être utile et de participer à la vie de la société » et 5 % un moyen de « réaliser un projet, une passion »¹. Donc le travail est aussi un moyen de parvenir à la réalisation de soi pour les deux tiers des salariés². Plus précisément, ceux qui bénéficient d'un emploi stable et fournissent des services au public sont ceux qui ont la vision la plus positive du travail. Ainsi, malgré les dures contraintes qui lui sont imposées, le travailleur garde le désir de produire³. Une enquête menée en 1987 par l'Insee sur les liens entre le travail et les loisirs illustre bien cette envie. L'institut demandait à des salariés ce qu'ils feraient s'ils gagnaient au loto et constatait que seul un quart des ouvriers envisageait d'arrêter de travailler⁴.

Globalement, les salariés paraissent satisfaits du travail qu'ils font. Ils sont 74 % à se déclarer heureux de leur travail : 83 % des cadres et professions libérales, mais seulement 64 % des ouvriers⁵. Selon le baromètre CFDT 2011 sur la qualité de vie au travail, ils sont 70 % à estimer qu'ils ont les moyens de faire un travail de qualité, tandis que 73 % sont satisfaits des responsabilités qu'on leur confie et 85 % pensent qu'ils ont de l'autonomie dans leur travail. Mais l'enquête de l'Insee « Travail et modes de vie », réalisée en 1997, révèle toutefois l'ambiguïté fondamentale du

rapport au travail. Certes, 77 % des salariés déclarent s'impliquer beaucoup dans leur travail. Ils estiment que, pour bien décrire leur situation professionnelle, on peut utiliser les expressions « équipe » (75 %) ou « passion » (55 %), mais bien moins « galère » (19 %), « jungle » (14 %) ou « voie de garage » (8 %). Cependant, ils ne sont que 50 % à estimer que les motifs de satisfaction l'emportent et ils ne sont plus que 37 % « à faire au travail des choses qui leur plaisent et qu'ils ne pourraient faire ailleurs »⁶. La première de ces sources de plaisir au travail vient des contacts sociaux ordinaires ou liés au fait d'aider, de s'occuper d'autres personnes ou simplement de les rencontrer (36 %). Le plaisir de faire n'arrive qu'après. Ce n'est plus seulement le pur plaisir de l'*Homo faber* qui manipule les techniques (17 %), mais aussi celui de la maîtrise d'un instrument ou d'une situation (voyage), qui peut même prendre une dimension de loisir (15 %). Sur l'ensemble des enquêtés toutefois, 63 % des personnes estiment que le travail ne leur apporte aucun plaisir qu'ils ne pourraient se procurer ailleurs. L'enquête « Travail et modes de vie » montre ainsi que le rapport au travail est très ambigu.

Christian Baudelot et Michel Gollac expliquent cette ambiguïté de plusieurs façons⁷. D'une part, le travail apparaît d'autant plus comme une composante du bonheur qu'on en est privé ou qu'on risque d'en être privé. D'autre part, les nouveaux modes d'organisation du travail, qui sollicitent plus l'implication personnelle du travailleur, augmentent les sources de satisfaction, mais aussi le stress, car ils s'accompagnent d'une intensification du travail. S'il y a un certain plaisir au travail, il s'accompagne régulièrement de souffrance. En définitive, si pour certains salariés il y a un bonheur au travail souvent accompagné de stress, pour d'autres le travail est purement routinier – c'est une activité dévalorisée socialement : on fait avec ! Enfin, pour certains, c'est un monde de souffrance, d'injustice, de pression excessive. Car il est moins possible qu'à l'époque fordienne d'adopter des positions de retrait, « si bien que l'accroissement de la pression tend à créer de la souffrance là où le bonheur est impossible⁸ ».

Ces différentes attitudes ne sont pas équitablement réparties selon les groupes sociaux. La souffrance concerne d'abord les basses qualifications. Plus on monte dans la hiérarchie sociale, plus l'activité « se diversifie, s'autonomise, s'intellectualise et élargit ainsi la gamme des sources potentielles de plaisir et de satisfactions⁹ ». Néanmoins, l'origine sociale ne détermine pas totalement le sentiment de bonheur au

travail puisque 30 % des ouvriers non qualifiés sont globalement satisfaits de leur travail et 30 % des cadres sont insatisfaits. Mais le *plaisir de faire* ne se manifeste pas seulement dans le travail. Ainsi, 60 % des salariés estiment que le travail les empêche de faire des choses qui leur plaisent. Par ailleurs, 77 % voient la retraite comme l'occasion de s'engager dans de nouvelles activités ou de faire ce qu'on n'avait pas eu le temps de faire. Ces autres activités, ce travail libre, constituent une autre voie de construction identitaire qu'il nous faut étudier en même temps que l'identité professionnelle.

Ces enquêtes sur la satisfaction au travail nous montrent ainsi que bonheur et malheur se mêlent dans l'activité de travail. Quand la satisfaction ne repose pas uniquement sur le fait d'être au travail, de pouvoir se revendiquer comme tel et de pouvoir en tirer un revenu, le plaisir au travail a deux grandes origines : premièrement la sociabilité avec les collègues, les clients ou les usagers, deuxièmement le plaisir de faire. Ces deux modes d'engagement ne sont pas spécifiques au travail, on les rencontre aussi bien dans le hors-travail. Ceci nous amène à nouveau à étudier l'ensemble des engagements dans l'activité, qu'ils se fassent au sein du travail salarié ou des loisirs.

L'enquête « Histoire de vie » : les différentes identités pour soi

Il est rare de pouvoir étudier sur de larges populations l'articulation entre le travail et les loisirs. L'enquête de l'Insee « Histoire de vie » réalisée en 2003 nous offre cette possibilité¹⁰. À la fin de cette enquête qui portait sur l'ensemble des aspects de la vie des individus – travail, loisirs, relations familiales et amicales, santé, attachements à des lieux¹¹... –, l'enquêteur interrogeait les interviewés sur la construction de leur identité : se sentaient-ils libres de choisir le cours de leur vie ? La construction de leur identité s'était-elle réalisée de façon linéaire ou avec des ruptures ? L'enquêteur demandait enfin de choisir parmi neuf items, ceux qui définissaient le mieux l'identité des répondants¹². En effet, il n'y a pas une identité personnelle, mais plusieurs qui coexistent et peuvent entrer en conflit, aussi est-il nécessaire de demander à l'individu de sélectionner et de hiérarchiser ses marqueurs identitaires. La force de cette enquête, comme le note Olivier Donnat, qui fut l'un de ses concepteurs, est d'avoir une vision large des processus de construction identitaire et d'y inclure la question des loisirs et des passions ordinaires, à rebours de toute une tradition sociologique qui fait « de l'activité professionnelle et de la famille les piliers de nos identités individuelles¹³ ». Mais l'analyse comparée des loisirs et du travail rendue possible par ces données n'a jamais été effectuée jusqu'à maintenant ; je me propose de la faire ici.

Alors que certains thèmes, ceux liés au corps (apparence physique, problèmes de santé ou de handicap), aux opinions politiques ou religieuses, ne recueillent que des scores faibles (moins de 9 %), cinq thèmes dominent. Deux d'entre eux sont liés à la

vie affective et sociale : la famille (86 % des répondants), les amis (37 %) ; deux autres au « faire » : le travail (39,5 %) et les passions et les loisirs (29 %) ; et le dernier aux lieux d'attachement (28 %). L'individu se définit donc au sein de deux composantes principales, le réseau affectif ou amical (cité par 95 % des répondants) et les activités du domaine du faire (citées par 58 %).

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, travail et loisir ne s'opposent pas mais s'intègrent dans la réalisation d'activités, dans le domaine du faire, et nous verrons effectivement dans ce qui suit l'importance du lien entre ces deux types d'activités. Le domaine du faire n'est pas pour autant opposé à la définition de soi par les réseaux affectifs. On constate que le thème des amis est d'autant plus cité qu'on se définit par ses passions. En effet, celles-ci se pratiquent bien souvent de façon collective.

Je m'intéresserai principalement ici au fait de se définir par le travail ou par les passions et j'appellerai « identité du faire » une affirmation identitaire par l'un ou l'autre de ces deux items et « identité double du faire » une définition de soi par le travail et les passions.

Cette enquête s'adresse aussi bien aux personnes qui travaillent qu'à celles qui ne travaillent pas : étudiants, chômeurs, personnes au foyer et retraités. On pouvait s'attendre à ce que ceux qui travaillent, que j'appellerai « les travailleurs »¹⁴, et ceux qui ne travaillent pas, que j'appellerai « les hors-travail », choisissent dans des proportions très différentes les passions comme marqueur identitaire. Or il n'en est rien ; le pourcentage de ceux qui se définissent par les passions est quasiment le même pour les deux groupes : 29,5 % et 26,5 % (*tableau 1*). Ainsi, le fait de travailler n'a pas d'incidence sur l'affirmation de cette définition de soi. En ce qui concerne la définition de soi par le travail, elle existe également dans les deux populations. Le travail peut ainsi être un élément identitaire pour ceux qui ne travaillent pas. Mais cette affirmation identitaire est beaucoup plus forte chez les travailleurs (54 %) que chez les individus hors travail (21 %). Elle est faible chez les femmes au foyer (7,5 %), plus importante chez les retraités (22 %) et les chômeurs (26 %), et importante chez les étudiants¹⁵ (45 %). Ce décalage se retrouve dans l'affirmation d'une identité du faire. Celle-ci est présente chez 71 % des travailleurs et seulement 43 % des personnes hors travail, dont l'identité s'exprime plutôt dans les relations familiales et amicales.

Tableau 1. Les définitions de soi selon l'occupation (en %)

Se définit par...	Ensemble	Travailleurs	Hors-travail	Chômeurs	Retraités	Au foyer	Étudiants
... les passions	28	29,5	26,5	30	24	24,5	39
... le travail	38	54	21	26	22	7,5	45
... le faire (travail ou passions)	58	71	43	49,5	42	31	72,5
... le travail et les passions	8,5	12,5	5	6	5	1	12

Lecture : 28 % des enquêtés ont une identité de passions.

Source : Insee, enquête « Histoire de vie », 2003.

Voyons comment s'articulent les définitions de soi par le travail et par les passions. Regardons d'abord le cas des travailleurs. 42 % de ceux qui se définissent par les passions se définissent également par le travail. Ce qui veut donc dire que, pour les travailleurs, les deux marqueurs identitaires peuvent être associés. Pour les non-travailleurs, seuls 17 % de ceux qui se définissent par les passions se définissent aussi par le travail. Les deux définitions de soi sont très largement disjointes. Dans ce cas, les passions pourraient se substituer au travail.

Examinons maintenant plus précisément la situation des travailleurs ou actifs en emploi. Il y a de grosses différences selon les catégories socioprofessionnelles (*tableau 2*). Le travail est un élément central de la définition de soi des cadres et des non-salariés (agriculteurs, indépendants). Un peu plus des deux tiers d'entre eux choisissent le travail comme marqueur identitaire. La situation est différente pour les autres catégories. Plus on descend dans l'échelle sociale, plus la définition de soi par

le travail est faible. Elle est présente chez 57 % des professions intermédiaires, près de la moitié des ouvriers et des employés qualifiés, et seulement un tiers des ouvriers non qualifiés. Cette plus faible identification au travail n'est pas sans lien avec la plus faible reconnaissance que ces travailleurs en retirent.

La situation est très différente pour la définition de soi par les passions. Les groupes sociaux qui manifestent le plus cette définition de soi (autour d'un tiers des cas) sont d'une part les cadres supérieurs et les professions intermédiaires, et d'autre part les ouvriers. Cette même définition de soi des cadres et des ouvriers renvoie toutefois, comme nous le verrons, à des formes de passions différentes. Les employés sont dans une situation intermédiaire (près d'un quart des cas) et les indépendants et les agriculteurs font plus rarement des passions un élément de définition de soi (autour d'un cinquième). Pour les cadres, il y a là une vraie situation de cumul. Non seulement ils associent le travail et les passions comme éléments de définition de soi, mais ils cumulent également les différents loisirs, comme on le verra plus bas. Au contraire, chez les ouvriers, la définition de soi par les passions se substitue à celle par le travail et, par ailleurs, les loisirs sont moins diversifiés. Pour les employés, la substitution se fait plutôt du côté d'une définition de soi par la famille et les amis. Enfin, les ouvriers non qualifiés qui se définissent peu par le travail se définissent plus par les amis. On retrouve là cette sociabilité populaire issue du monde professionnel, observée par bien des sociologues.

Tableau 2. Les définitions de soi des travailleurs selon la catégorie socioprofessionnelle (en %)

Se définit par...	Ouvriers non qualifiés	Ouvriers qualifiés	Employés non qualifiés	Employés qualifiés	Professions intermédiaires	Cadres supérieurs	Agriculteurs	Indépendants
... les passions	32	35	23	26	34	34	19	21
... le travail	33	48	42	49	57	71	69	68

Lecture : 32 % des ouvriers non qualifiés ont une identité de passions.

Source : Insee, enquête « Histoire de vie », 2003.

Le genre occupe également un rôle important dans la définition de soi. Si l'identification au travail paraît à première vue plus masculine que féminine (45 % contre 35 %), cet écart s'explique largement par la situation d'emploi et la présence d'enfants. Ainsi, les femmes travaillant et sans enfant se définissent plus par le travail (58 %, contre 48 % pour les hommes). Pour les personnes ayant des enfants de moins de 18 ans, le chiffre est identique pour les hommes et les femmes (55 %) ¹⁶. C'est sur le thème des passions que l'écart est le plus grand entre les hommes et les femmes (36 % contre 23 %). Cet écart varie peu selon les situations face à l'emploi. L'engagement dans les passions est donc profondément différent chez les hommes et chez les femmes, alors que ce n'est pas le cas pour le travail. Mais le fait que les passions ne soient pas un élément identitaire important pour les femmes ne signifie pas pour autant qu'elles s'adonnent peu aux loisirs, puisque leur pratique de ces derniers est au moins aussi importante que celle des hommes. Il y a, dans leur cas, un écart important entre l'identité pour soi et l'identité pour autrui. Elles pratiquent les loisirs sans en faire un élément identitaire important.

Pratiques des loisirs et définition de soi

Pour avancer dans l'analyse, il nous faut donc maintenant intégrer les pratiques des passions, comparer l'identité pour soi et l'identité sociale. La définition de soi par les passions est d'abord une question quantitative. Plus on pratique de loisirs, plus on est passionné (j'appelle « passionné » la personne qui se définit par ses passions). Ainsi, chez les personnes qui déclarent n'avoir qu'un ou deux loisirs, il n'y a que 10 % de passionnés ; en revanche, chez celles qui pratiquent plus de quinze loisirs, on rencontre 50 % de passionnés. Entre ces deux bornes, le taux de passionnés progresse régulièrement. Il en est de même pour les artistes amateurs : chez les non-pratiquants, il n'y a qu'un quart de passionnés ; chez les pratiquants, il y en a sept sur dix.

L'engagement dans les loisirs peut constituer un élément identitaire fort. Certains loisirs mobilisent plus fortement les passionnés. Ainsi, alors que seul un quart des jardiniers amateurs se définit par ses passions, c'est le cas de la moitié des artistes amateurs. Olivier Donnat a fait des entretiens complémentaires auprès d'une douzaine de ces artistes amateurs passionnés, en sollicitant leur récit de vie. Il constate que cette passion donne effectivement un sens à leur existence, ce qui participe à une construction identitaire qui dure tout au long de la vie. Cette définition de soi par les passions n'implique pas forcément une pratique intense, mais on observe des interactions permanentes entre ces passions et les autres dimensions de la vie sociale. La passion peut « fonctionner comme support d'une identité "pour soi" construite à l'écart des identités statutaires » – elle est alors secrète, sauf pour les autres amateurs – ou comme un « engagement total où elle apparaît comme le pivot autour duquel s'est organisé l'ensemble de l'existence de la personne »¹⁷. Dans le premier

cas, la passion est un jardin secret qui ne se laisse pas voir ; dans l'autre, l'individu peut être tenté de professionnaliser sa passion.

LOISIR ET SITUATION SOCIALE

Les pratiques de loisirs diffèrent, évidemment, selon les professions exercées par les interviewés¹⁸ (voir annexes, [tableau A](#)) et le genre. On constate tout d'abord une différence quantitative. Plus on grimpe dans l'échelle sociale, plus on diversifie les loisirs pratiqués. Les ouvriers non qualifiés pratiquent cinq loisirs, là où les cadres supérieurs en pratiquent un peu plus de huit et demi. Quand on examine chacun des loisirs étudiés, on remarque tout d'abord des écarts très importants en ce qui concerne les loisirs culturels. Les cadres supérieurs ont des taux de pratique trois fois à quatre fois plus importants que les autres catégories socioprofessionnelles. Mais il en est de même d'autres loisirs : les voyages, le sport, le bénévolat et l'informatique¹⁹. Les seuls loisirs pratiqués prioritairement par les classes populaires sont la pêche (et la chasse), le tricot (et la couture)²⁰. La télévision est pratiquée de la même façon par tous, sachant que le temps passé devant la télévision est beaucoup plus grand dans les classes populaires²¹. Enfin, si le bricolage est réalisé par tous, il est toutefois nettement plus pratiqué par les métiers techniques (ouvriers qualifiés et techniciens), qui réexploitent ainsi des compétences acquises durant leur formation et leurs activités professionnelles.

Un tout petit nombre de loisirs, notamment populaires, ont une forte identité de genre. Le bricolage, masculin à 60 %, ou encore la pêche et la chasse, masculins à 80 %, apparaissent non seulement comme expression de la nécessité, mais aussi comme une forme de préservation de soi. Ce sont « des lieux où les acteurs masculins cherchent à reconstituer des espaces séparés autonomes privés, espaces en marge de ces niveaux fortement socialisés de l'existence que sont le travail et la famille²² ». À l'inverse, les loisirs féminins (le tricot et la couture, féminins à 98 %, et la cuisine, féminine aux deux tiers) sont pratiqués dans l'espace domestique. Globalement, les femmes pratiquent donc autant les loisirs que les hommes. Et ce, bien que les passions participent beaucoup moins à la définition de leur identité.

Les activités de loisir apparaissent ainsi socialement déterminées par l'origine sociale ou le sexe. Cette première analyse, qui a été fortement développée par tout un courant de la sociologie, doit être sérieusement nuancée. En effet, pendant trop longtemps la sociologie de la culture reposait « sur l'image simplifiée d'individus réduits à n'être que les représentants officieux de classes ou de groupes sociaux²³ ». À l'opposé de cette analyse, Bernard Lahire rappelle que les goûts personnels ne sont pas forcément des goûts de classe, que les pratiques culturelles ne sont pas seulement des marqueurs de l'identité sociale des individus. Ceux-ci mélangent les genres, ils bricolent leur *identité pour soi*. Les pratiques de loisirs étudiées ici, qui vont bien au-delà du domaine de la culture, accentuent cette hétérogénéité. Si l'individu peut pratiquer un loisir par goût, il n'en fait pas forcément un marqueur d'identité sociale – il peut aussi le faire en toute discrétion et, à l'inverse, pratiquer sans avoir un goût prononcé, le faire par curiosité, à la suite d'une opportunité, pour faire plaisir à son entourage ou par contrainte professionnelle. Ces mélanges des genres nous amènent à étudier les loisirs en les associant à d'autres activités, le travail salarié mais aussi le travail domestique, et à analyser les pratiques en interaction avec les identités.

Les travailleurs, doublement actifs

Après avoir analysé les liens entre les pratiques de loisirs et les identités pour soi s'agissant de l'ensemble de la population, il convient maintenant d'étudier de façon spécifique les travailleurs puis les différents types de hors-travail : chômeurs, étudiants, femmes au foyer et retraités. Ont-ils des loisirs spécifiques ? Comment articulent-ils leur investissement dans le travail et dans les loisirs, leur identité sociale et leur identité pour soi ?

Mis à part les étudiants, les travailleurs pratiquent plus de loisirs que toutes les personnes hors travail (*voir annexes, [tableau B](#)*). Certains loisirs sont plus pratiqués par les travailleurs, c'est notamment le cas du bricolage, des voyages et de l'informatique. Le bricolage est véritablement un autre travail qui prolonge le travail salarié, à l'aide de compétences acquises tout particulièrement dans les métiers techniques. Quant aux voyages, nous avons vu qu'ils peuvent être, pour les travailleurs qui en effectuent, un des plaisirs du travail ; voici donc une activité qui est, de façon inattendue, dans la continuité du travail et du hors-travail tout en restant fortement inégalitaire, puisque la pratique des voyages non professionnels est trois fois plus importante chez les cadres supérieurs que chez les ouvriers non qualifiés. À nouveau, les cadres cumulent les plaisirs du travail et du hors-travail. L'informatique est également une pratique très clivante. Les étudiants sont de loin les plus gros pratiquants ; travailleurs et chômeurs ont des pratiques voisines, bien supérieures à toutes les autres catégories. L'informatique est ainsi une pratique importante pour le travail ou pour rechercher un emploi²⁴.

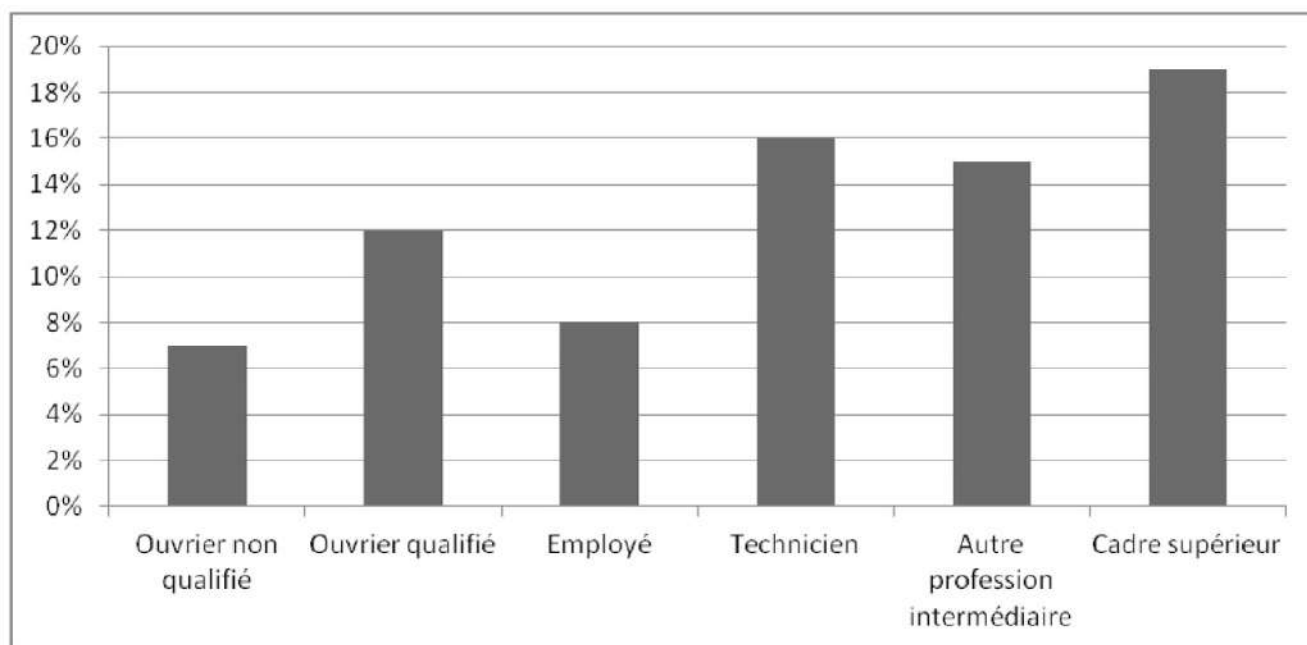
L'activité de travail est étudiée par l'enquête à travers des questions sur l'importance et la satisfaction au travail²⁵. En croisant ces questions avec les pratiques de loisirs, on pourra voir si les activités de travail et de loisir s'opposent (paradigme de Friedmann) ou au contraire se renforcent. Étudions d'abord la satisfaction au travail. Une petite majorité, 48 %, des interviewés se déclarent satisfaits de leur travail²⁶, 11 % s'en disent insatisfaits et 41 % estiment que satisfaction et insatisfaction s'équilibrent. Dans l'ensemble, les insatisfaits ne s'impliquent pas plus dans les loisirs. Ils ne pratiquent pas plus de loisirs. Quand on détaille les loisirs pratiqués, il n'y a que dans les arts amateur que la pratique des insatisfaits est un peu plus importante (+ 9 %). On peut donc dire que les loisirs ne constituent pas une activité permettant de compenser les insatisfactions au travail.

L'importance accordée au travail n'a pas plus de lien avec la pratique des loisirs. Elle dépend d'abord de la profession. Elle est nettement plus importante pour les indépendants et les cadres (autour de 40 %) que pour les employés et les ouvriers, environ le quart. Le score le plus élevé (59 %) est obtenu par les professions artistiques et de l'information, pour lesquelles le travail est tout particulièrement un moyen de réalisation de soi. Mais l'importance accordée au travail peut aussi signifier que le travail constitue une part considérable de son emploi du temps et, en effet, les enquêtes de l'Insee sur les « budgets temps » constatent que la charge de travail des professions les plus qualifiées croît depuis la fin des années 1990²⁷. On assiste ainsi à un curieux phénomène de cumul. Les cadres supérieurs, qui travaillent le plus et ont donc le moins de temps disponible, ont les pratiques de loisirs les plus importantes. Ceci s'explique d'abord par le fait qu'ils ont des loisirs beaucoup plus sélectifs. Aller à des expositions ou au théâtre est finalement moins chronophage que regarder régulièrement la télévision. Disposer d'un coupe-file pour accéder à une exposition, d'un abonnement pour voir un spectacle, d'une carte de membre à des cercles sportifs fermés, permet de pratiquer des loisirs sans aucune perte de temps.

Ainsi, l'importance accordée aux loisirs ne se mesure pas forcément en temps consacré à cet effet. La pratique a aussi une autre composante, elle constitue un élément identitaire. Examinons donc maintenant ce qu'il en est des identités pour soi exprimées par les travailleurs. L'identité de faire est exprimée par sept personnes sur dix. Parmi celles-ci, le travail comme unique élément identitaire apparaît dans 41,5 % des cas, les passions seules dans 17 % et l'identité double dans 12,5 %. Ce cumul des

identités, comme celui des pratiques, est beaucoup plus fréquent parmi les couches sociales supérieures (*graphique*).

Graphique. Importance de l'identité double de faire selon la profession des travailleurs



Source : Insee, enquête « Histoire de vie », 2003.

Les identités du faire sont *a priori* liées à la satisfaction au travail et à l'importance qui est accordée à ce dernier. Examinons d'abord les liens entre satisfaction et identité. Les individus qui se définissent uniquement par leurs passions sont pour 39 % d'entre eux satisfaits de leur travail, alors que 15 % en sont insatisfaits (*tableau 3*). Ceux qui se définissent uniquement par le travail ne sont satisfaits qu'à une petite majorité (56 %). Quant à ceux qui ont une identité double, leur identification aux passions ne modifie pas leur rapport au travail. Enfin, les travailleurs qui n'ont aucune identité du faire sont de tous les moins satisfaits. L'identification au travail peut donc constituer un élément identitaire lié à la satisfaction au travail.

Étudions maintenant ce qu'il en est de l'importance du travail. Parmi les personnes pour lesquelles le travail est plus important que tout le reste, il y a *a priori* plus de personnes qui se définissent uniquement par le travail, et elles sont effectivement 1,32 fois plus nombreuses que dans l'ensemble de la population. Mais qu'en est-il des personnes qui ont une identité double du faire, celles donc qui se définissent à la fois par le travail et les passions ? On pourrait penser, comme dans le cas de la satisfaction au travail, qu'elles se comportent de la même manière que celles qui se définissent uniquement par le travail, mais ce n'est pas le cas : elles sont en fait 1,64 fois plus nombreuses. Il en est de même pour les personnes qui considèrent que le travail est très important (*voir annexes, [tableau C](#)*). Ainsi, l'association d'une définition de soi par le travail et les passions amène à accorder encore plus d'importance au travail. L'identification au travail trouve paradoxalement un renfort dans l'identification aux passions.

Tableau 3. Satisfaction au travail et définition de soi (en %)

Se définit par...	... les passions uniquement	... le travail uniquement	... les deux	... aucun des deux
Travail plutôt satisfaisant	39	56	57	36
Travail plutôt insatisfaisant	15	6	9	16
Satisfaction et insatisfaction s'équilibrent	46	38	34	48
Total	100	100	100	100

Lecture : Parmi les travailleurs qui ont une identité unique de passions, 39 % sont plutôt satisfaits de leur travail.

Source : Insee, enquête « Histoire de vie », 2003.

En définitive, les travailleurs pratiquent plus les loisirs que les personnes hors travail, et ceux qui sont insatisfaits de leur travail ne cherchent pas une compensation dans la pratique des loisirs. Ces résultats infirment donc les thèses de Friedmann. Travail et loisirs ne s'opposent pas. Quand on examine non plus les pratiques mais les identités, on constate, en revanche, que l'insatisfaction dans le travail se traduit par un affaiblissement de l'identification au travail et un accroissement de l'identification aux passions. Les passions offrent un élément identitaire qui permet à certains travailleurs de supporter leur insatisfaction. En revanche, l'identification aux passions peut, en complément de l'identification au travail, favoriser l'importance accordée au travail.

Les chômeurs : des passions qui compensent la perte d'emploi ?

Les chômeurs sont dans une situation ambiguë face au travail et aux loisirs. D'un côté, ce sont des actifs en recherche d'emploi, ils ont donc des comportements proches de ceux des travailleurs ; de l'autre, ils ont plus de temps libre et pourraient l'utiliser pour pratiquer de nouvelles activités. Mais ils ont des pratiques de loisirs plus faibles que celles des travailleurs. En moyenne, ils pratiquent 6,6 loisirs, contre 7,6 chez les travailleurs (*voir annexes, [tableau B](#)*). Une spécificité : le bricolage, qui est largement pratiqué. Les chômeurs ne semblent donc pas utiliser leur temps disponible pour pratiquer plus de loisirs. Ce résultat, qui pourrait paraître inattendu, correspond bien à ce qu'avait déjà remarqué Paul Lazarsfeld dans une étude sur les chômeurs des années 1930²⁸. Il constatait que toute la vie des chômeurs se délitait, le chômage déstructurant l'ensemble des activités sociales et de loisir. La relative faiblesse des activités de loisir parmi les chômeurs vient aussi du fait que les membres des classes populaires y sont surreprésentés (75 % sont ouvriers et employés) et que les pratiques de loisirs de ces groupes sociaux sont plus faibles. Cependant, on peut aussi penser que les loisirs déjà pratiqués le sont plus intensément. En effet, quand on demande aux chômeurs si la période de vie qu'ils traversent leur permet de pratiquer des activités nouvelles, un tiers d'entre eux répondent qu'ils peuvent faire des choses qu'ils ne pouvaient pas faire quand ils travaillaient²⁹.

Une enquête menée sur les chômeurs qui ont des activités bénévoles (activité pour laquelle le taux de participation des chômeurs est pratiquement identique à celui des travailleurs) confirme ces hypothèses³⁰. On y apprend que seul un quart d'entre

eux s'est lancé dans cette activité quand ils sont devenus chômeurs. Les autres ont continué une activité déjà pratiquée auparavant. Leur engagement dans le bénévolat est toujours maîtrisé. Il ne s'agit pas de remplacer leurs activités professionnelles passées par le bénévolat mais, pour la plupart, il convient de continuer à mener une activité qu'ils faisaient avant, un peu plus intensément ; ils veulent rester actifs, ils choisissent de réagir et, finalement, de continuer d'agir. Pour autant, ils restent à distance des idéaux des associations auxquelles ils participent, ils se mobilisent mais pas totalement, ils se contentent de participer, de mener leur activité bénévole, sans plus.

Quand le sociologue observe ces chômeurs bénévoles, quand il examine les tâches qu'ils exécutent, les compétences qu'ils mobilisent, l'organisation des associations où se déroulent leurs activités, il note volontiers une grande parenté avec le travail. Cependant, le chômeur, lui, vit la situation de façon bien différente. S'il peut trouver là une activité qui le socialise, qui lui évite la désaffiliation, ce n'est pas pour autant un travail, c'est-à-dire une activité qui l'insère dans des rapports marchands et salariaux, et qui structure son identité sociale.

En effet, comme le note Dominique Schnapper, le chômage affecte l'identité personnelle et sociale³¹. Les stigmates du chômage sont multiples. Le chômeur a facilement peur de l'avenir, il se sent souvent dévalorisé vis-à-vis des autres, désœuvré, et déplore le manque de contacts sociaux. Ceci se manifeste par le fait que le chômeur ne revendique plus son identité de métier. Sur le plan identitaire, il se distingue ainsi profondément des travailleurs. Il n'y a que 26 % des chômeurs qui se définissent par le travail, contre 54 % des travailleurs (*tableau 1*). Ces résultats amènent à interroger le constat fait par Christian Baudelot et Michel Gollac, d'après l'enquête « Travail et modes de vie », selon lequel le travail apparaît d'autant plus comme une composante du bonheur qu'on en est privé³². Plus précisément, 43 % de chômeurs, contre 31 % des titulaires d'emplois stables, font du travail un élément nécessaire au bonheur³³. Les chômeurs sont proches des travailleurs précaires, qui sont aussi 44 % à citer le travail comme une condition du bonheur³⁴. En fait, les résultats des deux enquêtes sont moins contradictoires qu'on pourrait le penser. Si le travail apparaît bien comme une condition du bonheur pour les plus défavorisés (ce ratio monte à 65 % pour les ouvriers de moins de 35 ans au chômage ou ayant un

emploi précaire³⁵), il ne s'agit que d'un souhait, et ceci n'empêche pas le chômeur de se définir beaucoup moins par son travail.

Si le chômeur se distingue largement des travailleurs par une plus faible identification au travail, en revanche son identification aux passions est à première vue identique à celle des actifs en emploi : 30 % contre 29,5 % (*tableau 1*). Il n'y a donc pas de substitution des passions au travail comme marqueur identitaire. Mais, si l'on tient compte du rang de classement³⁶ (*tableau 4*), le plus grand attachement des chômeurs à leurs passions se manifeste. Ils sont 21 % à classer cette définition de soi au premier rang, contre 12 % des travailleurs. Ainsi, le chômage ne fait pas émerger une nouvelle définition de soi par les passions, mais il rend cette identification prioritaire.

Tableau 4. Définition de soi par les passions selon le rang (en %)

	Population globale	Travailleurs	Chômeurs	Étudiants	Retraités	Au foyer
Rang 1	13	12	21	18	12	9
Rang 2	35	32	39	34	40	39
Rang 3	52	56	40	48	48	52
Total	100	100	100	100	100	100

Lecture : Parmi les enquêtés ayant une identité de passions, 13 % ont placé leurs passions au premier rang.

Source : Insee, enquête « Histoire de vie », 2003.

Cette importance relative de la définition de soi par les passions chez les chômeurs apparaît également dans le fait que ceux qui présentent une telle identité

s'engagent beaucoup plus facilement dans de nouvelles activités, et ce d'autant plus lorsque les passions constituent le premier élément identitaire. En effet, tandis que certains chômeurs saisissent cette période passée en dehors de la sphère du travail pour réaliser des activités qu'ils n'avaient pas le temps de faire, comme le bricolage ou le rangement (29 %), qu'ils avaient envie de faire, comme le sport ou les loisirs (22 %), ou pour se former en rapport ou non avec un emploi (15 %), ces trois comportements sont plus fréquents chez les chômeurs dont les passions constituent un élément de la construction identitaire (*tableau 5*). Ainsi, 37 % des chômeurs passionnés font ce qu'ils n'avaient pas eu le temps de faire auparavant, alors que les autres chômeurs ne sont que 25 % dans ce cas. Quant à ceux qui classent leurs passions au premier rang de leur définition de soi, le chômage leur permet de faire ce qu'ils ont envie de faire (33 %, contre 19 % pour les non-passionnés) ou de suivre une formation (31 % contre 13 %). Les passions, quand elles sont un élément identitaire fort, aident ainsi le chômeur à s'engager dans d'autres formes d'action.

Tableau 5. Pourcentage des chômeurs qui réalisent des activités nouvelles, selon qu'ils se définissent ou non par leurs passions

	Se définit par			
Le chômage a permis de	... ses passions (rang 1)	... ses passions (quel que soit le rang)	... autre chose que ses passions	Total des chômeurs
...réaliser des activités qu'on n'avait pas le temps de pratiquer auparavant (bricolage, rangement, etc.)	33	37	25	29
...réaliser des activités qu'on avait envie de pratiquer (sport, loisirs, etc.)	33	27	19	22
...suivre une formation (avec ou sans rapport avec un emploi)	31	20	13	15

Lecture : Parmi les chômeurs qui se définissent par leurs passions au premier rang, 33 % ont réalisé des choses qu'ils n'avaient pas le temps de faire auparavant.

Source : Insee, enquête « Histoire de vie », 2003.

Finalement, on peut considérer que les passions, comme la famille et les amis, se substituent en partie au travail dans la reconstruction de soi des chômeurs. Les passions peuvent être un élément qui empêche le chômeur de se trouver dans cette

situation de désaffiliation étudiée par Robert Castel et qui conjugue absence de travail et isolement social, « absence d'inscription du sujet dans des structures qui portent un sens³⁷ ».

Les situations des chômeurs sont toutefois fort diverses. Certains d'entre eux, surtout les plus jeunes, pour lesquels le travail est resté vide de sens, peuvent trouver dans les loisirs une vraie source d'épanouissement. C'est la figure du « chômage inversé » observée par Dominique Schnapper³⁸. Il s'agit d'une période qui peut permettre de reconstruire un projet professionnel, de retrouver une vocation, d'artiste par exemple. Le chômage est alors vécu positivement, comme une période où de nouvelles activités désirées sont susceptibles de remplacer le travail. Dans ce cas, notamment chez les cadres, le chômage peut être vécu comme une libération, comme une façon de se détacher d'une entreprise qui exige un surinvestissement au travail, comme un temps qui rend possible de reconstruire un projet professionnel³⁹. Cependant, dans la majorité des cas, le chômage est vécu très douloureusement, comme un moment où l'individu perd son identité, une partie de ses réseaux de sociabilité et de ses revenus. Les passions restent alors, bien souvent, ces « territoires subalternes » dont parle Olivier Schwartz : « La vie privée, quelles que soient les promesses d'autonomie qu'elle contient, ne crée aucune logique sociale par elle-même et de manière endogène. Elle peut servir toutes sortes de directions évolutives possibles allant aussi bien dans le sens d'une libération que d'une domination⁴⁰. » En effet, la souffrance psychologique ressentie par les chômeurs reste, quoi qu'il en soit, très vive. Quand on leur demande ce qui leur pèse le plus, le sentiment qui arrive au premier rang (31 %) est l'incapacité à faire des projets, puis l'ennui (26 %), le manque de contacts (24 %), la perte de savoir-faire et de compétences (24 %), l'impression d'être dévalorisé aux yeux des autres (21 %), le fait de rester à la maison (19 %). Être un passionné n'affaiblit pas ces stigmates du chômage. Dans la plupart des cas, les passions restent ainsi des territoires subalternes qui sont insuffisants pour améliorer l'estime de soi et des autres. Les loisirs ne peuvent combler l'absence de travail.

Les étudiants : au carrefour du travail et des passions

Si les chômeurs doivent gérer le traumatisme du licenciement et l'attente d'un retour à l'emploi, les étudiants, quant à eux, travaillent en apprenant pour accéder à un métier. Les choix professionnels restent ouverts, puisqu'un tiers des étudiants n'ont pas de projet défini. Les loisirs ou les petits boulots peuvent constituer un premier contact avec le monde professionnel, les premiers apparaissant comme une activité vocationnelle, les seconds comme une réponse à la nécessité.

Les étudiants sont les personnes qui s'investissent le plus dans les loisirs (8,3 loisirs pratiqués en moyenne). Leur taux de pratique est particulièrement élevé s'agissant des loisirs culturels et du sport. Ils sont dans ces domaines les plus nombreux, avec souvent des écarts importants par rapport aux autres catégories.

La période de la vie étudiante est un temps essentiel dans la construction identitaire. L'étudiant prend des distances avec sa famille ; il appartient au groupe social qui se définit le moins par la famille. Et parallèlement, il investit beaucoup dans ses relations amicales ; son groupe social, en effet, est celui dont l'identification aux amis est la plus forte. Il s'agit de la population dont l'identité du faire est affirmée le plus fortement (72,5 % des répondants), résultat assez proche de celui des actifs occupés ([tableau 1](#)). La différence vient du fait que l'attachement au travail (d'apprentissage, dans ce cas) est faiblement supérieur à l'attachement aux passions. Parmi ceux qui ont une identité du faire, 46 % déclarent uniquement le travail et 38 % leurs passions. Chez les travailleurs, l'écart est beaucoup plus fort : 59 % contre 24 %.

Les étudiants sont face à deux identifications presque aussi importantes : les études et les loisirs. Contrairement aux travailleurs, ces deux attachements apparaissent plutôt comme rivaux. Ainsi, les étudiants qui se définissent par le travail ont bien plus souvent un projet professionnel (80 %) que ceux qui se définissent par les passions (60 %) ou n'ont aucune identité du faire (59 %). De même, ceux qui se définissent par le travail sont plus nombreux à considérer la période des études comme une période agréable (77 %), alors que ceux qui se définissent par les passions ne représentent qu'une petite majorité (56 %). Les passionnés ont donc des objectifs professionnels moins clairs et sont plus malheureux au cours de leurs études ([tableau 6](#)).

Les passions étudiantes sont susceptibles d'être perçues comme un refuge, un espace où l'individu peut éviter de choisir son projet professionnel, mais elles constituent aussi une façon d'agir à côté des études. La vie étudiante est avant tout une période où les choix identitaires restent largement ouverts. L'étudiant peut décider, beaucoup plus facilement que ce ne sera le cas plus tard, de réorienter son choix de métier pour professionnaliser ses passions. Il peut aussi les abandonner pour construire sa vie professionnelle et sa vie familiale. Il peut enfin choisir un métier qui lui laissera du temps pour développer ses passions à côté, pour réaliser un travail libre. Travail et passions s'entremêlent plus que dans toute autre période de la vie.

Les femmes au foyer : travail domestique ou travail à l'extérieur

Les femmes au foyer sont *a priori* très éloignées du travail salarié, puisque leurs activités sont d'abord organisées autour du travail domestique⁴¹. En fait, elles sont plus proches qu'on ne le croit du monde du travail, puisque plus des deux tiers d'entre elles ont déjà travaillé (71 %). Ces femmes qui ont renoncé à travailler sont 42 % à le regretter⁴², et 55 % d'entre elles souhaitent trouver un emploi, qu'elles aient ou non travaillé auparavant. Elles déplorent encore plus que les chômeurs le manque de contacts humains (28 % contre 24 %), mais elles ont moins que ces derniers l'impression d'être dévalorisées (16 % contre 21 %) ou de perdre leurs compétences (11 % contre 21 %), car elles possèdent au moins une expertise domestique incontestée. Ainsi, on ne peut pas dire que ces femmes sont extérieures au monde du travail, parce que, pour la plupart, elles ont avant tout dû y renoncer.

Tableau 6. Rapport au travail et définition de soi des étudiants (en %)

Se définit par...	... le travail	... les passions	... les deux	... aucun des deux	Ensemble des étudiants
A un projet professionnel	80	60	72	59	68
Considère agréable la période des études	77	56	77	60	67
Effectue des petits boulots	22	20	23	15	20

Lecture : Parmi les étudiants ayant une identité de travail, 80 % ont un projet professionnel.

Source : Insee, enquête « Histoire de vie », 2003.

Leur pratique des loisirs est un peu inférieure à celle des chômeurs (6,2 loisirs pratiqués). Ces loisirs sont liés à la vie domestique. Il s'agit de l'aspect « passion » d'activités déjà menées dans le cadre du travail domestique ou de pratiques ordinaires réalisées en partie chez soi. Cette centration sur l'espace domestique se retrouve dans l'expression identitaire des femmes au foyer. Leur identification à la famille est plus forte que pour toutes les autres catégories et elles ont une identification aux amis plus faible. L'attachement à un lieu est également plus fort. Cette identité centrée sur l'espace familial et local laisse moins de place à une affirmation identitaire basée sur des activités de faire autres que le travail domestique. C'est, en effet, la population pour laquelle la définition de soi par le travail est, avec 7,5 % des interviewées, de très loin la plus faible ([tableau 1](#)). L'identification aux passions (24,5 %) est voisine de celle des retraités et légèrement plus forte que celle de l'ensemble des femmes. Comme pour d'autres populations, on constate un lien fort entre l'expérience professionnelle et l'attachement aux passions. Le petit tiers (29 %) des femmes au

foyer qui n'ont jamais travaillé déclare un attachement aux passions très faible (14 %), alors que celui-ci est nettement plus important (29 %) pour les femmes qui ont déjà travaillé.

L'identification aux passions dépend fortement de la scolarité effectuée. Il n'y a que 12 % de passionnées chez celles qui ont fait des études primaires et 42 % chez celles qui ont fréquenté l'université. Les études offrent ainsi des compétences indispensables pour développer ses passions, puisqu'elles n'ont pas pu être acquises au cours d'une vie professionnelle normale.

La définition de soi par les passions dépend également des motifs qui ont amené ces femmes à rester au foyer (*tableau 7*). La grande majorité d'entre elles ont choisi de rester à la maison pour s'occuper de leur famille et de leurs enfants. Il s'agit plutôt de femmes qui ont été ouvrières ou employées et qui ont un niveau d'études faible. Une minorité généralement plus diplômée a décidé de rester au foyer, à la suite d'une interruption de leur travail salarié, due à un licenciement, à un déménagement ou au choix de suivre leur conjoint. Toutes ces femmes s'identifient beaucoup plus aux passions. Il en est de même pour les femmes qui, au moment de l'enquête, ne réussissent pas à retrouver un travail (*tableau 7, seconde partie*). Comme nous l'avons vu pour les travailleurs, l'attachement au travail salarié est souvent associé à un attachement aux loisirs. Mais l'exercice du travail domestique peut aussi se combiner avec un investissement dans d'autres activités, puisque les femmes qui sont restées chez elles pour faire autre chose que travailler se définissent plus souvent par leurs passions. Quant à celles qu'on interroge sur leur choix au moment de l'enquête (et non au moment de la décision de rester à la maison), on note que près de la moitié de celles qui sont « toujours au foyer pour faire autre chose que travailler » s'identifient à leurs passions, contre un quart dans l'ensemble. Ainsi, cette affirmation identitaire est encore plus affirmée quand il s'agit des projets actuels.

On voit ainsi que les femmes au foyer organisent leur rapport au travail selon l'opposition intérieur / extérieur. La plupart d'entre elles pratiquent leurs activités autour de l'espace domestique, lieu de travail de celles qu'on a longtemps appelées « ménagères » et lieu des activités de loisir. Leur définition de soi par le travail est alors quasiment inexistante et leur identification aux passions moyenne. Les autres femmes au foyer se positionnent vis-à-vis du travail extérieur. Elles ont été contraintes à renoncer au travail salarié, mais elles souhaitent retrouver du travail, ou

alors faire « autre chose ». Dans tous ces cas, leur définition de soi par les passions est plus forte. Derrière cette double définition de soi apparaissent des manières de faire différentes. Le travail domestique orienté vers l'intérieur est faiblement reconnu, apporte peu de contacts sociaux et relève du don. Le travail extérieur, pour sa part, est plus valorisé et s'inscrit dans des organisations marchandes ou non marchandes. Et pourtant, cette coupure est-elle si forte ? Ce que Luce Giard écrit de la cuisine pourrait s'appliquer à tout le travail domestique : « Les activités culinaires sont pour bien des femmes de tous les âges un lieu de bonheur, de plaisir et d'invention ; ces choses de la vie réclament autant d'intelligence, d'imagination et de mémoire que des activités traditionnellement tenues pour supérieures⁴³. » Quand on observe l'activité, il y a une vraie continuité entre travail domestique, autre travail et travail salarié.

Tableau 7. Raisons expliquant le choix des femmes de rester au foyer et taux de définition de soi par les passions (en %)

Raisons initiales d'être restée au foyer	Pourcentage indiquant cette raison	Taux d'identification aux passions
S'occuper de sa famille	86	24
Chômage, après un licenciement	7	33
Après un déménagement	6	39
La profession du conjoint rend le travail impossible	9	35
Envie de faire autre chose que travailler	5	30
Raisons actuelles		
Ne retrouve pas de travail	10	32
Envie de faire autre chose que travailler	8	46
Ensemble des femmes au foyer	100	25

Lecture : 86 % des femmes ont choisi initialement de s'arrêter de travailler pour s'occuper de leurs enfants. 24 % de ces femmes se définissent par leurs passions. (Une répondante peut choisir plusieurs raisons.)

Source : Insee, enquête « Histoire de vie », 2003.

Les retraités : la reprise de son parcours de passion

La retraite n'est pas cette vie consacrée aux loisirs que décrivent les brochures publicitaires sur le troisième âge. Les retraités ont dans l'ensemble une pratique de loisirs assez faible, inférieure à celle des femmes au foyer : 5,8 loisirs pratiqués pour les anciens salariés et 3,9 pour les anciens indépendants. Ils s'investissent peu dans les loisirs culturels et le sport, et pratiquent d'abord des loisirs simples à l'extérieur – le jardinage –, ainsi que le bénévolat (*voir annexes, [tableau B](#)*). Ce panorama général assez terne ne rend toutefois pas compte du fait que les trois quarts des retraités profitent malgré tout de leur nouveau temps libre pour réaliser des activités nouvelles.

Pour expliquer cet apparent paradoxe, il faut en premier lieu constater que les retraités qui se définissent par leurs passions ont une pratique des loisirs plus élevée. Mais l'âge joue également un rôle important. L'identification aux passions varie fortement en fonction de ce critère. Plus du tiers des retraités qui pourraient encore travailler et ont été le plus souvent placés en préretraite se définissent par leurs passions. L'engagement dans les passions remplace alors celui dans le travail, qui a été souvent brutalement interrompu. En revanche, une fois que l'âge de la retraite est arrivé pour tous, l'identification aux passions baisse ; par la suite, elle continue à diminuer régulièrement avec l'âge.

L'investissement des retraités dans les loisirs se concentre généralement sur quelques loisirs. Il est, en effet, lié à une identité déjà constituée, à des choix déjà effectués. Comme l'a remarqué Olivier Donnat, il s'agit souvent de reprendre des passions développées pendant l'adolescence et la jeunesse, puis plus ou moins mises

en sommeil par la suite⁴⁴. Quand les retraités se lancent dans de nouvelles activités, elles sont relativement cadrées. On est loin de la boulimie des étudiants !

Ces nouvelles activités de loisir ne sont pas complètement coupées du monde professionnel, puisqu'un peu plus de la moitié des retraités utilisent encore les compétences acquises dans leur profession (*tableau 8*). Les anciens indépendants, dont le métier faisait appel à des compétences souvent plus larges et diversifiées que celles des anciens salariés, sont près des deux tiers dans ce cas. On constate d'ailleurs que, contrairement aux femmes au foyer, l'identification aux passions des retraités dépend peu des études réalisées. Même les retraités disposant de faibles compétences scolaires ont pu trouver au cours de leur vie professionnelle des savoir-faire nécessaires pour s'engager dans leurs passions. Autrement dit, les femmes au foyer ont acquis à l'école les compétences dont elles ont désormais besoin pour leurs loisirs, là où les retraités les ont trouvées dans leur métier.

Tableau 8. Les retraités (en %)

	Ensemble des retraités	Ex-salariés retraités	Ex-indépendants retraités	Se définissent par leurs passions	Ne se définissent pas par leurs passions
Utilisent leurs compétences professionnelles	52	50	65	51	50
Se définissent par leur ancien métier	23	19	45	18	19
Regrettent leur travail	48	44	61	41	45

Lecture : 52 % de l'ensemble des retraités utilisent leur compétences professionnelles.

Le métier reste d'ailleurs un élément de l'identité des retraités. Avoir quitté définitivement leur travail ne fait pas disparaître ce thème dans leur expression identitaire. Environ le quart d'entre eux citent le travail comme élément de leur identité, soit légèrement moins que les passions ([tableau 1](#)). Les écarts sont très grands selon les professions. Les anciens cadres sont 44 % à exprimer cette identité, les anciens indépendants 28 % et les anciens employés 14 %. L'enquête « Histoire de vie » comprend aussi une question spécifique sur l'identité des retraités. Ils doivent en effet préciser s'ils se sentent simplement retraités ou retraités d'une profession (agriculteur retraité, par exemple), ou encore professionnel (agriculteur ou enseignant). La première réponse l'emporte dans tous les cas, mais il y a néanmoins de grosses différences entre les ex-salariés et les ex-indépendants. Seul un sur cinq des anciens salariés cite d'une façon ou d'une autre leur ancien métier, alors que près de la moitié des anciens indépendants le font⁴⁵. De même, ces derniers regrettent beaucoup plus leur métier (61 %) que les premiers (44 %). Ainsi, certains retraités ont du mal à abandonner leur activité professionnelle. Ce fort attachement à leur profession amène, par contre-coup, les anciens indépendants à moins afficher une identification aux passions que les autres retraités (20 % contre 25 %).

Les passionnés regrettent moins leur ancien métier que les non-passionnés (41 % contre 45 %) et sont nettement plus nombreux à utiliser le temps libre de leur retraite pour s'engager dans de nouvelles activités (à l'exception de la télévision). Les retraités n'ont donc pas abandonné leur lien avec le travail ; celui-ci reste un élément de leur identité, puisqu'il leur a apporté des compétences qu'ils peuvent réutiliser. Néanmoins, dans leur cas, travail et loisir sont opposés : plus ils s'engagent dans les passions, plus ils se détachent de leur ancien travail.

L'attachement des retraités à leur ancien métier peut se manifester par le fait qu'ils reprennent une activité professionnelle ou associative dans le même domaine que celui de leur activité passée. Une enquête réalisée sur une vingtaine de cadres nouvellement à la retraite et en bonne santé montre que les trois quarts d'entre eux poursuivent la même activité avec un rythme qui leur laisse plus de temps pour les vacances, la vie familiale et les amis⁴⁶. Leur nouvelle activité professionnelle leur

permet avant tout d'affirmer et de tester leurs compétences, soit en en tirant un revenu additionnel, soit en s'investissant dans la vie citoyenne, sous une forme associative ou militante. Ceux qui décident de rompre avec leur ancienne activité professionnelle reprennent souvent une activité mise en veilleuse, comme cet ancien professeur interviewé qui, dans sa jeunesse, avait dû abandonner le conservatoire d'art dramatique et décide de reprendre et d'entamer une carrière de comédien amateur. Ainsi, les nouvelles activités de ces cadres soit s'inscrivent dans un parcours linéaire qui prolonge les métiers précédents, soit réinitialisent des voies abandonnées.

À l'inverse des femmes au foyer, qui choisissent de se mobiliser sur l'espace domestique ou de construire une nouvelle identité du faire qui associe travail professionnel et passions, les retraités peuvent trouver des nouvelles formes d'investissement spécifiques et cadrées dans les loisirs ou se mettre en retrait. Cette position qui s'accroît avec l'âge renvoie finalement à l'étymologie du mot « retraité ». Il y a là une des figures identitaires étudiées par Kaufmann, qui parle de cette « vie resserrée » où l'on fait tout moins⁴⁷. L'identité du faire des retraités peut donc prendre des formes les plus différentes.

Contrairement à ce qu'affirme le paradigme friedmannien, les loisirs ne remplacent pas un travail aliénant et dévalorisé. La pratique de certains loisirs s'articule souvent avec des pratiques professionnelles. Les compétences et les expériences acquises dans l'une des deux sphères se réinvestissent dans l'autre. C'est notamment le cas du bricolage, des voyages, de l'informatique, et bien sûr des pratiques amateur. Mais, au-delà des proximités et des échanges, de la constitution d'habitudes et de savoir-faire communs, travail et loisir s'enchevêtrent pour construire une identité commune du faire. Les loisirs ne se substituent pas au travail pour ceux qui en sont insatisfaits ou pour ceux qui n'en ont plus à titre provisoire ou définitif. Les loisirs et encore plus la « culture cultivée » (culture classique ou savante) ne sont pas ces instruments de libération que Dumazedier avait cru découvrir. L'enquête « Histoire de vie » montre, au contraire, à quel point loisir et travail s'entrelacent durant toute l'existence d'un individu. Les étudiants hésitent entre d'une part leurs études et les métiers auxquels elles préparent, et d'autre part des loisirs qui peuvent constituer un point central de leur vie et même une voie alternative de

professionnalisation. De toute façon, ces loisirs resteront un élément identitaire fort qui pourra être réactualisé à tel ou tel moment de l'existence. Une fois engagé dans une profession, l'individu n'abandonne pas pour autant ses activités de loisir, il précise ses choix. Ceux qui s'investissent le plus dans leur travail sont souvent ceux qui se mobilisent le plus dans leurs loisirs, les deux pôles du faire se combinant dans la construction identitaire.

Le chômeur ne trouve pas dans ses loisirs le nouveau centre de ses activités, mais l'absence de travail donne soudain aux loisirs une place identitaire proportionnellement plus importante. Le retraité retrouve du temps pour se remobiliser sur ses passions et, s'il en a l'énergie, pour en développer de nouvelles, mais, malgré tout, les liens avec le travail passé demeurent. Il utilise ses compétences professionnelles dans son autre travail, son ancienne profession restant un élément de son identité. Quant aux femmes au foyer, certaines tissent des liens profonds entre travail domestique et loisirs intérieurs, d'autres, surtout les plus diplômées, cherchent, au contraire, à l'extérieur une nouvelle combinaison entre travail salarié et loisirs. À chaque période du cycle de vie, et de façons diverses selon les groupes sociaux, apparaissent des assemblages singuliers de travail et de loisirs qui permettent de construire une identité particulière du faire.

-
1. CFDT, *Le Travail en question. Enquêtes sur les mutations du travail*, Paris, Syros, 2001, p. 189.
 2. Quand on demande aux salariés de façon binaire si le travail est un moyen de gagner de l'argent ou un moyen de s'épanouir personnellement, on obtient évidemment des résultats différents : 62 % des sondés choisissent la première réponse et 37 % l'autre (sondage CSA pour le quotidien *La Croix*, octobre 2011).
 3. Sur cette question, cf. François VATIN, « Défense du travail », *Revue du MAUSS*, n° 18, 2001, p. 145-152.
 4. Cf. Michel BOZON et Yannick LEMEL, « Les petits profits du travail salarié. Moments, produits et plaisirs dérobés », *Revue française de sociologie*, vol. 30, 1990, p. 101-127. On notera que les ouvrières avaient une opinion très différente, puisque 42 % auraient arrêté de travailler.
 5. Sondage CSA cité.
 6. Cf. Olivier GODECHOT, Martine LUROL et Dominique MÉDA, « Des actifs à la recherche d'un nouvel équilibre entre travail et hors-travail », *Dares. Premières synthèses*, mai 1999, p. 1-8.
 7. Christian BAUDELLOT et Michel GOLLAC, *Travailler pour être heureux. Le bonheur et le travail en France*, Paris, Fayard, 2003.

8. *Ibid.*, p. 13.
9. *Ibid.*, p. 189.
10. France GUÉRIN-PACE, Olivia SAMUEL et Isabelle VILLE (dir.), *En quête d'appartenances. L'enquête Histoire de vie sur la construction des identités*, Paris, Éditions de l'Ined, 2009.
11. L'enquête a été réalisée par l'Insee sur un échantillon tiré au hasard de 8 400 personnes de 18 ans et plus, au printemps 2003.
12. La question posée était la suivante : « Parmi les thèmes que nous venons d'aborder, quels sont les trois qui vous correspondent le mieux ? » Si la personne ne comprenait pas bien, l'enquêteur reprenait : « Quels sont les trois qui permettent de dire qui vous êtes ? »
13. O. DONNAT, « Les passions culturelles... », art. cité, p. 81.
14. Pour éviter l'expression « actifs occupés ». Ceux que j'appelle « les hors-travail » comprennent les chômeurs et les non-actifs (retraités, personnes au foyer, étudiants).
15. Leurs études sont considérées comme du travail.
16. Sur cette question, cf. Hélène GARNER, Guillemette DE LARQUIER, Dominique MÉDA et Delphine REMILLON, « Carrière et rapport au travail : une distinction de genre ? », in Fr. GUÉRIN-PACE, O. SAMUEL et I. VILLE (dir.), *En quête d'appartenances, op. cit.*, p. 71-89.
17. O. DONNAT, « Les passions culturelles... », art. cité, p. 124.
18. Il s'agit de la profession exercée par les actifs en emploi ou, pour les retraités et les chômeurs, quand ils étaient en emploi.
19. En informatique, l'écart a presque disparu aujourd'hui. Cf. Olivier DONNAT, *Les Pratiques culturelles des Français à l'ère numérique. Enquête 2008*, Paris, La Découverte, 2009, p. 57.
20. Pour une comparaison avec 1974 et 1998, cf. Alain CHENU et Nicolas HERPIN, « Une pause dans la marche vers la civilisation des loisirs », *Économie et statistique*, n° 352-353, 2002, p. 34-36.
21. 17 % des ouvriers passent trente heures et plus devant la télévision ; seuls 3 % des cadres supérieurs sont dans ce cas (O. DONNAT, *Les Pratiques culturelles des Français à l'ère numérique. Enquête 2008, op. cit.*, p. 83).
22. Olivier SCHWARTZ, *Le Monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, Paris, PUF, 1990, p. 340.
23. Bernard LAHIRE, « Individu et mélanges des genres », *Réseaux*, n° 126, 2004, p. 96.
24. Depuis cette enquête, la fracture numérique a beaucoup diminué (Conseil général de l'économie, *Baromètre du numérique*, 2015, p. 34).
25. Cf. Hélène GARNER, Dominique MÉDA et Claudia SENIK, « La place du travail dans les identités », *Économie et statistique*, 2006, n° 393-394, p. 21-40.
26. À la suite d'une série de questions détaillées, l'enquêteur demandait : « Si on met tout dans la balance, globalement, dans votre travail actuel, qu'est-ce qui l'emporte ? Les motifs de satisfaction, les motifs d'insatisfaction, les uns et les autres s'équilibrent à peu près ? »
27. A. CHENU et N. HERPIN, « Une pause dans la marche vers la civilisation des loisirs », art. cité ; P.-M. MENDER, *Le Travail créateur, op. cit.*, p. 154-160.
28. Paul LAZARSFELD, Marie JAHODA et Hans ZEISEL, *Les Chômeurs de Marienthal* (1933), Paris, Minuit, 1960.

29. 45 % déclarent également consacrer plus de temps à leurs proches.
30. Marie-Françoise LOUBET-GROSJEAN, *Chômeurs et bénévoles. Le bénévolat de chômeurs en milieu associatif en France*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 43-96.
31. Dominique SCHNAPPER, *L'Épreuve du chômage*, Paris, Gallimard, 1981, p. 30.
32. Chr. BAUDELLOT et M. GOLLAC, *Travailler pour être heureux*, *op. cit.*
33. Christian BAUDELLOT et Michel GOLLAC, « Faut-il travailler pour être heureux ? », *Insee Première*, n° 560, décembre 1997.
34. O. GODECHOT, M. LUROL et D. MÉDA, « Des actifs à la recherche d'un nouvel équilibre entre travail et hors-travail », art. cité, p. 2.
35. Chr. BAUDELLOT et M. GOLLAC, *Travailler pour être heureux*, *op. cit.*, p. 65.
36. Les enquêtés devaient non seulement choisir trois items définissant leur identité, mais aussi les classer par ordre d'importance.
37. R. CASTEL, *Les Métamorphoses de la question sociale*, *op. cit.*, p. 416.
38. D. SCHNAPPER, *L'Épreuve du chômage*, *op. cit.*
39. Mélanie GUYONVARCH, « L'investissement de soi au travail... lorsqu'on le perd », *Communications*, n° 89, 2011, p. 111-113.
40. O. SCHWARTZ, *Le Monde privé des ouvriers*, *op. cit.*, p. 522.
41. Les personnes au foyer sont dans 99,5 % des cas des femmes.
42. 14 % souvent, 28 % parfois, 7 % rarement et 50 % jamais.
43. Luce GIARD, « Faire la cuisine », in M. DE CERTEAU, L. GIARD et P. MAYOL, *L'Invention du quotidien*, t. 2, *op. cit.*, p. 150.
44. O. DONNAT, « Les passions culturelles... », art. cité.
45. Sur ce point, cf. Emmanuelle CRENNER, « Être retraité : quelle identité après le travail ? », *Économie et statistique*, n° 393-394, 2006, p. 41-60.
46. Anca BOBOC et Jean-Luc METZGER, « Parcours et passages : les recompositions identitaires autour de la retraite », *Retraite et société*, n° 66, 2013, p. 41-66.
47. J.-Cl. KAUFMANN, *L'Invention de soi*, *op. cit.*, p. 249.

II

L'AUTRE TRAVAIL



4. LES UTOPIES D'UNE ALTERNATIVE AU TRAVAIL CAPITALISTE. DE WILLIAM MORRIS
AUX MAKERS
5. L'AUTRE TRAVAIL ORDINAIRE. UNE PERSPECTIVE SOCIOHISTORIQUE

L'analyse statistique des histoires de vie nous montre à quel point les activités de travail et de loisir s'entrelacent. Au cours de sa vie, l'individu développe des projets de faire, en abandonne d'autres, reprend des tentatives délaissées, construit des cohérences. À côté de cette dynamique temporelle d'entrelacements, on peut observer une dynamique spatiale. On voit apparaître des zones de débordement entre le travail et le loisir qui révèlent des activités dont on ne sait plus s'il s'agit de travail ou de loisir. Les caractéristiques habituelles du travail s'effacent : activité marchande, rapport de subordination entre employeurs et travailleurs, espace de travail spécifique distinct du lieu de résidence, temps de travail distinct du temps de loisir, propriété intellectuelle ; mais, en même temps, cette activité débouche sur une réelle production de biens ou de services. Ces espaces indistincts sans frontière bien définie peuvent être appelés « l'autre travail ».

L'autre travail peut prendre des formes diverses. Il peut tout d'abord avoir l'ambition de bâtir une alternative au travail tel qu'il est pratiqué dans l'entreprise : travail aliéné, travail refermé dans un espace, protégé par un droit de propriété, séparant le travail et le loisir. Ce sont ces utopies, conçues aussi bien au début du capitalisme industriel qu'aujourd'hui à l'ère numérique et qui offrent une autre conception du travail, que je vais d'abord examiner. Il s'agit d'inventer un autre travail basé sur l'autoproduction. Mais l'autre travail est susceptible de prendre une forme différente, beaucoup plus quotidienne, celle des multiples activités menées à côté du travail salarié. Il peut soit s'inscrire dans les règles professionnelles, soit au contraire se placer en marge. Cette histoire des loisirs et du *do it yourself*, du bricolage, sera abordée dans le cinquième chapitre. Cet autre travail est né dès le début du capitalisme industriel. Ainsi, une tradition s'est constituée dans laquelle le travail numérique pourra se situer en continuité ou en rupture.

4.

Les utopies d'une alternative au travail capitaliste De William Morris aux *makers*

Les socialistes utopiques du XIX^e siècle furent les premiers à imaginer et à expérimenter d'autres formes de travail que celles du capitalisme naissant. Parmi eux, Williams Morris est une figure particulièrement intéressante parce qu'il créa, parallèlement à son activité littéraire, une coopérative de production artistique. L'expérience de Morris eut un grand retentissement aussi bien en Europe qu'aux États-Unis. Cette expérience d'utopie en acte définit une perspective d'un travail complet, créateur et non aliéné. En prenant le vocabulaire de Michel Foucault, on peut dire que Morris a développé une *hétérotopie* (espace concret qui héberge l'utopie)¹. Près d'un siècle plus tard, les communes hippies ont construit de nouveaux espaces utopiques et formé avec la contre-culture californienne le creuset des expériences des hackers et des *makers*² contemporains. L'utopie hacker est, elle, complètement enracinée dans les nouvelles pratiques informatiques, mais a aussi de nombreux liens avec la contre-culture. Il s'agit de réaliser par soi-même une informatique alternative, en collaborant étroitement avec sa communauté. L'utopie *maker* est dans la continuité : elle étend son projet au-delà du numérique au monde des objets, tout en respectant les mêmes règles éthiques. Le mouvement punk a une origine assez

différente, mais il fait, lui aussi, du *do it yourself* une valeur essentielle. Dans sa lignée, l'utopie DIY se répandra dans de nombreux autres domaines artistiques.

William Morris, l'artisan d'art socialiste

Avant d'être un socialiste utopique, William Morris est le père du mouvement Arts & Crafts. Il lance les arts appliqués (*arts and crafts*) et le *Modern Style*³, qui va préfigurer le design. Il souhaite fournir à tous un cadre de vie apportant une beauté, simple, sans décoration inutile. Pour produire cet art pour tous, Morris refuse la mécanisation et la division du travail, et revendique « le droit au travail pour le plaisir⁴ ». Pour lui, le travail créatif permet d'accéder à une triple attente, celle du plaisir du travail bien fait, celle d'avoir réalisé un produit utile pour soi ou pour les autres, celle du plaisir de l'activité elle-même. Cette revendication d'un plaisir dans l'activité de travail est constante chez Morris et n'est pas sans lien avec son activité d'artiste/ artisan. Les « arts appliqués » veulent promouvoir le « beau » dans la vie quotidienne, en développant des modèles uniques et des petites séries, avec des matières naturelles. Il s'agit d'un domaine d'activité qui est à la frontière de l'art et de la production semi-industrielle. Morris définit ainsi son idéal d'harmonie : « Voici une règle d'or qui convient à tous : n'ayez rien chez vous qui ne vous paraît pas utile ou que vous n'estimez pas beau⁵. » Cette phrase, souvent citée, semble résumer les caractéristiques du style Arts & Crafts. L'objectif de Morris est de réaliser une forme mettant en valeur le matériau d'origine (pierre, brique, métal, etc.). Il s'agit par les arts décoratifs de mettre l'objet en lumière, et non de le masquer comme le fait l'art victorien, qui est pour lui le prototype de la laideur. Morris est d'une certaine façon un précurseur du design.

C'est d'abord dans la réalisation de sa maison que Morris expérimenta sa conception d'un travail créateur. Il la construisit et la décora avec plusieurs amis qui

associèrent leurs compétences, dans le domaine de l'architecture, du mobilier, des vitraux... Cette expérience fut doublement fondatrice : un artisan / artiste réalise lui-même sa propre maison⁶, et cette collaboration débouche sur une entreprise coopérative qui se propose d'atteindre « l'harmonie entre les différentes parties d'un travail de qualité⁷ ». Cette coopérative changera plusieurs fois de forme. Si, au démarrage, on trouve quelques amis et leur compagne, par la suite, il s'agit d'une véritable entreprise dans laquelle Morris refuse la division du travail. Il souhaite que les ouvriers qui appartiennent à différents corps de métiers puissent participer à l'ensemble de la production. Les ouvriers sont logés et nourris. Les plus jeunes bénéficient d'une formation professionnelle, tandis que les plus anciens sont associés aux bénéfices. Morris réalise ainsi un projet d'atelier-foyer qui n'est pas sans parenté avec les utopies de Charles Fourier ou avec le familistère réalisé en France à la même époque par Jean-Baptiste André Godin.

Les deux faces des activités de William Morris se rejoignent dans sa pensée. Pour lui, l'artisanat, qu'il ne sépare pas de l'art, reste le modèle du travail⁸, qui produit n'importe quelle forme : « un couteau, une tasse, une machine à vapeur⁹ ». Contrairement à l'ouvrier de l'usine capitaliste, qui ne réalise qu'une tâche limitée, l'artisan réalise l'intégralité des tâches de production, il y trouve son plaisir, peut y exceller et obtenir une reconnaissance du consommateur, qui y trouve également sa satisfaction parce qu'on lui propose des formes élaborées et non les ersatz fournis par la production industrielle. Morris souhaitait d'ailleurs « donner du plaisir grâce à des objets utilisables par le peuple¹⁰ ».

Le capitaliste, au contraire, est « insensible à l'expression du plaisir dans le travail¹¹ » ; au mieux, les travailleurs, à condition qu'ils ne soient pas épuisés, peuvent travailler pour le plaisir pendant leur temps libre¹². Selon Morris, « l'art est l'expression par l'homme de la joie qu'il tire de son travail¹³ ». L'artisanat (*craft industry*) devient ainsi le modèle de ce travail créatif contrôlé par l'homme et qui lui assure un plein épanouissement. L'artisan trouve dans le travail la même plénitude que l'artiste¹⁴. Pour William Morris, comme pour le mouvement socialiste anglais, avec qui il collabore, l'artisanat est le type même du travail non aliéné.

Le projet intellectuel de Morris se heurte toutefois aux réalités de son activité entrepreneuriale d'*arts and crafts*. En effet, ses coûts de production sont tels qu'il ne peut proposer ses produits aux classes laborieuses anglaises. Alors que son projet,

comme celui du mouvement Arts & Crafts, est bien de faire de l'art pour tous, ses clients sont issus uniquement de la riche bourgeoisie¹⁵. L'ambition de Morris de faire un art pour tous ne peut être réalisée qu'en modifiant le processus de production : en utilisant au mieux des machines et en instituant une certaine division du travail. Le marché des *arts and crafts* pourrait ainsi s'étendre, mais au détriment des travailleurs, qui ne pratiqueront plus le travail complet promu par Morris et se verront imposer un travail éclaté. C'est bien ce que refuse l'artisan socialiste, qui demeure le précurseur d'une autre forme de travail et d'art : un « art éthique » où « l'artisanat serait une forme politique de travail qui produirait des objets d'art pour orner la société¹⁶ ». En revanche, le projet d'un art décoratif pour tous sera réalisé par ses successeurs.

L'utopie de Morris transformée outre-Atlantique

Le mouvement Arts & Crafts se développa, sous différentes formes, dans plusieurs pays : en Allemagne notamment¹⁷ et surtout aux États-Unis¹⁸.

THE CRAFTSMAN, UNE REVUE AMÉRICAINE

Le fabricant américain de meubles Gustav Stickley séjourna en Angleterre à la fin des années 1890 et rencontra les artisans britanniques du mouvement. De retour aux États-Unis, il créa un nouvel atelier de mobilier et lança en 1901, en collaboration avec l'universitaire Irène Sargent, une revue dénommée *The Craftsman*¹⁹, qui dans son premier numéro célébra William Morris, mort quelques années auparavant.

Dans l'éditorial, Stickley se réclame de l'artiste socialiste et reprend sa proposition issue d'*Art and Socialism* (1884) :

Il est légitime que chaque homme puisse avoir un travail qui lui permette de fabriquer ce qui vaut d'être fait et est agréable à réaliser, sans fatigue ni anxiété. [La revue] considère qu'il est souhaitable qu'une même personne soit à la fois concepteur et travailleur manuel. En acceptant les principes de Morris, United Crafts [l'entreprise soutenant la revue] reconnaît tout ce que cela implique, premièrement l'élévation de l'intelligence ouvrière par l'accroissement des loisirs et l'augmentation des moyens de culture et de

plaisir, deuxièmement une connaissance du dessin, qui est la base de tous les arts manuels²⁰.

À ses débuts, la revue se présentait comme publiée « pour défendre les intérêts conjoints de l'art et du travail ». Et effectivement, elle publia un certain nombre d'articles sur l'organisation du travail dans l'entreprise de Stickley et sur les projets de nouvelles communautés de travail de ce dernier. L'atelier de Stickley était situé à la campagne, offrait des conditions de travail agréables : « Il y règne une liberté dans le choix des modèles, une indépendance heureuse, un solide fonctionnement démocratique [...]. Les artisans ne sont pas de simples copistes²¹. » Au début, il renomma son entreprise « guilde ». De 1901 à 1904, il organisa un dispositif de partage des profits pour les soixante-dix personnes qui y travaillaient²². Stickley semble avoir réussi à mettre en œuvre les principes de Morris qu'il avait rappelés dans l'éditorial du premier numéro de sa revue.

Lors d'un voyage en Californie, il rédige son journal et imagine une communauté de *craftsmen* où chacun pourrait mener « une vie utile et laborieuse qui laisserait suffisamment de loisirs pour la culture et la détente [...]. Chaque travailleur pourrait réaliser ce qu'il veut chez lui ou à l'atelier, écartant ainsi les conflits entre le capital et le travail²³ ». Un conseil labelliserait les productions mises sur le marché. Toutefois, le lendemain, visitant un projet agricole collectif et constatant le « manque d'esprit coopératif » des participants, il s'interroge sur la faisabilité de son projet. Néanmoins, Stickley garde en tête l'idée d'organiser à la campagne une communauté utopique, « The Craftsman Farms », qu'il lancera et ne réussira pas à achever.

Les réflexions de Stickley sur l'organisation du travail jouent un rôle important dans *The Craftsman*. La présentation de son atelier ou de ses projets alterne avec des republications d'articles de Morris. Ce dernier y dénonce l'exploitation des travailleurs par le capitalisme et estime qu'il « est nécessaire pour l'art, comme pour le bien-être du peuple, que chaque travailleur puisse contrôler ses matériaux, ses outils et son temps ». Contrairement au Moyen Âge, où l'artisan assurait ce contrôle de façon individuelle, aujourd'hui l'organisation doit être prise en charge par le « collectif des travailleurs »²⁴.

On voit ainsi que Stickley, dans la lignée de Morris, se pose bien des questions sur l'organisation du travail et le contrôle du travail, et tente des expérimentations ; il

va, toutefois, moins loin qu'il ne l'envisage. Son idéal socialiste et coopératif ne s'impose pas toujours et il est de plus en plus laissé de côté face aux impératifs de développement de son projet de production de mobilier Arts & Crafts.

VERS UN ART DÉMOCRATIQUE QUI IMPOSE LA MÉCANISATION

Pour Morris, les arts décoratifs ne peuvent être produits qu'à la main. Il s'agit non seulement d'une règle qui permet au travailleur de s'accomplir lui-même, mais également d'une nécessité pour faire une production de qualité. C'est ainsi qu'il réalise des gravures exceptionnelles avec une presse à main.

Aux États-Unis, la défiance face à la mécanisation n'est pas la même que chez les pères britanniques des Arts & Crafts. Stickley explique ainsi, dans *The Craftsman*, que des travaux purement répétitifs, « faire un trou, une mortaise », peuvent être réalisés par la machine, car il n'y a pas là de travail artistique²⁵. Dans un autre texte, il montre qu'on peut articuler artisanat et mécanisation : « La machine moderne accomplit le véritable esprit de l'artisanat. » Quant au travailleur, s'il utilise la machine de façon appropriée, « cela ne diminue nullement la qualité de son travail »²⁶. Cette croyance dans le pouvoir créateur de la machine est également partagée par l'architecte Frank Lloyd Wright, dont les premières maisons sont proches du style Arts & Crafts. Dans un texte intitulé « The Art and Craft of the Machine », il indique lui aussi son immense reconnaissance à Morris, mais il estime toutefois que les machines permettent de créer des formes nouvelles, aussi bien avec les nouveaux matériaux qu'avec les matériaux classiques comme le bois : « La fonction ultime de la machine est de permettre à la création humaine de s'émanciper ! » Il estime surtout que « la machine est le grand précurseur de la démocratie »²⁷.

De son côté, Stickley lance dans *The Craftsman* un appel pour l'instauration d'un art démocratique. Il revient à nouveau sur son rapport à William Morris, qu'il présente comme le « saint patron » de la revue²⁸. Il pense qu'il faut rompre avec le mobilier français, qui est lié à un environnement aristocratique, avec le mobilier anglais, lié à un contexte bourgeois, et créer en Amérique un « art démocratique qui pourrait fournir au peuple américain un environnement matériel propice à une vie simple et à des pensées élevées, grâce à une bonne ordonnance, de la symétrie et des

proportions adéquates ». Pour atteindre cet objectif, il souhaite utiliser des matériaux locaux et un style fonctionnel. Il souhaite en effet prêcher « l'évangile de la simplicité »²⁹.

Pour Stickley comme pour Lloyd Wright, il s'agit avant tout de produire un art appliqué de masse. En ce sens, il s'éloigne profondément du « saint patron » Morris et souhaite devenir un capitaine d'industrie, comme Henry Ford qui, à la même époque, lançait sa Ford T, la première voiture de masse, construite à la chaîne.

L'itinéraire de Gustav Stickley au début du xx^e siècle est exemplaire des mutations et des contradictions auxquelles est confronté le projet d'un travail qui permettrait l'accomplissement de soi³⁰. En voulant mettre en place une organisation du travail qui, selon les préceptes de Morris, poursuivrait cet idéal, on obtient des coûts de production tels qu'on ne peut vendre qu'aux classes très fortunées. L'objectif de promouvoir à la fois un travail émancipateur et un art pour tous ne peut pas être atteint. L'artisanat n'est pas compatible avec le projet d'un art démocratique. Ainsi, dans une société où le marché de masse est en train de se créer, le projet d'une communauté d'artisans, avec une faible division du travail, apparaît de plus en plus irréaliste. Néanmoins, les ouvriers peuvent être plus ou moins associés à la conception. Du projet morrissien et de son prolongement chez Stickley, il ne reste plus que la volonté de faire un art de masse et, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, le projet de construire soi-même son espace domestique.

L'utopie hippie : la rencontre de la contre-culture et des *hobbyists*

C'est après les deux guerres mondiales et la croissance fordienne des années 1940 et 1950 que les utopies d'une forme alternative de travail vont réémerger. Cette nouvelle floraison utopique apparaît sur les deux rives de l'Atlantique. En France, dans la lignée de 1968, Gébé propose dans sa bande dessinée et son film *L'An 01* de tout arrêter, de faire un pas de côté et de réfléchir. Cette utopie de la contre-culture, qui a rencontré un grand succès en France, se propose d'arrêter l'économie de marché et le productivisme, et imagine de faire d'une autre façon. Il faut libérer le travail des multiples assujettissements qui l'entourent, remettre en cause l'organisation industrielle, contester la division du travail, la coupure entre la production et la consommation, la séparation entre le capital et le travail. Il s'agit de vivre différemment, avec des technologies décentralisées, et de trouver une autre place pour le travail.

Faire différemment : ce projet est au cœur de nombreuses utopies contemporaines. Si en France il prend une orientation fortement anticapitaliste, proche de l'ultragauche, aux États-Unis l'utopie de la contre-culture a une origine un peu différente. Elle s'oppose aux méga-technologies centralisées, à l'omniprésence de la guerre froide, aux organisations hiérarchiques et pyramidales. La contre-culture californienne hippie se désintéresse rapidement des combats politiques, elle se propose d'inventer un nouveau mode de vie autonome, mené dans des petites communautés qui produisent par elles-mêmes ce dont elles ont besoin. Le souhait des hippies de réinventer par eux-mêmes la vie les amène à mobiliser de nombreuses

ressources informatives, diverses techniques de bricolage, et à les partager avec d'autres. Le micro-ordinateur et les communautés en ligne ont constitué des outils bien adaptés pour libérer l'énergie créatrice des hippies et leur permettre d'interagir, de façon décentralisée en contournant les macro-réseaux des technosciences militarisées. L'utopie hippie a relancé le *do it yourself* et tissé simultanément des liens forts avec le développement du numérique.

L'utopie hippie, que certains auteurs relient à celle de William Morris³¹, s'inscrit dans un contexte très différent du socialisme utopique du XIX^e siècle. Morris refusait la division du travail imposée par l'industrialisation ; il défendait, face à la mécanisation, un artisanat permettant de réaliser un travail complet. Comme artiste et intellectuel, il était devenu l'un des porte-parole du combat de la classe ouvrière britannique contre le capitalisme. La contre-culture américaine, elle, ne s'oppose pas au capitalisme, mais à la technocratie autoritaire qui dirige les États-Unis, avec ce complexe militaro-industriel qui fait la guerre au Viêt Nam. Cet important mouvement social (selon Judson Jerome, à l'apogée du mouvement, le pays présentait plus de dix mille communautés où vivaient sept cent cinquante mille personnes³²) n'est pas composé d'ouvriers déqualifiés par la révolution industrielle, mais d'étudiants issus des classes moyennes qui souhaitent moins lancer un nouveau combat politique (cela sera le choix des activistes de la *New Left*) qu'expérimenter dès maintenant une autre vie organisée localement au sein de milliers de communautés. On pouvait ainsi créer un monde sans hiérarchie, où il était possible de vivre de façon authentique, joyeuse et égalitaire. Il convenait de célébrer « l'intimité tribale », de se plonger dans une vision psychédélique où « nous sommes tous qu'un » (*we are all one*).

Ces nouveaux communalistes ont souvent souhaité s'installer à la campagne et mettre en place un mode de vie plus proche de la nature, basé sur l'autoproduction. Ils veulent, comme Morris et Stickley, construire leur espace de vie. Mais leur projet n'est pas d'abord d'ordre esthétique ; il s'agit plutôt d'atteindre l'harmonie et la plénitude en construisant (ou en transformant) son propre espace. Le modèle est celui d'un espace ouvert, autonome et sans contrainte, qui est inspiré par des constructions traditionnelles comme les tipis des Indiens ou des projets d'avant-garde comme le dôme géodésique. Ces dômes fascinent les hippies, car le principe même de cette architecture (une coordination de petits éléments qui ont leur propre rigidité et qui

permettent de distribuer les forces sur l'ensemble de la structure) correspond au type de société égalitaire comportant de petites unités de base qu'ils veulent construire. Cependant, la construction en est délicate (chaque élément doit être mesuré avec précision) et nécessite de vraies compétences technologiques.

Ce projet d'autoproduction alternative et communautaire est particulièrement apparent dans une publication lancée en 1968 par Stewart Brand : le *Whole Earth Catalog*. L'objectif de Brand est de donner accès aux outils intellectuels et manuels de telle sorte qu'un lecteur puisse « trouver sa propre inspiration, concevoir son propre environnement et partager son aventure avec celui qui le veut³³ ». Les choix faits par ce catalogue, qui pour l'essentiel renvoie à d'autres publications, sont intéressants à noter. Les rubriques proposées insistent sur l'autonomie : on ne parle pas de logement mais d'abri (et d'usage de la terre), de nomadisme ; on évoque aussi la nourriture sauvage (champignons et truites). La vie communautaire et la communication constituent des rubriques à elles seules. Dans cette dernière, on parle de l'esprit humain et de la cybernétique, et surtout des techniques d'autoproduction : auto-édition, radio amateur, cinéma amateur, mais aussi informatique. L'idée de construire son propre ordinateur est d'ailleurs présentée dans les pages sur les technologies de survie ! Industrie et artisanat constituent une même rubrique ; le macramé et la réalisation de bijoux y côtoient les sciences et les techniques amateur.

Enfin, deux rubriques générales, « Comprendre les systèmes globaux » et « Apprentissage », abordent de multiples sujets touchant à l'écologie, aux sciences de la terre, à la cybernétique, ainsi qu'à la psychologie et à la méditation³⁴. La cybernétique, qui est au cœur de la contre-culture, propose notamment une vision du monde unifiée comme un gigantesque système d'information, permettant d'atteindre l'harmonie universelle. On le voit, ces hippies ne veulent pas seulement retourner dans la nature sauvage, ils souhaitent aussi utiliser les technologies les plus contemporaines, pour vivre de façon autonome en petites communautés, pour produire leur propre culture. Le poète hippie Richard Brautigan avait déjà imaginé une écologie cybernétique dans laquelle mammifères et ordinateurs vivraient en harmonie au sein de grands espaces naturels³⁵ !

Les membres de la contre-culture sont moins marginaux qu'on ne le pense souvent. Ils ont développé des liens avec l'establishment scientifique. Pour légitimer une référence, une expérience, les auteurs du *Whole Earth Catalog* citent volontiers le

Massachusetts Institute of Technology (MIT) ou l'université Stanford. Ils participent finalement à cette euphorie technologique qui déborde des campus et réunit dans une même passion hippies et ingénieurs du complexe militaro-industriel. C'est ce qui explique que cet étrange catalogue ait été vendu à plus de deux millions d'exemplaires. Il propose de multiples ressources non seulement pour les hippies mais aussi pour tous ceux que cette contre-culture fascine et qui souhaitent s'investir dans ces nouvelles formes de *do it yourself*³⁶. Il y a là une façon radicalement neuve de changer la société, tout en délaissant le combat politique mené par d'autres.

Finalement, ces hippies en rupture d'université se distinguent des utopistes du XIX^e siècle par le fait qu'ils possèdent une culture scientifique et sont attirés par les nouvelles technologies. Ils ne refusent pas la science, mais son utilisation par les grandes bureaucraties de l'État ou des entreprises. Ils n'hésitent pas à mobiliser les compétences scientifiques acquises à l'université, et développées par la suite en amateur, pour produire des drogues de synthèse (LSD), de nouvelles formes de musique (électro-acoustique), et pour construire des outils démocratiques de travail intellectuel. L'autre point qui distingue l'utopie contre-culturelle de l'utopie socialiste du XIX^e est que l'activité des communalistes hippies s'inscrit dans des pratiques collaboratives. Le *Whole Earth Catalog* est un bon exemple de ce fonctionnement en réseau, puisque les textes du catalogue sont envoyés aux lecteurs pour évaluation. Propositions et critiques sont d'ailleurs rémunérées.

Ces pratiques collaboratives ne se sont pas limitées à ce catalogue. Elles concernent bien des projets de *do it yourself* qui nécessitent d'échanger sur les réalisations et sur les modes de faire. Les communalistes hippies rejoignent certains *hobbyists*, sur lesquels on reviendra dans le chapitre suivant, dans leur volonté de réaliser un travail complet, de refuser la division du travail. La proximité des *hobbyists* et de la contre-culture apparaît de façon évidente au moment de la naissance du premier micro-ordinateur (Altair). Il fut présenté la même année, 1975, par la revue *Popular Electronics* à son demi-million de lecteurs *hobbyists* ainsi qu'aux hippies lecteurs du *CoEvolution Quarterly* (revue qui prolonge le *Whole Earth Catalog*). Stewart Brand décrit immédiatement l'ordinateur personnel comme « un élément fondateur de cette génération, comme la drogue l'a été dix ans auparavant³⁷ ». Pour lui, ses inventeurs « constituent le seul groupe qui ait réussi à libérer la technologie³⁸ ».

La même année se crée le Homebrew Computer Club³⁹, réunissant d'une part des *hobbyists* amateurs et des professionnels, « évadés temporaires de l'industrie », qui les uns et les autres ont construit ou veulent construire leur ordinateur, et d'autre part des hippies et des activistes qui veulent débattre de la place des micro-ordinateurs dans le monde ordinaire. Si les premiers souhaitent échanger sur les machines amateur, les seconds veulent transformer cette nouvelle machine en un outil utilisable par tous, un instrument pour libérer l'individu des grandes bureaucraties. On y trouve notamment des membres du groupe People's Computer Company qui, à sa fondation, en 1972, se définissait ainsi : « Les ordinateurs sont principalement utilisés contre le peuple plutôt que pour lui ; ils sont utilisés pour contrôler le peuple plutôt que pour le libérer. Il est temps que cela change. Nous avons besoin d'une entreprise créant des ordinateurs pour le peuple⁴⁰. » Mais ces activistes se trompent de projet, le Homebrew Computer Club n'est pas un lieu de combat politique, où on vient faire des « manifestations de protestation », puisque c'est avant tout le lieu où « on fait connaître ses exploits »⁴¹. On est bien dans la tradition de la contre-culture, où il convient avant tout de réaliser un projet alternatif.

Ce club va non seulement lancer un riche débat technique, mais aussi permettre, grâce à la présence des « hippies », de faire émerger les usages possibles d'une informatique pour tous. Par la suite, plusieurs de ses membres vont rompre avec les pratiques alternatives hippies pour créer des start-up dans le champ de la micro-informatique. Certains n'y voient que la possibilité de financer leur hobby, d'autres lancent des sociétés prometteuses, comme Steve Jobs et Steve Wozniak, qui créent Apple. Wozniak utilise le club pour présenter les différentes maquettes de l'ordinateur qu'il construit, à l'origine, sans projet commercial. Les retours des discussions sont intégrés au prototype suivant.

L'informatique n'est pas seulement un domaine au sein duquel les communalistes hippies investissent, c'est aussi une technique utilisée par certains d'entre eux pour construire des communautés. C'est ainsi qu'après le lancement du premier micro-ordinateur d'Apple on voit apparaître une première tentative visant à créer une communauté totalement ouverte grâce à des micro-ordinateurs connectés. CommuniTree (« arbre communautaire ») lance en 1978 une première conférence informatique ouverte à tous et qui s'intitule tout simplement « Origines ». L'objectif est bien de fonder un collectif nouveau. Cette première expérience de communauté

virtuelle n'ayant pas réussi à se doter des moyens de régulation minimums qui auraient pu l'empêcher d'être noyée sous les messages injurieux, elle finira par disparaître⁴². Plus tard, au milieu des années 1980, une communauté informatique pérenne, nommée « The Well », est lancée par plusieurs anciens hippies, dont Stewart Brand. Elle constitue le prototype des futures communautés en ligne d'internet et est profondément ancrée dans la contre-culture californienne.

Les communalistes hippies qui ont développé les utopies de la contre-culture ont ainsi promu de nouvelles formes de *do it yourself* et ont largement participé à l'invention du micro-ordinateur et des communautés en ligne ; la culture numérique en est largement issue⁴³. Aujourd'hui encore, on trouve des traces de cette contre-culture chez les ingénieurs qui travaillent dans les grandes sociétés de la Silicon Valley comme Google. Ceux-ci fréquentent par exemple le festival Burning Man, qui se tient chaque été depuis le milieu des années 1980 dans le désert du Nevada. Ce festival permet de construire physiquement un monde utopique au milieu du désert. Les participants bâtissent un village temporaire, avec en son centre un gigantesque mannequin qui sera brûlé à la fin. Manifestations artistiques et démonstrations technologiques s'y déroulent en permanence, dans un espace sans droit de propriété et sans monnaie. Les participants « élaborent un langage commun qui permet de se connecter à des réseaux en ligne, de se retrouver dans des rencontres en face à face⁴⁴ ». Cette culture bohème, ce refus du consumérisme, sont partagés par l'excellence technologique californienne.

Célébrer ainsi Burning Man n'est en fait pas une incongruité. Google a, en effet, décidé de valoriser l'invention libre. Tous les salariés peuvent accéder à une base de données présentant des idées à creuser. Les ingénieurs disposent d'une journée par semaine pour développer les projets qu'ils ont eux-mêmes choisis. Il y a là une source d'innovation majeure pour la firme. Pour les salariés, qui au sein du site de leur entreprise peuvent jouer de la musique, utiliser des jeux ou se détendre dans un jardin ou dans une piscine, la frontière entre travail et loisir disparaît. Mais est-ce un cadre de travail idyllique, ou un monde totalitaire où les employés sont soumis à l'injonction de s'amuser ensemble⁴⁵ ?

L'utopie hacker

Avant l'apparition du micro-ordinateur, seules les entreprises et les universités avaient accès à l'informatique. Au début des années 1960, plusieurs laboratoires universitaires d'intelligence artificielle commencent à acquérir des exemplaires d'une nouvelle génération de machine : le mini-ordinateur. Le laboratoire du MIT laisse certains de ses étudiants s'approprier ces nouveaux outils, en dehors des heures de bureau, la nuit et le week-end. Une nouvelle pratique experte est ainsi née aux marges de l'université. Ces jeunes étudiants ont réalisé des programmes avec deux objectifs : se faire plaisir et réaliser une performance. Ils nomment cette pratique un *hack* et se sont rapidement appelés *hackers*⁴⁶. Ils réalisent en 1961 un jeu de combat dans l'espace en temps réel : « Spacewar ». Pour l'époque, c'est une véritable performance technique qui est utilisée par l'université comme démonstration de programme informatique lors de journées portes ouvertes. Ce jeu est le fruit d'une réalisation largement collaborative. Le code source est accessible à tous dans un tiroir ; chacun peut l'améliorer ou le modifier⁴⁷. Cette règle n'est pas seulement celle de ce jeu expérimental, mais aussi celle de l'ensemble du laboratoire d'intelligence artificielle, qui pratique donc le partage de code source, dans ses travaux scientifiques.

« Quelque chose de nouveau était en train d'apparaître [...], note Steven Levy, une nouvelle façon de vivre avec une philosophie, une éthique et un rêve⁴⁸. » Une dizaine d'années avant le Homebrew Computer Club et ses *hobbyists*, les hackers vont petit à petit constituer un nouveau mouvement social qui s'étend au-delà de l'université et se développe en même temps que la contre-culture. Hackers et *hobbyists* se croisent au début de la micro-informatique. La pratique de l'informatique

des hackers est bien une forme alternative de travail : réalisation d'un travail complet effectué pour le plaisir, pas de séparation entre le travail et les loisirs. Ils partagent de nombreuses valeurs avec les mouvements contre-culturels : refus des organisations hiérarchiques, promotion d'une informatique alternative, décentralisée, accessible à tous, permettant de faire circuler librement l'information. Ce qui les distingue des communalistes hippies est leur volonté d'excellence, leur virtuosité technologique ; ils veulent réaliser des dispositifs techniques, le plus souvent des logiciels, remarquables : écrire un code court et élégant, un programme avant tout bien conçu. Si les hackers, comme les communalistes hippies, refusent tout système hiérarchique, toute organisation où le statut est défini une fois pour toutes, ils récusent également un monde égalitaire où l'individu ne cherche pas à se distinguer de la communauté. Ils tentent d'atteindre l'excellence et de faire reconnaître leur performance par leurs pairs. Il y a là un élément de rupture fondamental entre les valeurs du hippie et celles du hacker. Les secondes sont proches de celles du monde académique. Si l'on y travaille pour le plaisir de façon coopérative, la compétition peut être très sévère : seul compte l'excellence évaluée par ses pairs.

Le monde des hackers est donc un monde où l'on développe simultanément la compétition et la coopération. Le Homebrew Computer Club était un lieu où ces deux systèmes de valeurs ont cohabité avant de se séparer. La coopération spontanée des communalistes hippies (on échange et on présente ses prototypes) évolue vers la concurrence entre des start-up (on ne dévoile plus son information et on réclame une redevance à ceux qui veulent utiliser vos logiciels). On peut alors avoir l'impression qu'on est passé de la commune hippie au marché, mais en fait la culture hacker est toujours dans une tension entre la coopération non marchande et l'échange marchand. Ces différentes valeurs issues du monde hippie et de celui des hackers continuent à s'entrecroiser. Stewart Brand organise ainsi en 1984 une conférence hacker qui réunit les différents acteurs de la nouvelle informatique naissante. On y trouve aussi bien les hackers issus des laboratoires universitaires que ceux qui ont fréquenté le Homebrew Computer Club. Deux grandes questions sont débattues lors de cette conférence, celle de l'identité hacker et de ses valeurs, et celle du rapport au marché. Ce « Woodstock de l'élite informatique »⁴⁹ assure une vraie jonction entre la contre-culture hippie et les hackers.

L'un des participants à cette conférence, Richard Stallman, brillant hacker du laboratoire d'intelligence artificielle du MIT, venait de quitter son université parce que le partage du code source n'était plus admis parmi les informaticiens. Il souhaitait continuer à promouvoir la coopération et l'ouverture, plutôt que la compétition et le secret. Il crée alors la Free Software Foundation pour développer un nouveau système d'exploitation accessible à tous. Ce projet prend de l'ampleur et se dote d'un cadre juridique, la General Public Licence, qui permet aux hackers de pouvoir utiliser librement les logiciels placés sous cette licence, de les modifier, de les copier et de les redistribuer. Ces principes s'imposent également à tous ceux qui intègrent un logiciel libre dans un autre programme. Le projet de Stallman, comme celui de Linux lancé au début des années 1990 par Linus Torvalds, est un projet coopératif mobilisant de très nombreux informaticiens de par le monde⁵⁰. Les modes de coopération sont complexes. S'il existe un leader qui coordonne le dispositif, il est choisi en fonction de ses compétences, de façon plus ou moins démocratique. Mais ce qui distingue avant tout les hackers des informaticiens salariés, c'est qu'ils participent pour leur part à une activité volontaire, non prescrite, le codeur choisissant sa tâche et pouvant toujours se retirer s'il est en désaccord. Certains développeurs sont des salariés de grosses entreprises informatiques, comme IBM, mais pendant leur activité de codage ils s'intègrent dans le processus de développement du « libre ». La pratique des hackers dans le logiciel libre s'est diffusée dans d'autres domaines touchant principalement à la production littéraire et artistique, l'exemple le plus connu étant l'encyclopédie Wikipedia. De nombreux artistes amateurs ou professionnels utilisent également la licence Creative Common pour leur production.

L'ÉTHIQUE HACKER

Quand il observe les hackers, au début des années 1980, Steven Levy estime que leurs valeurs constituent une éthique cohérente. Pekka Himanen a célébré, quinze ans plus tard, cette éthique hacker⁵¹. Il présente l'activité des hackers comme une passion libre, une source de plaisir. Cette pratique se situe exactement à l'opposé de l'éthique protestante du travail chère à Max Weber, pour laquelle le travail est avant tout un devoir moral, la recherche d'un intérêt financier. Le hacker s'engage, lui, « dans une

activité qui est intrinsèquement intéressante, inspiratrice et jubilatoire⁵² » ; il recherche constamment le *fun*, ce qui ne veut pas dire pour autant que son activité ne demande pas de déployer des efforts importants, d'effectuer des tâches rébarbatives. Le hacker refuse la dualité travail / loisir : « Le sens ne peut pas être trouvé dans le travail ni dans le loisir, mais découle de la nature de l'activité elle-même. De la passion, de sa valeur sociale, de la créativité⁵³. » Le hacker ne sépare pas les temps sociaux. Le travail, les hobbies, la vie sociale et familiale se mélangent, s'interpénètrent. Tous ces moments de la vie sont imbriqués les uns dans les autres. Les routines s'effacent. Les activités menées le sont de façon autonome, dans un cadre qui laisse la première place au jeu et à la créativité individuelle. On retrouve ainsi de façon paradigmatique, chez le hacker, l'effacement de la frontière entre identité de travail et identité de passions que nous avons vu à l'œuvre chez l'ensemble des travailleurs français.

Il s'agit finalement d'une éthique de la réalisation de soi qui refuse la coupure entre le travail et les loisirs, et s'intègre dans la modernité. Pour le hacker allemand Stefan Merten, les formes précédentes du développement de soi, tels les hobbies, étaient ringardes, limitées à l'usage du producteur et de ses proches, toujours concurrencées par le marché et produites de façon isolée. Au contraire, le logiciel libre est produit en coopération, destiné à tous et concurrence le logiciel marchand⁵⁴.

L'opposition au monde marchand constitue donc un élément fort de la culture hacker. Il s'agit de s'opposer au capitalisme en produisant des logiciels en dehors de l'organisation hiérarchique de la grande entreprise. La production collective doit être libre et accessible à tous, et grâce aux règles de la licence libre s'étendre de plus en plus. Cette position anticapitaliste est celle de la Free Software Foundation et de nombreux hackers européens. Cependant, un autre courant parmi les hackers, l'Open Source Initiative, lancée par Eric Raymond, ne voit pas dans cette production collective la base d'une économie alternative qui pourrait s'opposer au fonctionnement dominant de l'économie, mais plutôt un dispositif de production dite ouverte qui peut tout à fait s'articuler à la production capitaliste. Ce processus de travail mobilise les informaticiens autour d'activités gratifiantes et permet de concevoir des logiciels de meilleure qualité. Mark Zuckerberg, le fondateur de Facebook, illustre magistralement cette perspective dans un texte intitulé « The

Hacker Way », qui conclut la fiche de présentation de son entreprise lors de son introduction en Bourse. Il y écrit notamment :

La voie des hackers est une approche qui permet de construire par un mouvement d'amélioration continue et d'itération. Les hackers croient que quelque chose peut toujours être meilleur et que rien n'est jamais achevé [...]. Il y a un mantra hacker que vous pouvez entendre souvent dans les bureaux de Facebook : « Le code l'emporte sur les discussions. » La culture hacker est très ouverte et méritocratique. Les hackers croient que la meilleure idée et sa mise en œuvre l'emportent toujours, et non la personne qui défend le mieux une idée ou celle qui dirige le plus de personnes⁵⁵.

Ainsi, quand Zuckerberg est en train de devenir un capitaliste richissime, qui fonde une entreprise basée sur des logiciels propriétaires, tels ceux de Bill Gates ou Steve Jobs, il continue à se revendiquer comme un membre de la culture hacker. Dans bien des entreprises informatiques, l'éthique hacker n'est plus qu'un lointain souvenir ; dans d'autres, en revanche, elle fait partie de la culture d'entreprise, malgré un cadre de travail fondé sur la fermeture et les logiciels propriétaires.

Mais revenons aux hackers. Si les deux camps du logiciel libre, celui de la licence libre et celui de l'ouverture, s'opposent sur la finalité des dispositifs qu'ils proposent, ils partagent le même modèle basé sur l'excellence, la coopération et l'efficacité d'un logiciel dont le code est accessible à tous et peut donc être constamment amélioré. Les hackers, quelle que soit leur tendance, effectuent un travail réellement libre de deux points de vue. Premièrement, c'est un travail complet (on refuse la division du travail des grandes entreprises informatiques), non aliéné, qu'on réalise pour le plaisir. Les hackers ont des objectifs en termes d'efficacité – le logiciel doit fonctionner parfaitement –, mais par ailleurs, comme le note E. Gabriella Coleman, « ils sont aussi farouchement poétiques et soutiennent constamment que leur travail a une composante poétique [...]. Le code est écrit comme de la poésie⁵⁶ ». Deuxièmement, les hackers produisent un logiciel libre ou ouvert, par volonté anticapitaliste pour certains, mais surtout parce qu'il s'agit d'un prérequis à l'existence de la communauté⁵⁷. Pour collaborer, les hackers doivent nécessairement pouvoir accéder librement à la production de leurs pairs et s'exprimer tout aussi librement (d'ailleurs,

Stallman, pour définir le *free software*, fait référence au *free speech*). Pour E. Gabriella Coleman, la force et l'originalité du mouvement du logiciel libre sont qu'il assure simultanément la fabrication de la technologie et celle du collectif. « C'est là qu'on pratique effectivement le dur travail de la liberté⁵⁸. » Ce travail libre est en quelque sorte la mise en acte de l'utopie de William Morris et de celles de la contre-culture ; c'est bien ce travail comme accomplissement que John Dewey s'est, également, employé à analyser.

Le travail libre comme accomplissement et réalisation de soi n'est pas un long fleuve tranquille. C'est un défi permanent qui consiste à écrire un code efficace et élégant. Pour relever ce défi, les hackers sont sans cesse en concurrence entre eux, mais simultanément ils s'inscrivent dans une communauté qui a ses acquis et ses traditions. E. Gabriella Coleman compare les hackers aux musiciens de jazz : ils jouent à la fois dans le groupe et contre lui⁵⁹. Le groupe crée son style à partir de son expérience commune mais, pour ce faire, chaque musicien défie les autres, pour s'imposer un moment, pour réussir son solo. Si le groupe de jazz se coordonne le plus souvent par ajustement mutuel, les communautés du logiciel libre, elles, sont beaucoup plus étendues et doivent s'organiser de façon plus précise. Schématiquement, deux grands modèles apparaissent : celui du dictateur bienveillant, dont Linus Torvalds est l'exemple paradigmatique, et le modèle démocratique de Debian, où la communauté a déterminé, avec précision, les règles de collaboration qui sont définies par la « constitution » de la communauté. Une démocratie participative complexe a été mise en place : les mandats des dirigeants sont révocables, les membres qui doivent être agréés par la communauté peuvent lancer un nouveau débat, des procédures de vote complexes ont été conçues pour éviter les conflits paralysants entre majorité et minorité⁶⁰.

LES HACKERS ET LA RICHESSE DES RÉSEAUX

Les logiciels libres constituent un exemple paradigmatique d'un travail organisé autour de l'autonomie individuelle et de l'auto-organisation. Cette nouvelle forme de travail a été théorisée par Yochai Benkler, qui propose dans *La Richesse des réseaux* une théorie sociale ambitieuse. Il constate que l'autonomie de l'individu s'est

renforcée, que celui-ci peut plus facilement avoir une existence gouvernée par sa volonté, qu'il peut réellement construire la société dans laquelle il vit, en améliorant son expérience de la démocratie. Benkler intègre également l'économie politique à sa réflexion. Il s'emploie à dépasser la théorie économique des coûts de transaction, qui postule que la répartition des ressources peut être régie soit par le contrat (dans le cadre du marché), soit par la hiérarchie (au sein d'une organisation). Il propose, quant à lui, une troisième voie : la production coopérative par les pairs, sur la base des biens communs. L'information en réseau est bien adaptée à ce nouveau mode d'organisation, puisqu'il s'agit d'un bien non rival (quand un individu consomme de l'information, il n'en prive pas les autres), et que ce mode d'organisation de la production se révèle plus efficace que les deux autres, puisqu'on supprime les coûts de recherche et d'accès aux informations existantes. Ainsi, grâce aux nouveaux outils numériques, « les individus peuvent désormais réaliser eux-mêmes beaucoup plus de choses intéressantes à leurs yeux, en interagissant socialement les uns avec les autres, en tant qu'êtres humains et êtres sociaux, plutôt qu'en tant qu'acteurs du marché⁶¹ ». Les individus peuvent ainsi « faire plus au sein de structures formelles opérant hors du domaine marchand⁶² ».

Certes, il existe dans toute société des activités sociales qui sont menées de façon non marchande et qui permettent, par exemple, d'obtenir de la reconnaissance, mais la nouveauté dans l'économie informationnelle est que de telles activités peuvent se révéler plus efficaces dans ce cadre et même générer indirectement de la valeur économique. Dans une économie informationnelle, la créativité humaine est de plus en plus requise, et l'on constate que celle-ci est « très difficile à normaliser et à spécifier dans les contrats nécessaires à l'exécution de la production marchande ou organisée hiérarchiquement⁶³ ». Le grand apport de Benkler est de montrer la place essentielle que peuvent occuper dans l'économie de l'information les activités non marchandes. Grâce à « l'éventail des actions que nous pouvons envisager de mettre en œuvre par nous-mêmes, en collaboration informelle avec les autres⁶⁴ », la créativité s'accroît.

Benkler montre notamment qu'un nouvel espace public en réseau est apparu qui se substitue à l'espace public médiatique. Tout d'abord, chacun peut participer à la production de l'information et de la connaissance, en contournant les *gatekeepers* (gardiens de l'accès) placés par les médias. On voit apparaître une « action politique

distribuée » : « Une action collective émerge de la convergence d'actions individuelles indépendantes, sans contrôle hiérarchique »⁶⁵. Mais l'auto-organisation se manifeste également dans la mise en visibilité des productions des internautes. Ce ne sont plus les médias qui choisissent ce qu'il convient d'écouter ou de lire, mais les internautes eux-mêmes, grâce aux avis, aux *likes*, aux liens hypertextes, qu'ils apportent. Ce sont eux qui ordonnent le flux de l'expression publique. L'évaluation devient un élément de la mise en visibilité⁶⁶.

Les analyses de Benkler replacent les pratiques des hackers et plus largement celles des internautes actifs dans un système plus général qui articule autonomie et auto-organisation, et montre la grande fécondité de la sphère non marchande. Mais s'agit-il d'une alternative complète à l'économie capitaliste des droits de propriété ? Le réseau remplace-t-il intégralement le marché ? Tous les individus qui participent à la société de l'information en réseau sont-ils des producteurs de logiciels ou de contenus ? Pour répondre à ces questions, partons des pratiques quotidiennes des hackers. Leur goût de la virtualité technique les a amenés à construire un monde élitiste et concurrentiel. Si certains hackers, tel Richard Stallman, militent pour que tous les utilisateurs de logiciels puissent, comme eux, accéder au code informatique et l'interpréter pour être en mesure de contrôler les opérations intellectuelles que la machine leur fait faire, une telle maîtrise de l'informatique n'est pas possible pour tous, ni même souhaitée. La liberté revendiquée par les hackers n'est pas faite pour tout le monde. Elle est faite pour une élite. C'est une des grandes limites de leur modèle alternatif. Les hackers sont plus du côté de la science et de la production que des usages. Ils méprisent largement ceux qu'ils surnomment les *geeks*, qui connaissent le dernier fleuron des technologies informatiques et s'enthousiasment pour lui. Ceux-ci ont une maîtrise de l'usage et non du code⁶⁷.

Les hackers forment donc une petite élite, mais en son sein la compétition est intense. Elle est ordinairement gérée par la communauté, qui sélectionne les meilleures contributions selon un processus d'évaluation par les pairs voisin de celui du monde académique. Cependant, pour certains d'entre eux, la compétition a pris une autre forme en se déplaçant sur un autre terrain, celui du marché. L'activité des hackers peut déboucher sur des innovations dont l'intérêt ne peut pas être évalué par les pairs ; il ne peut l'être que par les utilisateurs, par les clients. Une bifurcation apparaît alors qui est analogue à celle que nous avons vue dans l'exemple du

Homebrew Computer Club : certains hackers deviennent de nouveaux entrepreneurs, les dispositifs libres et ouverts se referment, les nouveaux capitaines d'industrie font breveter leurs logiciels et s'appuient sur les règles du capitalisme industriel pour protéger leur logiciel et se constituer une rente. Le projet d'une économie alternative disparaît, mais la volonté de faire reconnaître son excellence demeure. Cette bifurcation est apparue à bien des hackers comme une trahison. Des querelles violentes ont souvent opposé les deux camps ainsi formés, mais, malgré tout, ces derniers partagent une même idée de l'excellence, une même vision schumpetérienne de l'innovation. En promouvant le bazar contre la cathédrale⁶⁸, les hackers veulent engager une destruction créatrice qui imposera une nouvelle génération de dispositifs informatiques. L'utopie d'un travail alternatif s'évanouit ainsi pour une partie des virtuoses de l'informatique, encore que, comme nous l'avons vu plus haut, les ingénieurs de Google vivent dans un simulacre de jardin d'Eden bien clos. Pour tous les autres membres de la cité numérique, ceux qui ne savent pas lire les codes, l'autre travail prendra des formes différentes, celles de la production ordinaire. Mais les valeurs de l'utopie hacker resteront une référence essentielle, et la question du libre / ouvert continuera à se poser.

Le mouvement du faire

Le dictionnaire des hackers définit le hacker comme « un expert ou un enthousiaste de toute nature⁶⁹ ». Aussi, on ne s'étonnera pas que l'attitude hacker s'étende bien au-delà des logiciels. Dès la fin des années 1990, certains hackers se posent la question d'étendre leur activité vers le *hardware* (matériel informatique). Pour bien s'amarrer à l'univers du libre, ils envisagent la mise au point d'une licence libre ou ouverte, mais ceci pose des problèmes juridiques complexes⁷⁰. L'idée que l'approche informatique (programmation, contrôle, communication) peut concerner les choses (*physical computing*⁷¹) apparaît à la même époque. Cette nouvelle approche va prendre corps dans plusieurs projets de réalisation technique. Le projet « RepRap » (*replicating rapid prototype*) de construction d'une imprimante 3D qui serait capable de fabriquer elle-même ses propres pièces est bien dans la filiation du monde du libre. Cette technique, qui pourrait se reproduire elle-même, ressemble évidemment aux logiciels qui peuvent être copiés indéfiniment. Adrian Bowyer, qui lance cette initiative, choisit d'ailleurs, dans la meilleure tradition des hackers, de faire protéger le design de la machine par une licence libre. De son côté, le projet « Arduino » de fabrication d'un circuit imprimé avec un microcontrôleur pouvant piloter des dispositifs de robotique ou de domotique s'organise selon un mode ouvert. Il est proposé en kit et peut être monté par l'acquéreur. Arduino permet de construire des objets interactifs. L'imprimante 3D rend également possible de réaliser toutes sortes d'objets : prototypes, petits objets, pièces manquantes à des objets plus importants⁷².

Les hackers d'aujourd'hui peuvent produire des logiciels n'importe où en utilisant leur propre ordinateur. En revanche, la réalisation d'objets techniques nécessite souvent des machines spécialisées, des espaces plus importants, et les garages des *hobbyists* du micro-ordinateur deviennent rapidement insuffisants. Aussi voit-on naître, parallèlement aux projets de logiciel libre ou gratuit, des lieux ouverts pour réaliser des dispositifs électroniques et plus largement fabriquer toute sorte d'objets. C'est ainsi qu'apparaissent aux États-Unis et en Europe différents espaces physiques qui permettent aux hackers de collaborer. On peut schématiquement distinguer deux traditions⁷³. La première, qui correspond aux Hacks Labs, s'inscrit dans la tradition politique anarchiste, dans celle des mouvements sociaux autonomes. Il s'agit de construire des lieux autonomes permettant une vie alternative, bien souvent des squats. Les participants y apprennent à pénétrer dans les systèmes informatiques (on retrouve ici le sens original du mot *hack* : fendre à la hache), à développer des médias alternatifs. Dans la seconde tradition, celle des *hackerspaces*, on trouve des espaces reconnus, plus organisés, où l'on bidouille le *hardware* : on le démonte et on le remonte autrement. On y fait également du prototypage rapide. C'est là qu'imprimantes 3D et Arduino trouvent leur place⁷⁴.

Une enquête réalisée auprès des membres d'*hackerspaces* aux États-Unis et en Europe montre qu'il s'agit d'une population proche de celle des hackers. Ils ont souvent obtenu un diplôme d'études supérieures (la moitié des membres des *hackerspaces* ont un niveau supérieur à bac + 4) et s'investissent fortement dans ces lieux (dix heures passées en moyenne par semaine, chiffre voisin de celui des hackers)⁷⁵. Mais c'est en allant observer finement ces espaces, comme l'a fait Michel Lallement avec Noisebridge à San Francisco, qu'on peut découvrir que ces lieux réunissent des individus divers dont les objectifs sont multiples. Certains sont des travailleurs indépendants qui viennent réaliser une commande qui leur a été faite par un client. D'autres sont là pour le plaisir, afin de construire des dispositifs techniques curieux, *high-tech* ou *low-tech*, de confectionner des vêtements à partir de fripes, de cuisiner à base d'aliments faits sur place (on fait pousser des champignons, on produit son vinaigre ou sa propre bière). Ces projets peuvent être individuels ou collectifs : « Tout est bon pour promouvoir et expérimenter *in vivo* un travail qui trouve en lui-même son propre centre de gravité⁷⁶. » La communauté se situe dans une mouvance

libertaire. Il n'y a pas de délégation de responsabilité ; la vraie hiérarchie est celle des exploits techniques réalisés dans des domaines multiples.

Parallèlement aux *hackerspaces*, un projet universitaire a été lancé au MIT, à l'ombre du Media Lab⁷⁷, le Center for Bits and Atoms, dont le but est de développer « un “fabricateur personnel” qui apporterait, dans le monde physique, la même malléabilité que celle que l'ordinateur a fournie au monde numérique⁷⁸ ». Son directeur, Neil Gershenfeld, y donne un cours intitulé « Comment faire presque tout » pour permettre aux étudiants de maîtriser les machines à commande numérique. C'est ainsi que naît le premier Fab Lab, un lieu où l'on peut « intégrer les technologies numériques dans la fabrique de nos vies », réaliser des « fabrications personnelles », et où le plus grand nombre peut devenir « auteur » d'objets techniques⁷⁹. L'expérience du MIT a fait des petits : un réseau mondial de plus de quatre-vingts Fab Lab s'est ainsi créé⁸⁰.

Une nouvelle revue est également lancée en 2005, *Make*, qui a pour sous-titre *Technology on Our Time* et pour devise : « Construire, réaliser de façon artisanale [*craft*], hacker, jouer, faire. » Son directeur, pionnier du web⁸¹, écrivait dans l'édito du premier numéro : « Plus que de simples consommateurs de technologie, nous sommes des *makers* qui adaptent la technologie à nos besoins et l'intègrent dans nos vies. Certains d'entre nous sont nés *makers*, et d'autres, comme moi, deviennent déjà *makers* sans s'en rendre compte. » L'année suivante, il lance un grand événement populaire, « Maker Faire », qu'il exportera. Le mouvement *maker* veut articuler la vieille tradition du bricolage avec les technologies contemporaines. Il estime que, même si les *makers* cherchent avant tout à se faire plaisir, il s'agit aussi d'une activité sociale (*do it with others*, DIWO) qui peut éventuellement déboucher sur une activité commerciale. Il propose des plans de construction comme *The Craftsman*, un siècle plutôt – on y reviendra dans le chapitre suivant. Aujourd'hui, les *makers* peuvent trouver des espaces de travail moins marginaux que les *hackerspaces*, moins dépendants d'un projet éducatif en réseau que les Fab Lab, plus commerciaux comme les TechShop, espaces fournissant, moyennant paiement, différentes machines qui s'inscrivent complètement dans le projet *maker*.

Un autre gourou du Net, Chris Anderson, rédacteur en chef de *Wired*, le magazine le plus célèbre de l'ère numérique, publie également en 2012 un livre sur le phénomène des *makers*, qu'il présente comme la nouvelle révolution industrielle. Il

estime que le *do it yourself* est transformé par la numérisation. Des outils personnels, comme les logiciels de CAO (conception assistée par ordinateur), la machine laser à découper, la fraiseuse numérique, l'imprimante 3D, sont aujourd'hui disponibles pour concevoir un dispositif technique inédit. De nouvelles collaborations peuvent se mettre en place dans des lieux ouverts ou à travers internet. Les connaissances circulent d'autant plus que le travail est effectué selon un mode *open source*. Le principe d'ouverture permet aussi de débattre d'un projet au sein d'une communauté et de pouvoir mobiliser cette dernière pour détecter les erreurs et faire la promotion du nouveau dispositif.

Pour Anderson, il y a une continuité entre l'activité de *do it yourself* et celle de l'innovateur. Ce dernier n'est plus bloqué par le fait qu'il ne dispose pas de moyen de production. Il peut louer à distance des ateliers de fabrication numérique qui fabriqueront en série son prototype. De même que le web a permis à tous les individus de s'exprimer et de publier en ligne, de même tous ceux qui le souhaitent peuvent fabriquer quelque chose. Il s'agit de révéler le potentiel des talents ignorés, « ceux des professionnels cherchant à s'adonner à leurs passions plutôt qu'aux priorités de leur patron et ceux des amateurs ayant quelque chose à offrir⁸² ». Amateurs et professionnels recherchent la « maximisation du sens »⁸³. Le plaisir du faire devient vraiment une motivation centrale des *makers*.

Les ambitions d'Anderson sont un peu différentes de celles de la revue *Make*. Dans le continuum entre amateurs et inventeurs, il s'intéresse avant tout à l'inventeur individuel qui n'est plus dépendant des grandes entreprises, mais peut par lui-même développer ses idées. Il conte sa propre expérience de créateur d'une entreprise de drone grand public qui s'appuie sur le réseau social DIY Drones. Dans la tradition de l'*open source*, toute invention peut être clonée et améliorée de façon ouverte⁸⁴. Il s'agit bien d'un modèle de l'excellence totalement ouvert à la concurrence.

Le mouvement des *makers* s'inscrit donc dans la lignée de celui des hackers. On y trouve deux grandes lignes qui s'opposent et s'entrecroisent, celle d'un projet alternatif et anticapitaliste, et celle du développement d'un nouveau type d'innovations⁸⁵. L'éthique hacker reste largement présente dans le mouvement *maker* : travail pour le plaisir, articulation du travail et des loisirs, recherche de la performance.

Le *do it yourself* des punks

Parallèlement à celles des hippies et des hackers, d'autres formes de contre-culture ont également donné naissance à des pratiques se réclamant de l'amateurisme ou du *do it yourself*. Contrairement aux hackers, largement issus des classes moyennes et ayant souvent acquis, au préalable, une culture informatique, les musiciens punk du milieu des années 1970 étaient des autodidactes passionnés, d'origine populaire. « Nous voulons être des amateurs », déclarait le chanteur des Sex Pistols. De même, le groupe Desperate Bicycles terminait son premier 45 tours autoproduit par ce message : « C'est facile, ce n'est pas cher, faites-le ! » Dick Hebdige voit à l'origine du mouvement punk « des “groupes de garage” qui pouvaient aisément renoncer à toute prétention de professionnalisme musical et substituer la passion à la technique ». Cette utopie punk d'une musique réalisée par tous est bien illustrée par le fanzine *Sniffin' Glue*, qui publiait un dessin présentant trois positions des doigts différentes sur le manche d'une guitare correspondant à trois accords, avec pour sous-titre : « Voilà un accord, en voilà deux autres. Maintenant, monte ton propre groupe⁸⁶. » Là où Hebdige ne voit dans les groupes punk que la reprise de la vieille tradition romantique, reconvertie dans un style révolté, Fabien Hein y voit pour sa part un mouvement de démocratisation de la musique basée sur le *do it yourself*, rebaptisé DIY par les punks. Il rappelle que, dans les années 1950 déjà, la musique skiffle avait attiré un demi-million de jeunes Britanniques qui avaient lancé de multiples formations, dont sont notamment sortis les Who et les Beatles⁸⁷. Mais il y a plus dans la culture punk : il ne s'agit pas seulement de permettre à tous les jeunes dépourvus d'éducation musicale de jouer, pour le plaisir, des chansons simples, il

s'agit aussi de créer une nouvelle musique qui rompe brutalement (aux deux sens du terme) avec le rock de la génération précédente et s'oppose à l'organisation de l'industrie musicale acceptée par les « artistes intégrés » qu'étaient devenus les musiciens rock.

La musique punk est née simultanément aux États-Unis et en Angleterre, au milieu des années 1970. On y rencontre des courants multiples, mais il ne peut être question de rendre compte ici de cette complexité. Je voudrais simplement présenter ce qui est souvent appelé *punk spirit* ou *DIY punk ethic*. Cette utopie célèbre l'autoproduction, l'autosuffisance, la capacité à produire soi-même, sans l'aide de spécialistes, en contournant les *gatekeepers* de l'industrie musicale. Un slogan résume l'esprit DIY : « Si vous vous ennuyez, faites quelque chose. Si vous n'aimez pas la façon dont les choses sont faites, agissez pour que cela change, soyez créatif, positivez, tout le monde peut le faire⁸⁸. » Les deux principales valeurs des groupes punk sont l'authenticité et l'autonomie. Il s'agit d'autoproduire sa musique, de réaliser ses enregistrements dans sa cave ou son garage, mais aussi de rendre sa musique la plus accessible possible, grâce à des concerts gratuits ou très bon marché. Les enregistrements sont proposés sur cassette magnétique, organisant ainsi une culture du partage qui contourne la distribution discographique. Les fans envoient une cassette vierge et une enveloppe, et reçoivent l'enregistrement. Le mouvement punk s'appuie sur des fanzines, qui sont des moyens de légitimation et de promotion, mais aussi sur des supports de production graphique originale permettant à ceux qui ne font pas de musique de s'exprimer. Là aussi, la reproduction est artisanale. Les groupes punk britanniques sont souvent issus des classes populaires et s'inscrivent dans une sous-culture beaucoup plus large qui s'exprime dans les messages à tonalité anarchiste présents dans les textes des chansons, ainsi que dans la danse, la mode, les coiffures, les tatouages⁸⁹... Cette sous-culture a ses propres espaces (squats, cafés où se produisent les groupes), ses événements : concerts du week-end, manifestations parfois violentes. Elle cherche à s'opposer à la culture bourgeoise, est farouchement individualiste et incite beaucoup moins à la coopération que la culture hippie ou hacker.

UNE ALTERNATIVE À LA PRODUCTION INDUSTRIELLE DE MUSIQUE

Aux États-Unis, le groupe américain punk rock Fugazi, plus tardif, a été l'un des chefs de file d'une pratique collective qui a voulu lancer une voie alternative, anticapitaliste à la production musicale. Le groupe assure lui-même l'organisation de ses tournées, en proposant des prix d'entrée très bas, et l'enregistrement de ses disques. Le chanteur du groupe, Ian MacKaye, crée le label Dischord Records, qui édite le groupe et bien d'autres. En 1989, il accompagne un disque de compilation d'un livret intitulé « You Can Do It », qui fournit de précieux conseils pour organiser des concerts et produire des disques. Le DIY est ainsi un élément essentiel d'une culture punk « qui se présente comme un processus d'*empowerment*⁹⁰ ». Pour Fabien Hein, certains punks sont réellement parvenus à lancer une économie alternative qui correspond bien au mode de vie qu'ils veulent promouvoir.

À l'origine du mouvement punk, le DIY était, avant tout, une nécessité, dans la mesure où ces groupes étaient trop marginaux pour intéresser l'industrie du disque. Mais, par la suite, l'autoproduction est devenue un choix conscient (« *DIY not EMI* » – par allusion à la célèbre major), facilité par la réduction des coûts d'enregistrement et de production. Naît ainsi un véritable « *entrepreneuriat punk* »⁹¹, qui s'appuie sur des clubs locaux (proches de nos « maisons des jeunes et de la culture »)⁹² permettant de répéter, de donner de petits concerts et d'enregistrer. Les fanzines comme *Maximumrocknroll* vont participer à l'élaboration de cette nouvelle forme musicale. Ce dernier joua un rôle essentiel aux États-Unis dans la publicisation et la défense des groupes punk indépendants. Ces rédacteurs étant bénévoles, le magazine a pu réinvestir ses profits dans des projets musicaux indépendants et notamment dans l'Alternative Music Foundation, située dans la baie de San Francisco⁹³. Un groupe renommé comme Fugazi n'est pas resté indépendant par défaut, mais par choix. Il refuse les propositions alléchantes des grands labels, afin de rester indépendant. Il s'agit toutefois d'une position plutôt minoritaire. Les autres groupes sont finalement entrés dans les circuits intégrés de l'industrie musicale.

Ces deux voies correspondent à deux projets artistiques différents. Les tenants de la deuxième vague DIY américaine sont prêts à accueillir, à aider d'autres groupes et à transmettre leur savoir-faire. Ils choisissent « la coopération plutôt que la concurrence » et la quête personnelle du succès⁹⁴. Comme leurs prédécesseurs hippies, ils s'investissent dans un projet de vie autonome, dans un espace spécifique de pratiques artistiques. Ian MacKaye a un rapport à la musique qui est finalement

proche de celui des romantiques. Pour lui, « la musique est une fin en soi », elle n'est pas « un moyen pour faire de l'argent »⁹⁵. Il y a néanmoins chez lui une vraie contradiction entre sa volonté d'œuvrer pour la démocratisation de la musique, de permettre à de nouveaux amateurs de jouer pour le plaisir, d'aider les nouveaux arrivants qui veulent produire des disques, et celle de s'investir au maximum dans la création pour tenter d'atteindre l'excellence musicale.

Ceux qui s'engagent dans la collaboration avec l'industrie du disque revendent, au contraire, une division du travail qui leur donne plus de temps pour la musique, les moyens financiers pour accéder à des studios d'enregistrement de grande qualité, pour organiser des tournées internationales. Ils cherchent à progresser dans leur carrière de façon standard, en se distinguant complètement des groupes amateurs. Ils souhaitent devenir de vrais professionnels, voire des stars. Ils rentrent dans une concurrence à tous crins avec les autres groupes punk. Ils cherchent non seulement l'argent, comme les en accuse MacKaye, mais aussi le succès et la réputation⁹⁶.

Il y a donc un authentique projet alternatif, anticapitaliste, chez certains groupes punk qui va au-delà de la musique et se diffuse, à travers les fanzines, dans le monde de l'écriture et du graphisme. D'autres groupes, au contraire, ont évolué de la marginalité à l'intégration dans une industrie qu'ils ont su renouveler en lui apportant de nouvelles perspectives musicales. Ils considèrent que le marché est le seul instrument de mesure du succès, aucune autre instance ne pouvant évaluer la qualité de leur musique. Mais, en définitive, la recherche de l'excellence des uns a, malgré tout, des liens de parenté avec la volonté concurrentielle des autres. Les deux voies du mouvement punk partagent, finalement, le même individualisme, la même volonté d'être entrepreneur de soi-même, le projet de s'investir totalement dans une passion pour devenir des professionnels d'un nouveau type.

Le mouvement punk s'est donc structuré autour de trois types de pratiques : l'amateurisme le plus rudimentaire issu du skiffle ; le DIY et la recherche de l'excellence dans un circuit alternatif ; l'entrée dans le marché industriel de la musique de masse. Dans ce dernier cas, l'itinéraire punk a permis à des amateurs issus des classes populaires d'accéder aux institutions dominantes de la musique.

LES UTOPIES DU FAIRE

Les coopératives de William Morris et de Gustav Stickley, ainsi que les communes hippies, furent les premiers espaces de l'utopie du faire. Les hackers ont créé des espaces analogues, comme Noisebridge à San Francisco. L'Alternative Music Foundation joua le même rôle pour les punks. Ces espaces peuvent être temporaires, comme le Homebrew Computer Club pour les premiers bidouilleurs de la micro-informatique, ou virtuels, comme la communauté Debian. Ces lieux mettent l'utopie à l'épreuve, en développant des productions alternatives, en élaborant et en précisant les bonnes pratiques, en fixant les règles communes de collaboration⁹⁷. Mais cette mise en acte de l'utopie fait apparaître de multiples contradictions, qui vont provoquer une transformation des utopies initiales. William Morris voulait promouvoir un travail artisanal non aliéné, créateur, et simultanément produire un art à bas prix accessible à tous. Un siècle plus tard, Steve Wozniak souhaite lancer une informatique pour le peuple à travers une coopération ouverte entre *hobbyists*, mais simultanément il crée avec Steve Jobs une société commerciale qui gardera jalousement ses secrets de fabrication. Pour sortir de leurs contradictions, les projets utopiques sont amenés à bifurquer. Stickley produit un art réellement démocratique mais introduit la mécanisation et met en place une division du travail. De son côté, Wozniak abandonnera la voie commerciale d'Apple pour se consacrer à l'évangélisation des jeunes sur les bienfaits de l'informatique. L'histoire des logiciels libres voit également apparaître une autre bifurcation entre ceux qui, comme Richard Stallman, tentent de construire une économie alternative du logiciel libre et ceux qui, avec l'Open Source Initiative, veulent simplement promouvoir au sein des entreprises une autre façon d'écrire des logiciels. De même, certains punks, comme Ian MacKaye, souhaitent développer un circuit musical alternatif, alors que d'autres cherchent à accéder aux grands labels par une voie détournée.

Ainsi, les utopies du faire ne définissent pas une nouvelle façon de travailler qu'il conviendrait simplement de mettre en œuvre par la suite. Elles offrent des ressources à des acteurs qui, pour développer leur projet, vont les mobiliser de multiples façons, parfois profondément différentes. Elles constituent une culture commune qui va bien au-delà des socialistes utopiques, des hippies ou des punks et se trouve au cœur des différentes formes de *do it yourself* et de l'informatique contemporaine. Les

informaticiens de la Silicon Valley valorisent l'excellence (le *hack*), l'invention libre, la coopération horizontale. Le groupe Fugazi veut atteindre l'excellence musicale.

L'utopie socialiste de William Morris et les utopies contemporaines du faire ont suivi des itinéraires fort différents. La première va du socialisme utopique refusant l'aliénation du travail capitaliste à la définition d'un nouveau projet artistique. Les secondes prennent racine dans l'autoproduction hippie et sa quête de la perfection *high-tech* pour définir une nouvelle façon de faire qui détruit la frontière entre travail et loisirs et simultanément recherche l'excellence.

Les utopies du faire contemporaines ne cherchent pas, comme William Morris, à retrouver des modes de production anciens ; elles sont au contraire attirées par les nouveautés technologiques. Elles souhaitent tisser des liens avec le monde universitaire et capter les connaissances et les compétences qui en découlent. L'histoire des hackers et des *makers* illustre fort bien ce processus. La rencontre entre leurs utopies et l'innovation technologique donne ainsi à cette dernière une nouvelle légitimité.

LES NOUVEAUX MODES D'ENGAGEMENT DANS LE FAIRE

Les utopies hippie, hacker, *maker* et punk balisent une nouvelle forme d'engagement dans le travail qui rompt avec le travail salarié et propose des formes d'autoproduction alternative. Les nouvelles utopies du faire estiment que l'individu, quelle que soit sa place, peut se réinventer lui-même à travers l'ensemble de son activité et appellent à une activité vraiment créatrice. Elles proposent un modèle alternatif au travail salarié qu'on peut caractériser par cinq éléments : travail complet, plaisir de faire, collaboration auto-organisée, modèle de création libre, articulation avec le marché.

1. Il s'agit d'un *travail complet*, sans réelle division du travail. Les tâches sont réalisées intégralement. Elles sont décidées par celui qui les réalise. Contrairement au travail salarié, l'activité est auto-organisée.

2. L'individu ne sépare plus le travail et le loisir. Il s'investit à fond dans son activité. Il recherche avant tout le *plaisir de faire*, qui se combine souvent avec la recherche du beau. Plaisir et esthétique doivent être associés. Comme pour John

Dewey, il est nécessaire d'associer le travail et l'art. La recherche esthétique n'est pas réservée aux musiciens ; elle est aussi présente chez les développeurs de logiciels ou les réalisateurs d'objets techniques.

3. L'activité n'est pas réalisée de façon solitaire. L'individu s'appuie sur des *collaborations librement organisées*, selon un modèle d'organisation en réseau, accessible à tous et structuré sous forme de communauté d'intérêts. Les règles collaboratives sont définies par les acteurs eux-mêmes.

4. Les connaissances produites (logiciels, méthodes de production, etc.) et les biens culturels réalisés (textes, musique, vidéo, etc.) sont des biens communs accessibles à tous. Ils circulent librement. Le modèle fermé de la propriété intellectuelle est remis en cause par un *modèle ouvert de production*.

5. Ce modèle de la production alternative accorde une place importante au non-marchand, mais ne refuse toutefois pas le marché : il s'articule avec lui. En ce sens, il est différent du travail autonome défendu par André Gorz, exposé au premier chapitre. Dans les utopies du faire, on peut soit s'accommoder du *marché*, soit le valoriser. Il est possible de chercher à professionnaliser ses passions.

LES UTOPIES DU FAIRE : UNE NOUVELLE IDÉOLOGIE QUI RENFORCE LA CULTURE NUMÉRIQUE

Dans ses réflexions sur l'utopie, Paul Ricœur a justement célébré la fonction subversive de cette dernière, qui rend possible d'imaginer un monde différent. L'utopie en acte permet d'expérimenter ce nouveau monde dans des espaces limités. Quand ces expérimentations acquièrent une forte notoriété, elles sortent des espaces hétérotopiques pour devenir accessibles au plus grand nombre. L'utopie se transforme alors en une idéologie qui légitime les nouvelles manières de faire. Elle devient un élément identitaire commun⁹⁸. C'est ce qui s'est passé avec les nouvelles utopies du faire. Travailler de façon autonome et complète, chercher avant tout le plaisir de faire, associer travail et loisir, s'organiser librement en réseau de pair à pair (*peer to peer*), proposer à tous sur des plateformes le fruit de son travail libre, considérer que les connaissances et la production intellectuelle font partie d'un patrimoine commun et peuvent être accessibles à tous : toutes ces idées se sont largement répandues dans nos

sociétés, bien au-delà des utopistes du faire. Le manifeste du mouvement *maker*, publié en 2013, est une bonne illustration de ce basculement dans l'idéologie⁹⁹. L'auteur – qui dirige la société TechShop, proposant des clubs marchands pour les *makers* selon le principe des clubs de sport – y célèbre la créativité, le partage, le plaisir de faire, les communautés de pratique, l'innovation libre... Mais il serait faux de considérer qu'il s'agit là d'un simple dévoiement des utopies du faire. Quand ces utopies basculent du côté de l'idéologie, elles deviennent réellement légitimes et font partie d'une nouvelle culture commune. Le manifeste du mouvement *maker* a ainsi un rôle analogue à ceux du festival Burning Man fréquenté par les ingénieurs de Google ou du plaidoyer du patron de Facebook sur « la voie des hackers ».

J'ai déjà eu l'occasion de montrer que, quand internet est passé du monde universitaire expérimental à celui du grand public, il a en quelque sorte emporté avec lui son image initiale de dispositif d'échange et de coopération entre égaux provenant du monde académique¹⁰⁰. Le même phénomène se retrouve dans le monde d'aujourd'hui, où les utopies en acte du faire sont associées à la culture numérique.

-
1. Michel FOUCAULT, « Des espaces autres » (1984), in *id.*, *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, 1994, t. 4, p. 752-762.
 2. Ceux qui pratiquent l'autofabrication avec les outils numériques.
 3. Équivalent britannique de l'Art nouveau.
 4. William MORRIS, « L'art en ploutocratie » (1883), in *id.*, *L'Art et l'Artisanat* (1889), Paris, Rivages, 2011, p. 67.
 5. William MORRIS, « The Beauty of Life », discours devant la Society of Arts and School of Design de Birmingham, 19 février 1880. (Sauf mention contraire, c'est l'auteur qui traduit.)
 6. Cette *Red House* est non seulement le résultat de son travail, mais constitue aussi un modèle du style Arts & Crafts.
 7. Michel RÉMY, « La perspective prélapsarienne de William Morris », *Revue française de civilisation britannique*, vol. 13, n^o 1, 2004, p. 127.
 8. Pour une analyse contemporaine du lien entre art et travail, cf. Pierre-Michel MENDER, *Portrait de l'artiste en travailleur. Métamorphoses du capitalisme*, Paris, Seuil, 2002.
 9. William MORRIS, « L'art, idéal socialiste » (1891), in *id.*, *L'Art et l'Artisanat*, *op. cit.*, p. 98.
 10. William MORRIS, *News from Nowhere* (1890), Londres, Penguin Books, 1986, p. 86.
 11. W. MORRIS, « L'art, idéal socialiste », chap. cité, p. 99.

12. William MORRIS, « L'art et l'artisanat d'aujourd'hui » (1889), in *id.*, *L'Art et l'Artisanat*, *op. cit.*, p. 37-38.
13. *Ibid.*, p. 64.
14. William Morris écrit ainsi : « Le meilleur artiste est toujours un ouvrier, le plus humble des ouvriers est un artiste » (« L'art en ploutocratie », essai cité).
15. Le projet utopique de Morris ne réussit pas à dépasser la critique de Marx : « Certes, le travail produit des merveilles pour les riches, mais le dénuement pour l'ouvrier » (K. MARX, *Économie et philosophie*, *op. cit.*, p. 60).
16. Paul GREENHALGH, « The History of Craft », in Peter DORMER (dir.), *The Culture of Craft*, Manchester, Manchester University Press, 1997, p. 35.
17. Après la Première Guerre mondiale, les fondateurs du Bauhaus signalèrent l'influence de Morris sur leur mouvement.
18. Charles Leland, qui dans les années 1870 étudia sous la direction de William Morris, fonda ainsi en 1881 une *industrial art school* à Philadelphie.
19. Les premiers numéros de la revue furent très largement écrits et conçus par Irène Sargent, professeur à l'université de Syracuse et très bonne connaissance du mouvement Arts & Crafts et du travail de Morris. Elle fut en quelque sorte le mentor de Stickley. Et parfois son *ghostwriter*. La revue atteint, en 1910, au sommet de sa diffusion, vingt-deux mille cinq cents abonnés issus des classes moyennes.
20. « Foreword », *The Craftsman*, octobre 1901, p. I-II.
21. Samuel HOWE, « A Visit to the Workshops of the United Crafts at Eastwood », *The Craftsman*, octobre 1902, p. 60.
22. Mary-Ann SMITH, *Gustav Stickley : The Craftsman*, Toronto, General Publishing Company, 1992, p. 31.
23. Gustav STICKLEY, « The Colorado Desert and California », *The Craftsman*, juin 1904, p. 253.
24. William MORRIS, « Art or no Art : Who Shall Settle It ? », *The Craftsman*, mai 1904, p. 184. En 1903, la revue avait également republié un autre texte de Morris intitulé « Work in a Factory as It Might Be » (1884).
25. Gustav STICKLEY, « Als Ik Kan », *The Craftsman*, septembre 1905, p. 835.
26. Gustav STICKLEY, « The Use and Abuse of Machinery, and Its Relation to the Arts and Crafts », *The Craftsman*, novembre 1906, p. 205.
27. Frank LLOYD WRIGHT, « The Art and Craft of the Machine », discours devant la Chicago Arts and Crafts Society, 6 mars 1901.
28. L'itinéraire de Stickley est l'inverse de celui de l'artiste socialiste anglais. Ce n'est pas par la réflexion qu'il a défini son style, mais par son expérience de fabricant de mobilier.
29. Gustav STICKLEY, « Thoughts Occasioned by an Anniversary : A Plea for a Democratic Art », *The Craftsman*, octobre 1904, p. 53.
30. Gustav Stickley a fait faillite en 1915 et a arrêté la publication de *The Craftsman* en décembre 1916.
31. David GAUNTLETT, *Making Is Connecting*, Cambridge, Polity Press, 2012 ; Michel LALLEMENT, *L'Âge du faire. Hacking, travail, anarchie*, Paris, Seuil, 2015.

32. Cité par Fred TURNER, *Aux sources de l'utopie numérique. De la contre-culture à la cyberculture : Stewart Brand, un homme d'influence*, Caen, C & F, 2012. Notons qu'au milieu des années 1970 ces communautés s'étaient très largement effondrées.
33. *Whole Earth Catalog*, automne 1969.
34. *Whole Earth Catalog*, automne 1968 et printemps 1969.
35. Richard BRAUTIGAN, « Loving Grace Cybernetics », in *id.*, *The Pill Versus the Springhill Mine Disaster*, New York (N. Y.), Dell-Laurel, 1973.
36. Un catalogue voisin, lancé en France en 1975 et intitulé *Le Catalogue des ressources*, intègre bien dans son titre l'idée qu'il s'agit d'une encyclopédie proposant des ressources pour l'autoproduction. Le premier tome comprenait quatre chapitres : « Nourriture », « Vêtement », « Transport », « Habitat ».
37. Stewart BRAND, « Personal Computers », *The CoEvolution Quarterly*, été 1975, p. 136.
38. Stewart BRAND, « Point the Institution : Verbal Snapshots from the Last Quarter Century », *Whole Earth Review*, mai 1985.
39. On pourrait traduire ce nom par « Club d'amateurs réalisant des ordinateurs chez eux ».
40. Steven LEVY, *Hackers : Heroes of the Computer Revolution*, New York (N. Y.), Dell, 1985, p. 172. Steve Wozniak, l'un des deux fondateurs d'Apple, continuera longtemps à partager cette idée. À l'occasion d'un grand festival rock qu'il sponsorise en 1982 (soit cinq ans après la création de sa compagnie informatique), il projette sur l'écran au fond de la scène un message similaire : grâce au micro-ordinateur, « nous avons une chance de remettre l'information entre les mains du peuple comme jamais auparavant » (cité par Langdon WINNER, *The Whale and the Reactor*, Chicago (Ill.), University of Chicago Press, 1986, p. 110).
41. S. LEVY, *Hackers*, *op. cit.*, p. 214.
42. Cf. Allucquere Rosanne STONE, « Will the Real Body Please Stand Up ? Boundary Stories about Virtual Cultures », in Michael BENEDIKT (dir.), *Cyberspace : First Steps*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1991, p. 90.
43. Sur le rôle de la contre-culture dans le développement du micro-ordinateur et d'internet, cf. John MARKOFF, *What the Dormouse Said : How the Sixties Counterculture Shaped the Personal Computer Industry*, New York (N. Y.), Penguin Book, 2006 ; Patrice FLICHY, *L'Imaginaire d'internet*, Paris, La Découverte, 2001. Sur le rôle de Stewart Brand et du *Whole Earth Catalog*, cf. Fr. TURNER, *Aux sources de l'utopie numérique*, *op. cit.*
44. Fr. TURNER, « Burning Man at Google... », art. cité, p. 89.
45. Sur ce point, cf. Nicolas AURAY, « De Linux à Wikipedia : régulation des collectifs de travail massivement distribués », in Francis JUTAND (dir.), *L'Évolution des usages et des pratiques numériques*, Limoges, FYP, 2009.
46. S. LEVY, *Hackers*, *op. cit.*, p. 23.
47. Mathieu TRICLOT, « Jouer au laboratoire », *Réseaux*, n° 173-174, 2012, p. 190-191.
48. S. LEVY, *Hackers*, *op. cit.*, p. 39.
49. Expression de Ted Nelson, citée par Fr. TURNER, *Aux sources de l'utopie numérique*, *op. cit.*, p. 223.

50. Mille trois cents pour Linux, mille pour Debian (Sébastien BROCA, *Utopie du logiciel libre. Du bricolage informatique à la réinvention sociale*, Neuvy-en-Champagne, Le Passager clandestin, 2013, p. 82 et 85).
51. Pekka HIMANEN, *L'Éthique hacker et l'Esprit de l'ère de l'information*, Paris, Exils, 2001.
52. *Ibid.*, p. 25.
53. *Ibid.*, p. 147.
54. Stefan MERTEN, « Logiciel libre et éthique du développement de soi », *Multitudes*, n^o 8, avril 2002, p. 188-199.
55. « Form S-1 Registration Statement, Facebook, Inc », n^o 333, United States Securities and Exchange Commission, 1^{er} février 2012, p. 69, cité par Benjamin LOVELUCK, *Réseaux, libertés et contrôle. Une généalogie politique d'internet*, Paris, Armand Colin, 2015, p. 145.
56. E. Gabriella COLEMAN, *Coding Freedom : The Ethics and Aesthetics of Hacking*, Princeton (N. J.), Princeton University Press, 2013, p. 13.
57. Johan SÖDERBERG, *Hacking Capitalism : The Free and Open Source Software Movement*, New York (N. Y.), Routledge, 2008, p. 18.
58. E. G. COLEMAN, *Coding Freedom*, *op. cit.*, p. 210.
59. *Ibid.*, p. 117.
60. Sur la gouvernance de Debian, cf. E. G. COLEMAN, *Coding Freedom*, *op. cit.*, chap. 4 ; N. AURAY, « De Linux à Wikipedia... », chap. cité.
61. Yochai BENKLER, *La Richesse des réseaux. Marchés et libertés, à l'heure du partage social*, Lyon, PUL, 2009, p. 35.
62. *Ibid.*, p. 38.
63. *Ibid.*, p. 161.
64. *Ibid.*, p. 195.
65. *Ibid.*, p. 334.
66. Je reviendrai longuement sur ce point dans le dixième chapitre.
67. En réalité, les *geeks* sont plus proches des bricoleurs que des hackers. Ils veulent « comprendre comment cela marche », « découvrir ce qui se fait ».
68. Dans un texte fameux, Eric Raymond oppose le nouveau mode de travail des hackers, le « bazar », à celui des grandes organisations hiérarchisées, la « cathédrale » (« The Cathedral and the Bazaar », FirstMonday.org, 2 mars 1998).
69. *New Hacker's Dictionary*, 3^e éd., Cambridge (Mass.), MIT Press, 1996, art. « Hacker ».
70. L'idée d'un *open hardware* est lancée en 1997 par Bruce Perens, cofondateur de l'Open Source Initiative. Richard Stallman montre la complexité d'un tel projet mais plaide, en 1999, pour que celui-ci soit bien libre (« On "Free Hardware" », LinuxToday.com, 22 juin 1999).
71. Tom IGOE et Dan O'SULLIVAN, *Physical Computing : Sensing and Controlling the Physical World with Computers*, Londres, Thomson, 2004.
72. L'extension des pratiques hackers au-delà du logiciel se manifeste également dans le phénomène de la « DIYbio », ou biologie de garage. Sur ce sujet, cf. Morgan MEYER, « Bricoler, domestiquer

- et contourner la science : l'essor de la biologie de garage », *Réseaux*, n^o 173-174, 2012, p. 303-328.
73. MAXIGAS, « HackLabs and Hackerspaces : Tracing Two Genealogies », PeerProduction.net, juillet 2012 ; trad. fr. « Hacklabs et hackerspaces : ateliers partagés de mécanique », *Mouvements*, n^o 79, 2014, p. 49-56.
 74. Cf. John BAICHTAL, *Hack This : 24 Incredible Hackerspace Projects for the DIY Movement*, Indianapolis (Ind.), Que Publishing, 2011.
 75. Étude réalisée par Jarkko Moilanen, citée par M. LALLEMENT, *L'Âge du faire*, op. cit., p. 39-40. Pour les hackers, cf. Gregorio ROBLES, Hendrik SCHEIDER, Ingo TRETKOWSKI et Niels WEBER, « Who Is Doing It ? A Research on Libre Software Developers », Widi.Berlios.de, août 2001.
 76. M. LALLEMENT, *L'Âge du faire*, op. cit., p. 248.
 77. Laboratoire créé dans les années 1980 pour promouvoir l'apport du numérique dans le développement de la communication.
 78. « Media Lab Creates Center for Bits and Atoms with NSF Grant », News.Mit.edu, 28 novembre 2001.
 79. Cf. Neil GERSHENFELD, *When Things Start to Think*, New York (N. Y.), Henry Holt & Co, 2000.
 80. Fabien EYCHENNE, *Fab Lab. L'avant-garde de la nouvelle révolution industrielle*, Limoges, FYP, 2012, p. 14.
 81. Dale Dougherty est considéré comme celui qui a lancé, en 2004, l'expression « web 2.0 », renvoyant à un usage plus large et démocratique du web.
 82. Chris ANDERSON, *Makers. La nouvelle révolution industrielle*, Montreuil, Pearson, 2012, p. 161.
 83. *Ibid.*, p. 86.
 84. Anderson raconte comment un ingénieur chinois a cloné son drone, ainsi que par la suite la communauté des développeurs du logiciel (*ibid.*, p. 145-149).
 85. En France, les pouvoirs publics ont décidé de soutenir ces projets avec l'objectif de faire émerger des nouveaux talents et de développer l'innovation technique. Une étude réalisée par la FING (Fondation internet nouvelle génération) repère une petite centaine d'ateliers de fabrication numérique (*État des lieux et typologie des ateliers de fabrication numérique*, Paris, Ministère de l'Économie, 2014).
 86. Dick HEBDIGE, *Sous-culture. Le sens du style*, Paris, Zones, 2008, chap. 7.
 87. Fabien HEIN, *Do it yourself ! Autodétermination et culture punk*, Congé-sur-Orne, Le Passager clandestin, 2012, p. 62 et 48.
 88. Marcus GRAY, *The Clash : Return of the Last Gang in Town*, Londres, Helter Skelter, 2001, p. 153, cité par Alastair GORDON, « Building Recording Studios whilst Bradford Burned DIY Punk Ethics in a Field of Force », in Zack FURNESS (dir.), *Punkademics*, Brooklyn (N. Y.), Minor Compositions, 2012, p. 109.
 89. Sur la sous-culture punk, cf. D. HEBDIGE, *Sous-culture*, op. cit.
 90. F. HEIN, *Do it yourself !*, op. cit., p. 76 et 54.
 91. L'historien du rock Simon Frith note que la production de rock indépendant a explosé depuis 1977. Cf. Simon FRITH, *Sound Effects : Youth, Leisure and the Politics of Rock'n'Roll*, New York (N. Y.), Pantheon, 1983, p. 155.

92. Pour une description ethnographique du club de Bradford, cf. Alastair GORDON, *The Authentic Punk : An Ethnography of DIY Music Ethics*, DSpace.Lboro.ac.uk, 18 janvier 2005.
93. Cf. Maximumrocknroll.com. Pour un exemple de l'intérêt du magazine pour les projets DIY, cf. « How to Make a Record », Maximumrocknroll.com, janvier 1985.
94. F. HEIN, *Do it yourself !*, op. cit., p. 114.
95. *Ibid.*, p. 123.
96. Sur les tensions entre les deux courants du mouvement punk, cf. Alan O'CONNOR, *Punk Record Labels and the Struggle for Autonomy*, Plymouth, Lexington Books, 2008.
97. Sur Noisebridge, cf. M. LALLEMENT, *L'Âge du faire*, op. cit., chap. 6. Sur Debian, cf. Christophe LAZARO, *La Liberté logicielle. Une ethnographie des pratiques d'échange et de coopération au sein de la communauté Debian*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2008 ; Bernard CONEIN et Sébastien DELSALLE, « Le logiciel libre comme communauté de connaissance : normes épistémiques et normes sociales », in Serge PROULX, Françoise MASSIT-FOLLÉA et Bernard CONEIN (dir.), *Internet, une utopie limitée*, Québec, Presses de l'université Laval, 2005, p. 39-69 ; Nicolas AURAY, « Le sens du juste dans un noyau d'experts Debian et le puritanisme civique », *ibid.*, p. 71-94.
98. Paul RICŒUR, *L'Idéologie et l'Utopie*, Paris, Seuil, 1997. Pour une adaptation de la théorie de Ricœur à l'étude des nouvelles technologies, cf. Patrice FLICHY, « La place de l'imaginaire dans l'action technique », *Réseaux*, n^o 109, 2001, p. 51-73.
99. Mark HATCH, *The Maker Movement Manifesto : Rules for Innovation in the New World of Crafters, Hackers, and Tinkerers*, New York (N. Y.), McGraw-Hill, 2013.
100. P. FLICHY, *L'Imaginaire d'internet*, op. cit.

5.

L'autre travail ordinaire

Une perspective sociohistorique

Les utopies du faire dessinent et expérimentent une forme alternative du travail reprenant le modèle d'un travail artisanal complet et s'appuyant, à l'exception de celle proposée par William Morris, sur les innovations technologiques autonomes et décentralisées : cassettes audio et reprographie pour les punks, technologies numériques pour les hackers et les *makers*. Avant d'examiner dans la partie suivante comment ces utopies vont être remobilisées dans le travail ouvert, il convient de présenter les pratiques ordinaires d'autre travail, celles des passionnés étudiés dans le troisième chapitre, celles que les individus mènent quotidiennement chez eux, sans vouloir construire une alternative radicale au travail dans l'entreprise. J'en ferai ici une brève histoire, en esquissant une anthropologie du faire avant l'émergence du numérique. Nous le verrons, la diversité de ces arts de faire est grande, selon les savoir-faire des individus, leur origine sociale. Deux positionnements majeurs apparaissent face au travail des professionnels. D'une part, les activités de loisir actives (arts et sports amateur, collection, bénévolat) ont tendance à respecter les règles professionnelles ; d'autre part, le *do it yourself* (bricolage, jardinage, cuisine...) se place plutôt à côté du travail professionnel.

Le travail professionnel peut d'abord fixer un cadre de réalisation des activités amateur. Le rapprochement avec le monde professionnel est susceptible de s'organiser de deux façons. Soit l'individu s'engage tellement dans les loisirs que

l'activité finit par s'autoprofessionnaliser d'elle-même. Soit l'activité amateur est perçue comme une voie d'accès au travail professionnel et noue avec lui des rapports intimes. L'amateurisme permet d'accéder à une professionnalisation espérée de longue date ; il peut être envisagé comme une étape dans une carrière.

À l'inverse, le travail personnel peut vouloir se dégager du carcan des règles professionnelles, chercher à inventer de nouveaux arts de faire, d'autres modes de réalisation, pour le plaisir ou par nécessité. C'est vraiment un autre travail qui se réalise au-dehors, à l'extérieur du cadre professionnel. Si l'on retrouve le *do it yourself* des punks présenté dans le chapitre précédent, ses origines sont bien antérieures : il apparaît dans le premier tiers du xx^e siècle. Mais, à l'instar de la tradition des punks, il se développe plus particulièrement dans les classes populaires. C'est le mode de faire des « gens de peu », mené à côté de l'usine.

Il existe enfin une autre tradition du *do it yourself*, qui est celle de l'autoproduction de son cadre de vie. Il s'agit moins de réaliser autrement que de réaliser des biens par plaisir, pour sa propre consommation, pour construire son propre cadre de vie, afficher une certaine image de soi. Ce bricolage se distingue du précédent par le fait qu'il est pratiqué par différents groupes sociaux et plutôt par les classes moyennes.

Le loisir comme nouveau travail

Les loisirs sont nés dans la bourgeoisie au XIX^e siècle. C'est donc au sein de cette classe sociale qu'on peut repérer comment cette activité peut parfois se transformer en une nouvelle forme de travail. J'examinerai d'abord le cas de la bourgeoisie oisive de la fin du XIX^e siècle, avant de la comparer brièvement à ceux des nouveaux philanthropes de la Silicon Valley et des bénévoles des classes moyennes françaises.

L'OISIVETÉ DES CLASSES SUPÉRIEURES : UN TRAVAIL

Je voudrais montrer qu'une vie orientée uniquement vers les loisirs est susceptible de se transformer en un nouveau type de travail. Ainsi, des personnes qui sont totalement en dehors du monde du travail peuvent se reconstruire une vie de travail. Suivant la tradition de l'aristocratie de l'Ancien Régime, les riches rentiers de la fin du XIX^e siècle passent de longs moments à hanter les lieux de villégiature, les réceptions, et à fréquenter les spectacles. La consommation est ostentatoire, le luxe est exhibé et chacun peut gaspiller son temps comme bon lui semble. Cette *leisure class* décrite par Thorstein Veblen a souvent été considérée comme le modèle de l'oisiveté des classes dominantes¹. C'est bien sûr un mode de vie qui permet d'afficher son « non-travail », mais qui reste confronté à la vacuité des journées. En fait, une bonne partie de la bourgeoisie marquée par l'éthique protestante réproouve profondément cette oisiveté. Ces bourgeois austères gèrent leur temps libre. À côté du travail d'administration et de développement de « leurs affaires », ils orientent souvent le

temps qui leur reste vers le loisir, mais un loisir où l'on occupe au mieux ses talents et ses capacités. Et ainsi, comme le note Alain Corbin, « nombre d'activités permises à l'homme cultivé par la disponibilité de son temps ont été progressivement assimilées au travail² ». L'activité du collectionneur, archétype du loisir des classes dirigeantes, constitue un cas intéressant de ce loisir qui se transforme en travail. Dans le Paris de la fin du XIX^e siècle, Édouard André et son épouse, Nélie Jacquemart, offrent un bon exemple du travail des collectionneurs. Ils achètent de façon systématique des peintures classiques, visitent des marchands d'art, s'entourent des conseils de conservateurs et d'historiens ; ils font construire parallèlement un hôtel particulier pour présenter leurs riches collections. Mais ils ne sont pas les seuls à transformer leur loisir en travail. De même, l'écriture littéraire est devenue un travail intellectuel, et les femmes de la bourgeoisie qui développent des activités charitables font, avant la lettre, du « travail social ». On peut alors estimer avec Adeline Daumard, qui a étudié l'oisiveté aristocratique et bourgeoise à cette époque, que « l'antagonisme serait moins entre travail et loisir, activité et oisiveté, qu'entre stérilité et création, satisfaction de la tâche accomplie et amertume quand l'effort paraît vain³ ». Dans ce XIX^e siècle qui voit donc apparaître le loisir, la frontière entre loisir et travail est donc loin d'être totalement étanche. Tout un pan des loisirs de « qualité » évolue vers le travail.

Cette transformation de l'oisiveté en travail se retrouve également dans l'évolution du hobby dans la bourgeoisie américaine. Steven Gelber s'est intéressé aux origines de cette activité. Au début du XIX^e siècle, le mot *hobby* renvoie à la notion de plaisir ou d'attrait⁴. Petit à petit, il va essentiellement concerner des occupations qui relèvent du loisir ou du travail, mais qui impliquent un fort engagement : c'est donc l'opposé du désœuvrement.

LES PROFESSIONNELS DE LA PHILANTHROPIE

La transmutation de l'oisiveté en travail peut également être constatée à l'époque contemporaine. Les milliardaires américains qui ont fait fortune dans la nouvelle économie s'investissent fortement dans le bénévolat. Mais, contrairement aux capitalistes du début du XX^e siècle qui avaient créé des fondations et ne les géraient

pas eux-mêmes, les nouveaux milliardaires dirigent eux-mêmes leur fondation. Dans une étude sur ces nouveaux philanthropes de la Silicon Valley, Marc Abélès montre que ces nouveaux riches qui ont été « les meilleurs pour faire de l'argent » peuvent maintenant être « les meilleurs pour faire le bien »⁵. Pour ce faire, il s'agit non seulement de donner de l'argent, mais aussi de donner de son temps. Les nouveaux philanthropes sont présents dans leur fondation, y apportent leurs compétences en gestion ou en collecte de fonds et développent dans ce domaine la même inventivité que dans les start-up qu'ils ont créées. Ils évaluent l'impact qu'ont eu leurs dons et, pour ce faire, conçoivent des instruments de mesure qui permettront de sélectionner les projets à retenir. Les nouveaux philanthropes souhaitent, en définitive, gérer leur fondation comme leurs sociétés. Le monde de la charité doit être organisé de façon aussi efficace que celui de l'entreprise. Il faut « faire prévaloir une dynamique de la performance au sein du tiers-secteur »⁶. Bill Gates est l'exemple le plus emblématique de ces nouveaux rentiers très actifs qui se consacrent entièrement à leur activité philanthropique. Cependant, bien des cadres dirigeants des entreprises de l'informatique agissent de même.

LE NOUVEAU TRAVAIL DU BÉNÉVOLE

À côté des nouveaux riches californiens, il existe bien d'autres figures du bénévole, mais celles-ci ont toujours le même lien au travail. Les bénévoles issus des classes moyennes françaises qui s'investissent dans le Samu social, observés par Alexandra Bidet, ont le même désir d'efficacité au Samu qu'au travail. Certes, l'activité du bénévole est différente de celle de son travail salarié, puisqu'elle se réalise dans d'autres cercles sociaux ; néanmoins, elle n'est pas affranchie des contraintes qu'il faut réussir à maîtriser. L'individu s'interroge là aussi sur les résultats de son action mais, en même temps, le bénévolat crée un décalage dans l'activité qui permet de s'ouvrir à l'inattendu, de découvrir autre chose, de retrouver « une façon heureuse d'utiliser ses facultés » et de nouer des contacts avec son environnement⁷. Finalement, le bénévole réalise ainsi un travail de redéfinition de soi. Le bénévolat est à la fois un travail et une césure par rapport au travail. Chez les retraités, le bénévolat peut se substituer à l'activité professionnelle tout en la

prolongeant et, au fur et à mesure de la retraite, il remplacera complètement les petites activités professionnelles qui avaient été maintenues⁸. On constate d'ailleurs que le bénévolat régulier est plus développé chez les jeunes retraités que chez les actifs⁹.

SE MESURER AU TRAVAIL DES PROFESSIONNELS

Ce modèle d'une activité de loisir se rapprochant d'un travail professionnel n'est pas réservé aux collections et au bénévolat ; il est également présent dans les activités amateur, artistiques ou sportives. En matière d'excellence, les cadres de référence des amateurs sont ceux des professionnels. Leurs activités sont organisées selon des rythmes réguliers, analogues à ceux des pros. Le sportif amateur s'entraîne bien souvent de façon hebdomadaire. Le choriste ou le comédien amateur participe à des répétitions selon la même fréquence. Aussi, certains sociologues voient là une professionnalisation des loisirs¹⁰. Robert Stebbins, spécialiste canadien des « *serious leisure* », met au cœur de sa réflexion sur les amateurs un système qui articule professionnel, amateur et public¹¹. Il présente de manière originale les liens qui associent ces trois groupes dans le domaine des pratiques culturelles et du sport. Les amateurs forment souvent un public régulier et fidèle des spectacles professionnels. Ils ont développé une expertise qui leur permet d'apprécier et de juger la performance des artistes ou des sportifs qu'ils regardent : remarquer une fausse note lors d'un concert, une erreur d'arbitrage lors d'un match de foot. Les professionnels côtoient également les amateurs au sein des institutions de formation. Ils sont les formateurs des conservatoires de musique, les entraîneurs des clubs de sport. Ils participent directement à des tournois de golf ou de tennis, à des concerts vocaux ou à certains spectacles de théâtre. Lors de ces représentations, si le public est souvent incapable de distinguer professionnels et amateurs, en revanche les uns et les autres vivent l'expérience très différemment. Les amateurs sont essentiellement attachés au processus qui leur permet d'améliorer leurs compétences et de réaliser un spectacle de qualité. Les professionnels s'intéressent eux au produit final : un spectacle. Ils acceptent souvent d'y participer « faute de mieux ». En attendant un engagement plus valorisant, ils continuent à jouer¹². La collaboration avec les amateurs est aussi appréciée de ces artistes dénommés « francs-tireurs » par Howard Becker. Il s'agit

d'artistes ayant suivi un cursus standard qui décident de rompre avec les conventions du monde de l'art officiel, donc avec les « artistes intégrés ». Ils ouvrent le champ des possibles, tout en se marginalisant. Ils doivent alors se créer un réseau de coopération parallèle. Ils peuvent le constituer en s'appuyant sur des amateurs qui n'ont pas reçu de formation standard.

Mais la domination symbolique des « artistes intégrés » ou « francs-tireurs » n'est pas totale. Il y a aussi, pour Becker, des amateurs qui sont extérieurs au monde de l'art¹³. Tout d'abord, l'art populaire correspond à des pratiques ordinaires qui ne sont pas considérées comme de l'art : réaliser un dessus-de-lit en patchwork, pratiquer la dernière danse à la mode. Ces pratiques se font bien dans un cadre collectif mais elles n'ont rien à voir avec la division du travail artistique et les chaînes de coopération dans lesquelles s'inscrivent les « artistes intégrés ». L'apprentissage s'effectue au sein de la famille ou des amis, sans référence extérieure. On a là une pratique amateur qui s'inscrit dans une communauté locale sans aucun lien avec le monde professionnel. Les « artistes naïfs », eux aussi, ignorent tout du monde de l'art, les savoirs, les savoir-faire et les œuvres de référence. Mais, contrairement aux artistes populaires, ils n'appartiennent à aucune communauté locale. Ils sont totalement indépendants et ne respectent aucune convention. Ce sont des solitaires ressemblant aux auteurs d'art brut qui, comme l'écrit un historien de l'art, « ne veulent rien recevoir de la culture et ne veulent rien lui donner¹⁴ ». « Artistes populaires » et « artistes naïfs » sont complètement extérieurs au monde de l'art, n'y sont pas reconnus, et leurs œuvres restent invisibles. Toutefois, quelques rares spécimens de leur travail atteindront la notoriété artistique si des conservateurs de musée d'« arts populaires » ou d'« art brut » le découvrent. Cependant, ces artistes ne souhaitaient pas cette évolution vers la professionnalisation, qui a été initiée par les spécialistes du monde de l'art.

Dans certaines pratiques nouvelles ou non légitimes, les pratiquants sont tous amateurs. Ce sont des « marginaux tranquilles » (*quietly disaffiliated*), pour reprendre l'expression d'Erving Goffman, qui classait les amateurs parmi les déviants sociaux¹⁵. Certains d'entre eux vont, un jour, être considérés comme des professionnels. Cela a été le cas des musiciens de jazz et plus récemment des disc-jockeys ou des rappeurs. Se dessinent ainsi des carrières qui conduisent certains amateurs à connaître une situation de professionnel : on parle alors de « pro-am ». Cette capacité des amateurs à mieux comprendre les possibilités d'un art nouveau était bien décrite par Roland

Barthes à propos de la photographie. Ce dernier estime, en effet, que l'amateur a bien mieux compris que le professionnel l'essence de la photographie : « l'irruption du privé dans le public ». « D'ordinaire, écrit-il, l'amateur est défini comme une immaturation de l'artiste : quelqu'un qui ne peut – ou ne veut – se hausser à la maîtrise d'une profession. Mais, dans le champ de la pratique photographique, c'est l'amateur, au contraire, qui est l'assomption du professionnel. »¹⁶

Le cas du collectionneur illustre bien cette reconnaissance tardive. Sa passion est souvent considérée comme une simple lubie, alors qu'il peut développer des compétences pointues et solitaires qui soudain acquièrent une grande valeur pour d'autres ; il devient alors un amateur éclairé qui va intéresser les professionnels. Prenons l'exemple de cet amateur hollandais qui a réuni, dans son garage, plusieurs centaines de magnétoscopes VHS. Il a collecté la quasi-intégralité des modèles de magnétoscope et présente dans une vidéo les qualités respectives de toutes ses machines¹⁷. Des collectionneurs comme lui ne se contentent pas de montrer leurs collections ; ils ont acquis ainsi une expertise très spécifique qui intéresse, au premier chef, les conservateurs des musées scientifiques et techniques¹⁸.

S'il y a donc bien des liens entre les amateurs et les professionnels, la diversité des passions ordinaires ne peut se réduire à cette tension. Les modes de faire sont multiples. Les amateurs peuvent s'inscrire dans un cadre défini par les professionnels, mais ils sont aussi susceptibles de devenir des outsiders, de choisir leurs propres itinéraires, de ruser pour satisfaire leurs passions, de braconner dans le champ des possibles, de trouver leur voie pour se réaliser. L'amateur peut être solitaire ou appartenir aux mondes de l'art ou du sport. De même, si les amateurs s'investissent fortement dans leur projet, on n'observe pas toujours une « professionnalisation des loisirs », un engagement associatif.

Un travail à côté

Claude Lévi-Strauss oppose, dans *La Pensée sauvage*, le bricoleur au savant et à l'ingénieur : « De nos jours, le bricoleur reste celui qui œuvre de ses mains, en utilisant des moyens détournés par comparaison avec ceux de l'homme de l'art. » Le bricoleur, contrairement à l'ingénieur, n'a pas de projet. « Son univers instrumental est clos, et la règle de son jeu est toujours de s'arranger avec les “moyens du bord”, c'est-à-dire un ensemble à chaque instant fini d'outils et de matériaux hétéroclites », « avec les résidus de construction et de destruction antérieures »¹⁹. Quand il approfondit sa notion, Lévi-Strauss indique ce qui est, en fait, une des caractéristiques de ces arts de faire :

La poésie du bricolage lui vient [au bricoleur] aussi, et surtout, de ce qu'il ne se borne pas à accomplir ou exécuter ; il « parle », non seulement avec les choses [...] mais aussi au moyen des choses : racontant, par les choix qu'il opère entre des possibles limités, le caractère et la vie de son auteur. Sans jamais remplir son projet, le bricoleur y met toujours quelque chose de soi²⁰.

Je ne peux qu'applaudir le Lévi-Strauss chantre de cette poésie du bricolage qui permet la construction de soi. Néanmoins, il m'est difficile de retenir la coupure qu'il établit entre deux sortes d'activité, l'une noble, celle de l'ingénieur, et l'autre dévalorisée, celle du bricoleur. La sociologie de l'activité récuse évidemment cette distinction. Le bricoleur peut bien sûr avoir un projet ; quant à l'ingénieur ou au

savant, la sociologie des sciences et des techniques a largement montré qu'il leur arrivait de se débrouiller avec les moyens du bord²¹. En définitive, le bricolage ne s'oppose pas à la rationalité technique. C'est un autre art de faire qui rompt avec les traditions professionnelles, avec le monde du travail du dedans ; c'est une autre forme de travail qui est simplement en marge.

Dans l'historiographie anglo-saxonne, ce travail en marge apparaît d'abord dans les hobbies. Au cours de la période pré-taylorienne, où la mise au travail des classes populaires reste encore problématique, le patronat britannique de la fin du XIX^e siècle dénonçait ces hobbies qui détournaient le travailleur de son activité professionnelle et le démotivaient. L'engouement pour les hobbies poussait au travail mal fait et à l'absentéisme. Mais, comme le note un historien britannique, cette thèse est loin d'être prouvée, pas plus d'ailleurs que l'hypothèse inverse. Ayant étudié les hobbies des classes populaires, il note que ce serait une erreur de les considérer comme l'archétype du travail idéal. Les hobbies ressemblent au travail et en ont toutes les caractéristiques : ils peuvent être valorisants ou ennuyeux, prolonger le travail ou, au contraire, rompre avec lui²².

Aux États-Unis, avec la crise de 1929, les hobbies populaires, qu'on commence à appeler *do it yourself*, vont prendre, soudain, un nouveau visage. Pour les chômeurs, c'est une solution permettant d'avoir une activité – « un job que vous ne pouvez pas perdre », comme l'écrit un magazine en 1933²³. Le *do it yourself* semble d'abord être un autre travail qui permet d'occuper son temps libre. En effet, pour bien des observateurs, la crise est la conséquence de la surproduction, et il convient donc de diminuer le temps de travail et de valoriser pleinement les loisirs. Les chômeurs, quant à eux, vivent leur situation très différemment. Ils souhaitent compenser l'absence de travail et répondre aux besoins de leur famille en effectuant différents petits boulots. En 1931, on voit ainsi apparaître une « National Homeworkshop Guild » qui se propose de faire réaliser des petits objets en bois par les chômeurs et de les vendre à des institutions charitables. Des sans-emploi essaient également de produire, par eux-mêmes, des objets courants de façon artisanale, mais les coûts de production se révèlent trop élevés et ces micro-entrepreneurs ne réussissent pas à concurrencer la production industrielle. En effet, si la guilde, comme d'autres associations charitables, a aidé à la mise au travail des chômeurs, elle n'est pas capable d'organiser un marché de masse. La transformation d'un autre travail en

activité marchande régulière nécessiterait une médiation qui n'existe pas. Les hobbies peuvent aussi constituer un moyen d'acquérir des compétences mobilisables ensuite, pour trouver un nouveau travail. Cependant, comme le note Steven Gelber, les travailleurs qui ont réussi à transformer leurs hobbies en emploi furent rares ; en revanche, beaucoup de chômeurs ont réinvesti leurs compétences professionnelles dans des activités amateur non marchandes²⁴.

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, alors que le chômage a disparu, on voit apparaître aux États-Unis l'idée de « *profitable hobbies* ». L'objectif est de proposer aux *hobbyists* de vendre leurs productions sur le marché, en vue d'améliorer leurs revenus. Il s'agit de travailler *for fun and profit*²⁵. Contrairement à ce qu'il en était à la suite de la crise de 1929, où l'on estimait que le *do it yourself* pouvait remplacer le travail, dans les représentations de l'après-guerre la frontière entre le travail et le *do it yourself* devient ténue, mais il manque toujours un dispositif de médiation pour accéder au marché.

Ce travail en marge dont je viens de présenter quelques éléments historiques dans le monde anglo-saxon a été étudié de façon plus ethnographique en France. Florence Weber l'a observé, au début des années 1980, chez les ouvriers d'un village de l'est de la France. Elle dégage plusieurs composantes de leurs activités hors travail. Celles-ci apparaissent comme un travail gratuit, désintéressé, qui est une revanche contre le travail contraint de l'usine mais permet aussi de l'oublier. Ce que ses interviewés appellent *bricole* relève du « plaisir du travail pour soi ». Il s'agit « d'une activité entièrement contrôlée par soi-même ou ses pairs qui échappe à une organisation hiérarchique du travail [...], c'est un travail recomposé, antithèse du "travail en miettes" ». En choisissant leurs activités, les ouvriers peuvent revaloriser des qualifications non reconnues à l'usine, et également maîtriser la destination du produit de leur travail. Florence Weber signale aussi, comme John Dewey, le « plaisir esthétique » : « Un bel objet est d'abord un objet qui incorpore beaucoup de travail et du beau travail. »²⁶ Comme nous l'avons vu au début de ce livre, la notion de *bricole* peut renvoyer également à un travail provisoire, mal rémunéré. Dans ces deux acceptions, travail ou activité hors travail, la *bricole* est un assemblage de compétences hétéroclites.

L'HONNEUR DU TRAVAILLEUR D'À CÔTÉ

Florence Weber s'interroge longuement sur le terme qui convient le mieux pour définir le travail réalisé en dehors de l'usine. Elle opte d'abord pour « travail de loisir », qui correspond à « une hésitation entre le langage de la nécessité économique (“fallait travailler”, on en avait “besoin”) », et celui du « passe-temps agréable »²⁷. Mais c'est aussi un travail qu'on fait « en dehors » de l'usine, dans le cadre de la vie privée. Il est réalisé dans deux espaces différents : à domicile pour le travail féminin, à l'extérieur, dans un espace spécifique (jardin, atelier), pour le travail masculin. Il peut aussi s'agir d'un « travail d'appoint » qui prendra deux formes, celle d'un travail indépendant et celle d'un second emploi salarié. Pour caractériser l'ensemble de ces activités face au travail en usine, Florence Weber reprend l'expression indigène de *travail d'à côté*. Il s'agit à la fois d'un gagne-pain (répondre à la nécessité) et d'un passe-temps (suivre ses goûts). En choisissant cette expression, l'auteure définit clairement cette activité comme un travail mené selon d'autres règles.

Le *travail d'à côté* est fortement valorisé. « Ne rien avoir à côté », c'est « ne rien faire », « c'est ne rien avoir », « n'être plus rien ». C'est soit de la fainéantise, soit une trop forte soumission à l'usine qui propose (impose) des heures supplémentaires. Dans ce monde où le travail sous ses différentes formes est fortement mis en valeur, on a du mépris pour les « incapables de bosser à côté » parce qu'ils n'ont ni la force physique, ni les compétences, ni le réseau social d'appui nécessaires. Dans ce cas, « les temps libres deviennent des temps morts »²⁸. Ainsi, le *travail d'à côté* nécessite de valoriser l'effort physique mais s'inscrit aussi dans un ensemble de compétences partagées, assez diversifiées, celles du monde rural qui facilitent la réalisation de ces travaux.

Richard Hoggart, observateur d'une culture ouvrière dont il est lui-même issu, note, dans *La Culture du pauvre*, que les ouvriers britanniques « occupent leur soirée à des riens laborieux, à des bricolages inattendus », dont ils se soucient peu de la fonction utilitaire et esthétique. Ils semblent « compenser dans ces passe-temps parfois bizarres, mais toujours passionnément pratiqués, les contraintes qu'ils subissaient dans leur vie professionnelle : si curieuses que puissent sembler certaines de ces activités de bricolage, elles permettent en effet aux ouvriers de “se reclasser” et de s'affirmer comme spécialistes²⁹ ». Ce travail favorise un accomplissement de soi,

est un moyen d'affirmer son savoir-faire. Au contraire, Florence Weber estime que le travail d'à côté est « plus qu'un simple loisir » : « c'est un passe-temps actif et productif »³⁰. Dans une autre étude consacrée au jardinage, elle note que c'est « une façon pour le jardinier d'affirmer, à travers les résultats de son travail, sa valeur personnelle, de défendre son honneur³¹ ». Le jardinage est bien un autre travail. Il s'agit dans les classes populaires, contrairement à ce qu'il en est pour les classes supérieures et leurs jardins d'agrément, d'un lieu de production de biens échangeables, rarement sur le marché, mais plutôt dans une économie du don et du contre-don³². Mais il s'agit aussi d'aménager une portion de chez soi qu'on peut faire admirer et, enfin, de développer une passion personnelle. Apparaît ainsi un univers de travail où le « plaisir de donner » se combine avec le « plaisir de montrer » et le « plaisir de faire ». L'estime de soi est également au cœur de l'activité du jardinier, elle est « la rétroaction sur soi de l'approbation des autres »³³. C'est dans ce sens que Florence Weber parle de « l'honneur du jardinier ». À l'inverse de ce qu'il en est dans le travail à l'usine, la chose produite n'est pas jugée indépendamment de celui qui l'a produite. Mais aussi, par rapport au loisir de détente, l'importance qu'y prend le résultat est centrale. La chose produite est la « preuve de l'excellence de la personne »³⁴.

L'articulation entre passe-temps et activité productive qui caractérise le travail d'à côté peut prendre différentes formes. Dans le modèle du « potager propre », la production qui n'est pas consommée au sein de la famille est donnée. Il s'agit d'un « atelier ostentatoire où le souci de la production et de l'économie se donne à voir pour assurer l'honneur – c'est-à-dire la réputation morale et sa réplique intime, l'estime de soi – du jardinier courageux et de la ménagère économe³⁵ ». Il faut à la fois produire des légumes pour les manger et présenter un jardin impeccable, d'où des tensions permanentes. Il faut articuler la logique productive (cultiver ses légumes pour ne pas les acheter) et la construction de son image. « Ce qui semble n'être que *pour les siens* est aussi *pour les autres* ; mais l'image qu'on offre aux autres est aussi une *image pour soi*³⁶. »

Au contraire, dans le modèle de « l'atelier productif », on stocke dans son congélateur et on assure ainsi une partie importante de son alimentation, parce qu'on a des revenus faibles ou parce qu'on veut avoir une « alimentation saine ». La nécessité l'emporte sur la passion. Il existe enfin un troisième modèle, où, à l'inverse, la

passion l'emporte sur la nécessité. C'est le modèle de la « production ostentatoire », qui est plutôt celui des classes supérieures. Dans le « potager de villégiature » qu'on fait visiter et admirer à ses amis, on combine production légumière et production florale. Dans ce cas, l'intérêt économique a disparu et seuls comptent le plaisir et l'estime de soi.

MOBILISER LES RESSOURCES DE L'USINE

Le travailleur d'à côté place toujours son activité dans un lien social avec son entourage. Même les plus solitaires s'inscrivent dans un réseau de demandes et de circulation de compétences. Il en est ainsi de ces « “œuvriers” ordinaires » étudiés par Véronique Moulinié. Ces ouvriers qui réalisent « à côté » des chefs-d'œuvre sont graveurs, tourneurs sur bois ou mécaniciens, et adeptes du « faire pour faire », de la production de l'inutile³⁷. Ils ressemblent aux « artistes naïfs » d'Howard Becker évoqués plus haut. Ils n'ont aucun réseau de coopération, aucune référence artistique ; ils travaillent seuls. Néanmoins, quand on les interroge sur la genèse de leur passion, ils insistent toujours sur le fait que, certes, ils ressentaient continuellement une vieille envie jamais assouvie de créer, mais, pour passer à l'acte, il a fallu que des demandes en ce sens viennent de l'entourage.

De même, la famille et les amis des œuvriers insistent sur les dons qu'ils possèdent de façon quasiment innée. Ce sont des types doués ! Cependant, en y regardant de plus près, on s'aperçoit qu'ils avaient souvent un savoir-faire de chaudronnier ou de mouleur acquis dans leur jeunesse et qu'ils n'avaient pas exploité, à la suite de ruptures professionnelles ou de l'automatisation des usines dans lesquelles ils travaillaient. Ce « travail à-côté » devient ainsi « un acte de résistance et de perpétuation d'un savoir, mais aussi d'une identité³⁸ ». Si chez Florence Weber, le travail à-côté tourne le dos à l'usine pour mobiliser d'autres ressources, ici, il réexploite des compétences en sommeil liées à une activité professionnelle passée. De plus, les critères du travail professionnel de qualité définissent la valeur esthétique. En effet, pour le spectateur, « c'est beau parce que c'est bien fait³⁹ ».

Les adeptes du tuning, ces bricoleurs issus des milieux populaires qui personnalisent leur voiture, partagent cette même « éthique de la ténacité » décrite par

Michel de Certeau. « Le tuning, c'est notre passion, c'est une forme d'art [...] car nous faisons tout de nos mains⁴⁰. » Stéphanie Maurice, qui a observé cette pratique, constate que la majorité de ces passionnés sont mécaniciens automobile et allient ainsi leur passion avec leur métier. Leur habileté ouvrière leur permet de transformer un produit industriel de masse en un produit spécifique et individualisé. Cette activité, qui a été à son apogée au tournant des années 1990 et 2000, est plus massivement pratiquée que celles des ouvriers, mais elle porte le même projet : réaliser un objet unique, sans aucune nécessité⁴¹. Le tuning s'inscrit dans une culture populaire contemporaine qui reprend certains des grands mythes de la culture mondialisée, celle du cinéma américain (*La Fureur de vivre* ou les Hell's Angels⁴²) ou des fans de mangas japonais. Il s'agit, bien souvent, d'une pratique collective. On se réunit dans des clubs pour bricoler, on échange des conseils et des savoir-faire, on se retrouve dans des rassemblements festifs le week-end.

Pierre Belleville, qui a étudié le temps libre des ouvriers sidérurgistes, révèle également les liens qui existent entre le travail à l'usine et le travail au-dehors. Il s'intéresse notamment à la perruque, dont il propose une acception plus large que celle de De Certeau. Certes, il s'agit de montrer son savoir-faire dans son métier ou même dans un autre métier ; cependant, les finalités sont diverses. Il ne s'agit pas de produire seulement de l'inutile, mais aussi bien des objets d'art que des pièces qui prendront place dans le bricolage domestique. Une telle pratique est d'ailleurs bien plus répandue qu'on ne l'imagine, et ce dans toutes les professions. L'enquête réalisée par l'Insee en 1987 qui a été citée dans le [chapitre 3](#) nous donne des indications. Un cinquième des salariés réalise sur leur lieu de travail des activités non destinées à leur entreprise. Ce ratio beaucoup plus élevé chez les hommes est de 28 % pour les ouvriers et de 25 % pour les cadres. Le contenu de cette production dérobée diffère beaucoup selon l'origine socioprofessionnelle. Les ouvriers fabriquent ou réparent des objets. Les cadres font du travail de bureau⁴³. Aujourd'hui, ils cherchent des informations sur internet ou jouent à des jeux vidéo⁴⁴. Revenons cependant aux ouvriers sidérurgistes étudiés par Pierre Belleville. Ce dernier appelle « travail libre » le travail sans statut réalisé « hors du cadre de production prévu par l'entreprise »⁴⁵. Ainsi, il y a deux formes de travail libre, le travail clandestin réalisé dans l'entreprise et le travail réalisé à l'extérieur, pendant le temps libre. Mais ces deux pratiques sont totalement liées. En dehors de l'entreprise, on mobilise des savoir-faire qu'on a acquis

en son sein, qu'on a pu développer ou qu'au contraire on n'a pas pu utiliser. Pour mieux réussir ce qu'on veut faire chez soi, on fait des essais sur les machines de l'entreprise, la sienne ou celle qu'un collègue vous laisse utiliser. Ce réinvestissement des compétences acquises au sein de l'entreprise dans le travail libre est spécifique aux ouvriers, qui contrairement aux cadres ne peuvent valoriser l'accroissement de leurs compétences par une progression dans leur carrière et souhaitent ainsi le faire à côté. Ce qui fait qu'en définitive « le travail libre se réfère constamment à l'entreprise⁴⁶ ». Belleville nous donne un bel exemple de ce qu'est l'autre travail.

L'AUTRE TRAVAIL DES CASTORS

L'autre travail ne va pas seulement chercher ses ressources dans l'entreprise, il peut également les trouver dans des organisations de loisir qui, pour Gary Alan Fine, permettent de mobiliser trois types de ressources : des savoirs plus ou moins formalisés et spécialisés, un réseau de sociabilité, des marqueurs identitaires⁴⁷. Le mouvement des Castors, ces ouvriers mal logés qui, dans les années 1950, « se groupent pour participer pendant leurs loisirs à la construction de leur maison⁴⁸ », illustre bien ce type d'organisation. Les sidérurgistes de Lorraine étudiés par Belleville ont souvent participé à ce mouvement. Contrairement aux activités des ouvriers, à la perruque ou au tuning, il s'agit d'un travail dont l'utilité est évidente : se loger dans des conditions décentes.

Au sein de la plupart des cités Castor, les ouvriers assurent essentiellement un travail de manœuvre – terrassement et gros œuvre –, avec un outillage simple : pelles, pioches, brouettes, pondeuses à parpaings... L'association locale assure avant tout un travail de coordination. Elle sous-traite le travail qualifié à des professionnels extérieurs, encadré par un responsable technique salarié⁴⁹.

Dans un autre cas, au contraire, à Paimpol, les Castors assurent un travail plus qualifié. Ils se sont appuyés sur un cabinet d'experts qui leur a fourni des méthodes de construction, du matériel et des formations pour acquérir les compétences nécessaires. Ces Castors ne constituaient pas une simple main-d'œuvre d'appoint : ils furent vraiment les constructeurs de leurs maisons. Le travail libre effectué est important (au

minimum, quinze heures par semaine⁵⁰) et est réalisé le soir, le dimanche et pendant les congés.

Dans tous les programmes Castor, il ne s'agit pas de la juxtaposition de projets individuels de construction de pavillons, mais d'un projet collectif de construction d'une rue ou d'un quartier. Le groupe est rigoureusement organisé, avec un responsable élu qui planifie le travail et n'hésite pas à rappeler à l'ordre les tire-au-flanc. Pour renforcer l'esprit collectif, les Castors ignorent qui occupera les pavillons qu'ils construisent. L'attribution sera réglée par tirage au sort à la fin du projet. Cette ignorance fonde un principe d'équité et amène à concevoir un quartier plus qu'une maison individuelle. Le travail collectif a tissé des liens très puissants entre les constructeurs ainsi qu'entre les familles, liens qui perdureront par la suite. Une identité propre s'est de ce fait constituée que le mouvement s'emploie à défendre. Ainsi, à Lannion, les habitants de la cité engagent un conflit avec la municipalité pour obtenir que le nom « Castor » soit donné à leur quartier et à leur rue.

AMÉLIORER SON NIVEAU DE VIE

Le travail libre des Castors permet ainsi d'accéder à un bien essentiel, le logement⁵¹. Dans son étude sur les ouvriers de l'Est français, Florence Weber décrit également des situations où le travail d'à côté peut avoir prioritairement un objectif économique : améliorer les revenus du ménage, grâce à un travail indépendant ou un second emploi salarié. Le travail indépendant, dans ce cas, correspond souvent à une activité qui a été abandonnée, à regret, parce qu'elle n'était plus rentable (agriculture notamment⁵²), ou à cause du chômage ou de l'impossibilité de trouver un emploi stable. Ce travail indépendant occupe les trous de l'emploi du temps du travail posté à l'usine, mais aussi les vacances. Il est souvent repris de façon plus intensive lors de la retraite. Le second emploi, lui, ne donne pas la même liberté que le travail indépendant, mais il est vécu de façon moins contraignante que le travail à l'usine car il y a souvent des rapports de relative connivence avec le second patron.

Finalement, malgré la très grande diversité du *travail d'à côté*, il est toujours positionné entre deux pôles, celui du plaisir et de l'intérêt. « Aucune pratique de bricole n'est totalement exempte d'intérêt, note Florence Weber. Réciproquement,

aucun second emploi n'est pure exploitation⁵³. » En définitive, derrière la tension entre l'inutile et l'utile apparaît un profond goût de l'activité : « Dans les formes les moins gratuites du travail à-côté se mêlent indissolublement la composante active (on y apprécie le travail effectué pour lui-même) et le caractère productif (on apprécie le résultat de l'activité). La morale de l'activité paraît puissante et partagée⁵⁴. »

L'intérêt qu'il y a à trouver des ressources en dehors de son travail dépend aussi du contexte économique. Le mouvement Castor était lié à la crise du logement des années 1950. Nous verrons plus loin que la situation de chômage de masse du début du ^{xxi}^e siècle suscite également d'autres formes de travail à-côté. Quoi qu'il en soit, le travail à-côté à finalité économique n'est pas sans parenté avec le *do it yourself* du début du ^{xx}^e siècle. S'il s'agit bien d'un travail d'affirmation de soi dans un espace non marchand, le marché n'est jamais très loin. Les professionnels du bâtiment, bien loin de combattre cette autoproduction qui leur fait de la concurrence, ont trouvé là l'occasion de développer un marché complémentaire de matériaux de construction. Dans le même sens, au sein des jardins ouvriers, sous l'impulsion d'associations d'horticulture qui les ont organisés, un dispositif s'est mis en place dans l'entre-deux-guerres qui donne aux adhérents accès à une revue fournissant des conseils de jardinage et des paquets de graines : « Outre son faible coût, il s'agit d'une consommation sans véritable choix, sans déplacement, sans décision d'achat, une consommation qui ne comblerait pas des amateurs distingués, mais qui s'adapte parfaitement à la relative incompétence horticole de ses destinataires⁵⁵. » La libre activité des jardiniers est encadrée par les fournisseurs de graines, comme celle des Castors l'est par des spécialistes du bâtiment. Ainsi, même si l'autoproduction peut contourner le marché capitaliste, elle le retrouve sous une autre forme, avec les fournisseurs de matériaux de construction, de graines, ou les éditeurs de revues. L'autre travail n'est pas totalement coupé du marché. De même, Steven Gelber constate que le hobby « implique de travailler volontairement seul à la maison, avec des outils assez simples, pour réaliser un objet qui a une valeur économique⁵⁶ ». Comme il s'agit d'un travail réalisé à la maison, sous le contrôle du *hobbyist*, cette activité s'apparente au travail artisanal, préindustriel, et permet de résister à la production industrielle. Bien que les produits de cette activité ne soient pas vendus, cette nouvelle pratique fait entrer dans l'univers domestique les valeurs de l'économie

capitaliste. Pour Gelber, le hobby crée un lien contradictoire entre le loisir et le travail.

Le *do it yourself*, ou comment construire soi-même son cadre de vie

Le *do it yourself* s'inscrit également dans une autre tradition, qui n'est pas celle du travail en marge mené à côté, en opposition au travail industriel, mais celle de l'autofabrication comme dispositif de construction de soi et de son cadre de vie. Pour faire la généalogie de cette pratique, il nous faut revenir à la fin du XIX^e siècle.

LES EXPÉRIENCES FONDATRICES DE MORRIS ET DE STICKLEY

L'utopie morrissienne, que nous avons examinée au chapitre précédent, comporte plusieurs facettes. Parallèlement à son expérience d'entrepreneur socialiste, William Morris mena une expérience d'autofabrication qui est fondatrice de sa démarche et débouche par la suite sur l'invention d'une autre forme de *do it yourself*. Morris a commencé son activité de *craftsman* en construisant sa propre maison. C'était d'abord pour lui une façon de rompre avec son habitus d'étudiant d'Oxford et de découvrir les joies du travail manuel. Gustav Stickley, son disciple américain, construira lui aussi ses « Craftsman Farms », mais son originalité fut de faire paraître dans sa revue, à partir de 1904, des plans de maison, qu'il va intituler « The Craftsman House ». La revue publie des dessins et des plans. Les plans détaillés sont envoyés gratuitement aux abonnés. Les lecteurs ont la possibilité de faire modifier les plans par les architectes de la revue. Ils peuvent également leur demander de dessiner des maisons adaptées à leurs goûts.

Les lecteurs perçoivent très vite l'intérêt de cette autoconception de l'habitat. Une femme écrit au journal qu'elle veut ainsi exprimer son individualité à travers sa maison. Elle ne veut pas dépendre d'un architecte mais « construire exactement ce qu'elle veut⁵⁷ ». Une autre, qui veut s'installer dans une campagne isolée, envisage d'acheter « un bungalow préfabriqué » mais, ne trouvant rien qui lui convienne, décide de concevoir sa maison elle-même, « dans un esprit personnel »⁵⁸. Les plans de *The Craftsman* auront un grand succès⁵⁹. Cela permettra à Stickley d'augmenter le lectorat de sa revue et de faire connaître un style d'habitat adapté au type de mobilier qu'il construit. La revue plaide aussi pour que chacun, comme nos ancêtres, puisse « fabriquer des objets utiles et beaux⁶⁰ ». Aussi fournit-elle également des plans de meuble simple (étagères, tables...), avec indications des modes d'assemblage. Le projet est bien décrit par les titres de ces articles, comme « Travail manuel et citoyenneté »⁶¹ ou « Travail manuel et développement du goût »⁶². Ces articles sont destinés aux amateurs, aux établissements scolaires qui veulent former leurs élèves et aux personnes âgées « qui se convertissent aux travaux manuels comme distraction utile et productive⁶³ ».

En mars 1905, la revue propose un article intitulé « Apprendre à faire chez soi un meuble à tiroir ». Les plans proposés ont une fonction thérapeutique, « offrir un moment de détente à l'employé fatigué, à la fin d'une journée stressante », ou « former les garçons par la pratique, pour qu'ils puissent devenir des ouvriers expérimentés ou des concepteurs »⁶⁴. Les plans avaient été dessinés spécifiquement pour les amateurs, soit à partir d'idées originales, soit à partir de meubles simples proposés par l'entreprise de Stickley.

Le projet de Stickley a plusieurs finalités. Celui-ci veut tout d'abord promouvoir le travail manuel qu'il considère, à l'instar de beaucoup des réformateurs sociaux de son époque, comme un apprentissage efficace, spécialement pour les jeunes. Il veut ensuite promouvoir l'autoproduction, ce qu'on va appeler plus tard le *do it yourself*. Il n'est, d'ailleurs, pas le seul à associer ces deux objectifs, puisque le premier livre publié aux États-Unis sur le *do it yourself*, en 1882, s'adresse aux jeunes gens de bonne famille⁶⁵. Enfin, *The Craftsman* souhaite permettre à ses lecteurs de construire leur propre cadre de vie. Cette valorisation du *home* fait partie de la vision de Stickley. Il semble que, pour lui, construire son espace privé participe, comme l'autoproduction, à la construction de soi.

La fabrication amateur que promeut ainsi Stickley correspond, en quelque sorte, à un renoncement à son projet socialiste initial. Il ne s'agit plus, dans le sillage de Morris, d'offrir aux travailleurs un travail qui respecte leur autonomie et leur initiative, mais de déplacer ce projet vers le temps libre. Comme Georges Friedmann le théoriserait plus tard, Gustav Stickley estime que le plaisir de faire ne peut plus être trouvé dans l'atelier ; il doit l'être dans l'activité des amateurs. C'est à travers ce déplacement qu'il fonde le *do it yourself*.

Stickley souhaite donc faciliter l'autoproduction de meubles simples dans le style défendu par la revue, mais aussi construire un goût nouveau et combattre les modes précédentes. Un article cité précédemment précise ainsi que les personnes âgées qui veulent réaliser ces meubles doivent « oublier les formes perverses des tables et des chaises qu'ils ont sous les yeux depuis longtemps⁶⁶ ». Dans le numéro suivant, un article complet est consacré à la critique des meubles de l'époque⁶⁷. Comme souvent chez Stickley, le plaidoyer artistique est en même temps un plaidoyer commercial. Il publie d'ailleurs dans un autre journal un article intitulé « La laideur est une mauvaise affaire »⁶⁸.

Certains auteurs comme David Gauntlett ont vu, dans ces publications, la préfiguration des logiciels *open source*⁶⁹. En réalité, Gustav Stickley avait fait breveter certains de ces procédés de fabrication. Par ailleurs, l'entreprise tirait des plans publiés par la revue des revenus complémentaires. Ses architectes proposaient des prestations en matière d'adaptation de plans. L'entreprise de Stickley vendait également des bois apprêtés et de l'outillage. Elle pouvait enfin espérer attirer de nouveaux clients qui, à la suite de leur expérience de fabrication amateur, souhaiteraient acheter des meubles du même style, mais plus sophistiqués⁷⁰.

Même si Stickley a joué un rôle important dans ce qui va devenir le *do it yourself*, il est loin d'être le seul. Dès le premier quart du XIX^e siècle, on commence à publier des livres d'architecture. Plus tard, au tournant du siècle, on trouve des vendeurs de matériaux de construction qui fournissent gratuitement des plans de maison. L'entreprise de vente par correspondance Sears, Roebuck & Co ouvre un département de *houses by mail* (maisons par correspondance) conçu sur le même principe. Les acheteurs pouvaient obtenir les matériaux soit bruts, soit prédécoupés. Sears propose ainsi de véritables maisons préfabriquées dès 1918. Une autre société proposait aussi

des *ready-cut homes* (maisons prédécoupées). Elle présentait un catalogue très étendu de cent une maisons en 1915 et en vendit trois mille deux cents en 1917⁷¹.

L'« art mode de vie » proposé par le mouvement Arts & Crafts est aussi susceptible d'être atteint par l'autoproduction amateur. Les individus peuvent ainsi être sûrs d'obtenir le cadre de vie qu'ils souhaitent avoir. Les travailleurs disposeraient au cours de leurs loisirs de l'autonomie et de la liberté d'initiative que leur refuse leur travail et construiraient ainsi leur propre personnalité. La liberté du *do it yourself* remplacerait celle du travail, et les travailleurs trouveraient là la possibilité de construire un cadre de vie qui soit vraiment le leur.

LE BRICOLAGE DE MASSE

Dans les années 1950, on entre vraiment dans « l'âge du *do it yourself* ». L'activité est beaucoup plus importante et l'orientation est différente : il ne s'agit plus d'accéder au marché, mais de produire pour soi. Les chiffres américains sont impressionnants : plus de dix millions d'ateliers domestiques. L'idée de fabriquer soi-même ses meubles, qui avait été proposée par Stickley un demi-siècle auparavant, se répand massivement. 10 % de la production de contreplaqué est ainsi achetée directement pour l'autoconstruction. Le *do it yourself* s'oriente d'abord vers la décoration des intérieurs. 80 % des Américains se sont mis à peindre ou à coller du papier peint (avant-guerre, ils n'étaient qu'un tiers de la population). Quant à l'autoconstruction, elle concerne plus de 10 % des maisons neuves⁷². Ce développement du *do it yourself* est facilité par l'apparition d'outils spécifiques comme la perceuse électrique de Black & Decker, qui bien que conçue pour le bricolage servira également aux professionnels.

On a souvent pensé que ce bricolage de masse avait d'abord une origine économique : obtenir un logement à sa convenance à meilleur marché. Cette explication a suscité bien des controverses. Les économies réalisées par le *do it yourself* ne sont-elles pas mangées par l'achat des équipements et les pertes dues à l'inexpérience, notamment dans les classes moyennes – ces aménagements qu'il faut refaire, voire, pire encore, faire refaire par des professionnels ? Si l'explication économique était centrale, le *do it yourself* aurait dû se développer très largement

pendant la crise de 1929, or ce n'est que dans les années 1950 qu'il prend son plein essor. Le bricolage n'est donc pas qu'un travail domestique, c'est aussi un plaisir. Dans les classes populaires, où *a priori* l'explication économique devrait être dominante, on constate que le bricolage est d'abord un plaisir. Ainsi, dans une enquête sur le bricolage et le jardinage menée à Annecy à la fin des années 1950, Joffre Dumazedier constatait que 60 % des ouvriers interrogés considéraient qu'il s'agissait d'un loisir, 25 % que cela avait uniquement une fonction utilitaire et 15 % que c'était à la fois un travail et un loisir⁷³. Ces bricoleurs retrouvent ainsi les pratiques d'avant l'ère industrielle, époque où le travail se réalisait à domicile selon des rythmes qui laissaient aux ouvriers une plus grande autonomie.

Mais le bricolage n'est pas une pratique spécifique aux classes populaires. Il est pratiqué dans toutes les classes sociales et plus particulièrement par les personnes ayant une formation technique (des ouvriers qualifiés aux ingénieurs)⁷⁴. Une enquête réalisée au début des années 1980 sur l'ensemble de la population française montre qu'on bricole pour des raisons contradictoires : par nécessité et par plaisir. Le bricolage est d'abord réalisé pour « faire des économies » selon 64 % des hommes et 30 % des femmes de l'échantillon, puis par goût (51 % des hommes et 27 % des femmes), pour avoir un résultat plus rapide (18 % et 10 %) et pour obtenir une meilleure qualité (18 % et 6 %)⁷⁵. Comme l'indique Philippe Jarreau, qui a étudié le bricolage d'installation d'une maison, « le bricolage, c'est du loisir sacrifié ». Parmi les individus qui n'ont pas forcément une compétence manuelle, on bricole donc par nécessité, et ceci d'autant plus que les revenus sont faibles. Cependant, les personnes qu'il a interviewées tiennent un discours plus ambigu. Ils estiment qu'ils pourraient vivre correctement dans leur maison, s'ils le voulaient. Mais ils ne le veulent pas. Ils recherchent la perfection et glissent ainsi de la sphère de la nécessité à celle du plaisir. Le plaisir vient de la satisfaction qu'il y a à aménager son espace. On constate d'ailleurs que, comme aux États-Unis, la décoration est l'activité de bricolage la plus répandue⁷⁶. Néanmoins, le plaisir a aussi une autre origine : la joie de faire quelque chose soi-même, plutôt que de l'acheter déjà fait. Et pourtant, les bricoleurs estiment qu'ils n'ont pas le temps et que, par conséquent, cette exigence en matière de rapidité gâche leur plaisir. Mais pourquoi donc aller vite ? Parce qu'il s'agit de « fonder sa maison », ou tout au moins de construire un espace symbolique spécifique, qui est un élément clé de la présentation de soi et de sa famille. Finalement, l'objectif est d'avoir

une vraie maison où l'on pourra enfin se consacrer au vrai loisir⁷⁷ ! L'honneur du bricoleur est de se montrer capable de contrôler par soi-même une réalisation technique et de pouvoir, en même temps, la rendre visible à son entourage.

POLYVALENCE OU SPÉCIALISATION, DEUX APPROCHES DU BRICOLAGE

Quand on examine l'ensemble des activités de bricolage dans leur diversité, on peut distinguer deux modèles de pratiques, celui de la polyvalence et celui de la spécialisation⁷⁸. Le bricoleur polyvalent s'inscrit dans la vieille tradition de la débrouille, du système D, de l'autonomie par rapport aux pros, caractéristiques essentielles de l'économie domestique et de l'autre travail. Mais il s'agit aussi d'un mode de faire qui est l'inverse de celui des artisans, des gens de métier, dont la professionnalisation est justement basée sur la spécialisation et la division du travail. Contrairement aux artisans spécialistes, qui segmentent les problèmes à résoudre, le bricoleur polyvalent adopte un point de vue généraliste. Il faut que cela soit beau ou que cela marche, ou que cela soit réparé rapidement. Dans ce mode de faire, il s'agit aussi de comprendre comment cela fonctionne, de dévoiler le secret des choses, finalement d'acquérir ainsi de nouvelles compétences et de mieux maîtriser son rapport aux mondes techniques qui nous environnent. C'est là un des plaisirs de la polyactivité.

Le bricoleur spécialisé, quant à lui, cherche à faire des réalisations complexes et son plaisir vient d'abord de la qualité de sa production. Il tente de se positionner face à un métier spécifique : ébéniste, plombier, garagiste... Néanmoins, il développe des modes de faire différents : organisation de l'activité, gestes, outillage utilisé. Le bricoleur spécialisé ne dispose pas, par exemple, d'un outillage identique à celui du professionnel. Il s'agira souvent d'un outillage grand public auquel on ajoute du matériel professionnel. Des ethnologues parlent de « l'entre-deux du bricoleur ». Il s'agit de « travailler un peu comme » l'artisan en s'accordant des dérogations à la règle du « bon outil »⁷⁹. L'autre grande différence entre le bricoleur et le professionnel vient du fait que la production du premier est unique, non reproductible. Le bricoleur n'a pas besoin que son activité productrice soit stable en vue de répondre aux exigences du marché.

En définitive, il y a dans le bricolage spécialisé, comme dans la cuisine, des modes de faire spécifiques qui se distinguent du travail de l'artisan ou du restaurateur. On mélange les savoir-faire, on cherche à comprendre, on réalise des objets, on fait des plats excellents, mais non reproductibles⁸⁰. Il s'agit de produire quelque chose, mais aussi de produire son identité face à soi et face aux autres.

Aujourd'hui, le bricolage/*do it yourself* s'inscrit dans le mouvement d'individualisation de la société contemporaine, qui touche tout autant les modes de consommation (se distinguer dans son cadre de vie) que les modes de faire. Il y a, à côté du travail salarié, d'autres arts de faire, ceux de la rationalité pratique, qui restent silencieux et inconnus. Se crée une nouvelle forme d'expertise qui s'enrichit de l'expérience passée, des passions vécues. Ces pratiques ordinaires du *do it yourself* retrouvent le sens originel du mot « expert » – « rendu habile par l'expérience » – et s'opposent ainsi à l'expertise spécialisée de l'artisan, acquise par la formation et validée par une organisation professionnelle⁸¹. Le bricolage est un facteur de réouverture du travail.

L'autre travail ordinaire est d'une très grande diversité. Les compétences requises sont réduites chez bien des bricoleurs, mais importantes chez les mécanos du tuning, les anciens ouvriers sidérurgistes qui réalisent des objets multiples, les patrons ou les cadres qui s'investissent dans le bénévolat. L'autre travail peut mobiliser l'expérience professionnelle ou une autre expérience venue d'ailleurs. Comme dans la Grèce classique, chaque forme de travail est spécifique, il n'y a pas de commune mesure entre elles. Dans certaines productions amateur ou dans certaines activités de bricolage, le travail est effectivement secondaire, seule compte la finalité. C'est pour faire un don que je réalise tel objet. Ce qui compte avant tout, c'est qu'il plaise à celui qui le recevra. L'usage l'emporte sur la réalisation. Si le fabricant est lui-même l'utilisateur, la situation n'est pas très différente. Il accepte de faire un travail souvent ingrat pour disposer d'une maison ou d'un meuble bien fait ou « juste assez bon pour que cela fonctionne ». Dans d'autres cas, le bricoleur cherche moins à faire qu'à refaire : son objectif principal est de « comprendre comment ça marche » ; son projet est avant tout d'apprendre à maîtriser la technique. Enfin, dans d'autres situations, l'autre travail peut être valorisé en lui-même pour le plaisir qu'il procure, pour la

satisfaction qu'il y a à effectuer un travail bien fait. À ce plaisir de faire sont souvent associés une estime de soi mais aussi un plaisir de montrer et un plaisir de donner. Dans tous ces cas, il n'y a pas de valeur unique du travail : c'est la spécificité de l'autre travail par rapport au travail salarié, d'autant plus que dans de nombreux cas les différents ressorts de l'engagement se combinent. Remarquons enfin que ce travail multiple et hétérogène ne s'inscrit pas seulement dans un espace et un temps de liberté ; c'est aussi un espace où l'individu est encadré par des entreprises qui fournissent les matériaux et les outils nécessaires à la production alternative ou par les clubs et les associations qui organisent la pratique.

Derrière cette profonde diversité, il faut noter que l'autre travail met en place au quotidien un engagement différent dans le travail, de nouveaux modes de faire. Il est donc possible de travailler autrement. Mais cette sphère de l'autre travail reste cantonnée au monde domestique et, si elle organise des échanges, ceux-ci sont réduits à la sphère familiale et locale. Une forme d'engagement dans le faire, voisine de celle du travail salarié, apparaît dans un autre monde. Ce travail peut être la résurgence d'un travail abandonné, la perpétuation d'une identité qui ne demandait qu'à resurgir ou les prémisses d'un futur travail salarié, et peut aussi apporter un revenu ou des ressources d'appoint, mais il ne transgresse pas la frontière du travail en dedans. C'est l'originalité des projets de travail utopiques de la fin du xx^e siècle présentés dans le chapitre précédent que de franchir cette frontière. Les hippies, les hackers et les *makers* enrichissent cette tradition de l'autre travail. Le travail en marge n'a pas vocation à rester toujours en dehors ; il peut remettre en cause effectivement la frontière travail / hors-travail pour inventer de nouvelles formes de travail et de nouveaux objets techniques. Les utopies de la contre-culture et du numérique réexploitent une tradition de fabrication autonome majoritairement populaire et ouvrent des voies nouvelles.

-
1. Thorstein VEBLEN, *La Théorie de la classe de loisir* (1899), Paris, Gallimard, 1970.
 2. Alain CORBIN, « Du loisir cultivé à la classe de loisir », in *id.* (dir.), *L'Avènement des loisirs*, Paris, Aubier, 1995, p. 61.
 3. Adeline DAUMARD (dir.), *Oisiveté et loisirs dans les sociétés occidentales au XIX^e siècle*, Abbeville, Paillart, 1983, p. 12, cité par A. CORBIN, « Du loisir cultivé à la classe de loisir »,

- chap. cité, p. 61.
4. Le dictionnaire de Samuel Johnson de 1823 définit simplement le hobby comme « la personne ou la chose qu'on aime le plus fréquenter » (cité par S. GELBER, *Hobbies*, op. cit., p. 27).
 5. Marc ABÉLÈS, *Les Nouveaux Riches. Un ethnologue dans la Silicon Valley*, Paris, Odile Jacob, 2002, p. 198.
 6. *Ibid.*, p. 263.
 7. Alexandra BIDEET et Manuel BOUTET, « Travail sur soi et engagements multiples : le cas des salariés engagés dans une pratique ludique ou bénévole », *Réseaux*, n^o 182, 2013, p. 138.
 8. A. BOBOC et J.-L. METZGER, « Parcours et passages... », art. cité, p. 66.
 9. 15,5 % des personnes de 60 à 69 ans ont une activité bénévole régulière contre 12,4 % des moins de 60 ans ; ils y passent en moyenne 40 % de temps en plus (Lionel PROUTEAU et François-Charles WOLFF, « La participation associative et le bénévolat des seniors », *Retraite et société*, n^o 50, 2007, p. 179 et 184).
 10. Jacques Godbout parle ainsi, à propos des joueurs amateurs de hockey, de « professionnalisation du loisir » (« La participation : instrument de professionnalisation des loisirs », *Loisir et société*, vol. 9, n^o 1, 1986, p. 33-40).
 11. Robert STEBBINS, *Amateurs : On the Margin between Work and Leisure*, Beverly Hills (Calif.), Sage, 1979, p. 24-30.
 12. Cf. Rachel PERRY et Elizabeth CARNEGIE, « Reading Pro-Am Theatre through a Serious Leisure Lens », *Leisure Studies*, n^o 4, 2013, p. 383-398.
 13. Howard BECKER, *Les Mondes de l'art*, Paris, Flammarion, 2006, p. 242-275.
 14. Michel THÉVOZ, *Art brut, psychose et médiumnité*, Paris, La Différence, 1990, p. 34.
 15. E. GOFFMAN, *Stigmate*, op. cit., p. 167.
 16. Roland BARTHES, *La Chambre claire. Note sur la photographie*, Paris, Gallimard-Seuil, coll. « Cahiers du cinéma », 1980, p. 154.
 17. Marko VANHANEN, « My VCR Collection VHS Recorder », YouTube.com, 13 octobre 2010.
 18. Cf. Bart GROB et Hans HOOIJMAIJERS, *Who Needs Scientific Instruments ?*, Leyde, Museum Boerhaave, 2006. Christian Bromberger note de son côté que « les plaisirs de la passion s'alimentent d'abord aux délices de l'expertise : savoir identifier, désigner, argumenter » (*Passions ordinaires*, op. cit., p. 29).
 19. Claude LÉVI-STRAUSS, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, p. 26 et suiv.
 20. *Ibid.*
 21. Cf. notamment les observations de Louis Bucciarelli sur le débogage de logiciels – *Designing Engineers*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1994 – ou celles d'Harold Garfinkel sur la découverte du pulsar – Harold GARFINKEL, Michael LYNCH et Eric LIVINGSTON, « The Work of a Discovering Science Construed with Materials from the Optically Discovered Pulsar », *Philosophy of the Social Sciences*, n^o 11, 1981, p. 131-158.
 22. R. MCKIBBIN, « Work and Hobbies in Britain, 1880-1950 », chap. cité, p. 142.

23. « Here's a Job You Can't Lose », *American Magazine*, novembre 1933, cité par S. GELBER, *Hobbies*, *op. cit.*, p. 42.
24. *Ibid.*, p. 48.
25. *Ibid.*, p. 54.
26. Fl. WEBER, *Le Travail à-côté*, *op. cit.*, p. 89-90.
27. *Ibid.*, p. 57.
28. *Ibid.*, p. 63.
29. R. HOGGART, *La Culture du pauvre*, *op. cit.*, p. 382-383.
30. Fl. WEBER, *Le Travail à-côté*, *op. cit.*, p. 60.
31. Florence WEBER, *L'Honneur des jardiniers. Les potagers dans la France du xx^e siècle*, Paris, Belin, 1998, p. 180.
32. D'après l'Insee, cet espace de production est important, puisqu'en 1989, en France, « plus de la moitié des haricots verts consommés, 45 % des poireaux, 23 % des tomates et 26 % des pommes de terre sont produits par ceux qui les consomment » (cité *ibid.*, p. 127).
33. *Ibid.*, p. 198.
34. *Ibid.*, p. 204.
35. *Ibid.*, p. 214.
36. *Ibid.*, p. 241.
37. Véronique MOULINIÉ, « Des "œuvriers" ordinaires. Lorsque l'ouvrier fait le / du beau », *Terrain*, n^o 32, 1999, p. 37-54.
38. *Ibid.*, p. 45.
39. *Ibid.*, p. 50.
40. Cité par Stéphanie MAURICE, *La Passion du tuning*, Paris, Seuil, coll. « Raconter la vie », 2015, p. 37.
41. Sur cet aspect du tuning, cf. Éric DARRAS, « Un lieu de mémoire ouvrière : le tuning », *Sociologie de l'art*, n^o 3, 2012, p. 85-109.
42. Il s'agit du film de Nicholas Ray sorti en France en 1955, dans lequel le personnage joué par James Dean participe à une course de voiture mortelle, et du célèbre club de motards américains utilisant des Harley-Davidson, qui a donné naissance à plusieurs films.
43. M. BOZON et Y. LEMEL, « Les petits profits du travail salarié. Moments, produits et plaisirs dérobés », art. cité, p. 114.
44. A. BIDET et M. BOUTET, « Travail sur soi et engagements multiples... », art. cité.
45. Pierre BELLEVILLE, « Technique professionnelle et travail libre », *Culture technique*, n^o 8, 1982, p. 113.
46. *Ibid.*, p. 122.
47. Gary Alan FINE, « Organiser les mondes de loisir : la mobilisation des ressources » (1989), *Tracés*, n^o 28, 2015, p. 157-182.

48. *Bulletin mensuel de l'Association des castors de Seine-et-Oise*, mai 1953, cité par Michel MESSU, *L'Esprit Castor. Sociologie d'un groupe d'autoconstructeurs : l'exemple de la cité de Paimpol*, Rennes, PUR, 2007, p. 47.
49. Julie BOUSTINGORRY, *Des pionniers autoconstructeurs aux coopérateurs : histoire des Castors en Aquitaine*, Pau, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2008, p. 110-116.
50. M. MESSU, *L'Esprit Castor*, *op. cit.*, p. 87.
51. Il s'agit néanmoins d'une situation rare. De 1950 à 1954, huit mille logements Castor ont été terminés (J. BOUSTINGORRY, *Des pionniers autoconstructeurs aux coopérateurs*, *op. cit.*, p. 16).
52. Dans l'agriculture française, la « double activité » concernait 16,3 % des exploitations en 1970 et 16,5 % en 1980 (Fl. WEBER, *Le Travail à-côté*, *op. cit.*, p. 93).
53. *Ibid.*, p. 123.
54. *Ibid.*, p. 192-193.
55. Fl. WEBER, *L'Honneur des jardiniers*, *op. cit.*, p. 143.
56. S. GELBER, *Hobbies*, *op. cit.*, p. 29.
57. « One Woman's Idea of Individuality in the Building of Her Home », *The Craftsman*, novembre 1910, p. 197.
58. Charlotte DYER, « How I Built My Bungalow », *The Craftsman*, avril 1912, p. 89.
59. En 1915, Stickley estime que l'équivalent de 20 millions de dollars de maisons a été construit. Ce qui est considérable si l'on estime que le coût de ces maisons était de 5 000 à 10 000 dollars (M.-A. SMITH, *Gustav Stickley*, *op. cit.*, p. 77). Ces plans ont également été repris en 1913 dans un livre vendu à vingt mille exemplaires.
60. « Houses Inspired by Craftsman Designs », *The Craftsman*, juin 1911, p. 328.
61. *The Craftsman*, janvier 1904, p. 407.
62. *The Craftsman*, février 1904, p. 513.
63. *Ibid.*
64. David CATHERS, *Gustav Stickley*, Londres, Phaidon, 2003, p. 131-133.
65. Daniel Carter BEARD, *What to Do and How to Do It : The American Boys Handy Book*, New York (N. Y.), Scribner, 1882. Ernest Thompson Seton développa des thèses voisines dans son *Book of Woodcraft* (1912), qui rencontra un grand succès. En 1902 est publiée la revue *Popular Mechanics*. En Angleterre, les *Women's Institutes* britanniques, qui ont tenté de promouvoir le travail amateur féminin à la maison, se réclamaient également de Morris (cf. P. GREENHALGH, « The History of Craft », chap. cité, p. 38). Néanmoins, l'expression *do it yourself* n'apparaît réellement qu'en 1912 et ne sera utilisée massivement que dans les années 1950 (cf. S. GELBER, *Hobbies*, *op. cit.*, p. 271).
66. *The Craftsman*, février 1904, p. 515.
67. *The Craftsman*, mars 1904, p. 621.
68. D. CATHERS, *Gustav Stickley*, *op. cit.*, p. 118.
69. D. GAUNTLETT, *Making Is Connecting*, *op. cit.*
70. Bien que Stickley eût lancé une nouvelle ligne de meubles destinée aux classes moyennes, ceux-ci restaient relativement chers : de 31 à 59 dollars, contre 11 à 17 dollars pour les meubles plus banals

- de Sears (D. CATHERS, *Gustav Stickley, op. cit.*, p. 228).
71. Daniel REIFF, *Houses from Books*, University Park (Pa.), Pennsylvania State University Press, 2000.
 72. S. GELBER, *Hobbies, op. cit.*, p. 272-276.
 73. Joffre Dumazedier et Aline Ripert, *Le Loisir et la Ville*, Paris, Seuil, 1966, p. 75.
 74. Claude BONNETTE-LUCAT, « Les bricoleurs : entre polyvalence et spécialisation », *Sociétés contemporaines*, n^o 8, 1991, p. 69. L'enquête « Histoire de vie » confirme ces résultats.
 75. Enquête de la Société d'études commerciales et documentaires (SECED) réalisée pour l'Union nationale des industries du bricolage et des activités manuelles de loisir, 1981.
 76. Après le « petit bricolage » – installation des objets achetés, petites réparations (Insee, enquête « Modes de vie », 1988-1989).
 77. Philippe JARREAU, *Du bricolage. Archéologie de la maison*, Paris, CCI-Centre Georges-Pompidou, 1985, p. 94-97, 104, 125 et 138 ; enquête de la SECED citée, p. 174.
 78. Cf. Cl. BONNETTE-LUCAT, « Les bricoleurs... », art. cité.
 79. Joëlle DENIOT et François-Xavier TRIVIÈRE, « Le bricolage ou la passion réfutée », in Chr. BROMBERGER (dir.), *Passions ordinaires, op. cit.*, p. 102-103.
 80. Dans un débat entre cuisiniers professionnels et cuisiniers amateurs, le cuisinier d'un restaurant étoilé reconnaissait que les amateurs peuvent faire de la meilleure cuisine que la sienne, mais qu'ils n'étaient pas capables de faire deux fois de suite le même plat présentant exactement la même qualité (observation menée par l'auteur en mai 2011).
 81. Cf. Patrice FLICHY, *Le Sacre de l'amateur. Sociologie des passions ordinaires à l'ère numérique*, Paris, Seuil, 2010.

III

TRAVAIL NUMÉRIQUE OUVERT



- 6. LE FAIRE DANS UN MONDE NUMÉRIQUE
- 7. ITINÉRAIRES DE TRAVAIL OUVERT
- 8. AGIR DANS UN ESPACE DE TRAVAIL OUVERT
- 9. DONNER OU FAIRE PAYER

L'autre travail que nous venons d'explorer fonctionne dans un écosystème local et fermé. Il est largement extérieur au monde de l'entreprise, à celui de l'économie marchande standard. Il fonctionne dans une petite sphère qui est centrée sur l'espace domestique et qui peut éventuellement permettre de se rapprocher de voisins et de proches. Il s'agit d'un travail largement solitaire, qui mobilise des compétences déjà acquises par l'individu. Avec le numérique, l'autre travail se transforme profondément ; il trouve des ressources nouvelles et peut prendre place dans un large espace d'échanges. Chaque individu peut nouer des contacts avec des pairs inconnus et distants, établir des coordinations, mobiliser de nouvelles compétences acquises par autodidaxie. Ainsi, des zones de débordement apparaissent entre le travail dans l'entreprise et l'autre travail. L'individu va pouvoir lancer des activités indépendantes qui empiéteront sur le domaine du travail salarié. Le *do it yourself* et l'amateurisme produisent des outsiders qui alimentent des formes de travail hybrides et transgressives. Les activités privées (loisirs, passions) réalisées pour soi et les activités professionnelles ne sont plus séparées : un continuum se fait jour entre les unes et les autres. L'autre travail se transforme en travail ouvert. Ces nouvelles formes de travail extérieures à la société du salariat ne se situent plus à l'ombre des professionnels, mais bien souvent contre eux. Elles bouleversent l'accès aux professions protégées, contournent les règlements publics. Les logiciels libres et ouverts, l'*open access*, constituent le nouveau cadre de bien des productions ouvertes. Cette mutation de l'autre travail est de ce fait intimement liée à l'émergence du numérique.

Nous avons déjà vu dans la présentation des utopies en acte, au quatrième chapitre, à quel point certaines de ces utopies ont pu se développer avec le numérique ou même ont trouvé dans le numérique le dispositif central de leur projet. Le

numérique constitue aujourd'hui une culture commune à tous nos contemporains, mobilisée aussi bien dans le travail salarié que dans les loisirs. C'est la description de cette culture que je me propose de réaliser dans le chapitre suivant, pour ensuite étudier les multiples formes du travail numérique ouvert. Pour ce faire, je ne m'appuierai pas sur une enquête statistique, comme j'ai pu le faire dans le troisième chapitre, mais sur des entretiens biographiques. Je mobiliserai cette science pratique du singulier initialisée par Michel de Certeau. C'est l'espace élargi du travail numérique, les différentes façons d'accorder son travail et ses passions, de trouver des revenus d'appoint, que je me propose d'étudier dans le septième chapitre. Je décrirai, dans le chapitre suivant, de façon synthétique les modes d'action dans l'espace du travail ouvert : travail choisi et complet, mobilisation de ses compétences, mise en visibilité de son travail, construction d'une seconde carrière. Enfin, dans le dernier chapitre de cette partie, j'étudierai le destinataire du travail : s'agit-il de son producteur, qui y trouve sa satisfaction, ou d'un tiers qui reçoit la production sous forme de don ou sous forme payante ?

6.

Le faire dans un monde numérique

L'utopie de William Morris ou celle des chômeurs de la crise de 1929 qui espéraient trouver à travers le *do it yourself* un chemin vers l'emploi s'est heurtée à de grosses difficultés technico-économiques. Les objets Arts & Crafts ou les jouets en bois ne peuvent être produits à bas coût que si l'on mécanise la production dans des ateliers importants. Par ailleurs, les dispositifs de distribution organisés autour de l'action charitable, en 1929, étaient complètement inadéquats. On trouve là la principale raison de l'échec de l'art de masse de Morris ou du néo-artisanat des chômeurs de 1929. L'existence aujourd'hui d'instruments de découpe laser, de fraiseuses numériques et d'imprimantes 3D permet de concevoir des objets de grande qualité et de les reproduire à l'unité, à faible coût. De même, les plateformes numériques qui permettent de diffuser les produits culturels pour un coût quasi nul ou de désintermédier les échanges de biens ou de services facilitent la rencontre entre les producteurs indépendants et les consommateurs. Les premiers peuvent diffuser leur production au-delà de l'échelle locale, les seconds accéder à une offre plus diversifiée, l'évaluer, faire connaître leurs jugements de profanes et mobiliser leur communauté de fans. Le numérique offre ainsi des opportunités nouvelles pour la production indépendante, dans la production culturelle et informatique, mais aussi bien au-delà.

Une culture informatique partagée

Au début des années 1980, à la suite de son enquête sur les métallurgistes de Lorraine, Pierre Belleville se demandait comment le travail libre pourrait continuer à exister quand le travail industriel serait devenu complètement automatique. En ce dernier quart du xx^e siècle, les ouvriers mobilisaient dans le travail libre des savoir-faire manuels qu'ils avaient acquis au sein de l'entreprise et que, bien souvent, ils ne pouvaient plus utiliser. Aujourd'hui, l'informatique s'est, en partie, substituée à la mécanique comme savoir-faire commun. Elle constitue cette compétence partagée, mobilisée aussi bien dans l'entreprise qu'à l'extérieur, les savoirs et savoir-faire étant acquis dans l'un ou l'autre de ces deux espaces. C'est cette nouvelle culture qu'il nous faut maintenant examiner.

LES PIONNIERS DE LA MICRO-INFORMATIQUE

Cette culture numérique s'est construite à travers la micro-informatique et internet. La pratique initiale de la micro-informatique correspond très largement à celle des premiers *hobbyists*. Sherry Turkle a observé, à la fin des années 1970, les utilisateurs des tout premiers micro-ordinateurs, dans la région de Boston¹. La plupart d'entre eux avaient déjà un hobby « technique » comme le radio-amateurisme, la photographie ou les trains miniatures. L'ordinateur leur a permis d'améliorer leur activité d'*hobbyist* (un cas sur six) ; d'autres, au contraire, sont devenus tellement passionnés d'informatique qu'ils ont abandonné leur premier hobby pour cette

nouvelle passion. Cette pratique amateur à domicile n'est pas limitée à la sphère des loisirs ; elle est souvent associée à une pratique de la programmation dans un cadre professionnel (plus d'un cas sur quatre). L'informatique en tant que hobby n'est donc pas vraiment séparée de l'informatique au travail. L'activité amateur, comme celle des métallurgistes lorrains, permet d'effectuer un travail complet pour son métier ou pour ses loisirs. Certains amateurs envisagent même de pouvoir un jour effectuer leur activité professionnelle depuis chez eux.

De ce côté-ci de l'Atlantique, l'informatique va susciter un même engouement. Alors que des machines plus faciles d'emploi comme le PC d'IBM et le Macintosh d'Apple avaient vu le jour, la revue *Esprit* consacre au début de l'année 1985 un dossier à la passion de la micro-informatique. Celle-ci s'exprime même sur les plages, puisque l'unique enquête présentée dans le numéro porte sur l'apprentissage de la programmation au Club Méditerranée ! Georges Vigarello, quant à lui, voit dans cette nouvelle machine « la promesse de s'épanouir et de penser autrement, celle d'éprouver autrement le moi et ses possibles² ». Comme Turkle, il note que les frontières entre l'amateur et le professionnel s'effacent.

Josiane Jouët a mené, à la même époque, une recherche sur des amateurs parisiens. Elle constate, elle aussi, que les passionnés d'informatique voient dans la programmation un « aspect de défi à soi-même, un sentiment de puissance et de maîtrise ». L'outil « est investi d'une forte charge symbolique et affective »³. Désir et plaisir sont fortement investis dans cette activité. On trouve d'autres similarités entre cette enquête et celle de Turkle. La micro-informatique française mobilise aussi les programmeurs et les bricoleurs : « La programmation devient souvent une préoccupation dévorante et exclusive qui remplace les autres passe-temps [ou] sert à informatiser un hobby antérieur⁴. » Pour ceux qui n'ont pas eu de formation professionnelle dans ce domaine, l'apprentissage se fait de façon autodidacte. Si l'usage de loisir est important, pour beaucoup d'amateurs la pratique est également liée à l'activité professionnelle. Pour les uns, il convient d'apprendre à la maison pour ne pas être dépassée par l'évolution technologique, pour entretenir ses compétences professionnelles ou en acquérir quand elles sont défaillantes ; dans ce cas, l'informatique domestique sert essentiellement à apprendre l'informatique. Pour les autres, le micro-ordinateur permet de travailler à la maison, d'acquérir une autonomie dans son activité. Maîtriser complètement son travail apporte un vrai plaisir. Se

construit ainsi une relation ludique au travail qui est d'autant plus forte qu'il peut y avoir un glissement entre activité de travail et activité de loisir. L'individu peut articuler « efficience » et « épanouissement intime »⁵. On retrouve ainsi, dans une activité plus ordinaire, les principes de l'éthique hacker et du travail complet.

Si une avant-garde d'amateurs prend plaisir à se confronter au défi de la programmation, à résoudre des énigmes et ainsi à atteindre un sentiment de puissance obtenu par la maîtrise de la machine, la majorité des amateurs est plutôt constituée de praticiens profanes : « L'imprégnation de la technique se réduit à l'acquisition de savoir-faire et de notions sommaires [...], à une familiarisation diffuse à la logique informatique. Ces individus sont, pourrait-on dire, des semi-alphabètes de l'informatique [...]. Mais ils ne sont pas, non plus, désemparés face à l'ordinateur qu'ils emploient, pour des applications certes limitées, mais avec aisance⁶. » Les jeux, notamment pour les plus jeunes, ou l'utilisation du traitement de texte sont les usages correspondant à cette pratique profane, qui n'empêche pas de se passionner pour l'informatique. À l'inverse de la télévision qui, à cette époque, était pour l'essentiel regardée en famille, la pratique de la micro-informatique, à domicile, est essentiellement individuelle. Néanmoins, ce n'est pas une activité asociale. Elle s'inscrit dans des relations de conseil et d'échange : recherche d'aide réciproque, copie et échange de logiciels. Cette sociabilité informatique se déroule aussi bien dans la cellule familiale qu'à l'extérieur.

Ces observations sur les débuts de la micro-informatique mettent en valeur des caractéristiques de la culture informatique qui vont se révéler stables et permanentes :

1. Il s'agit d'une technique intellectuelle mobilisant l'individu qui s'y engage et lui donnant un profond sentiment de maîtrise. L'investissement ne fait pas simplement appel à la rationalité, au calcul, mais aussi à l'affectif. Il renforce l'autonomie de l'individu, qui est en mesure de mener ainsi un travail complet. Le monde numérique peut devenir un élément de la construction de soi.

2. L'informatique est une technique universelle utilisée aussi bien à la maison qu'au bureau, par des amateurs comme par des professionnels. Les compétences qui sont nécessaires pour utiliser ce nouvel outil peuvent être acquises aussi bien dans un cadre que dans un autre ; elles peuvent circuler d'un espace à l'autre.

L'ORDINATEUR AU BUREAU

La micro-informatique avait été conçue pour être un outil intellectuel personnel, facilement accessible, mais les entreprises continuaient à avoir recours à des outils complexes de grosse taille (*mainframe*, ou mini-ordinateur). Cependant, la passion développée à domicile a été exportée au sein de l'entreprise. Alors que les ingénieurs utilisaient des grosses stations de travail qui leur semblaient indispensables à un travail professionnel, des cadres ou des employés relativement jeunes qui avaient une assez grande autonomie dans l'organisation de leur travail (secrétaires de direction, documentalistes, agents de maîtrise...) ont souhaité disposer de cette nouvelle machine au bureau. Ils ont obtenu de leur hiérarchie l'achat d'un micro-ordinateur et ont transformé leur liberté d'action en innovation. Ils se sont emparés de ce nouvel outil et ont proposé des petites applications adaptées à leur environnement immédiat : automatisation de tâches administratives, gestion des congés, suivi de budget, base de données bibliographique, suivi des stocks⁷... On assiste ainsi à une convergence entre la nouvelle organisation du travail post-fordiste, qui renforce l'autonomie du salarié, et l'émergence de la micro-informatique.

Ces personnes innovantes vont devenir des experts en micro-informatique et acquérir ainsi une nouvelle légitimité et un peu plus de pouvoir. Dans un nouveau monde technique particulièrement incertain puisque les utilisateurs ne peuvent pas s'appuyer sur les directions informatiques, qui sont alors opposées aux PC, ces premiers utilisateurs deviennent rapidement des personnes-ressources qui non seulement maîtrisent la nouvelle technologie, mais sont également capables de l'utiliser pour améliorer la productivité de leur activité. Un observateur de l'entreprise célèbre ces « techno jolies », qu'il oppose aux « techno folies ». Les premières sont adoptées volontairement par les utilisateurs qui y trouvent du plaisir et un instrument de valorisation de soi ; les secondes (la grosse informatique) sont imposées par des spécialistes qui en gardent la maîtrise⁸. Les passionnés du micro vont petit à petit prendre leur revanche sur les spécialistes, bousculer « les privilèges du *computer establishment*⁹ ».

Ce modèle de diffusion incontrôlée va s'étendre d'autant plus que l'investissement requis en micro-informatique est d'un niveau suffisamment faible pour que de nombreux départements puissent prendre seuls la décision de l'achat. Les

innovateurs ordinaires de la micro-informatique travaillent au vu et au su de tous. Dans un premier temps, ils reçoivent des encouragements de leurs collègues et de la direction. Les premiers viennent chercher des conseils et puis, petit à petit, des applications directement utilisables. Même si, par la suite, la diffusion de la micro-informatique a été complètement reprise en main par les nouvelles directions des systèmes d'information, qui ont remplacé les petites applications bricolées de façon autonome par des applications centralisées progressivement imposées à tous, ces débuts de la micro-informatique de masse ont permis de créer une culture informatique partagée qui transcende la coupure entre la maison et le bureau, l'amateur et le professionnel.

INTERNET AU BUREAU

Il en fut de même avec internet. Après sa longue période de gestation au sein de l'université et des mouvements contre-culturels, le réseau des réseaux s'est d'abord diffusé dans le grand public, qui a pu y accéder avec son micro-ordinateur. Quand les entreprises disposant d'un intranet (site web interne) choisissent d'adopter le standard IP, les salariés vont être amenés à utiliser au bureau des compétences qu'ils ont acquises chez eux : utilisation des e-mails et du web. Les entreprises, comme pour la micro-informatique, ont alors eu une attitude ambiguë vis-à-vis de l'importation de l'expérience acquise dans la vie privée. Ces nouvelles activités numériques seront encouragées ou, au contraire, réprimées. Des sociologues ont ainsi constaté un conflit entre deux modes de consultation du web : la « navigation-butinage, qui correspond à un usage long, ouvert, expansif, de lien en lien de l'intranet [...], et la navigation-usinage, plus brève, plus contrôlée et plus limitée dans ses objectifs¹⁰ ». Ils montrent dans leurs observations que ces deux conceptions de l'intranet sont portées par des niveaux différents de la hiérarchie. La hiérarchie intermédiaire, qui assure l'encadrement de premier niveau, a une conception beaucoup plus restrictive de l'outil que les cadres de l'état-major, qui voient l'intranet comme un dispositif de diffusion et de partage de l'information.

Cette ouverture au web n'apparaît pas seulement dans la consultation, mais aussi dans la mise en ligne d'informations. Au sein d'une grande entreprise en réseau, on a

assisté un moment à une multiplication des sites web internes. Les auteurs de ces initiatives avaient une très grande autonomie. Ils avaient reçu un accord de principe de leur hiérarchie locale, mais peu de prescriptions précises. La moitié de ces sites artisanaux n'étaient pas référencés dans l'intranet général de l'entreprise ; en effet, la plupart d'entre eux étaient uniquement destinés à des besoins locaux. Les salariés qui ont pris en charge ces sites n'avaient, pour plus des deux tiers d'entre eux, aucune formation dans les métiers du multimédia. Ces innovateurs ordinaires, qui ne s'appelaient pas encore « webmestres », ont développé eux-mêmes leurs applications locales. Comme ils maîtrisaient encore mal la technique, ils « bidouillaient », y investissaient beaucoup de temps y compris à la maison. Comme dit l'un d'entre eux : « Cette appli, nous, on l'appelle “notre rêve perso”. Dès que l'on a une idée, on réfléchit pour savoir comment on va la mettre dedans. »¹¹ Ce modèle d'innovation éclatée, analogue à celui de la micro-informatique, a permis de mobiliser des initiatives multiples, mais il fut également source de désordre et de redondance, ce qui amena les entreprises à recentraliser les sites web.

On trouve la même tension vis-à-vis de l'usage de la messagerie électronique, qui s'est développé parallèlement à la maison et au bureau. Des entreprises fortement hiérarchisées et formalisées qui craignaient les perturbations apportées par un dispositif de communication trop ouvert ont voulu limiter l'usage de la messagerie et essayé de fixer des normes d'usage très strictes, qui ont facilement été contournées¹². La messagerie permet ainsi d'obtenir aisément des avis, des informations provenant de collègues, de partager, de façon informelle, des connaissances et des compétences, de renforcer les réseaux informels de coopération¹³. Au sein des règles formelles définies par l'intranet, on voit ainsi émerger des processus informels¹⁴. Mais, en élargissant la circulation de l'information, la messagerie est aussi un dispositif qui fait arriver sur l'ordinateur du salarié des injonctions multiples et souvent contradictoires adressées par les services opérationnels amont ou aval, les services fonctionnels ou même éventuellement les clients.

La messagerie instantanée (type MSN) est un autre cas de transfert d'une pratique domestique dans le monde professionnel. Ce mode de communication d'apprentissage très aisé permet de savoir si vos contacts sont connectés ou non à leur ordinateur. La pratique d'échanges écrits instantanés qui s'est d'abord développée dans la sphère privée, au point de devenir, pour le public jeune, le principal instrument d'échange

électronique écrit entre pairs, a été utilisée dans l'entreprise pour assurer une coordination au sein de collectifs de travail éclatés, mais aussi pour maintenir le lien avec des collègues lorsque celui-ci est plus distendu. L'objectif est, dans la première situation, d'interagir dans des situations de travail de plus en plus individualisées et, dans la seconde, d'entretenir un réseau de relations qui peut dépasser le cadre de l'entreprise. Il s'agit parfois de maintenir des relations avec ses contacts pour mieux « gérer sa carrière », ou plus simplement de faire vivre un réseau amical non professionnel¹⁵, toutes choses qui, par la suite, seront gérées par les réseaux sociaux comme Facebook ou LinkedIn.

LES COMMUNAUTÉS EN LIGNE

Au début des années 2000, les dispositifs d'échange et de collaboration qui avaient permis aux hackers de coopérer s'étendent au sein de publics plus larges. De multiples communautés en ligne apparaissent et utilisent des outils comme les wikis (pages web dynamiques qui permettent à un utilisateur d'ajouter ou de modifier des contenus). Wikipedia, créé en 2001, constitue le cas le plus emblématique de ces projets de production collaborative¹⁶. Des projets analogues ont vu le jour dans le cadre clos des intranets d'entreprise. L'observation de l'un d'entre eux montre que les pratiques de partage de l'information et de construction collaborative de connaissances peuvent aussi s'implanter dans le monde professionnel¹⁷. Elles permettent de créer de l'horizontalité dans des structures fortement hiérarchiques et ainsi de multiplier les interactions au sein de l'organisation.

Les opportunités du numérique pour l'autoproduction

Cette culture commune du numérique dans le monde privé et dans le monde professionnel, ces expériences et ces compétences qui passent d'un monde à l'autre, facilitent l'apparition du travail ouvert et permettent le développement de l'autoproduction. Je présenterai ici brièvement deux cas d'autoproduction, celui des logiciels libres, qui s'inscrit dans la tradition de la production alternative des hackers, et celui de la production musicale autoproduite, qui prolonge le projet DIY des punks.

LOGICIELS LIBRES

Le modèle des logiciels libres mis en place par les hackers dans les années 1980 constitue la référence incontournable du travail ouvert. Il s'agit d'un travail réalisé par plaisir, de façon volontaire et bénévole, qui se déroule sans prescription des tâches, en laissant la créativité de chaque développeur s'exprimer, sans division du travail et avec la possibilité à chaque étape de modifier et d'améliorer le code¹⁸. Pour Richard Sennett, nous l'avons vu, c'est le modèle du travail bien fait. Quoique l'activité soit solitaire, elle s'intègre dans une production collective qui est organisée par un certain nombre de règles définies par la « communauté » elle-même (voir [chapitre 4](#), le cas de Debian). La réunion d'un grand nombre de concepteurs et d'utilisateurs testeurs tout au long du processus permet de détecter plus facilement les erreurs. Comme le note Eric Raymond : « Avec suffisamment d'yeux, les bugs deviennent sans importance¹⁹. » En

définitive, les logiciels libres permettent d'accumuler la connaissance, de recombinaer les savoirs : c'est finalement « un mécanisme générateur d'efficacité économique »²⁰. La qualité de certains logiciels libres fait qu'ils sont adoptés bien au-delà de la communauté des hackers.

Comme dans le monde de la science académique, le développeur signe le travail qu'il a réalisé. Cette signature manifeste de façon évidente le lien qui existe entre la chose produite et celui qui l'a conçue, ce dernier pouvant en recueillir une rémunération symbolique non négligeable. Il a aussi la possibilité, en participant à de tels projets, d'améliorer sa compétence en contribuant à un effort collectif de développement. C'est un travail ouvert accompli hors de l'entreprise par des passionnés auxquels se joignent des salariés. Dans ce cas, l'entreprise est tellement convaincue de la qualité et de l'intérêt de cette production collective qu'elle est prête à intégrer une partie de sa force de travail informatique au sein du projet. Les espaces de travail sont d'ailleurs indéterminés : le domicile, le bureau et, éventuellement, des « tiers lieux ».

Dans les années 2010, le mouvement des logiciels ouverts a pris une orientation différente. Au lieu que ce soient les entreprises qui rejoignent un mouvement initié par des informaticiens bénévoles, ainsi que ce fut le cas avec le système d'exploitation Linux, ce sont des grandes multinationales du Net qui mettent à disposition des développeurs indépendants le code ouvert de certains de leurs logiciels. Google fournit notamment les API (interfaces de programmation applicative) nécessaires à l'écriture d'applications proposées sur les smartphones qui utilisent Android, le système d'exploitation de la firme californienne. Ce dernier a été conçu à partir du système d'exploitation ouvert Linux. Les développeurs d'applications peuvent télécharger le code source, ainsi que les outils de développement. Il est donc possible de réaliser par soi-même une application Android. En revanche, pour la distribuer sur la boutique en ligne Google Play, il faut reverser à Google une partie des recettes. Par ailleurs, la firme californienne informe régulièrement la communauté des développeurs de ses dernières innovations. Elle réussit ainsi à mobiliser cette communauté en laissant les informaticiens concevoir les applications qu'ils souhaitent. Google a juste conservé le contrôle du maillon qui permet l'accès à la plateforme. Cette organisation qui associe ouverture et contrôle caractérise bien ce dispositif décentralisé de développement des *softwares*. Dans ce cas, les logiciels

ouverts ne sont plus cette alternative à la production capitaliste imaginée par les hackers des années 1980, mais un dispositif qui permet de faire coopérer une grande firme oligopolistique et des développeurs indépendants.

LA DÉMOCRATISATION DE LA CRÉATION : L'EXEMPLE DE LA MUSIQUE

Alors que les punks des années 1970-1980 utilisaient pour l'essentiel des instruments électroniques analogiques, la numérisation va offrir de nouvelles opportunités aux professionnels, aux amateurs de musique et, plus largement, d'art²¹. Une étude effectuée en 2008 en France estime que près de la moitié (45 %) des artistes ont recours à l'autoproduction pour l'enregistrement. Une bonne partie d'entre eux assurent également de façon indépendante la fabrication et la promotion. Ils représentent ainsi une part très significative des ventes de disques²². Les musiciens amateurs bénéficient également des opportunités offertes par le numérique. Avec les *home studios*, il devient plus facile de produire sa propre musique et, à travers les plateformes d'autopublication, d'accéder à la reconnaissance et à la notoriété. L'utopie DIY punk prend une nouvelle forme : « Elle a cessé d'être une idéologie contestataire pour devenir une condition nécessaire et intrinsèque de la production musicale²³. »

Il devient possible pour de nombreux musiciens amateurs de contourner les *gatekeepers* de l'industrie musicale et de distribuer leurs productions sur le Net, les contenus étant rendus publics pour tous. On a souvent cité le cas du groupe anglais Arctic Monkeys, qui aurait constitué sa réputation grâce au web et ainsi lancé un mode de diffusion alternatif. En réalité, il ne s'agit pas d'une simple voie alternative, car la version qui a circulé sur internet n'était pas celle du disque enregistré en studio selon tous les standards de l'industrie de la musique, mais celui d'une démo qui semblait plus spontanée et plus authentique aux fans d'un groupe en voie de professionnalisation. Un spécialiste des musiques populaires estime que c'est cette « authenticité 2.0 » qui a amené les fans à se mobiliser²⁴. On voit ainsi que, dans ce cas, le contournement de l'industrie musicale n'est pas seulement initié par la technologie. Il ne s'agit pas seulement de remplacer le disque par le web, mais aussi de proposer une autre musique que les fans préfèrent, qu'ils s'approprient plus

facilement et qu'ils peuvent faire connaître. Avec internet, les fans sont parties prenantes ; ils ne se contentent pas de découvrir : ils imposent leur goût d'authenticité et sont acteurs de la diffusion. De ce fait, si le numérique offre aux amateurs des opportunités réellement nouvelles leur permettant de s'autoproduire et de se diffuser, on retrouve, au-delà du cercle amical, des itinéraires de carrière qui rappellent ceux des punks.

La démocratisation de la création est apparue dans de nombreux champs différents. Les blogs constituent un autre cas exemplaire de ce phénomène. L'individu ordinaire peut ainsi court-circuiter les *gatekeepers* de l'expression journalistique et littéraire. Les outils de gestion de contenu qui utilisent des interfaces web ont largement facilité l'autopublication. En quelques clics, il est possible de mettre en ligne des textes, des images et des vidéos. Le blogueur est à la fois auteur, éditeur et diffuseur. Cette blogosphère, qui est apparue au milieu des années 2000, a connu une extension considérable. Pour la plupart des blogueurs, l'œuvre est intimement liée à son auteur. Toutefois, pour un groupe plus restreint, l'œuvre réussit à exister de façon autonome et peut alors rencontrer un vrai public, la publication en ligne devenant une véritable alternative à la publication traditionnelle²⁵.

Une informatique imposée et centralisée

Les éléments de l'histoire de la micro-informatique et d'internet présentés jusqu'à maintenant montrent les formidables opportunités offertes par le numérique tant dans les pratiques personnelles que professionnelles. À la jonction des deux mondes, le numérique permet plus facilement de produire par soi-même : les utopies du faire peuvent ainsi se réaliser. De même, le *do it yourself* s'ouvre à de nouveaux champs de réalisation. Mais le numérique a aussi une autre face qui prolonge la grosse informatique des années 1960, avec ces procédures imposées et centralisées.

Une fois que la micro-informatique et internet ont été adoptés par l'entreprise, ces outils flexibles, simples et décentralisés ont semblé trop ouverts. Les entreprises ont souhaité, à nouveau, standardiser, contrôler, revenir, d'une certaine façon, à la vieille discipline taylorienne. Un autre modèle apparaît alors, baptisé par certains « néotaylorisme assisté par ordinateur »²⁶. Ces « progiciels de gestion intégrés », appelés aussi ERP²⁷, correspondent à une volonté d'automatisation et d'intégration de ce qu'on commence à appeler le « système d'information ». En réunissant toutes les données de l'entreprise sur une base unique qui articule de façon modulaire chaque fonction (suivi de la production, stocks, comptabilité, achats...), on réduit les tâches de saisie à faible valeur ajoutée et on standardise les données et les procédures. Le logiciel standard prescrit les tâches et les utilisateurs ne peuvent s'écarter de la marche à suivre. On retrouve bien dans ce cas l'étymologie du mot « informatique » (in-former : mettre en forme). L'ERP permet de construire des informations cohérentes et offre aux directions des tableaux de bord synthétiques constamment mis à jour. Mais cette consolidation des données pour la hiérarchie se fait au détriment de

la coordination latérale²⁸. L'outil prescrit le formatage des données, la façon de les saisir, mais aussi les indicateurs qui permettent d'évaluer les actions menées ; au final, il se propose d'imposer les « bonnes pratiques ».

Cette standardisation des procédures a pour objectif d'accroître l'efficacité, de réduire les spécificités et les adaptations locales, de combattre l'autonomie des salariés ou des unités de production. Un certain nombre de savoirs locaux qui avaient été construits au cours de processus longs et incorporés dans des logiciels spécifiques sont abandonnés. Pour un accroissement probable de la performance globale, on diminue l'efficacité locale. Les ERP sont conçus et adaptés dans l'entreprise par des éditeurs et des consultants extérieurs à l'entreprise. L'externalisation transforme l'ERP en cette « technologie invisible » que Michel Berry décrivait au début des années 1980, un outil qui échappe à la volonté des dirigeants et impose mécaniquement sa logique²⁹. En définitive, les ERP fournissent un nouveau cadrage cognitif aux salariés. Cet encadrement cognitif ne touche pas que l'employé administratif, mais bien d'autres salariés.

Les opérateurs de production, avec l'automatisation de nombreuses tâches, ont vu aussi leur travail se transformer profondément. De nos jours, leur tâche principale est de régler directement les incidents ; ils ont ainsi beaucoup gagné en autonomie. Cette autonomie croissante n'empêche pas pour autant le contrôle. Là où, dans la division du travail classique, le contrôle était effectué en quelque sorte *ex ante*, il est assuré aujourd'hui *ex post* : on s'assure que le salarié a bien tenu son rôle, qui pourtant n'avait pas été défini à l'avance. Les employés en contact avec la clientèle disposaient autrefois d'une vraie autonomie dans la relation de service. Aujourd'hui, le système d'information permet d'organiser de façon rigide la fourniture de services, comme le taylorisme l'avait fait pour la production industrielle. Dans les plateformes téléphoniques³⁰, les procédures sont définies centralement une fois pour toutes, sans laisser au salarié les moyens de s'adapter à la situation et de pouvoir négocier avec une hiérarchie intermédiaire, qui de plus en plus a été supprimée³¹. Néanmoins, le salarié reste responsable de la fourniture du service à l'utilisateur et garde donc une autonomie, qui cependant est encadrée. Le nouveau cadrage de l'activité par l'informatique amène l'ensemble des salariés à devoir rendre des comptes régulièrement. Cette activité est particulièrement chronophage, puisque 40 % des

salariés estiment qu'il leur arrive de passer plus de temps à rendre des comptes qu'à travailler³².

Au-delà des salariés, ce cadrage s'étend maintenant au consommateur. Si l'on étudie les activités de services, comme celles des boutiques des opérateurs de télécommunications ou des conseillers financiers dans les banques, il arrive qu'en leur sein producteurs et consommateurs soient cadrés par le même dispositif informatique. Le vendeur fait une proposition, en fonction d'une base de données qui contient un certain nombre d'éléments sur l'offre et sur l'historique de la consommation du client, et ce dernier ne peut répondre qu'au sein du cadre qui lui est imposé. Producteur et consommateur subissent la même contrainte.

Une autre technologie d'autonomie, le GPS, est également devenue une technologie de contrôle. Là où le livreur « d'avant » organisait ses tournées comme il le souhaitait, jouant habilement sur les contacts qu'il avait su nouer avec les clients réguliers pour faciliter sa livraison, celui d'aujourd'hui n'a plus besoin de connaître la ville. Son plan de tournée a été établi à l'avance par un logiciel ; le livreur est suivi par le GPS ; chaque remise de paquet est validée par le flashage du code-barres. Le livreur est placé sous la surveillance d'un *terminal manager* (responsable de livraison) : le contrôle est permanent³³. On retrouve le même phénomène de contrôle par un logiciel dans la logistique avec le *voice picking* (guidage vocal). Le préparateur de commande est équipé d'un casque et reçoit directement, par une voix de synthèse, les ordres de commande à réaliser et l'endroit où il convient de les prendre. Il confirme par oral les chargements effectués³⁴.

FIN DE L'AUTONOMIE OU TENSION

À côté du système d'information qui contrôle de plus en plus, les entreprises ont multiplié les processus de communication et d'échange. À l'usine ou au bureau, chacun reçoit de multiples messages ou injonctions qui peuvent venir d'autres phases du processus de production, des services fonctionnels, ou même du client, qu'on essaie dans les nouvelles organisations productives de « mettre au cœur de l'entreprise ». Les individus sont de plus en plus seuls face à ces injonctions multiples. Ils le sont d'autant plus que la hiérarchie devient plus distante. Les salariés

considèrent très largement que cette hiérarchie est inutile, un quart d'entre eux estimant qu'ils travailleraient mieux « sans chef » et près des deux tiers que l'absence de chef ne changerait rien³⁵. Aussi, les trois quarts d'entre eux souhaiteraient avoir plus d'autonomie³⁶.

Ce poids de la hiérarchie et celui du contrôle par le système d'information peuvent laisser penser que les salariés ont perdu toute marge d'autonomie mais, quand on examine finement l'activité, on constate que ce n'est pas le cas. L'observation des usages des ERP montre que la situation est plus ouverte qu'on ne le pense. On constate ainsi que, même dans un système très contraignant, les employés peuvent bricoler d'autres procédures qui sont au moins aussi efficaces : réalisation de tableaux Excel pour traiter de façon plus adaptée certaines données, saisie de nouvelles données pour éviter trop d'écart avec les objectifs initiaux, qui sont mémorisés dans le système d'information, utilisation de leurres, par exemple de fausses commandes pour déclencher des actions non codifiées.

Mais l'autonomie des salariés ne vient pas seulement de leur capacité à utiliser des outils indépendants. En effet, les ERP, en dépit de leur rigidité, sont plus souples et malléables qu'on ne l'imagine à première vue. Si, pour les tâches faiblement qualifiées comme la saisie, les marges de manœuvre se sont fortement réduites et l'activité de travail s'est ordinairement appauvrie, pour d'autres, en revanche, des opportunités nouvelles sont apparues : quand les salariés maîtrisent mieux le dispositif, ils peuvent introduire un peu de flexibilité, accéder à des informations plus fiables qu'ils ne possédaient pas avant, explorer des possibilités nouvelles, déléguer au système des opérations routinières (commandes standard, notamment) pour ne garder que les opérations les plus complexes. Ces opportunités peuvent être saisies ou non en fonction du nouveau processus d'organisation choisi. Dans certaines entreprises, la mise en place d'ERP peut se traduire par une déqualification d'un certain nombre d'emplois et par une requalification d'un petit nombre ; dans d'autres, à l'inverse, la répartition des tâches est beaucoup plus ouverte et l'on assiste à un véritable enrichissement du travail³⁷. À la centralisation qu'apportent dans l'ensemble les ERP, on peut associer une certaine décentralisation, consulter l'état de stocks ou des commandes par exemple, ou une plus grande polyvalence des activités. Certains observateurs y voient « la construction d'un espace de délibération et d'innovation qui relance le travail d'organisation³⁸ ».

Avec la micro-informatique et les ERP, on a deux processus d'introduction de l'informatique en entreprise radicalement différents. Dans le premier cas, les salariés utilisent un outil universel ouvert pour mettre en place les dispositifs de gestion dont ils ont besoin ; dans le second, les entreprises font appel à des systèmes complexes spécialisés dans la gestion et le contrôle. Si le premier outil favorise l'autonomie et le plaisir de faire de certains salariés, le second dessine un cadre très contraignant qui offre néanmoins à certains salariés de vraies opportunités. L'informatique, même dans sa composante la plus rigide, laisse donc aux salariés plus d'autonomie que le système de production taylorien. Le modèle de la micro-informatique est influencé par le fait qu'une partie des outils informatiques n'a pas été conçue pour l'entreprise et que ceux-ci ont souvent été utilisés dans le monde privé avant de pénétrer dans le monde professionnel. Mais, quelle que soit l'origine du dispositif, une fois le système stabilisé, l'entreprise impose des normes d'usage qui restent néanmoins plus favorables à l'autonomie que les techniques tayloriennes, d'autant plus que les salariés ont ordinairement accès à des outils autonomes (traitement de texte, tableur, gestionnaire de base de données, etc.).

Une informatique de la médiation

Parallèlement aux systèmes d'information qui contrôlent l'activité du salarié dans l'entreprise, des plateformes électroniques se mettent en place avec internet pour encadrer les échanges marchands ou non marchands de biens et de services, mais aussi d'information et d'organisation de la sociabilité. Examinons ces deux types de plateformes.

LES PLACES DU MARCHÉ ÉLECTRONIQUE

L'économiste Ronald Coase a montré que l'organisation du marché induisait un coût et qu'il pouvait être plus efficace d'organiser une activité économique au sein d'une firme sans faire appel au marché ; on évitait ainsi d'importants coûts de transaction³⁹. La hiérarchie et le marché constituent donc deux modes de coordination qui peuvent être adaptés à des situations différentes. L'arrivée du numérique va modifier les éléments du choix. En effet, elle fait baisser les coûts de transaction. On peut organiser des *e-market places* (places du marché électronique) beaucoup plus efficaces que les organisations de marché préexistantes⁴⁰. Le transport aérien constitue le premier cas d'une industrie qui fut bouleversée par un nouvel agencement des transactions, grâce à la réservation en ligne. Avec internet, les avantages du marché électronique vont s'amplifier. Au début des années 2000, alors que les commentateurs croient voir la croissance d'un commerce électronique qui se positionnerait à côté du commerce traditionnel, Alain Rallet constate qu'en fait c'est

l'ensemble du commerce qui s'électronise⁴¹. Effectivement, à partir du moment où internet se répand dans le grand public, les *e-market places* peuvent atteindre les individus ordinaires en tout point de la planète.

Ces nouvelles possibilités de coordination par les *e-market places* sont susceptibles de changer fondamentalement la taille des entreprises. L'ère du « *big was good* » pourrait être remplacée par celle du « *small becomes good* ». Une économie des entreprises personnelles pourrait apparaître⁴². Plus besoin de grosses organisations hiérarchiques qui fixent en détail les tâches de chacun des nombreux métiers de l'entreprise. Celles-ci sont remplacées par une multitude de micro-entreprises flexibles et créatives qui sont capables de répondre avec efficacité à des demandes très spécifiques. On entrerait dans un modèle de coordination qui serait celui d'internet, où le résultat vient des interactions des multiples acteurs au sein du système. Thomas Malone et Robert Laubacher, qui imaginaient ainsi l'organisation des entreprises au ^{xxi}^e siècle, estimaient que le rôle des grandes entreprises serait d'établir les règles et les standards de cette organisation en réseau. Non seulement ces grandes entreprises du nouveau siècle ont créé des standards, mais elles occupent également une place centrale, celle de nouveaux intermédiaires.

Internet a effectivement vécu une double mutation. Au démarrage, le réseau des réseaux était conçu comme un espace non marchand, puis comme un système qui faisait disparaître les intermédiaires. Sur la toile, chaque internaute pouvait entrer en contact avec n'importe quel autre. Mais à la désintermédiation initiale succède une phase de réintermédiation. De nouveaux intermédiaires vont prendre la place de ceux qui ont été évincés. Ce ne sont pas, à proprement parler, des commerçants en ligne ; ils fournissent simplement la connexion entre offreurs et demandeurs. On trouve au départ des sites non marchands de petites annonces comme Craigslist, fondé en 1995. Puis, au-delà de l'accès aisé à l'information sur les différentes offres et sur les prix associés, les nouveaux sites vont proposer des règles facilitant l'établissement de la confiance et des dispositifs de paiement. Ces plateformes vont permettre de réduire les coûts de coordination et de recherche de partenaires. Pour l'internaute, elles vont jouer un rôle essentiel, en lui proposant d'entrer dans des mécanismes d'échange.

Les organisateurs de l'échange, les nouveaux courtiers, se font rémunérer soit directement, soit par la publicité, alors qu'ils organisent aussi bien les échanges marchands que les échanges de pair à pair ou ceux de l'économie du partage. À la

nouvelle économie de la gratuité imaginée par les premiers gourous du Net s'est substituée la *middleman economy* (l'économie de l'intermédiation)⁴³. Selon une des lois classiques de l'économie numérique, le premier venu s'empare de toute l'activité. Il acquiert vite une position de monopole⁴⁴. Néanmoins, les grandes plateformes spécialisées peuvent toujours être contournées par des dispositifs de petites annonces ou des réseaux de coopération auto-organisés entre un petit monde d'acteurs.

ALGORITHMES, BIG DATA ET ORIENTATION DES CHOIX

Les grandes plateformes n'administrent pas seulement les échanges matériels ; elles gèrent aussi les échanges immatériels. Elles encadrent l'activité de l'internaute ordinaire, dans son accès à l'information et au savoir, dans l'organisation de sa sociabilité. D'après l'utopie initiale d'internet, chacun peut accéder à l'information et plus largement aux contenus qu'il veut, et publier ce qu'il souhaite en court-circuitant les autorités légitimes, les prescripteurs, les spécialistes attitrés. Chacun est également en mesure de produire de l'information, de noter, d'évaluer et même de recommander des biens culturels, des décisions politiques, mais aussi des « marques » qui proposent tel ou tel produit. Ce projet, qui est devenu l'idéologie commune d'internet, est en phase avec la volonté des individus de s'autonomiser, de construire leur identité (voir [chapitre 4](#)). Internet pouvait d'autant plus remplir cette aspiration à l'échange libre que le réseau des réseaux a démarré sur ce principe-là. L'infrastructure n'avait pas de propriétaire, les protocoles étaient libres. Pendant près d'un quart de siècle, le réseau a fonctionné essentiellement dans le monde universitaire ; il était financé par l'administration américaine et offrait un dispositif d'échange et de coopération aux chercheurs académiques.

Quand internet quitte le monde universitaire, au milieu des années 1990, un débat intense se développe chez les gourous du Net pour penser une économie des biens immatériels. Il en ressort qu'il convient de trouver une bonne articulation entre le marchand et le non-marchand⁴⁵. À la fin de cette décennie, un équilibre s'est mis en place. La grande majorité des machines connectées au réseau appartiennent au monde commercial, tandis que la plus grande part des contenus offerts sur le web est toujours proposée par les universités et les bénévoles⁴⁶. Le classement présenté par le moteur

de recherche dominant, celui de Google, a renforcé cette importance des informations non marchandes. En effet, il hiérarchise les pages web en fonction non pas de leur audience, mais de leur « qualité », estimée par le nombre de liens hypertextes reçus. L'ordre des pages repose sur l'autorité intellectuelle.

À côté de Google, moteur de recherche qui permet d'assurer un recueil autonome de l'information, d'autres outils se sont imposés : Facebook, comme gestionnaire de la sociabilité et agrégateur de réputations ; Amazon et d'autres, comme outils de recommandations. Ils engrangent des masses de données (big data) qu'ils trient, classent, agrègent. Ces entrepôts organisés de données et les algorithmes qui les compilent sont devenus des acteurs centraux qui organisent notre vie sur internet. Cette nouvelle société du calcul, analysée par Dominique Cardon⁴⁷, propose des modes d'agrégation qui partent du bas et, de manière inductive, détecte des régularités. L'algorithme du moteur de recherche de Google, en classant les sites web selon le nombre de liens hypertextes reçus, fait ainsi apparaître un ordre inattendu et mesuré « objectivement ». On retrouve des valeurs assez proches de celles des hackers. L'excellence s'impose par ses qualités intrinsèques mesurées par la communauté. L'algorithme de Facebook, lui, ne classe pas en fonction d'une autorité objectivée par des liens hypertextes, mais par une réputation attestée par le nombre de fois où les propos d'un membre du réseau ont été relayés, sous forme de retweets, ou commentés par un tiers. Ces mesures relatives à la réputation peuvent être facilement manipulées par des tricheurs ou des robots, mais elles rendent surtout les individus calculateurs et les amènent à développer différentes tactiques pour accroître leur notoriété, tactiques qui favorisent ceux qui ont la culture numérique la plus approfondie.

Les algorithmes des big data, comme les plateformes et les ERP, ont modifié profondément la liberté initiale des acteurs du numérique. Mais ce ne sont pas pour autant des dispositifs orwelliens de contrôle et d'imposition de comportements. L'internaute peut consulter des sites qui ne sont pas sur la première page de Google. L'utilisateur de Facebook peut sortir de la bulle que construit ce réseau social en lui signalant avant tout l'activité de ses proches dans la recherche d'autres contacts. Ceux qui offrent un hébergement ou un transport peuvent contourner les plateformes. En revanche, les livreurs ou les préparateurs de commande disposent de bien peu d'autonomie.

Les nouvelles utopies du faire que j'ai présentées au quatrième chapitre se sont diffusées bien au-delà des petites communautés initiales de hackers, de *makers* ou de punks. Elles sont devenues des idéologies intégrées dans la culture numérique de nos contemporains et font partie de leurs représentations de l'informatique et d'internet. Les pratiques du numérique qui ont été mises en œuvre depuis le début des années 1990 mobilisent une partie de cet imaginaire, mais intègrent également la dimension de centralisation de l'informatique qui avait été fortement combattue par les fondateurs de la micro-informatique et d'internet. Aujourd'hui, les usagers du numérique sont placés dans une tension permanente entre les deux orientations contradictoires de l'informatique : l'autonomie et la centralisation. Les individus ont développé diverses manières de faire pour gérer la tension entre ces deux orientations. L'individu digital dispose d'outils universels (ordinateur et réseau) qui renforcent son autonomie mais lui imposent un cadre. Il peut se soumettre à ses contraintes, mais aussi ruser, contourner, choisir des voies de traverse. Au formatage digital, on peut opposer la dissidence numérique.

La « vie digitale » a un certain nombre de caractéristiques nouvelles. Tout d'abord, elle relie le monde privé et le monde professionnel, le travail et les loisirs. L'universalité des outils intellectuels permet facilement de poursuivre une activité ailleurs, dans un espace considéré comme inapproprié : suivre ses e-mails professionnels à la maison ou dans les transports, terminer de rédiger un document professionnel chez soi ; répondre à ses e-mails privés ou acheter en ligne au bureau, y lire la presse en ligne ou jouer à des jeux qui se déroulent dans des univers persistants et continuent donc hors de la présence du joueur⁴⁸.

À l'ère du numérique, les activités du faire associent, encore plus qu'auparavant, les compétences acquises et les expériences menées au sein du travail et des loisirs. Tous ces savoir-faire s'entrelacent. Aussi, les individus qui supportent plus difficilement la rigidité de l'organisation de l'entreprise souhaitent s'engager dans des activités autonomes menées de façon complète ; ils recherchent particulièrement le plaisir de l'activité. Ces nouvelles attentes correspondent à la recherche identitaire d'une réalisation de soi, à la volonté de mener son travail différemment dans l'entreprise ou dans les espaces du hors-travail.

Le désir d'autonomie n'empêche pas de nombreuses collaborations, qui peuvent être librement organisées, mais aussi formatées par les plateformes ou les entreprises. L'informatique centralisée est non seulement présente dans des entreprises industrielles ou tertiaires qui cherchent de plus en plus à rigidifier les procédures, mais aussi dans les plateformes qui cadrent les échanges privés, la collaboration entre des acteurs indépendants. Les connaissances produites ou utilisées dans ce monde numérique sont susceptibles d'être librement accessibles ou protégées par les barrières de la propriété industrielle.

Quand le travail et le loisir s'entrecroisent, le travail ouvert se développe encore plus. L'amateur peut chercher à professionnaliser ses passions, le professionnel à faire, pendant son temps libre, les réalisations complètes qu'il n'a pas pu faire au bureau, trouver la satisfaction et le plaisir qui lui manque dans sa profession. La satisfaction de soi s'appuie conjointement sur les réalisations privées et les productions professionnelles. L'une peut remplacer l'autre lorsque cette dernière est défaillante. Elles peuvent aussi bien se mélanger. L'individu a la possibilité de suivre ses goûts tout en améliorant ses revenus. Il est parfois difficile de séparer le non-marchand du marchand. Le don et la vente s'hybrident. Le plaisir de donner peut se combiner avec le plaisir d'atteindre une qualité professionnelle qui permet de vendre. Il s'agit, dans un cas comme dans l'autre, de démontrer sa propre valeur et de renforcer son estime de soi. L'activité, qu'elle soit travail ou loisir, est un engagement de soi qui permet de s'épanouir, de se réaliser. L'individu cherche à construire une identité qui peut être en voie d'unification ou, au contraire, profondément clivée ; pour cela, il a les moyens de jouer sur différents registres présents dans le travail ou dans les passions. L'engagement intense dans l'activité correspond à un choix, comme chez le hacker ou le *maker*, mais probablement aussi à une injonction des organisations, qui demandent à l'individu d'apporter son intelligence propre et de se coordonner avec d'autres pour produire une intelligence collective. Et ce, dans le cadre de l'entreprise, qui presse le salarié de se mobiliser totalement, mais aussi dans celui des organisations de loisir, qui imposent leur rythme d'activité : présence dans des espaces physiques, participation en ligne. L'individu passionné par son travail ou ses loisirs est aussi dévoré quelquefois par une activité qui marque toujours sa présence, car il est connecté en tout temps et en tout lieu. Mais, quoi qu'il en soit, l'individu digital a beaucoup plus facilement que par le passé la possibilité de

naviguer entre travail et hors-travail, de développer un travail hybride, d'accéder à des ressources et à des collaborations bien au-delà du cadre local. De nouvelles opportunités s'ouvrent pour faire différemment. Le numérique offre un cadre particulièrement propice pour le travail ouvert.

-
1. Sherry TURKLE, « The Subjective Computer : A Study in the Psychology of Personal Computation », *Social Studies of Science*, vol. 12, n^o 2, 1982, p. 173-205.
 2. Georges VIGARELLO, « La passion de l'informatique », *Esprit*, février 1985, p. 7.
 3. Josiane JOUËT, *L'Écran apprivoisé. Télématicque et informatique à domicile*, Paris, CNET, 1987, p. 60 et 69.
 4. *Ibid.*, p. 56 ; Josiane JOUËT, « Le vécu de la technique. La télématicque et la micro-informatique à domicile », *Réseaux*, n^o 25, 1987, p. 119-141. 70 % des interviewés sont bricoleurs ; la moitié d'entre eux connaissent la programmation. Le lien entre bricolage et informatique demeure aujourd'hui, puisque dans l'enquête « Histoire de vie » (voir [chapitre 3](#)) on voit que bricolage et informatique sont deux activités qui participent de la même façon à la définition de soi.
 5. Josiane JOUËT, « Les usages professionnels de la micro-informatique », *Sociologie du travail*, n^o 1, 1988, p. 123.
 6. Josiane JOUËT, « L'informatique "sans le savoir" », *Culture technique*, n^o 21, 1990, p. 217.
 7. Cf. Hamid BOUCHIKHI, « Le micro-ordinateur dans l'entreprise », *Gérer et comprendre*, n^o 20, 1990, p. 16-25 ; Norbert ALTER, *La Gestion du désordre en entreprise*, Paris, L'Harmattan, 1991.
 8. Yves LASFARGUE, *Techno jolies, techno folies ?*, Paris, Éditions d'Organisation, 1988.
 9. Michel LACROIX, « La micro-informatique, reflet des mœurs », *Esprit*, février 1985, p. 12.
 10. Valérie BEAUDOUIN, Dominique CARDON et Alexandre MALLARD, « De clic en clic. Créativité et rationalisation dans les usages des intranets d'entreprise », *Sociologie du travail*, n^o 43, 2001, p. 309-326.
 11. Pierre-Jean BENGHOZI et Sylvain BUREAU, « Professionnalisation des nouveaux métiers liés aux TIC : le cas des webmestres intranet de France Télécom », *Économie et sociétés*, vol. 25, n^o 4, 2005, p. 775-802. (La citation est tirée de Sylvain BUREAU, « De l'émergence à la rationalisation d'un métier : professionnaliser ou tayloriser ? Le cas des webmestres de France Télécom », Doctoriales du groupement de recherche TIC & Société, 28-29 janvier 2004.)
 12. Sur le cas de la banque, cf. Frantz ROWE et Emmanuel MONOD, « Limites structurelles et culturelles à l'usage de la messagerie dans les banques à réseau », *Réseaux*, n^o 104, 2000, p. 139-158.
 13. Pierre-Jean BENGHOZI, Patrice FLICHY et Alain D'IRIBARNE, « Le développement des NTIC dans les entreprises françaises », *Réseaux*, n^o 104, 2000, p. 31-57.
 14. Emmanuelle VAAST, « Intranet et aléas organisationnels », *ibid.*, p. 159-184.

15. Jérôme DENIS et Christian LICOPPE, « La coprésence équipée. Usages de la messagerie instantanée en entreprise », in Alexandra BIDET (dir.), *Sociologie du travail et activité*, Toulouse, Octarès, 2006, p. 47-65. Cf. également Anca BOBOC, « Le point sur la messagerie instantanée. Solutions grand public et solutions d'entreprise », *Réseaux*, n° 134, 2005, p. 223-261.
16. Cinq ans plus tard, Wikipedia était le dix-septième site le plus visité au niveau international. Cf. Julien LEVREL, « Wikipedia, un dispositif médiatique de publics participants », *Réseaux*, n° 138, 2006, p. 198. Une enquête menée à la même époque sur les wikis utilisant la plateforme MediaWiki en recense environ douze mille (Camille ROTH, Dario TARABORELLI et Nigel GIBERT, « Démographie des communautés en ligne. Le cas des wikis », *Réseaux*, n° 152, 2008, p. 213).
17. Laurence CABY-GUILLET, Samy GUESMI et Alexandre MALLARD, « Wiki professionnel et coopération en réseaux : une étude exploratoire », *Réseaux*, n° 154, 2009, p. 195-227.
18. Didier DEMAZIÈRE, François HORN et Marc ZUNE, « Des relations de travail sans règles ? L'énigme de la production des logiciels libres », *Sociétés contemporaines*, n° 62, 2007, p. 101-102.
19. E. RAYMOND, « The Cathedral and the Bazaar », art. cité.
20. Dominique FORAY et Jean-Benoît ZIMMERMANN, « L'économie du logiciel libre. Organisation coopérative et incitation à l'innovation », *Revue économique*, n° 7, 2001, p. 83.
21. Nick Prior situe le début du tournant du numérique vers 1982-1983 (« Musiques populaires en régime numérique », *Réseaux*, n° 172, 2012, p. 71-75).
22. Mesurées en volume (Aymeric PICHEVIN, « L'artiste-producteur en France en 2008 », Adami.fr, janvier 2009, p. 23, 83 et 92).
23. *Ibid.*, p. 78.
24. Justin MOREY, « Arctic Monkeys : The Demos versus the Album », ARPJournal.com, octobre 2009.
25. Dominique CARDON et Hélène DELAUNAY-TETEREL, « La production de soi comme technique relationnelle. Un essai de typologie des blogs par leurs publics », *Réseaux*, n° 138, 2006, p. 15-71.
26. Burkart LUTZ et Hartmut HIRSCH-KREINSEN, « Thèses provisoires sur les tendances actuelles et futures de la rationalisation du travail », in Patrick COHENDET (dir.), *L'Après-taylorisme. Nouvelles formes de rationalisation dans l'entreprise en France et en Allemagne*, Paris, Economica, 1988, p. 47-53.
27. Pour *Entreprise Ressource Planning*. En 2006, le taux de possession était de 17 % des entreprises françaises, mais de 60 % des entreprises de plus de cinq cents salariés (Yusuf KOCOGLU et Frédéric MOATTY, « Diffusion et combinaison des TIC », *Réseaux*, n° 162, 2010, p. 54). Cf. Denis SEGRESTIN, *Les Chantiers du manager*, Paris, Armand Colin, 2004.
28. Emmanuel KESSOUS et Céline MOUNIER, « Coordination et échanges dans un collectif de vente. Le cas de la mise en place d'un progiciel de CRM », *Sciences de la société*, n° 61, 2004, p. 141-157.
29. Michel BERRY, *Une technologie invisible ? L'impact des instruments de gestion sur l'évolution des systèmes humains*, Paris, Centre de recherche en gestion de l'École polytechnique, 1983.
30. Patrice FLICHY et Philippe ZARIFIAN, « Les centres d'appel », *Réseaux*, n° 114, 2002, p. 9-19.
31. Francis GINSBOURGER, *Ce qui tue le travail*, Paris, Michalon, 2010, chap. 5.

32. CFDT, enquête « Parlons travail », mars 2017. La réponse « Parfois, j'ai l'impression que je passe plus de temps à rendre des comptes qu'à travailler » recueille 39,5 % de « oui ».
33. Pour une description du changement du travail des livreurs, cf. Ève CHARRIN, *La Course ou la ville*, Paris, Seuil, coll. « Raconter la vie », 2014.
34. Mélanie BULET, Romain CHEVALLET et Thierry PRADÈRE, « De l'activité au processus de rationalisation. Le cas du guidage vocal », *Activités*, n° 1, 2012, p. 20-38.
35. CFDT, enquête « Parlons travail » citée. « Si je devais faire mon travail sans chef... » : «... j'aurais du mal » (12,1 %), «... ça ne changerait rien » (62 %) et «... je travaillerais mieux » (24,7 %).
36. *Ibid.* « Je préférerais plus d'autonomie » (74,3 %), « Je préférerais plus d'encadrement » (18 %).
37. Gérard VALENDUC, « Les progiciels de gestion intégrée : une technologie structurante », *Réseaux*, n° 104, 2000, p. 185-206.
38. Dominique VINCK et Bernard PENZ, *L'Équipement de l'organisation industrielle. Les ERP à l'usage*, Paris, Lavoisier, 2008, p. 98.
39. Ronald COASE, « La firme, le marché, la loi », *Réseaux*, n° 54, 1992, p. 113-123.
40. Thomas MALONE, Joanne YATES et Robert BENJAMIN, « Marchés électroniques et hiérarchies électroniques » (1987), *Réseaux*, n° 84, 1997, p. 21-45.
41. Alain RALLET, « Commerce électronique ou électronisation du commerce ? », *Réseaux*, n° 106, 2001, p. 17-72.
42. Thomas MALONE et Robert LAUBACHER, « The Dawn of the E-Lance Economy », *Harvard Business Review*, vol. 76, n° 5, 1998, p. 147-148.
43. Marina KRAKOVSKY, *The Middleman Economy*, New York (N. Y.), Palgrave Macmillan, 2015.
44. Alex MOAZED et Nicholas JOHNSON, *Modern Monopolies : What It Takes to Dominate the 21st Century Economy*, New York (N. Y.), St. Martin's Press, 2016.
45. P. FLICHY, *L'Imaginaire d'internet*, *op. cit.*, p. 239-243.
46. En 1998, 86 % des pages venaient du web gratuit ; elles recevaient 51 % de l'audience, et même bien plus si l'on tient compte de la nécessaire fréquentation des portails et des moteurs de recherche, tous commerciaux (Michel GENSOLLEN, « La création de valeur sur internet », *Réseaux*, n° 97, 1999, p. 23).
47. Dominique CARDON, *À quoi rêvent les algorithmes ? Nos vies à l'heure des big data*, Paris, Seuil, 2015.
48. A. BIDET et M. BOUTET, « Travail sur soi et engagements multiples... », art. cité.

7.

Itinéraires de travail ouvert

Comme nous l'avons vu amplement tout au long de cet ouvrage, l'engagement dans le travail ne s'oppose pas à l'engagement dans les autres activités du faire – loisirs, passions et autres activités amateur. Se mobiliser dans son travail n'empêche pas de s'investir ailleurs. Les expériences acquises dans un domaine se réinvestissent dans les autres et participent à la construction d'une identité complexe qui associe plusieurs champs d'activité. Apparaît ainsi un espace élargi du travail où l'on peut articuler différentes pratiques du faire. L'individu peut remobiliser des expériences anciennes, exploiter des compétences acquises dans d'autres arènes, utiliser des ressources accessibles au travail ou à la maison. Il trouve ainsi de multiples façons d'accéder à ce plaisir de faire qui participe à l'élaboration de son identité. Cet entrecroisement permanent du travail et du hors-travail ne date pas de ce début du ^{xxi}^e siècle ; il s'inscrit dans la longue tradition du *do it yourself* revivifiée à la fin des années 1970 sous la forme du DIY. Mais c'est évidemment le numérique qui vient donner une actualité nouvelle aux rencontres entre le travail et le hors-travail. Il facilite la pluriactivité grâce à cette culture commune du faire qui est mobilisée dans la plupart des activités humaines, au sein de la sphère privée comme de la sphère professionnelle.

L'étude historique signale ainsi un phénomène qu'il convient maintenant d'observer dans le monde d'aujourd'hui. L'enquête statistique « Histoire de vie » analysée au troisième chapitre a permis de mesurer l'entrelacement entre le travail et

les passions, et de montrer que ces différents engagements au sein du faire se combinent dans la construction des identités. Cette enquête signale certes ces engagements multiples, mais elle ne réussit pas à les décrire et reste à la surface de ce phénomène. Si les individus s'engagent à la fois dans le travail et dans les passions, le font-ils en parallèle ou cherchent-ils à unifier leurs activités de faire ? De quelle manière accordent-ils leurs différentes activités ? Quelles sont leurs manières de construire leur identité ? Comment cette construction s'inscrit-elle dans un itinéraire de vie où l'on mobilise plus ou moins ses passions, avant de les reprendre avec une nouvelle intensité ? Pour analyser finement l'engagement dans le travail et dans les passions, il convient d'utiliser une autre méthode d'analyse, celle de l'entretien sociologique. Il ne s'agit plus ici de mettre en lumière les régularités de l'analyse statistique mais, au contraire, le phrasé des pratiques individuelles, les multiples manières d'accorder travail et hors-travail, les arrangements toujours provisoires entre plusieurs activités, finalement de se centrer sur ces entrelacs de la quotidienneté que Michel de Certeau voulait décrire dans sa science pratique du singulier. Cette anthropologie du faire nécessite d'approfondir l'engagement dans l'activité, d'être sensible aux tours et détours du faire, d'examiner comment l'individu trace sa route dans le dédale des voies qui s'offrent à lui.

Cette enquête s'appuie sur les récits des activités menées par des personnes au cours de leur vie passée. J'utiliserai un corpus de trente-neuf entretiens¹ réalisés auprès de personnes qui mènent à côté de leur travail d'autres activités dans lesquelles elles s'investissent fortement, par plaisir ou par nécessité, ou qui ont abandonné leur métier initial pour se convertir à leur passion (*voir annexes, [tableau D](#)*). Les deux critères de sélection des personnes qui ont été approchées pour la réalisation de ces entretiens sont leur fort engagement à la fois dans les activités (travail et passions) qu'elles mènent et dans l'utilisation de dispositifs numériques, comme outil de travail ou comme outil d'organisation ou de diffusion de leurs productions. Certaines personnes (six interviewés) ont pu mobiliser les possibilités du numérique pour construire un nouveau projet professionnel, d'autres pour développer un travail ouvert ordinaire. La multiactivité est largement pratiquée par les personnes observées. Il s'agit de personnes plutôt jeunes et diplômées ; il y a quasi-parité entre les hommes et les femmes².

Afin de déployer correctement cette anthropologie du faire à l'ère numérique, il faut explorer des modes d'engagement très différents, en commençant par ceux qui sont totalement investis dans le monde digital comme les hackers, les producteurs de données géospatiales ou les joueurs, mais aussi les *makers* qui s'appuient sur le numérique pour réaliser des objets dans des Fab Lab ou fabriquer des produits artisanaux. D'autres font des productions artistiques (dessins, vidéos...), font connaître leurs recettes ou leur look. À côté de ces passions intellectuelles et créatives se trouvent des personnes qui accèdent au marché à travers des plateformes et qui proposent leurs services en matière de logement, de transport ou d'échange de biens³.

Il y a différentes manières de combiner travail et passions. On peut tout d'abord unifier totalement ces deux types d'activités : c'est la réalisation de l'utopie du hacker ou du DIY. Le travail ouvert est dans ce cas complètement intégré à l'activité professionnelle, de telle façon qu'il ne s'en distingue plus. Cette unification peut se faire dès que l'individu rentre dans le monde professionnel ou plus tard, à l'occasion de l'abandon de son métier et du projet de professionnaliser ses passions. À l'inverse, le travail ouvert peut être intégralement séparé de l'activité professionnelle ; il peut s'agir d'activités réalisées avant tout pour le plaisir ou plutôt par nécessité. L'individu juxtapose ainsi deux vies qui se déroulent dans deux espaces qui n'ont aucun point d'intersection ; il pratique sa passion de façon cachée, ses proches ignorant son autre vie. Mais la plupart des interviewés n'ont ni une activité unique ni plusieurs activités totalement disjointes. Ils réussissent à trouver différentes manières pour accorder leurs diverses activités : c'est parce que le travail est ouvert qu'on peut glisser de l'une à l'autre. Examinons tout d'abord des situations d'unification ou de séparation totale du travail et des passions.

Vivre ses passions dans l'unité ou la séparation

L'utopie d'un mode de travail alternatif où l'individu peut s'engager totalement dans sa passion, unifier toutes ses activités, est au cœur de l'éthique des hackers, du DIY ou du mouvement du faire. Ce type d'investissement dans l'activité n'est pas seulement présent chez les figures tutélaires des logiciels ouverts, les Stallman, Raymond ou Torvalds. Il est aussi au cœur de la vie de certains développeurs. Parmi les personnes interviewées pour cette enquête, l'une d'entre elles correspond parfaitement à ce profil. Mais cette volonté d'intégrer son métier et ses passions, ce régime vocationnel de l'activité se retrouve également chez d'autres personnes qui saisissent les opportunités du numérique pour professionnaliser leurs passions, en changeant de métier ou, pour les plus jeunes, en réorientant leur projet d'insertion professionnelle. D'autres personnes ne réussissent pas à associer leur profession et leurs autres activités, et développent leurs passions ou un métier d'appoint de façon masquée.

HACKER PAR VOCATION

Charles⁴ (50 ans), comme les pionniers de la micro-informatique étudiés par Sherry Turkle, avait un hobby technique, son train électrique. Pour le bricoler, il acquiert des connaissances rudimentaires en électronique. À 14 ans, il élabore un petit programme sur une calculatrice programmable et, un an plus tard, il possède son premier ordinateur. Cet autodidacte de l'informatique arrête ses études à 19 ans pour

créer sa start-up. Après la fermeture de son entreprise, il prend un long congé sabbatique pour assouvir une autre passion, le parapente. Il n'oublie pas pour autant l'informatique. Il utilise ses compétences professionnelles pour réaliser le site web et gérer le serveur de la fédération française. Il associe ses deux passions en mettant au point un logiciel novateur qui permet de suivre la trace GPS des vols. Ce *software* devient l'outil de base pour surveiller les compétitions. La mise au point de ces dispositifs informatiques l'amène à s'intéresser aux données géographiques : « Cela a créé une nouvelle opportunité professionnelle pour moi, parce que j'ai appris à manipuler de la donnée, à produire des cartes, à faire des analyses géospatiales. » Si, pour réaliser le serveur de l'association, Charles exporte ses compétences informatiques professionnelles dans ses activités amateur, cette expérience lui a également permis de découvrir le monde des données ouvertes et notamment des données géographiques : « En m'impliquant dans OpenStreetMap, à titre pas du tout professionnel, j'ai découvert tout un ensemble de choses, j'ai développé de nouvelles compétences qui, du coup, ont pu revenir dans ma sphère professionnelle. » Et effectivement, il va trouver un travail dans le domaine des données ouvertes.

Charles est le prototype du passionné qui organise toute sa vie autour de ses passions. Pour lui, il n'y a plus de séparation entre le travail rémunéré et l'activité bénévole. Ces deux mondes convergent en permanence. Il peut réinvestir ses compétences professionnelles dans le monde associatif ; à l'inverse, l'expertise qu'il a acquise hors travail sur les données géographiques lui permet de trouver un nouveau job et son savoir-faire d'organisateur de coopération dans le monde associatif va lui servir pour faire collaborer les différentes institutions qui participent aux projets de base de données ouverte.

Mais l'investissement total du hacker dans une passion exclusive n'est pas une spécificité du domaine de l'informatique. On peut également identifier un tel « travail passionné » dans l'art, dans le sport ou dans la politique⁵. Dans l'ensemble de ces cas, la passion envahit toute la vie professionnelle et privée. Elle implique un engagement total, qui peut s'expliquer par une vocation particulière. Ce régime de la vocation a notamment été étudié dans le domaine artistique⁶. J'y reviendrai plus loin.

CHANGER DE VIE EN PROFESSIONNALISANT SES PASSIONS

La vie de Charles est loin d'être un long fleuve tranquille. Il a été confronté à des échecs et des ruptures : échec de sa start-up, période sabbatique dans l'associatif, puis retour au salariat dans le secteur public. Toutefois, son existence est traversée depuis l'adolescence par la passion informatique du hacker. Les itinéraires de passionnés qui veulent eux aussi unifier leur vie autour d'une passion ou d'une envie peuvent être beaucoup plus heurtés et passer par un changement total d'orientations.

Paul (34 ans) avait déjà démarré une carrière professionnelle dans le contrôle de gestion et y a renoncé pour s'investir dans une passion secrète qui allait devenir son nouveau métier. Pendant sa vie étudiante, il n'a pas réellement hésité : sa vie professionnelle était bien tracée, il convenait de la suivre. Mais il n'a pas résisté à la confrontation avec un métier dont il voyait mal les contours. L'évolution s'est faite par étapes. Il quitte d'abord son métier de contrôleur de gestion pour faire des études de sociologie, puis une thèse. La passion pour le dessin qu'il cultive depuis l'enfance ne l'a entre-temps pas quitté. Durant son premier travail, comme au cours de sa thèse où il mène de longues observations ethnographiques en entreprise, il réalise des dessins et, petit à petit, il s'intéresse à la bande dessinée puis s'inscrit à un forum très actif (Café salé) qui lui permet d'échanger sur ses premières planches avec des amateurs passionnés comme lui, mais aussi avec des professionnels.

Il crée son blog et fait ainsi d'autres rencontres en ligne. La bande dessinée commence alors à lui apparaître comme un travail alternatif : « Au début, tu te dis, je vais faire une BD avant de me mettre à travailler, c'est la dernière occase que j'ai de la faire. Tu commences à le faire et tu te rends compte que ça te plaît beaucoup plus que le boulot ! » Sa thèse lui laissant une grande liberté dans l'organisation de son travail, il participe à un concours, « Les 24 heures de la bande dessinée » à Angoulême. Son travail est remarqué par la critique. Il décide alors de réaliser un premier album avec un scénariste et trouve un petit éditeur. Parallèlement, il participe à un concours en ligne lancé par un éditeur participatif et il est sélectionné. Il hésite parce qu'il est en pleine écriture de sa thèse, mais il repousse la rédaction de quelques mois et recommence à faire glisser son planning universitaire pour répondre à la sollicitation d'un grand éditeur. Finalement, il n'achèvera jamais sa thèse. Il abandonne l'idée d'enseigner à l'université et de faire de la bande dessinée en parallèle. Il trouve d'ailleurs une activité d'enseignant en bande dessinée dans une école spécialisée. Il réussit à unifier sa vie autour de cette passion. Il y réinvestit son

intérêt pour la sociologie, puisqu'il s'inscrit dans un courant de dessinateurs qui traite des thèmes de société.

La conversion de Myriam (29 ans) à l'ébénisterie fut plus brutale. Certes, elle était, depuis un certain temps, attirée par le travail du bois. Cela renvoyait à son enfance, aux heures passées dans l'atelier de son grand-père. Mais elle n'avait aucune formation dans le domaine, simplement « une facilité à comprendre les choses », une envie de travailler de ses mains. Elle se demandait depuis quelque temps si « elle aurait le courage de partir » avant d'être vraiment installée dans la vie. À 28 ans, après deux années passées à faire du reporting de gestion, elle saute le pas, négocie une rupture conventionnelle et bénéficie donc du chômage. En bonne élève d'une école de commerce, elle commence à préparer son *business plan*. Comme Paul, avec le forum Café salé, Myriam découvre un jeune Fab Lab parisien qui lui fournit un espace d'apprentissage et de rencontre lui permettant de se confronter réellement au travail du bois. Où est la nouveauté par rapport aux ateliers des métallurgistes observés par Pierre Belleville en Lorraine ou aux propositions de la revue *The Craftsman* ? Tout d'abord, ce Fab Lab fournit des équipements nombreux et modernes, accordant une vraie place aux techniques numériques. Par ailleurs, c'est un « lieu de passage » où se côtoient des amateurs ayant envie de travailler la matière, d'être autonomes en faisant par eux-mêmes, de « retrouver un peu de sens dans le travail », des néo-artisans comme Myriam, mais aussi des designers et des étudiants en architecture qui viennent faire des maquettes de leur projet. Cet espace de rencontre est tellement important pour Myriam qu'après y avoir passé quatre ans (deux à apprendre le métier et deux à réaliser des projets pour des clients) elle a peur de partir, de se « retrouver seule ». Le Fab Lab est aussi un lieu où Myriam peut dispenser des formations. Comme pour Paul avec son école spécialisée en bande dessinée, Myriam trouve là une source régulière de revenus dans son nouveau domaine de compétence.

L'itinéraire de Françoise (29 ans) a beaucoup de proximité avec celui de Myriam. Après sa thèse de physique, elle décide de se remettre en question totalement. Elle essaie de faire un stage en communication scientifique et faute de travail reste dans l'espace de coworking où elle travaillait pour lancer un projet de fabrication manuelle d'objets de décoration. Elle trouve chez ses collègues coworkers le soutien et les conseils dont elle peut avoir besoin. Pour Myriam comme pour Paul ou Françoise, l'investissement dans leur nouveau travail a été intense. Myriam estime travailler

environ soixante-dix heures par semaine, sans vacances, pour une rémunération mensuelle de 1 500 à 2 000 euros : « Malgré tout cela, pour rien au monde je ne reviendrais en arrière... Je suis tellement en paix avec ce que je veux faire de ma vie. Je sais que j'ai trouvé, aujourd'hui. » Paul exprime un sentiment voisin. À l'époque où il n'avait pas encore opté complètement pour la bande dessinée, il notait : « Quand je fais de la BD [...], je ne m'arrête plus, jusqu'à ce que ça me satisfasse. C'est beaucoup plus de boulot et pourtant ça me coûte moins. »

Les reconversions professionnelles en début de carrière de Paul, Myriam et Françoise sont loin d'être exceptionnelles. Selon une étude récente, elles concernent 14 % des jeunes diplômés d'un bac + 5, qui ont donc suivi un parcours d'études complet et valorisant⁷. Elles peuvent venir de difficultés à trouver un travail stable, ce qui entraîne de profondes frustrations, mais elles peuvent aussi être mûrement réfléchies à la suite d'une déception face à l'activité de travail. Ces ruptures radicales débouchent sur des voies imprévisibles ; il peut s'agir d'une nouvelle voie professionnelle s'appuyant sur un projet encore flou, comme pour Myriam et Françoise, ou de la professionnalisation d'une passion, comme pour Paul. Ces véritables conversions sont vécues avec enthousiasme. Elles correspondent bien à cette volonté d'expression de soi que nous avons étudiée au deuxième chapitre, qui offre des ressources importantes à l'individu. Parfois, les mutations professionnelles sont encadrées par des clubs ou des associations au sein desquels les amateurs ont développé leur carrière et qui leur proposent un emploi⁸. Dans les cas étudiés ici, ce sont les outils numériques et les Fab Lab qui ont facilité ces conversions.

Pour ces trois personnes ayant fait des études supérieures brillantes, ce changement de vie correspond à la longue reconstruction d'un nouveau projet pour lequel leur niveau d'études reste néanmoins un atout. L'enquête « Histoire de vie » a bien montré que les cadres supérieurs avaient, beaucoup plus fréquemment que les ouvriers et les employés, une double identité de travail et de passions⁹. Pour ces derniers, il s'agit moins d'élaborer longuement un projet que de saisir une opportunité.

Hassan (28 ans), qui avait été ouvrier dans l'imprimerie, puis conducteur de poids lourd, a saisi l'opportunité offerte par Uber pour devenir indépendant. Mais, face aux difficultés qu'il rencontre, notamment la baisse de ses revenus à la suite des changements tarifaires, il envisage déjà de chercher du travail comme chauffeur pour

la mairie de Paris. Pour ceux qui manquent d'atouts afin de construire un nouveau projet professionnel, les plateformes ne sont qu'une occasion parmi d'autres pour changer de métier, et l'attrait de l'indépendance ne vaut pas la sécurité de l'administration. Hassan est loin d'être le seul à avoir été attiré par les plateformes. La moitié des chauffeurs Uber travaillaient préalablement dans le secteur des transports. La plateforme offre aussi une possibilité d'emploi aux chômeurs (25 % des chauffeurs étaient au chômage avant de démarrer cette activité, dont 43 % au chômage depuis plus d'un an)¹⁰. La livraison à vélo, comme la réalisation de prestations d'entretien ou de bricolage à domicile, est également une occasion pour des chômeurs de trouver un travail facilement accessible, comme on le verra plus bas. Pour ces chômeurs, il y a là l'opportunité de sortir d'une situation qui, d'après l'enquête « Histoire de vie », est le premier stigmate du chômage : l'incapacité à avoir des projets.

HÉSITER ENTRE SES PASSIONS ET SON MÉTIER

Paul, Myriam et Françoise ont totalement abandonné leur métier d'origine : ils ont définitivement changé de continent, tout retour leur paraît totalement impossible. Cependant, avant de faire ce choix, ils ont longuement hésité. Cette hésitation est particulièrement répandue chez des personnes plus jeunes, encore dans les études, qui s'interrogent sur leur entrée dans le monde professionnel, ou même découvrent que les études qu'ils font n'ont que peu de débouchés et que les métiers auxquels ils sont destinés sont moins intéressants que prévu. L'enquête « Histoire de vie » montrait déjà qu'un tiers des étudiants n'ont pas de projet professionnel bien défini et que leur attachement aux passions est presque aussi important que leur attachement à leurs études. Vivant plusieurs expériences identitaires, leur passion pourrait peut-être leur offrir une voie alternative de professionnalisation. En tout état de cause, il leur paraît essentiel de continuer à s'y investir profondément, pour ouvrir leur avenir professionnel.

Cet investissement dans une seconde vie est particulièrement intéressant à observer chez les étudiants algériens. « Ici, en Algérie, y a le vide, y a rien », constate l'un d'entre eux. « On est une génération dégoûtée et sans intérêt », note un autre. Quand la vie est désespérante, l'éventualité d'une autre vie devient particulièrement

désirable. On trouve chez beaucoup de jeunes Algériens un désir d'autre chose qui se manifeste par la fréquentation des réseaux sociaux, la consultation de sites web. Internet non seulement permet d'exprimer une nouvelle identité, mais aussi fournit des ressources pour que cette identité soit associée à des activités menées dans le monde réel.

Pour Kamel (25 ans), qui fait des études d'ingénieur, la danse hip-hop est plus qu'une passion, c'est une seconde vie. La troupe semi-professionnelle à laquelle il participe a réalisé de nombreuses tournées, tant en Algérie qu'à l'étranger. Elle s'est notamment fait connaître grâce à son site web et aux vidéos de ses spectacles qui ont été mises en ligne sur YouTube. Kamel a pris place dans la petite communauté relativement marginale des danseurs hip-hop algériens, qui échange régulièrement sur Facebook à propos des projets et des spectacles des uns et des autres ou des nouvelles techniques de danse qui apparaissent. Kamel, qui s'est formé dans un centre culturel d'Oran, y donne maintenant des cours et fait des créations. Il développe ainsi une voie de professionnalisation qui pourrait être une alternative à son métier d'ingénieur.

Ahmed (19 ans), qui redouble sa terminale à Alger, a aussi une autre vie, celle de disc-jockey. Il a découvert la musique house sur internet (« Sinon, j'aurais jamais découvert ces musiques... Franchement, sans internet, j'aurais pas fait carrière ») et, petit à petit, il a développé ses compétences de disc-jockey. Les morceaux qu'il travaille ont été récupérés sur internet. Sa discothèque est d'autant plus conséquente que la législation algérienne sur le droit d'auteur est peu appliquée. Son expérience musicale ne vient pas que du Net : enfant des classes supérieures, il a eu l'occasion de fréquenter des boîtes de nuit, en France, en Espagne et bien sûr à Alger. Ses compétences lui ont permis de travailler tout l'été dans un club proposant ses *lives*. Certaines de ses vidéos sont présentes sur YouTube, et sa page « professionnelle » Facebook lui permet de se faire connaître et de « trouver des engagements » tous les soirs d'été. Il y publie ses « apparitions en *live* ». Il envisage sérieusement de devenir professionnel, parce que actuellement il n'est « que semi-pro ».

Pour ces passionnés, internet est aussi bien une ressource – qui permet à Ahmed de découvrir une musique qu'il ignorait ou à Kamel de trouver de nouvelles techniques de danse – qu'un dispositif qui permet de rendre visible son activité et d'accroître sa réputation. Comme le note Olivier Voirol, internet offre simultanément de nouvelles formes d'« exploration de soi » (découvrir d'autres manières d'être et

d'agir) et d'« exposition de soi » (se mettre en scène et tester ses pratiques face aux autres)¹¹. Mais, dans le cas de ces étudiants algériens, il ne s'agit pas seulement d'explorer son moi et de le présenter, il s'agit aussi d'envisager un nouveau métier qui rendrait caduc celui qu'on apprend sur les bancs de l'université – choix d'autant plus attractif que pour l'un les études commencent à peine et que pour l'autre les débouchés sont bien incertains.

LA DOUBLE VIE : UNE PASSION CACHÉE

Si les passions reflètent la volonté de l'individu de construire son identité, de favoriser son épanouissement personnel, de développer des activités qui lui soient propres, d'agir pour son plaisir, il arrive souvent qu'il ne puisse pas intégrer ses passions dans ses activités professionnelles – comme ont pu le faire les hackers qui ont réussi à unifier totalement leur vie ou ceux qui ont professionnalisé leurs passions, ou envisagent de le faire – et qu'il soit amené à mener une double vie, ou plus exactement qu'il considère que la vraie vie est ailleurs, dans un second métier mené avec passion.

Lucille (28 ans) est assistante ophtalmologiste et, « en plus de [s]on boulot », elle crée des bijoux qu'elle vend sur Etsy. Elle a toujours aimé le dessin et la fabrication d'objets. Elle s'est notamment mise à créer des bijoux pour son entourage et a été incitée à les vendre. Pendant la période de Noël, c'est réellement un second métier. Elle prépare bien à l'avance sa production pour les fêtes. Mais tout cela reste un plaisir, un échange social : « J'adore prendre le temps de bien emballer mon bijou. Je m'embête à faire un beau paquet, une belle petite carte de remerciements. Je mets toujours un petit cadeau en plus. » Elle va souvent voir la fiche de l'acheteuse : « C'est comme si je la connaissais un peu [...]. On a envie de partager plus que le produit qu'on vend. » Chez certains individus, ce second métier peut devenir le centre de leurs intérêts. Une femme qui pratique le tricot à l'aide d'un site en ligne, lorsqu'elle est interrogée par une sociologue sur le temps qu'elle y passe, peut ainsi répondre : « Physiquement je ne sais pas, mais mentalement tout le temps¹². »

Cette implication dans une seconde activité est souvent interprétée comme une compensation des frustrations de la vie professionnelle¹³. Si l'enquête « Histoire de

vie » nous montre que c'est parfois le cas, cela reste néanmoins une situation minoritaire par rapport à celle des individus qui s'engagent simultanément dans le travail et les passions, comme cette femme observée par Guillaume Le Blanc qui exerce deux activités : contrôleuse des impôts et éleveuse de chats. Ce n'est pas pour compenser son mal-être de technicienne des impôts, mais plutôt pour vivre deux vies simultanément¹⁴. Le numérique facilite cette double vie. Le Net permet en effet de simuler d'autres vies, d'endosser des rôles différents qui peuvent être des projections de soi dans d'autres univers. Le monde en ligne est un espace non seulement où l'expression du soi peut être multiple, mais où aussi « le sujet est capable de jouer son identité¹⁵ ». Ce dernier peut dévoiler certaines de ses caractéristiques personnelles en profitant de l'opacité du réseau¹⁶.

UNE VIE D'APPOINT DISCRÈTE

Cette vie partiellement cachée qui est menée ailleurs peut être choisie non pour le plaisir, mais tout simplement pour mieux vivre. Cette activité s'inscrit alors dans le registre de la nécessité. Le travail ouvert correspond à un second métier pratiqué pour compléter ses revenus.

Pour Édouard (30 ans), au chômage à l'issue de ses études, qui vit avec son amie, le logement représente la moitié des dépenses du couple. Deux plateformes, « Airbnb et BlaBlaCar, servent à payer le loyer et à continuer à bouger en France ». Le cas d'Édouard est loin d'être exceptionnel mais, à côté de personnes qui, comme lui, ont de faibles revenus, on en trouve aussi d'autres qui souhaitent financer leur passion.

C'est le cas de Léa (27 ans). À première vue, elle n'a pas de problèmes financiers. Elle est chargée de programmation pour une chaîne de télévision et habite un appartement agréable dans le centre de Paris. Mais Léa est une passionnée d'équitation depuis qu'elle est toute petite. Elle a acheté deux poulains qu'elle fait grandir et prépare afin de faire des courses. Son implication dans l'équitation est très forte, puisqu'elle est à la fois cavalière et propriétaire. Pour rapprocher son métier de sa passion, elle a trouvé du travail dans une émission de télévision sur les chevaux. Sa vie est ainsi unifiée autour du cheval. Soudain, des travaux importants doivent être réalisés d'urgence dans son immeuble. Elle n'a pas les moyens de payer. Du coup,

elle a dû demander un prêt et « décide de combler [s]on trou avec Airbnb ». En effet, elle part chaque week-end s'occuper de ses chevaux et peut donc louer son appartement. Pour cela, elle a dû améliorer le confort de ce dernier : refaire la salle de bain, racheter une table pliante, des chaises, remplacer la lampe de chevet cassée à plusieurs reprises. Elle laisse son numéro de téléphone et est appelée plus souvent qu'elle ne le voudrait. Transformer l'espace où l'on habite en studio de location n'est pas sans contrainte. Avec deux futons, elle peut loger quatre personnes et doit donc laver tous les draps et les faire sécher : « C'est à moitié un pressing, mon appartement, la semaine ! Tous les jeudis soir, c'est *booké* pour le grand nettoyage de printemps : j'astique dans tous les sens. » La préparation de l'accueil a évidemment des contraintes sur la vie personnelle : « Chaque fois que je reçois mon copain, il arrive, il pousse les draps ! » Léa n'a plus que trois soirées disponibles à Paris. L'organisation de l'accueil est également chronophage : répondre aux gens, faire leur lit, préparer leur venue. Le vendredi soir, elle est dans le train pour Laval et ne peut donc recevoir ses locataires. Elle demande donc à des amis de les accueillir à sa place et doit bien sûr les dédommager. Léa tient donc un planning d'autant plus précis que son appartement fort bien placé est réservé trois mois à l'avance : « Je m'organise vachement en avance, je sais qui va donner les clés tel week-end. » Airbnb lui assure ainsi une source de revenus régulière et complémentaire d'environ 1 000 euros par mois, déclarée au fisc.

Malgré tout, Léa considère que c'est une activité très pénible. Elle laisse des étrangers entrer dans son intimité : « Ce n'est pas anodin. Je me vends ! » Cela a aussi modifié ses rapports avec ses amis, puisque maintenant elle les fait payer (toutefois, à moitié prix) quand ils logent chez elle. Malgré la régularité de cette activité et le fait qu'elle prépare un accueil de qualité, Léa ne considère pas qu'il s'agit d'un second métier. « Je n'ai pas envie de faire ça, répète-t-elle. Je le fais parce que je n'ai pas le choix. » Elle compte d'ailleurs arrêter dès qu'elle aura fini de rembourser le prêt qu'elle a contracté pour financer ses travaux car, louer le studio dans lequel on vit, ce n'est pas cet « argent gagné facilement » qu'elle imaginait à l'origine. Quoi qu'elle en dise, il s'agit d'un second métier chronophage et fastidieux, qui nécessite régularité et rigueur, l'empêche de profiter de son espace intime. En définitive, suivre sa passion pour les chevaux n'est possible que parce qu'elle a, à côté, ce petit boulot alimentaire, qui ne lui apporte aucune gratification.

Pascal (44 ans) vient de quitter son métier de cadre dans une compagnie d'assurances pour lancer sa propre activité de conseil, et la location de plusieurs studios sur Airbnb lui fournit les revenus nécessaires pour gérer la transition. Ce besoin de revenus d'appoint se retrouve aussi chez les prestataires de travaux à domicile de la plateforme de quartier Lulu dans ma rue. Pour la moitié d'entre eux (salariés, retraités, étudiants), c'est une activité annexe¹⁷ ; pour l'autre (chômeurs en fin de droits, titulaire du revenu de solidarité active, personnes issues des structures d'insertion), c'est non seulement une source de revenus, mais aussi une voie d'accès à un travail qui ne nécessite aucun diplôme. Il s'agit ainsi d'« articuler l'auto-entrepreneuriat et les aides sociales¹⁸ ».

Accorder son travail et ses passions

Le modèle d'une vie où l'individu peut unifier toutes ses activités, comme celui d'une vie cachée où il peut discrètement s'adonner à ses passions ou exercer une seconde activité rémunératrice, reste l'exception. La plupart des personnes interrogées au cours de cette enquête n'ont pas une vie unique ou double, mais un portefeuille d'activités qu'ils essaient d'accorder les unes avec les autres. Dans le monde digital, la situation du travailleur est assez proche de celle de l'artiste. Seule une minorité (les hackers) vit uniquement d'une pratique indépendante de développement informatique. De même, malgré leur engagement passionné, seul un petit nombre d'artistes réussissent à vivre de leur art. La plupart d'entre eux doivent avoir d'autres activités. Ce passage d'une monoactivité créatrice à une pluriactivité renvoie à des questions d'identité. Si certains artistes acceptent cette pluriactivité, qui sauvegarde leur liberté puisqu'ils n'ont pas « à répondre à une demande extérieure préexistante, mais [à] obéir à une “nécessité intérieure”¹⁹ » et les amène à la pluralité identitaire, d'autres méprisent les activités annexes qu'ils sont amenés à pratiquer et qu'ils perçoivent comme une contrainte à l'expression de soi, à la production d'une vraie création. Seules ces activités sont considérées comme un travail (le plus souvent pénible), la création relevant d'un autre registre, celui de la vocation. On crée alors par nécessité intérieure.

Prenons l'exemple du jazz étudié par Marie Buscatto²⁰. Les musiciens séparent radicalement le « travail musical » – enseigner, jouer d'autres musiques (rock, variété, techno), se produire dans un piano bar, etc. – et la réalisation de leur « vraie musique ». Les activités liées au premier, qui dominent l'emploi du temps, sont

dévalorisées. Menées uniquement « pour vivre », elles sont souvent considérées comme un moindre mal. Au mieux, elles permettent de s'entraîner, de sortir de sa solitude²¹. L'artiste divise ainsi son activité en deux, les activités alimentaires et la création légitime. Cette coupure est très largement subjective, puisque ce qui est légitime pour l'un peut être purement alimentaire pour un autre. Le hacker, lui, fait plus rarement cette distinction. Il y a une vraie unité de ses activités²². Il se différencie nettement de l'artiste par le fait qu'il navigue sans difficulté entre le travail professionnel et le travail ouvert. Il ne valorise pas le second domaine plus que le premier. Sa dextérité de développeur se manifeste aussi bien dans un domaine que dans l'autre.

Au sein de l'espace élargi du travail où l'individu est pluriactif, celui-ci peut trouver quatre types d'articulations entre le travail salarié et le travail ouvert. Tout d'abord, il lui est possible de construire une activité hybride en combinant certains éléments caractéristiques de ses passions avec son travail salarié. Il peut tisser des liens moins forts entre les deux activités et utiliser le travail ouvert comme un espace d'expérimentation, un « bac à sable ». Il peut aussi se saisir des opportunités ou des ressources que son activité professionnelle lui offre pour cultiver sa passion – il s'agit là d'une nouvelle forme de la perruque. Enfin, certains types de travail ouvert effectués pour obtenir un revenu d'appoint sont susceptibles de s'inscrire dans les passions développées depuis longtemps.

INVENTER UNE ACTIVITÉ HYBRIDE

Si l'on considère que la multiactivité est la situation la plus générale, elle est le plus souvent perçue comme une opportunité qu'il convient de gérer au mieux. Il y a plusieurs manières d'organiser cette pluralité d'engagements. On peut d'abord mener des activités proches dans sa profession et dans ses loisirs, et construire des passerelles entre les deux domaines (c'est le cas d'Anne, que l'on évoquera juste après). Il est aussi possible de construire une activité professionnelle qui mobilise ses passions en partie (Alain) ou totalement (François). Mais cette fusion peut échouer, et l'on garde alors la professionnalisation avortée comme hobby (Éloïse).

Anne (32 ans), qui a fait une école d'arts appliqués, trouve du travail comme infographiste. À côté, elle réalise des fanzines. Elle a créé un personnage (un chat) dont elle raconte les aventures. Elle trouve là la totale liberté de création qu'elle ne peut pas avoir dans l'entreprise d'e-commerce où elle travaille. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir la même exigence en matière de qualité. Dans cette seconde activité, elle se définit comme une extra-professionnelle. Elle précise : « Je mets autant de rigueur et autant d'application dans ces activités. J'ai envie que cela soit reconnu comme professionnel. » Elle envisage d'ailleurs de faire une « carrière de fanzineuse indépendante ». Elle est également très active au sein d'une association de référence du monde des fanzines. Les compétences qu'elle a développées dans le monde du travail ouvert l'ont aidée dans son activité professionnelle : « Il y avait une vraie passerelle qui se faisait assez naturellement entre les deux, finalement. » Ceci transparaît sur son CV et son book, qui sont en ligne : « Je considère que ce que je fais en extra-professionnel me construit en tant que personne professionnelle et qu'une partie de mes compétences ont été acquises sur ce schéma-là et non pas dans le cadre professionnel. » Anne mène deux types d'activités très éloignées entre lesquelles elle « jongle en permanence » et qui correspondent à une double identité, à des statuts d'emploi et à des horaires de travail différents, mais cela ne l'empêche pas de construire des passerelles entre le travail pro et le travail perso, et finalement d'unifier les deux faces de son activité de graphiste.

Alain (30 ans) a réussi à construire un projet original en associant l'activité professionnelle qu'il mène en tant qu'indépendant et sa passion pour la cuisine. Il est conduit par ce désir d'accomplissement évoqué par John Dewey. À l'issue de ses études, il a créé une petite agence de communication dans le centre de la France. Il intervient principalement dans les domaines du web et du multimédia. Il crée des contenus visuels et rédactionnels pour ses clients. Malgré le lancement de son agence, il se réserve du temps pour exercer sa passion pour la cuisine. Il passe dix à quinze heures en cuisine chez lui chaque semaine. Il va plusieurs fois par semaine au restaurant et décide de parler de ses différentes expériences en créant un blog de cuisine. Ses compétences de communicant lui permettent de faire une mise en page de qualité et d'excellentes photos. Ce blog lui ouvre des portes dans le milieu lyonnais de la cuisine. Il rencontre quelques cuisiniers. Il fait également des mini-stages d'une journée dans des restaurants. Il consulte beaucoup les sites de cuisine sur le Net : « Je

pense avoir un peu un comportement d'éponge. Je m'inspire des choses que je vois ou que je goûte et je cherche à les reproduire. »

Un été, il décide de retourner aux États-Unis, où il avait passé une année universitaire, et en profite pour organiser une expérience culinaire. Il met en place une série de neuf dîners-concerts chez des particuliers, avec un ami américain, musicien de jazz. Ces repas exceptionnels nécessitent une journée de préparation chez leurs hôtes, qui invitent une vingtaine de personnes. Tout est suffisamment planifié pour que le musicien puisse aider en cuisine entre les chansons. Le globe-trotter gastronome s'est transformé, l'espace d'un mois d'août, en cuisinier nomade qui sympathise avec ses convives : « Ce que j'adore en cuisine, c'est quand j'amène le plat à table et que l'on mange ensemble. » Il découvre à cette occasion que « la table constitue le premier réseau social » et que, ce qu'il aime, c'est « réunir des gens », ce qui peut se faire « autour d'une table, autour d'une marque, dans un lieu pour un client ». Il envisage alors d'associer son activité professionnelle et sa passion pour la cuisine. Il ne souhaite pas pour autant devenir cuisinier, sa pratique de la cuisine étant plus proche du *social dining* lancé par des plateformes en ligne comme VizEat, qui propose de venir participer à un repas chez un hôte.

Il veut s'appuyer sur son expérience américaine pour proposer aux clients de son agence de communication des événements culinaires. Il y a là une façon de relier son goût pour la cuisine et son métier de communicant. Il a ainsi organisé, pour un grand couturier qui sélectionnait ses mannequins sur plusieurs jours, un buffet gourmand qui s'est substitué aux pizzas et sushis qui étaient livrés les années précédentes : « Il faut sortir trois cents repas pendant quatre jours dans une cuisine qui n'est pas professionnelle. J'adore ce truc. On a un événement et il faut qu'on arrive à trouver le meilleur compromis pour sortir une cuisine gourmande de qualité, avec les moyens du bord. Cela booste ma créativité, toutes ces contraintes. » Cette expérience transforme son métier : « J'ai de plus en plus de clients en gastronomie. Je commence à vraiment mélanger les choses. La frontière entre mon blog et mon agence commence à être très ténue. Je fais de plus en plus de prestations où je vais être un peu en cuisine, mais il y a de la com' aussi, il y a du relationnel. » Alain n'est pas seulement arrivé à unifier ses activités, à avoir ainsi l'impression de « réussir sa vie », il s'est aussi forgé une identité spécifique, qui apparaît naturellement sur son blog. Il s'y présente comme le créateur d'une agence de communication et comme un gourmand.

RÉINVESTIR SES RESSOURCES

L'originalité d'Alain est d'avoir réussi à associer un métier et une passion qui n'avait *a priori* rien à voir, sans abandonner aucun des deux. Il est plus courant de redessiner son projet professionnel en utilisant les ressources qu'on a pu développer à travers ses passions ou, au contraire, de réinvestir ses compétences professionnelles dans ses passions, comme le font souvent les retraités.

Suzanne (21 ans) tente, pour sa part, d'articuler son projet professionnel et sa passion. Elle termine une licence de commerce international, mais elle est aussi passionnée de vente de vêtements de seconde main, en ligne, sur le site Vinted. Elle est devenue modératrice sur le tchat du site et a choisi de faire un stage au siège de Vinted en Lituanie. Elle espère ensuite pouvoir être embauchée à Vinted France et ainsi accéder à un métier correspondant à sa passion.

C'est autour du voyage et du tourisme que Michèle (35 ans) a construit l'unité de son parcours. Elle a fait une thèse de tourisme et n'a pas trouvé de poste universitaire. Mais c'est également une grande voyageuse. Elle organise elle-même ses virées à l'étranger, en trouvant un logement soit sur CouchSurfing²³, soit sur Airbnb. Elle-même a longtemps reçu chez elle des visiteurs en *couchsurfing*, puis aujourd'hui via Airbnb. C'est cette connaissance approfondie de la réception de touristes de passage qu'elle propose à ceux qui offrent leur maison (ou leur appartement), clients de l'agence immobilière qu'elle a finalement créée. Du coup, elle doit travailler dans son agence pendant l'été et ne peut plus partir en vacances à cette période. Recevoir des touristes par l'intermédiaire d'Airbnb lui apparaît alors comme une manière « de voyager, sans partir de chez soi, parce qu'on rencontre des profils divers, des histoires différentes [...]. Donc c'est une façon de quand même alimenter cette envie de bouger et de découvrir d'autres choses ».

François (34 ans), lui, est un passionné de randonnée. Il a créé, avec un membre de sa famille informaticien, un site web collaboratif sur ce sujet. À l'occasion de difficultés rencontrées dans son métier, il décide de professionnaliser le site et de faire de sa gestion son unique travail²⁴ : « Je lance mon activité, tout en profitant de ma passion. » Professionnaliser une passion, comme l'a fait François, correspond à un saut dans l'inconnu, à des prises de risque importantes. La réussite n'est pas toujours au rendez-vous et les échecs sont nombreux.

C'est le cas d'Éloïse (34 ans), qui après huit ans de travail en tant que graphiste a profité d'une période de chômage pour essayer de créer une micro-entreprise de design culinaire²⁵. Mais elle constate qu'« il y a vraiment très peu de personnes qui y arrivent » et, au bout de six mois, n'ayant pas vraiment trouvé de clients, elle renonce, accepte un autre travail dans la communication et garde une activité annexe liée au design culinaire. L'échec de son projet de reconversion lui a permis de trouver un nouvel équilibre entre d'une part un métier qui lui apporte revenu, sécurité et un certain intérêt au travail, et d'autre part une passion qu'elle peut mener comme elle l'entend et sans contrainte : « Je peux ponctuellement continuer à travailler sur des projets de design culinaire, quand j'ai le temps et que c'est vraiment intéressant [...] Mais c'est pas une nécessité absolue. » Cependant, cette activité annexe menée de façon libre est bien plus qu'un passe-temps. Éloïse y pense souvent. Pendant ses déplacements en voiture pour se rendre à son travail, elle enregistre sur un magnétophone les idées qui lui passent par la tête. Ce qu'elle cherche, c'est les combinaisons nouvelles d'aliments, les textures, les saveurs, les formes. Chaque mois, elle présente sur son blog une ou deux recettes nouvelles uniquement sous forme photographique, sans aucune précision sur les quantités ou sur les durées de cuisson : « Je ne note pas les recettes, je fais des expérimentations. »

La voie du réinvestissement de sa passion dans son travail professionnel est complexe et hasardeuse. Il est curieusement plus facile de mobiliser son expérience professionnelle dans sa passion. Nous avons vu, en analysant l'enquête « Histoire de vie », que la moitié des retraités utilisaient leurs compétences professionnelles au cours de leur retraite. Une enquête réalisée auprès de cadres ayant des compétences dans le numérique montre également que le travail à la retraite peut correspondre à une rupture, à une volonté de relancer des activités laissées en jachère²⁶ ou, au contraire (cas le plus courant), peut prolonger les activités de la vie active dans le même contexte ou dans un autre²⁷.

Jean (79 ans), ancien directeur commercial dans la presse qui a développé par lui-même de bonnes compétences en informatique et une excellente capacité d'organisation, correspond au deuxième cas. Il va mobiliser ses compétences pour diriger le projet de numérisation des mille trois cents kilomètres de sentiers de grande randonnée d'un département francilien. Il a défini la grille d'informations (trace GPS, description du sentier...) que chaque collecteur doit remplir. Grâce à un outil Excel

qu'il a mis au point, il « prépare, distribue le travail et contrôle la qualité ». Il travaille quasiment à plein temps huit mois sur douze. Il s'agit d'une expérience qui n'est pas très différente de celle qu'il vivait en entreprise, si ce n'est qu'il est entouré uniquement de bénévoles (une bonne centaine en tout). Il faut à la fois organiser leur travail et les mobiliser, puisqu'ils peuvent toujours abandonner. Le rythme de travail est en revanche moins stressant qu'au sein de l'entreprise, les délais à respecter étant en effet moins impératifs que dans le domaine de la presse.

LE BAC À SABLE ²⁸

Plutôt que de réinvestir ses ressources dans un autre espace, celui du travail professionnel ou celui des passions, on peut aussi utiliser l'univers des passions comme un espace ludique qu'on fréquente sans s'y engager complètement.

« J'ai l'impression de jouer la blogueuse mode, de m'immiscer dans ce système sans y être vraiment », déclare Claire (22 ans), qui s'est inscrite sur le site de mode participatif Lookbook, « juste pour s'amuser ». Mais il s'agit néanmoins d'un hobby engageant : elle a choisi ses tenues, demandé à son copain de faire les photos, avant de les retoucher sur Photoshop, puis a participé à des concours et gagné l'un d'entre eux. Derrière le plaisir de la séduction en ligne, il y a aussi la recherche d'un lieu pour tester ses créations. Car Claire est étudiante en art textile. Elle doit réaliser des petites créations et cherche « un moyen de montrer [s]on boulot », mais aussi de « voir ce qui se passe au niveau de la mode ».

Si, dans le cas de Claire, il y a une sorte de continuité ludique entre travail universitaire et passion, il y a aussi d'autres cas où les individus ont volontairement dressé des barrières entre leurs deux domaines d'activité pour se constituer deux identités différentes, voire opposées. Mais, en fait, ces deux mondes qui ont été organisés pour ne pas se rencontrer offrent des correspondances inattendues. Le travail mené dans l'espace des passions permet à ces individus d'expérimenter des activités qu'ils ne pourraient pas réaliser dans leur travail salarié.

Ainsi, Maylis (30 ans), jeune graphiste formée aux arts décoratifs et qui travaille chez elle en free-lance pour différents clients a une seconde vie. Elle est passionnée de fanzines et se réclame de l'état d'esprit DIY (elle s'est « pacsée avec une

photocopieuse » !). Féministe radicale, elle participe aussi à la culture queer. Elle se présente comme « graphiste le jour » et « super-héroïne la nuit ». Elle peut ainsi, parallèlement à ses projets professionnels, mener des réalisations personnelles qui lui permettent de produire ses propres créations, mais aussi de soutenir son activité de militante féministe. Travail pro et travail perso correspondent à une double identité numérique, à deux sites web qui présentent les deux pôles de sa production graphique. Si l'on retrouve donc chez Maylis l'opposition entre activité professionnelle répondant à une demande et activité vocationnelle d'expression de soi, elle considère néanmoins ces deux activités comme un travail qui est plus unifié qu'elle ne l'affiche à l'extérieur. Dans son « appart-atelier », elle travaille indifféremment sur ses deux types d'activités, en fonction des urgences et de ses envies : « Tant que je suis en train de faire du dessin, que ce soit pour un projet perso d'exposition, que ce soit parce qu'un pote m'a demandé quelque chose ou que ce soit un projet de commande, j'appelle ça "temps de travail". » Travail pro et travail perso sont en étroite interaction, le second pouvant constituer un lieu d'expérimentation : « Ma pratique perso me permet d'explorer ce que je n'osais pas explorer dans ma pratique professionnelle. » C'est notamment le cas du dessin, que Maylis pratique depuis toujours, mais en faisant des erreurs de proportion, de raccourci : « Dans le truc perso, je m'autorise à dessiner, alors que dans la pratique professionnelle je n'ose pas. » Ces dessins expérimentaux sont souvent liés à des demandes d'amis : « Avoir un thème pour dessiner, ça m'aide aussi beaucoup. » Maylis a ainsi réalisé des dessins de tatouage. L'un de ses amis lui demande de lui faire un tigre dans une forêt : « Génial, j'ai un thème ! Je vais pouvoir dessiner, travailler les ombres et le motif. » Finalement, la Maylis de jour et la Maylis de nuit sont bien les deux faces d'une même personne. L'engagement dans le travail professionnel et celui dans le travail personnel sont les mêmes. Le DIY épaulé le professionnalisme.

Émile (39 ans) est ingénieur chez un grand opérateur de télécommunications. Il a peu de temps libre. Mais il l'utilise intensément (deux à trois heures par soir, sept jours sur sept) pour jouer à un jeu vidéo massivement multijoueurs, « World of Warcraft ». Il s'agit donc d'un investissement très important. Au début, Émile jouait seul avec sa femme, chacun sur son ordinateur, puis rapidement ils ont rencontré d'autres joueurs en ligne. Ils ont constitué des groupes de cinq, puis des « guildes » de plus en plus grandes (vingt, quarante, puis soixante-dix joueurs). Pour Émile, le défi

est de parvenir à jouer « à très haut niveau ». Il réussira en effet à placer son groupe dans les cent premiers mondiaux. Au sein de sa guilde, il gravit rapidement les différents échelons : *class-master*, officier, *raid-leader*, puis chef de guilde. Il a réalisé une carrière de joueur analogue à sa carrière d'ingénieur devenu manager. Comme chef de guilde, il organise le groupe et coordonne les combats contre d'autres guildes, en utilisant un canal sonore. Il consulte assidûment les sites web de *theory crafting*, qui permettent de découvrir, à l'aide d'outils mathématiques, les stratégies optimales de jeu. Il s'agit « de comprendre toutes les techniques, les façons d'optimiser vraiment son personnage ». Pour cela, il constitue des fichiers Excel avec les enregistrements (*logs*) de toutes les actions effectuées pendant les combats. Les fichiers sont publiés sur des sites web et peuvent être comparés avec ceux d'autres guildes. Il y a aussi, dans la passion d'Émile, la volonté de comprendre « comment ça marche ». Curieusement, le professionnel reconnu qui se préoccupe de sécurité informatique s'inscrit dans la tradition des hackers et des Fab Lab, où l'on apprend en démontant. Il s'autorise, dans le bac à sable du jeu, des activités informatiques qui ne correspondent pas aux normes de son métier²⁹.

La vie de joueur d'Émile est chronophage (« En sept ans, je dois totaliser plus d'un an de jeu ») et est à première vue totalement distincte de sa vie professionnelle. Mais Émile constate, comme d'autres joueurs, que « cela ressemble à du boulot »³⁰. Il s'est lancé dans sa vie de joueur en mobilisant à la fois ses compétences informatiques d'ingénieur et ses talents de manager d'équipe. Il faut recruter de nouveaux membres, les orienter sur telles ou telles tâches, coordonner leurs actions, tout ceci avec peu de moyens de contrainte : « On est le chef, on a du pouvoir, mais du jour au lendemain ils peuvent claquer la porte et ils vont voir ailleurs. » Il faut aussi « gérer les aspects humains », le chômeur qui déprime et que le jeu resocialise, le retraité qui n'a plus la dextérité suffisante... Cette expérience de management menée dans le jeu vidéo a vraiment été utile à Émile : « C'est un gros terrain de jeu [...], quand même un tout petit plus relax, parce qu'on peut s'autoriser quelques erreurs. » Finalement, vie professionnelle et vie de joueur constituent des « expériences croisées » : « J'aime les deux. Les deux sont très enrichissants. » Si la vie d'Émile est aussi compartimentée que celle de Lucille, la fabricante de bijoux, en revanche sa manière de jouer renvoie constamment à sa pratique professionnelle. Il joue comme un ingénieur et comme un manager.

L'ART DE SAISIR DES OPPORTUNITÉS DANS SA PROFESSION POUR APPROFONDIR SA PASSION

Si les passions peuvent offrir un espace d'expérimentation pour le travail professionnel, celui-ci peut dans le sens inverse offrir des ressources pour les passions. Les salariés ont la possibilité de dégager du temps disponible (congé sabbatique, temps partiel), de trouver dans leur entreprise un nouveau poste de travail plus en adéquation avec leurs passions, de construire un réseau professionnel utile pour développer le travail ouvert.

Francis (46 ans), pilote de ligne, réalise également des photographies de voyage et de nature. Son métier lui laisse des grandes plages de temps libre, qu'il a pu employer à faire de la photographie. Il a utilisé son milieu professionnel pour réaliser l'un de ses premiers reportages : photographies de chacun des membres des équipages de long courrier, à l'arrivée des vols. Ensuite, il a pris une année sabbatique pour parcourir à vélo un trajet qu'il avait souvent fait en avion, de la Chine vers Paris. Mais ce voyage qui lui permet de marquer une rupture dans sa vie suit le même itinéraire que celui des avions. Il traverse l'Asie en filmant les traces des avions dans le ciel, en modifiant sa direction quand les balises aériennes qui les guident les font changer leur cap. Mais, tout en restant lié au monde aérien, il souhaite développer une activité libre. Il estime en effet que « le métier de pilote est un métier très encadré, très procédurier [...], tout est formaté » : « Je suis un numéro, je suis un ouvrier de luxe. » La photo et la vidéo lui fournissent cet « espace de liberté que le métier n'offre pas », « autre chose pour remplir [s]a vie ». Il veut « pouvoir s'approprier quelque chose dont [il est] l'auteur », mais cette seconde activité n'est pas un métier.

Bruno (33 ans) travaille aussi dans une compagnie aérienne, mais comme steward. Il est par ailleurs passionné de cuisine. Il estime que son métier lui permet de réaliser sa passion. Travaillant sur des longs courriers, il a des journées de repos à l'étranger, qui lui ont offert la possibilité d'apprendre des cuisines différentes, en prenant des cours, en fréquentant de nombreux restaurants. Au cours de ses vols, il travaille principalement en première classe et peut donc passer du temps à préparer des mets de qualité (« Je retrouve un plaisir à dresser une assiette qui est vraiment jolie »). Bruno a créé un blog, puis un site web pour présenter ses recettes³¹. Son projet est moins d'inventer des recettes que de comprendre celles qu'il a goûtées dans

différents pays ou diverses régions françaises. En rassemblant les recettes qu'il a mises en ligne, Bruno a publié plusieurs livres et lancé un cours de cuisine. L'organisation de ses cours l'a amené à travailler à temps partiel afin de se consacrer davantage à son activité culinaire. Celle-ci s'inscrit donc dans un projet, dans une carrière de passionné. « Je me donne les moyens d'avancer », précise-t-il.

Le monde professionnel peut aussi être l'occasion de trouver une activité proche de sa passion et de supporter plus facilement un tiraillement entre une insatisfaction au travail et un engagement intense dans sa passion³². C'est le cas de Christophe (56 ans), cinéaste amateur autodidacte, qui rentre à France Télécom jeune et réussit à intégrer un des services audiovisuels de l'entreprise. Il réalise en dix ans une trentaine de vidéos institutionnelles³³. Il estime que c'est un métier purement alimentaire qui lui permet toutefois d'accroître ses compétences et de réaliser à côté des courts-métrages qu'il autoproduit, avec des professionnels et des amateurs. Le monde professionnel peut aussi offrir un réseau de collaboration qu'on peut mobiliser pour ses activités personnelles.

Albert (36 ans), autre réalisateur indépendant, est régisseur. Il dispose ainsi de nombreux contacts dans l'industrie du cinéma auxquels il peut faire appel. Il obtient des réductions conséquentes sur la location de matériel et utilise les temps morts d'un tournage qui a lieu à Paris, rue de Rivoli, pour tourner une séquence de son film, des techniciens professionnels acceptant d'intervenir gratuitement sur ses films³⁴.

GAGNER SA VIE EN RETROUVANT DES PLAISIRS PASSÉS

Quand l'individu est obligé de choisir un travail pour compléter ses revenus ou pour gagner sa vie, à l'aide de plateforme comme Airbnb, BlaBlaCar ou Uber, parce que ses projets précédents ont échoué, on peut imaginer, comme nous l'avons vu plus haut avec Édouard et Léa, qu'il s'agit d'une activité purement contraignante et sans intérêt. On constate toutefois, chez d'autres personnes interviewées, que ces activités, qui s'inscrivent dans des pratiques quotidiennes – recevoir chez soi, conduire une automobile... –, apportent du plaisir, recoupent leur passion.

Louise (28 ans) a ainsi ouvert un compte Airbnb parce qu'elle avait besoin d'argent. En trois ans, plus de trente personnes sont passées chez elles. Pour elle, il

s'agit bien d'un business : « [C'est] une activité un peu sur le côté pour me faire de l'argent de temps en temps, et on y prend goût à cet argent un peu facile, donc on continue à le faire³⁵. » Mais « c'est un vrai boulot » : répondre aux questions, gérer le planning, préparer la chambre... Cette activité commerciale s'inscrit cependant dans une tradition d'accueil. Cette jeune femme qui, après des études à Sciences Po, a fait le choix « un peu militant » de travailler dans une association culturelle vit dans un appartement en colocation avec deux autres personnes dans le centre de Paris. C'est un espace de vie ouvert où l'on reçoit beaucoup d'amis, d'amis d'amis... Il arrive aux colocataires de prêter ou de sous-louer leur chambre à des hôtes de passage. Quand Louise voyage, ce n'est pas pour « faire une ville », c'est avant tout pour « avoir des contacts humains », « parler avec les gens », « faire des rencontres ». Elle a pas mal pratiqué le *couchsurfing*, ce qui a été l'occasion, pour elle, de faire de « très très belles rencontres », dont certaines ont donné lieu à des relations qui durent encore, et de participer à une communauté de *couchsurfers* qui propose non seulement un hébergement, mais également des rencontres autour d'un verre ou des sorties.

À son tour, Louise accueille chez elle des personnes diverses, selon des modalités variées. Elle invite d'abord des amis, mais aussi régulièrement des réfugiés, des gens qui sont en galère, pour quelques jours. Ces hôtes couchent dans la pièce commune de l'appartement, ou alors elle leur laisse sa chambre et va coucher ailleurs. Elle a également invité des visiteurs en *couchsurfing* dans son précédent appartement. Toutes ces personnes de passage sont sensibles au fait « d'être chez quelqu'un, de se retrouver dans un vrai lieu habité », où Louise a même laissé toutes ses affaires. Les « *guests* »³⁶ doivent accepter le cadre d'un appartement partagé où la cuisine, la salle de bain et le salon sont donc communs, « se fondre dans l'ambiance de la colocation, même si c'est pour une ou deux nuits. Ils doivent ne pas se sentir complètement intrus ». Ce mode de vie cool et convivial qui incite à l'échange et au partage n'est plus tout à fait le même lorsqu'on a recours à Airbnb, mais « il y a des moments où c'est presque des rencontres » avec les gens.

Lou (28 ans), qui fait du covoiturage *via* BlaBlaCar, le fait parce que « c'est un moyen de payer l'essence et le péage », de bénéficier d'un voyage gratuit, et elle est prête pour des longs voyages à déposer des voyageurs en route puis à en prendre d'autres, comme dans un car. Mais, simultanément, elle aime beaucoup les rencontres inattendues qui naissent du covoiturage. BlaBlaCar, c'est aussi du loisir.

Adrien (31 ans) a un itinéraire différent. Il s'investit à fond dans la musique assistée par ordinateur, notamment la musique rap, au point d'abandonner ses études au lycée pour « essayer de vivre sa passion ». Ce projet va se révéler particulièrement difficile, mais il s'accroche. Il vivote ainsi pendant dix ans. Pour disposer de revenus additionnels, il trouve un boulot de voiturier. Il s'agit d'un travail totalement précaire, payé au noir, 8 euros par voiture, avec des conditions de travail difficiles. Arrivé au cap de la trentaine, Adrien s'interroge sur son avenir et Uber lui apparaît comme une opportunité pour valoriser ses compétences de conducteur. Il trouve là une certaine liberté : « Il n'y a pas de routine, on voit tout le temps des gens différents. » Lui qui n'a jamais eu d'horaires fixes, et a « eu toujours du mal à être vraiment à l'heure à ses rendez-vous professionnels », commence quand il veut, mais, une fois qu'il est parti et qu'il est dans sa voiture, il assume sans difficulté. Il apprécie beaucoup d'être son propre patron. Il s'organise pour ne pas avoir de temps mort, ne pas rester à attendre près de sa voiture les propositions d'Uber. Aussi, il préfère ne travailler que quand la demande est forte – c'est-à-dire le matin, le soir de 18 heures à 1 heure du matin et le week-end, ou à certains moments exceptionnels signalés par Uber.

La liberté et le plaisir qu'Adrien a trouvés dans son nouveau métier sont évidemment tempérés par les fortes contraintes de cette activité. Les règles imposées par Uber ne lui pèsent pas trop. Curieusement, ce jeune homme marginal accepte facilement des règles de présentation de soi bien différentes de celles du monde du rap. En revanche, pour obtenir des revenus suffisants – 2 000 à 3 000 euros, déductions faites des charges³⁷ –, il lui faut travailler bien plus de trente-cinq heures, pendant les soirées et une partie de la nuit. Cela désorganise sa vie sociale et l'empêche de trouver du temps pour se consacrer à nouveau à la musique. Adrien estime, malgré tout, que la conduite automobile reste un plaisir. (« J'ai trouvé un truc qui me plaît dans lequel je m'épanouis quand même un minimum... C'est un système qui me convient bien »). La voiture est associée à la liberté, à la diversité des rencontres, au plaisir de la circulation nocturne dans Paris.

Ces multiples itinéraires d'activité définissent un espace élargi du travail. Ils tracent des voies diverses au sein de la nouvelle carte du travail numérique. Ils ne sont pas dépendants des frontières de l'entreprise ou des organisations amateur, mais ils

sont balisés par trois couples de polarités : passions / contraintes de ressource, unification des activités / double vie, circulation des compétences vers le professionnel / vers le privé.

On ne peut pas suivre ses envies ou déployer ses projets (faire des choses qu'on aime, être reconnu, acquérir une notoriété), sans tenir compte des contraintes (gagner sa vie, masquer certaines activités purement alimentaires...). Si certains sont prêts à abandonner une carrière bien rémunérée (contrôleur de gestion, ingénieur, géophysicien, etc.) pour se lancer dans leur passion, d'autres, au contraire, mettent en jachère une passion qui leur offre une rémunération trop faible (la musique) pour accepter un travail alimentaire ou pratiquent parallèlement à leur métier une activité d'appoint ennuyeuse. La tension entre envie et contraintes est permanente. Les délices de la passion sont toujours confrontés à l'âpreté de la nécessité.

Si quelques rares parcours de vie réussissent à unifier toutes les activités menées et à retrouver l'utopie hacker ou la vocation artistique (graphiste) ou celle du randonneur, si quelques autres sont profondément divisés entre deux activités qui n'ont aucun lien l'une avec l'autre (assistante ophtalmologiste et créatrice de bijoux), de nombreux itinéraires présentent des accords entre des activités à première vue différentes : pilote et photographe, ingénieur en sécurité informatique et joueur de jeu vidéo, steward et cuisinier, communicant et cuisinier...

L'analyse fine de l'activité fait apparaître les rapprochements entre le travail pro, le travail perso et le travail extra-pro. Ces expressions indigènes signalent bien que toutes ces activités sont du travail, que les exigences y sont identiques et que la qualité attendue y est la même. C'est cette proximité dans la perspective du travail qui permet d'inventer des activités hybrides, et plus rarement de se convertir à un autre travail, car les compétences circulent d'un domaine à l'autre. L'ancien responsable commercial reprend ses tableaux Excel pour gérer la campagne de numérisation des sentiers de grande randonnée, l'informaticien découvre le travail sur les données ouvertes dans sa vie associative, le régisseur de cinéma utilise son réseau pour tourner ses propres films dans des conditions avantageuses. Mais ces transferts de compétences sont plus importants chez les personnes qui se sont constitué un capital de savoir-faire conséquent et qui ont une expérience créative forte. C'est généralement le cas des cadres par rapport aux ouvriers et aux employés. Dans le domaine du faire, les individus qui ont un métier à compétences techniques –

ouvriers, techniciens et ingénieurs – pratiquent globalement plus le bricolage que les autres, comme le montre l'exemple du tuning vu au cinquième chapitre ou les résultats de l'enquête « Histoire de vie » (voir annexes, [tableau A](#)).

Pour articuler les différents couples de polarités contraires évoqués plus haut, l'individu doit ruser, braconner dans la forêt des activités. Les récits de vie mettent en lumière les multiples tactiques imaginées pour transporter des ressources d'un univers à l'autre : transférer des compétences, expérimenter dans un cadre plus ouvert, saisir des occasions pour rapprocher travail professionnel et passion ou pour trouver des opportunités afin de se lancer dans un nouveau parcours professionnel. Mais ces arrangements sont toujours précaires, le service audiovisuel de l'entreprise où le cinéaste amateur a trouvé un poste peut réduire ses effectifs, l'étudiante qui fait un stage au sein de la plateforme dont elle est une grande utilisatrice n'y sera peut-être jamais embauchée, la graphiste indépendante peut perdre des clients qui découvrent ses « dessins perso » et ne les apprécient pas, le chômeur qui obtient grâce à Airbnb quelques revenus peut être obligé d'arrêter son activité à la suite de plaintes des autres occupants de l'immeuble... Il faudra alors construire d'autres arrangements, accorder différemment son travail et sa passion.

-
1. Trente-trois entretiens ont été menés à Paris, deux en province et quatre à Alger auprès d'étudiants francophones. Je remercie Alyssa Cau, Vincent Delbos, Chloé Dujardin, Lucie Lorette, Alice Pivain et Oona Richard, qui ont mené dix entretiens de ce corpus. De plus, deux entretiens ont été réalisés auprès d'un gestionnaire de plateforme local et d'un responsable de la CFDT.
 2. Dans l'ensemble des entretiens, réalisés en 2011-2012, puis en 2015-2017, on trouve vingt hommes et dix-neuf femmes ; deux lycéens, six étudiants, un retraité, deux femmes au foyer, deux chômeurs et vingt-six actifs. Trente-quatre d'entre eux ont moins de 44 ans. Trois n'ont pas le baccalauréat et onze n'ont pas de diplôme du supérieur. La jeunesse des interviewés explique qu'ils soient surdiplômés. En effet, 44 % des Français âgés de moins de 44 ans possèdent un diplôme du supérieur et 65 % sont bacheliers ou plus (Insee, *France, portrait social*, 2016).
 3. On trouve cinq personnes qui ont un blog ou un site de cuisine, cinq qui sont investies dans les plateformes de logement, quatre dans les données géographiques, quatre dans les objets faits main, quatre dans la photographie ou le cinéma, quatre dans le graphisme ou la bande dessinée, trois dans la mode ou la beauté ; trois font de la musique ou de la danse, deux sont chauffeurs de VTC, deux chauffeurs en covoiturage, et deux fréquentent un Fab Lab.
 4. Les prénoms, ainsi que le nom des villes hors Paris et Alger, ont été changés.
 5. Cf. M. LORIOU et N. LEROUX (dir.), *Le Travail passionné*, op. cit.

6. Nathalie HEINICH, « Régime vocationnel et pluriactivité chez les écrivains : une perspective compréhensive et ses incompréhensions », *Socio-logos.revues.org*, 28 mai 2008.
7. Apec, « La réorientation professionnelle en début de carrière », *Cadres.Apec.fr*, septembre 2015. Si l'on étudie la situation à l'entrée de certains métiers comme celui d'enseignant, on constate là aussi que les candidats qui ont eu une activité professionnelle avant de se présenter au concours sont passés dans le second degré de 20,9 % en 2005 à 33,4 % en 2015 ; dans le premier degré, les lauréats anciens salariés du public ou du privé sont passés de 8,4 % à 14,9 % (Cnesco, « Attractivité du métier d'enseignant. État des lieux et perspectives », *Cnesco.fr*, novembre 2016, p. 49-51).
8. Sur les praticiens de l'équitation, cf. Vèrène CHEVALIER et Brigitte DUSSART, « De l'amateur au professionnel : le cas des pratiquants de l'équitation », *L'Année sociologique*, n^o 2, 2002, p. 459-476.
9. Voir graphique [ici](#).
10. Augustin LANDIER, Daniel SZOMORU et David THESMAR, « Travailler sur une plateforme internet. Une analyse des chauffeurs utilisant Uber en France », 4 mars 2016 (disponible en ligne).
11. Olivier VOIROL, « L'intersubjectivation technique : de l'usage à l'adresse. Pour une théorie critique de la culture numérique », in Julie DENOÛL et Fabien GRANJON (dir.), *Communiquer à l'ère numérique*, Paris, Presses des Mines, 2011, p. 131-132.
12. Vinciane ZABBAN, « Tricoter sur internet », *Tracés*, n^o 28, 2015, p. 39.
13. Sophie DENAVE, « Les relations d'interdépendance entre travail et loisir : des logiques de compensation, de concurrence et / ou de substitution au cours des bifurcations professionnelles », *Le Monde du travail*, n^o 16-17, 2015, p. 23-34.
14. Guillaume LE BLANC, *La Femme aux chats*, Paris, Seuil, coll. « Raconter la vie », 2014.
15. O. VOIROL, « L'intersubjectivation technique... », art. cité, p. 139.
16. Dominique Cardon parle alors de *clair-obscur*, qui constitue pour lui l'un des quatre modèles de visibilité sur internet (« Le design de la visibilité... », art. cité, p. 98-104).
17. On appelle aussi ces multiactifs « *slashers* », en référence au signe typographique « / ».
18. Entretien du fondateur de Lulu dans ma rue avec l'auteur.
19. N. HEINICH, « Régime vocationnel et pluriactivité chez les écrivains... », art. cité.
20. Marie BUSCATTO, « De la vocation artistique au travail musical : tensions, compromis et ambivalences chez les musiciens de jazz », *Sociologie de l'art*, n^o 3, 2004, p. 35-56.
21. Cette figure de l'artiste qui se voue totalement à son art se retrouve chez bien d'autres artistes. Sur le cas des plasticiens, cf. Moufida OUGHABI, « Ne vivre que de son activité de plasticien : une condition exclusive pour affirmer sa passion au travail », in M. LORIOU et N. LEROUX (dir.), *Le Travail passionné, op. cit.*, p. 57-88.
22. Pour une ethnographie des jeunes informaticiens qui s'engagent totalement dans un projet expérimental à la suite d'un concours de réalisation d'un logiciel Android, cf. Rémi DURAND, *De la contre-culture à l'« évangélisme technologique ». Les développeurs et la révolution du smartphone*, thèse de doctorat, École des hautes études en sciences sociales, 2016.
23. Plateforme internet qui permet d'organiser un hébergement temporaire gratuit de personne à personne.

24. C'est devenu le premier site français dans le domaine et il est en train de se développer à l'étranger.
25. Conception unifiée de la cuisine cherchant à associer les intérêts pour les ingrédients, les saveurs, les couleurs, les formes.
26. Pour une présentation de cas d'artistes amateurs qui ont profité de cette période de vie pour reprendre un projet abandonné autrefois, cf. O. DONNAT, « Les passions culturelles... », art. cité.
27. A. BOBOC et J.-L. METZGER, « Parcours et passages... », art. cité.
28. En informatique, on appelle « bac à sable » (*sandbox*) un espace d'essais placé dans l'environnement d'utilisation permettant l'apprentissage et l'innovation.
29. Sur cette question, cf. Éric ZUFFEREY, « Le hacking : entre support à la professionnalisation et substitut au travail », *Le Monde du travail*, n^o 16-17, 2015, p. 125-137.
30. Constat fait par un joueur, professeur de mathématique, cité par William ROBINSON et Bart SIMON, « Little Big Planet : la créativité numérique à l'œuvre », *Tracés*, n^o 28, 2015, p. 109.
31. Bruno comme Alain constituent un cas très particulier dans le monde des blogs de cuisine, puisque ce sont des hommes dans un monde féminin à 94 % (Sidonie NAULIN, « La blogosphère culinaire. Cartographie d'un espace d'évaluation amateur », *Réseaux*, n^o 183, 2014, p. 33).
32. Sur le lien entre insatisfaction au travail et identité de passions, voir [chapitre 3](#).
33. À la suite des réorganisations de France Télécom, son service sera supprimé et il devra travailler sur une plateforme comme téléconseiller. La coupure devient alors totale entre son métier et son activité de cinéaste indépendant.
34. Sur ces pratiques cinématographiques, cf. Pierre MURAT, « Les films sauvages. Des cinéastes se démènent pour réaliser des films qui souvent ne sortiront jamais », *Télérama*, 27 août 2016.
35. Il faut noter que Louise ne déclare pas les revenus que lui rapporte Airbnb.
36. Louise utilise de préférence le mot anglais pour marquer qu'il s'agit d'invités payants.
37. L'entretien a été réalisé avant qu'Uber baisse ses tarifs.

8.

Agir dans un espace de travail ouvert

Les différents modes d'engagement dans l'espace du travail élargi que nous venons d'analyser proposent, malgré leur étonnante diversité, une nouvelle appréhension du travail. Des outsiders, des travailleurs d'ailleurs, ces gens de l'autre versant évoqués par René Char, « inconnus de nous, rebelles à nos usages¹ », entreprennent des activités à leur propre initiative, en dehors du monde classique de l'entreprise, sans barrière à l'entrée. Leur travail est choisi et recomposé de telle façon qu'il remet en cause les modes habituels de division dans l'entreprise. Ils mobilisent des compétences particulières généralement acquises par soi-même en dehors du système scolaire, en utilisant notamment les outils numériques. Les activités réalisées par les individus sont mises en visibilité de façon à fonder et à exprimer les particularités de leur identité. Enfin, ce travail ouvert s'inscrit dans un itinéraire, dans un projet de carrière qui n'est pas sans parenté avec ce qui se déroule au sein du monde professionnel.

Travail choisi, travail complet

Le travail ouvert de ce début du ^{xxi}^e siècle met en œuvre deux éléments des utopies du travail alternatif des hackers, du DIY ou des *makers* : travail choisi pour le plaisir, travail complet. Les travailleurs d'ailleurs ressemblent à Maylis, qui s'est fixé comme règle de vie : « Arrête d'attendre qu'on te commande les choses qui te plaisent : fais ce qui te plaît et tu verras si on te les commande. » Cette valorisation du choix est au cœur du site web créé par Mathieu (38 ans), musicien. Il y fait connaître les projets de ceux qui utilisent leur temps libre « pour faire quelque chose qui ne soit ni du travail ni du loisir », ces portes qui s'ouvrent pour développer sa passion. Il y montre ces « initiatives positives, ces projets personnels qui vous font vraiment vibrer » et présente « ceux qui sont passés à l'acte » dans différents champs sociaux : culture, environnement, cohésion sociale.

UN TRAVAIL COMPLET

L'engagement particulier dans le travail ouvert se manifeste d'abord par le fait que le travailleur d'ailleurs réalise les choses en entier. Marie (26 ans), graphiste, « adore fabriquer des objets, créer de A à Z, en partant des matières premières et en arrivant jusqu'à l'objet fini ». Effectivement, les travailleurs d'ailleurs refusent le plus souvent la division du travail. Anne réalise des fanzines, dans la tradition du DIY ; elle fait les dessins, la mise en page, le tirage, le pliage, la reliure. Elle est également présente dans les salons de fanzines pour vendre sa production. La complétude de

l'activité de travail s'étend même au-delà de la fabrication. Lucille et d'autres fabricantes de bijoux accordent beaucoup d'importance à la réalisation des paquets qu'elles personnalisent pour chaque client. De son côté, une tricoteuse estime qu'elle n'a fini son travail que quand elle a fait la photo de son tricot et qu'elle l'a publiée sur un site spécialisé².

Cette volonté de réaliser un travail complet ne se trouve pas seulement dans le domaine de la fabrication néo-artisanale, mais aussi dans le monde des logiciels ou de la production vidéo. Certains codeurs qui appartiennent au monde du logiciel ouvert participent à des événements comme les « hackathons », qui permettent en un temps limité (généralement un week-end) de réaliser un projet d'application dans son intégralité, depuis l'idée de base jusqu'à la présentation finale, en assurant le développement de certaines composantes. Dans ces communautés de développeurs, comme celle qui est liée à Android, la participation à des hackathons ou à d'autres concours est vécue comme un moment fort qui permet de réaliser complètement une application. Le plaisir qu'y prennent ces jeunes informaticiens vient notamment de cette complétude. Selon une observation ethnographique, les deux tiers des participants sont des informaticiens travaillant en entreprise, qui viennent là chercher la possibilité de faire une réalisation complète sur un objet qu'ils ont choisi³.

Cette recherche d'un travail complet exceptionnel apparaît également dans le monde de la production audiovisuelle. Albert a fait différents métiers dans le cinéma : régisseur, assistant réalisateur, chargé de post-production. En attendant de réaliser le long-métrage dont il rêve, il fait des courts-métrages en autoproduction. Il a ainsi la possibilité d'assurer la réalisation complète d'un film : il est enfin libre et peut « faire ce qu'il veut sans rien demander à personne ». Selon un autre cinéaste indépendant, rencontré pour un entretien, « le court-métrage autoproduit, c'est pouvoir raconter ce qu'on a envie dans une économie pauvre. Cela ramène vraiment à l'essence du cinéma ». Sur la plateforme Vimeo, on trouve aussi de nombreux professionnels de l'audiovisuel qui apprécient de pouvoir sortir de la division du travail de ce secteur et réaliser un film de bout en bout. Le preneur de son va faire de l'image, l'opérateur de prise de vue du son, le scénariste du tournage⁴...

UN TRAVAIL CHOISI

Il n'est pas toujours possible de réaliser un travail complet. De nombreuses activités s'intègrent dans un processus productif beaucoup plus large qui nécessite une certaine division du travail. Mais, même dans ces cas, le travail ouvert est choisi. C'est dans des projets collaboratifs qui reprennent la tradition des hackers et des logiciels libres, comme la cartographie ouverte OpenStreetMap (OSM) ou l'encyclopédie Wikipedia, que le principe du travail choisi apparaît le plus clairement. Les contributeurs de cette cartographie ouverte, de la même manière que les développeurs de logiciels libres, choisissent les tâches qu'ils veulent mener. « On est vraiment dans une logique où on fait des choses qu'on a envie de faire, déclare Charles, un des animateurs d'OSM. On n'impose rien à personne. Si, ce qui vous intéresse, ce sont les pigeonniers et les puits, vous pouvez les cartographier, alors qu'il n'y a rien d'autre sur la carte à cet endroit-là, qu'il n'y a pas de route. On va vous laisser faire parce que, si cela se trouve, personne ne mettra les pigeonniers et les puits. Un projet collaboratif, il faut que cela soit inclusif. » Mais il appartient aussi aux animateurs de la communauté de mobiliser des contributeurs pour finir la description du réseau routier, élément structurant de la carte.

Il y a d'autres cas où la coopération est organisée. Thierry (37 ans) participe au printemps 2015 à l'élaboration de la carte du Népal, à partir de photographies satellite, afin de permettre aux secours d'arriver dans les meilleures conditions possibles après le tremblement de terre. Chaque contributeur choisit une zone définie préalablement en vue de quadriller tout le pays. Il échange avec d'autres pour préciser des éléments d'interprétation, par exemple ne pas confondre un pont de corde avec des lignes électriques ! Dans ce cas, l'entraide est limitée : il s'agit simplement de bénéficier de l'expérience des contributeurs précédents.

Pour Thierry, mener ses projets comme il l'entend est fondamental. C'est un contributeur maniaque d'OSM, toujours prêt à ajouter de l'information : « Il y a un côté un peu infini dans la carto. Vous pouvez toujours l'améliorer, toujours ajouter des détails. » Ainsi, il s'était lancé pour des raisons militantes dans une cartographie de la mixité sociale dans les écoles du XIX^e arrondissement de Paris. Mais il constate que la liste des écoles comportait des erreurs et que les bâtiments avaient été transformés sans que cela apparaisse sur la carte. Il décide de faire des modifications et se retrouve « à refaire beaucoup du bâti de ces quartiers ». Si Thierry travaille en solitaire, dans certaines communautés de développeurs, en revanche, l'échange peut

être approfondi. Quand Charles publie un logiciel sur son blog, il attend des remarques car, ce « qui est super avec le monde du logiciel libre, c'est qu'on peut se permettre de partager quelque chose qui est imparfait. Comme ça, d'autres personnes peuvent le regarder et vous aider à l'améliorer. Si on publie, c'est pour avoir un retour ».

TRAVAIL CHOISI OU TRAVAIL IMPOSÉ

Les grands projets collaboratifs ne sont pas toujours aussi ouverts aux choix individuels. On a vu dans le cas de la numérisation des sentiers de grande randonnée que Jean, le chef de projet, déterminait les tâches de chacun des collecteurs. Néanmoins, ces collecteurs sont souvent des baliseurs (ceux qui peignent les signes d'orientation) et toujours des randonneurs. Ce qui fait que, contrairement à ce qu'il en est dans le monde de la production professionnelle, il n'y a pas dans le petit monde de la randonnée de division entre producteurs et usagers. Les tâches ardues s'hybrident avec d'autres, réalisées pour le plaisir.

Il en est de même pour les néo-travailleurs qui agissent pour disposer d'une rémunération d'appoint au sein des plateformes de partage d'habitat ou d'automobile et dont l'activité semble beaucoup plus contrainte, mais ceux-ci gardent néanmoins une certaine liberté de choix. Ils peuvent adapter leurs horaires à leur façon de vivre et sélectionner les hôtes ou les passagers qui leur conviennent. À l'inverse de la situation de service ordinaire, où le client est imposé au salarié qui doit s'occuper de lui, les néo-travailleurs, sur les plateformes, ont la possibilité de choisir leur client. Ceci s'explique notamment par le fait que le service repose sur des biens (chambre, voiture...) utilisés au quotidien par le propriétaire, qui y a déposé une partie de son individualité ; ce dernier souhaite donc sélectionner qui vient chez lui partager son intimité et ses biens.

Des compétences héritées ou acquises par soi-même

Ce choix qui est au centre du travail ouvert est également à la base de l'acquisition des connaissances. Ces activités font appel à des savoirs et des savoir-faire variés qui, dans l'ensemble, ne viennent pas de cursus scolaires ou universitaires. Ces outsiders de l'école mobilisent d'abord des compétences acquises dans la vie de tous les jours, ou des compétences anciennes non exploitées et qui soudain peuvent retrouver une utilité. On rencontre aussi un mode d'acquisition des compétences original, axé sur l'ouverture des boîtes noires techniques et sur la recherche des multiples ressources disponibles en ligne.

COMPÉTENCES ORDINAIRES

Le travail ouvert fait d'abord appel à des savoir-faire acquis dans la vie courante. Ces compétences ordinaires sont celles qui nous permettent de conduire notre voiture, d'enfourcher notre bicyclette, de recevoir des amis à coucher ou à dîner, autant de choses que nous faisons régulièrement et pour lesquelles nous remobilisons constamment notre expérience passée. Elles sont tellement incorporées que nous les signalons rarement quand nous faisons le bilan de nos compétences.

Adrien a passé son permis de conduire jeune (c'est son « seul diplôme » !). Assez vite, il a possédé une voiture. Il aime beaucoup conduire. Aussi, lorsqu'il a cherché un job d'appoint avec un ami, l'activité de voiturier lui a plu. Alors que son ami était

stressé par l'idée de conduire des voitures coûteuses, lui, au contraire, le faisait avec plaisir. Il a ainsi acquis une vraie expérience de la conduite automobile à Paris. Ainsi, quand cinq ans plus tard il fait une formation de trois mois pour être chauffeur de VTC, il a l'impression de ne pas apprendre grand-chose⁵, d'autant plus qu'avec un GPS il n'a plus besoin de connaître tous les noms de rue et leur localisation et peut se rendre n'importe où à Paris et en banlieue⁶.

Quand les compétences quotidiennes mobilisées ne sont pas sanctionnées par un diplôme, elles sont souvent acquises par une expérience réciproque. De nombreux hôtes Airbnb ont déjà été reçus par des particuliers en *couchsurfing* ou par l'intermédiaire d'Airbnb. C'est en étant reçu qu'on apprend à recevoir. Mais cette expérience peut aussi s'inscrire dans une tradition familiale. Louise, qui loue sa chambre *via* Airbnb dans un appartement en colocation, vivait dans son enfance « dans une grande maison où [il y] avait une tradition d'accueil très développée ».

Cette tradition familiale qui est à l'origine d'un transfert de compétences est particulièrement importante dans le domaine de la cuisine. Sandra (41 ans) avait une grand-mère italienne, grande cuisinière, et de 15 à 20 ans elle allait régulièrement l'aider : « Elle m'a transmis des choses qui font partie de mon bagage culinaire. » Elle a même hérité de ses cahiers de recettes et a souhaité les rendre disponibles en ligne. Son blog est né de cette façon. Alain a vu sa mère cuisiner : « Cela sentait bon dans la maison. » Celle-ci ne l'a pas initié pour autant à la cuisine : « Mais on m'a appris quelque chose de meilleur : on m'a appris le goût des bonnes choses et la diversité. » Les grands-parents d'Alain étaient viticulteurs, et il a également assisté au cours de son enfance au spectacle de ces grandes tablées de quarante personnes qui étaient dressées pour nourrir les vendangeurs. Il y pense encore quand il réalise des événements culinaires pour un grand nombre de personnes. De la même façon, c'est auprès de leur grand-père que Françoise et Myriam ont développé leur goût de la fabrication des objets. Très bon bricoleur, celui de Myriam possède un atelier permanent où, depuis qu'il est à la retraite, il passe une grosse partie de ses journées. Myriam a « bricolé avec lui toute [s]a jeunesse ». Si d'une certaine façon il lui a donné l'envie de devenir ébéniste, aujourd'hui la transmission des savoir-faire s'est inversée : « C'est moi qui le conseille, maintenant ! » L'aménagement de studios loués sur Airbnb s'inscrit aussi chez Pascal dans une lignée familiale. Ses parents avaient déjà rénové leur maison et effectué de nombreux travaux d'aménagement.

Cette importance du contexte familial dans la transmission des passions apparaissait déjà très clairement dans l'enquête « Histoire de vie ». En effet, une petite moitié (43 %) des passionnés estime que leur passion leur a été transmise par quelqu'un, le plus souvent un membre de leur famille. Dans les entretiens qu'il a menés sur les passions culturelles, Olivier Donnat montre que cette transmission familiale repose sur une socialisation primaire au sein du milieu familial, sur une identification à un parent et sur une pratique précoce⁷. Et effectivement Paul dessine depuis qu'il a 6 ans, Bruno a commencé à collectionner des recettes de cuisine à 8 ans et s'est fait offrir une balance pour s'adonner à la pâtisserie deux ans plus tard, Charles a réalisé son premier programme informatique sur une calculette programmable à 14 ans. Quant à Suzanne, elle a porté pendant son enfance les vêtements de ses sœurs et de ses cousines : « J'ai un peu grandi avec de la seconde main. » Une fois étudiante, elle participera activement (vente et achat) au site d'échange de vêtements Vinted.

DES COMPÉTENCES INEMPLOYÉES, EN FRICHE

Le fonds de compétences dont disposent les travailleurs d'ailleurs vient non seulement d'un héritage familial, mais aussi d'un héritage scolaire, ces multiples compétences laissées en friche à la suite d'un itinéraire professionnel qui a divergé. J'ai présenté au cinquième chapitre cet ouvrier fondeur qui a mobilisé des compétences dont l'usine ne voulait plus pour réaliser des pièces d'art brut. Il en est de même aujourd'hui avec le travail ouvert. Anne a fait une école d'art où elle s'est spécialisée dans la reliure. Elle n'a jamais vraiment réussi à exercer cette profession et s'est reconvertie dans le web design. Elle est devenue chef de projet dans l'e-commerce et a réinvesti ses compétences d'origine dans le fanzine : « On revient ainsi un petit peu au livre puisque, le fanzine, c'est le façonnage d'un petit livret dans lequel on met ses créations. » De même, Albert, après des études de cinéma, est devenu régisseur et a investi ses compétences initiales dans la réalisation de courts-métrages en autoproduction. Éloïse, pour sa part, a fait des études de design et a trouvé un emploi dans le graphisme ; elle a mobilisé ses compétences de designer pour faire du design culinaire.

Le niveau général de formation constitue aussi un socle de compétences générales qui peut être mobilisé pour lancer un nouveau projet. Myriam utilise ses compétences d'ancienne étudiante d'école de commerce pour monter son entreprise d'ébénisterie, Kamel a tiré de sa formation en école d'ingénieur un savoir-faire organisationnel pour lancer sa troupe de danse hip-hop. De même, Catherine (43 ans), qui a été responsable commerciale et a dû abandonner sa carrière pour suivre son mari, a pu remobiliser ses compétences managériales pour lancer un magazine de cuisine en ligne. Une enquête sur la blogosphère culinaire constate d'ailleurs que la moitié des blogueuses culinaires d'âge moyen ont un diplôme du supérieur⁸. La formation initiale générale constitue donc un atout non négligeable pour structurer son projet, le présenter en ligne, sous forme de blog, de site ou de page sur une plateforme.

DES COMPÉTENCES DÉVELOPPÉES PAR SOI-MÊME, EN OUVRANT LA BOÎTE NOIRE

Au-delà de la mobilisation de savoir-faire déjà acquis, le travailleur d'ailleurs développe par lui-même ses compétences. Il souhaite d'abord comprendre la technique de l'intérieur, ouvrir le code, démonter l'objet technique. Mais, contrairement au bricoleur, qui démonte un objet pour comprendre comment il marche pour être en mesure de le réparer, le travailleur d'ailleurs, comme le hacker et le *maker*, veut ouvrir l'objet technique pour ensuite le remonter différemment, pour produire un autre dispositif. Il s'agit moins de refaire que de faire autre chose. Charles est l'héritier de la riche tradition des hackers : « Dans tous les domaines qui commencent à m'intéresser, il faut que je comprenne comment ça marche. » Après avoir franchi l'étape de compréhension initiale, il s'approprie le code ou la technique. Émile se fixe des objectifs voisins dans le domaine du jeu : il fait du *reverse engineering* pour comprendre comment le logiciel est conçu, selon quel rythme un événement aléatoire apparaît dans le jeu. Il utilise ensuite les secrets qu'il a découverts pour gagner. Quant à Bruno, il veut « percer les secrets » de la cuisine, « comprendre pourquoi une recette fonctionne comme cela et pas autrement ». Il veut en quelque sorte démonter un mets, retrouver la recette par l'expérimentation.

Une fois qu'il a découvert le secret des choses, le hacker peut se fixer des défis. « J'aime me poser des problèmes, puis essayer de trouver une solution », précise Charles, qui a par exemple cherché une solution pour coloriser des zones géographiques adjacentes avec le moins de couleurs possible. Pour résoudre ce problème dans la carte des communes, il a utilisé cinq couleurs. Bruno, muni de son expérience, peut modifier des recettes pour en inventer d'autres. D'autres blogueurs de cuisine se saisissent des découvertes qu'ils font dans les marchés pour stimuler leur imagination et concevoir des recettes avec les arrivages de saison. Catherine précise : « Certains produits me rappelaient des plats familiaux, des recettes d'enfance ou des nouveaux produits que je ne connaissais pas et qui m'interpellaient. »

DES COMPÉTENCES CONSTITUÉES AVEC LE NUMÉRIQUE OU LES FAB LAB

S'imposer des contraintes pour inventer des recettes, c'est aussi une forme d'apprentissage par la pratique. On trouve là un principe d'acquisition de compétences qui est également celui des hackathons. L'aspect ludique de telles compétitions facilite l'engagement dans l'activité⁹. L'exemple de Thierry, fils d'employé, illustre bien comment se déroule cet apprentissage réalisé dans son cas de façon solitaire. Quand il était adolescent, il aimait bien aller bidouiller l'ordinateur que ses parents lui avaient offert : « Je pouvais me retrouver avec l'ordinateur qui ne tournait plus parce que j'avais essayé de changer tel ou tel réglage. Au début on panique, car il est inacceptable de dire qu'on a planté une machine qui coûte très cher. J'ai réussi à écrire trente ou quarante lignes de codes pour refaire fonctionner la machine. À partir de ce moment-là, j'ai commencé à m'occuper des ordinateurs des autres. » Jean est également un autodidacte de l'informatique. Il achète un Apple II en 1980 et apprend à s'en servir pendant son trajet de train de grande banlieue : « J'ai fait une heure de formation par jour pendant trois ou quatre ans. Cela m'a permis d'apprendre à faire des traitements statistiques, d'expérimenter le traitement de bases de données commerciales, de comprendre les possibilités de l'informatique de gestion. »

Avec internet, l'auto-apprentissage devient encore plus facile. Il en est ainsi de ce vaguemestre d'un hôpital qui vend des sacs à main de luxe sur eBay après les avoir chinés dans des brocantes. Sa capacité à reconnaître un sac de marque, à distinguer le vrai du faux, a été acquise en ligne¹⁰. Prune (25 ans), qui a une licence d'études commerciales, a également acquis en ligne les compétences nécessaires pour créer et vendre des maillots de bain. Après avoir travaillé dans une boutique de vêtements de plage, elle décide d'en vendre en ligne. Elle a appris à les concevoir grâce à des tutoriels sur YouTube et ses recherches sur Google. Quand elle a défini le maillot qu'elle veut, elle navigue sur le moteur de recherche : « Je prends des idées, je m'inspire, j'imprime et je modifie. » Lucille, qui vend des bijoux sur Etsy, se rend très régulièrement sur le site pour trouver de nouvelles idées, des sources d'inspiration faisant appel à d'autres techniques. Elle fait un travail de veille systématique. Elle s'est fait une liste de boutiques, par ailleurs ; elle en a « liké » et regarde systématiquement les nouveautés qui y sont proposées.

À côté de l'apprentissage élémentaire de Prune basé sur le « copier / coller », on trouve sur le web des tutoriels qui permettent de progresser pas à pas. Les tricoteuses en ligne déclarent avoir « appris à tricoter sur YouTube¹¹ ». Pour Alain, le passionné de cuisine, « YouTube est une encyclopédie incroyable » : « On voit des vidéos de gens qui nous expliquent ce qu'est la cuisson sous vide. Que la température à cœur d'une viande de bœuf saignante doit être de 62 degrés... » Sur Vimeo, une *video school* propose une série de petits tutoriels courts sur le choix de la caméra, l'éclairage, la prise de vue, le montage, etc. Un premier exercice est ensuite proposé : réaliser cinq séquences de cinq secondes et les monter. Ce travail individuel peut ensuite être mis en ligne et confronté aux commentaires d'autres vidéastes. L'apprentissage se poursuit grâce à d'autres tutoriels portant sur des compétences plus pointues et complexes.

Les échanges coopératifs jouent un rôle central dans l'information et la formation des utilisateurs novices. Les tutoriels de Vimeo, les commentaires sur les vidéos mises en ligne, les réponses sur les forums, sont réalisés par des internautes expérimentés. Ainsi, de nombreux savoirs que l'on peut trouver sur internet proviennent d'experts ordinaires. Les forums d'assistance concernant l'utilisation du téléphone mobile constituent une bonne illustration de ce phénomène. On estime que 90 % des réponses apportées sur le forum d'un grand opérateur français sont apportées par ces experts

ordinaires¹². Leurs compétences sont celles d'un usager expérimenté qui est prêt à mettre son savoir-faire à disposition des autres. Il s'agit d'un cas exemplaire de travail ouvert, puisque dans ce cas les conseils fournis aux usagers sont élaborés conjointement par des travailleurs « d'ailleurs de l'entreprise » et des salariés du dedans.

Le cas du téléphone ou celui de Vimeo correspondent à un apprentissage de type instructionnel, c'est-à-dire que les savoir-faire proposés sont déjà stabilisés et validés. Beaucoup de ces dispositifs d'apprentissage par le numérique (tutoriels, forums...) reposent sur un principe coopératif. Les savoir-faire sont construits collectivement, par l'échange. Ceux qui les fournissent le font pour le plaisir, pour faire reconnaître leur expertise ordinaire, mais aussi en raison de leur goût du collectif, de la satisfaction qu'ils ont de contribuer à une sociabilité agencée autour d'un intérêt commun¹³. Ces collectifs en ligne peuvent parfois monter des événements collectifs, comme les *craft parties* organisées par des communautés (*teams*) Etsy. Selon le même principe que les hackathons, des créatrices de bijoux se réunissent dans un centre de coworking pour ouvrir un atelier de *do it yourself* et confronter leurs savoir-faire.

On ne trouve pas en ligne que des informations et des conseils pour novices ; il y en a aussi pour des travailleurs en voie de professionnalisation, comme Paul, qui a rencontré, au sein du forum Café salé, des dessinateurs professionnels à qui il a pu envoyer ses dessins puis ses premières planches : « Cela a commencé à les intéresser et à ce moment-là apparaît l'idée que peut-être tu pourrais y arriver. » Le parcours d'autodidacte de Myriam, réalisé au sein d'un Fab Lab, est encore plus exemplaire. Il débouche au bout de plusieurs années sur une vraie reconnaissance professionnelle. « [Pendant un an,] j'ai travaillé pour moi », dit-elle. Elle passait voir régulièrement deux ébénistes qui lui montraient leur savoir-faire et, ensuite, dans le Fab Lab qu'elle fréquentait, elle refaisait « les mêmes gestes, les mêmes mouvements », elle se faisait « la main sur les chutes », elle apprenait « à se servir des machines ». Cet apprentissage individuel était intégré dans le collectif et confronté à l'expérience des autres *makers*. Aujourd'hui, alors qu'elle travaille pour des clients depuis trois ans, elle va malgré tout passer son certificat d'aptitude professionnelle pour se sentir pleinement légitime¹⁴.

Un travail visible

Les bricoleurs ou les travailleurs d'à côté ne faisaient connaître leur travail qu'au sein de leur entourage immédiat – famille, amis, voisins. Les travailleurs d'ailleurs peuvent, eux, accéder à une notoriété beaucoup plus large. Certes, cet accès à une renommée en ligne reste hypothétique pour bien des internautes. Une étude sur les blogs montre ainsi que 60 % d'entre eux sont invisibles¹⁵. Mais les travailleurs d'ailleurs que j'étudie ici sont généralement des internautes expérimentés et réussissent à se rendre visibles, souvent à une échelle internationale. Marie a fait connaître ses bijoux en Australie et aux États-Unis, grâce à Etsy. Soraya (17 ans), lycéenne algéroise, est fière d'avoir, parmi les visiteurs du blog Bd qu'elle a créé, deux tiers de personnes situées à l'extérieur de l'Algérie. Ces deux exemples indiquent bien que la visibilité concerne à la fois l'accès au marché et l'envie de s'exprimer.

CONSTRUIRE SON IDENTITÉ NUMÉRIQUE

Les travailleurs numériques veulent se singulariser, afficher leur activité, mettre en lumière certains éléments de leur identité¹⁶. Pour tous, internet est un élément essentiel de la construction de soi, de cet « individualisme expressif »¹⁷ qui se fabrique au sein du « laboratoire social identitaire »¹⁸ constitué par le réseau des réseaux. La quête identitaire amène l'individu à exprimer ses talents, à mettre en scène sa singularité face aux autres, en faisant des choix très raisonnés, en s'inspirant

des modèles médiatiques courants. Sur les chaînes YouTube, fabriquer son image peut se faire de façon particulièrement consciente. Ainsi, Ludivine (24 ans), « youtubeuse » en conseil de beauté, estime qu'elle « passe mieux à la caméra qu'en photo » : « Quand je suis figée, je ne me plais pas. » Aussi réalise-t-elle des vidéos pour ses tutoriels de maquillage. De même, une observation approfondie du site de mode participative Lookbook fait apparaître que, si certaines photos sont mises en scène avec des poses et une gestuelle ordinaires qui ont la faveur des adolescents et qu'on retrouve sur leur page Facebook, les pages les plus populaires présentent des poses et une mise en scène directement issues de la presse de mode. Contrairement aux premières, ces photos sont d'excellente qualité¹⁹.

Élaborer son identité numérique permet à l'individu de se distinguer, d'être reconnu et de construire des liens. Celui-ci bénéficie de commentaires diversifiés sur son activité, aussitôt qu'elle est visible en ligne. Il reçoit des encouragements, des critiques, des propositions de correction, surtout lorsque son activité s'insère dans un travail collectif. Si sa production figure sur un blog ou sur une plateforme, il dispose de surcroît de données sur les visiteurs qui se sont intéressés à sa production. « La popularité, dit une contributrice du site Lookbook, est à la fois une jauge et un levier de motivation. Elle est importante dans la mesure où elle permet à chaque membre de se mesurer aux autres, mais également à soi-même en appréciant sa propre évolution dans le temps²⁰. » En définitive, la construction identitaire se fait en réseau.

CONSTRUIRE SA RÉPUTATION

Quasiment tous les néo-travailleurs digitaux souhaitent rendre visible leur activité. Dans la production artistique ou artisanale, c'est une démarche ordinaire. Prenons le cas des cinéastes / vidéastes indépendants. Exceptionnellement, leur production est disponible en DVD ; pour le reste, elle a été uniquement présentée dans différents festivals, mais grâce aux plateformes en ligne elle redevient accessible. Dans le domaine des données géographiques, la visibilité du travail ouvert prend une autre forme. Les *auteurs* de randonnée (telle est leur appellation) font apparaître leur nom, et le visiteur peut accéder à leur page personnelle, qui contient la liste de toutes leurs œuvres itinérantes. De même, on trouve sur la page des contributeurs d'OSM la

liste de toutes leurs contributions. Pour les transactions commerciales sur des plateformes d'artisanat, de vêtements d'occasion ou de location de chambres, les travailleurs d'ailleurs cherchent à obtenir le maximum d'avis.

En rendant son activité visible, le néo-travailleur peut acquérir une réputation, c'est-à-dire la considération que les autres vous portent. Le web et les réseaux sociaux lui donnent les moyens de construire, de mesurer cette réputation²¹, et ainsi de distinguer les qualités respectives de sa production. Internet permet de multiplier les demandes d'avis ou de notes, de les collecter, de les classer, d'élaborer différentes métriques : nombre de visiteurs sur sa page, nombre d'amis, d'avis positifs, de commentaires... L'importance de la notoriété numérique devient même tellement décisive qu'on voit apparaître chez certains internautes un « ethos calculateur » qui les amène à ruser, tricher avec les outils de mesure²².

Pour les travailleurs du numérique, ces évaluations vont accroître l'estime de soi et celle des autres. Ces autres sont multiples : les pairs, les clients, plus largement le grand public et d'éventuels employeurs. Dans des activités ouvertes comme celles que j'étudie ici, la réputation fournit, selon l'expression de Pierre-Michel Menger, « une certification de crédibilité et de valeur »²³. Chacune de ces formes de réputation renvoie à des arènes différentes et parfois à des instruments de mesure spécifiques. Bien entendu, l'estime de soi n'est pas sans lien avec celle des autres. Ainsi, sur Airbnb, les notes et les commentaires constituent un enjeu essentiel non seulement pour trouver des clients, mais aussi pour que l'hôte ne perde pas la face. Édouard, qui a d'excellentes notes (4,9 sur 5 de moyenne) et de très bons commentaires, reçoit un jour une visiteuse étrangère qui lui met une note détestable, avec des commentaires à l'avenant : « Hôte pas sympathique, non disponible... » Lors de l'entretien que j'ai mené avec lui, il était encore affecté par cet incident. Il évoqua des commentaires « déraisonnables, complètement disproportionnés » et m'expliqua longuement ses vaines démarches auprès d'Airbnb pour les faire effacer.

VISIBILITÉ LIMITÉE OU VISIBILITÉ COMPLÈTE

Sur les plateformes, la visibilité est limitée à un domaine d'activité : la location d'une chambre, le covoiturage, la vente de bijoux, le troc de vêtements, la

présentation de recettes de cuisine. À l'inverse, certaines activités, notamment les activités artistiques, rendent possible de découvrir son identité la plus profonde, son moi expressif, pour reprendre le concept de Charles Taylor. Internet permet justement de mesurer sa propre originalité, de la faire reconnaître par tous. Avec les blogs et les réseaux sociaux, cette attitude se répand au-delà de l'expressivité artistique et certaines personnes cherchent à capitaliser leurs diverses notoriétés numériques sur leur profil personnel. C'est le cas d'Alain, qui comme on l'a vu se définit simplement comme communicant et gourmand.

Ainsi, dans le domaine du faire, deux grandes stratégies de visibilité s'opposent : celle de la visibilité limitée et celle de la recherche d'une large visibilité. La première repose essentiellement sur les communautés de pairs, la seconde sur des plateformes qui mettent en ligne des produits culturels ou organisent des transactions relatives à des biens ou des services. La visibilité limitée peut être intense au sein d'une communauté. Pour être reconnu dans ces communautés en ligne, il convient de consacrer du temps à visiter les sites, blogs ou pages Facebook des autres membres et d'y laisser des commentaires ou des votes (*likes*). Ce travail réputationnel est exigeant et chronophage, aussi certains peuvent-ils intentionnellement limiter leur réseau de correspondants, à l'instar de Paul. Un très petit nombre d'internautes visite le blog de ce dernier (trente par jour en moyenne²⁴). Il préfère en effet montrer ce qu'il fait à quelques personnes dont les avis l'intéressent, plutôt qu'à un grand nombre de lecteurs qui s'intéressent à un autre type de bande dessinée et dont les commentaires seront inutilement critiques, pointant par exemple une déformation du dessin qui est intentionnelle.

La visibilité restreinte peut également avoir pour but d'attirer d'éventuels employeurs susceptibles de proposer une activité professionnelle. Éloïse, contrairement à la plupart des blogueurs de cuisine, ne s'adresse pas au grand public mais aux professionnels (chefs, industries agroalimentaires) et espère toujours pouvoir trouver sa place dans ce monde : « Si y a Nestlé qui veut intégrer un designer culinaire dans ses effectifs, là, ça serait le rêve total ! » Ce n'est pas sur le web que Charles s'est constitué une renommée qui a séduit certains professionnels, mais au cours de réunions autour de la question des adresses sur OSM. Il a invité les membres d'une administration concernée par ce projet qui finalement l'a embauché.

Le plus souvent, les travailleurs d'ailleurs ont une identité numérique segmentée. Ahmed a deux pages Facebook, celle du lycéen, accessible à son réseau de copains, et celle du disc-jockey, qui présente ses *lives*. De même, les collègues et l'employeur d'Émile ignorent tout de sa vie intense de joueur en ligne, et les joueurs ignorent réciproquement son identité d'ingénieur, mais connaissent ses performances de joueur. Même quand la coupure est moins étanche, il y a souvent l'envie de distinguer ses identités. Ludivine « déteste » qu'on l'appelle par son pseudo dans « la vraie vie », alors qu'elle « adore » qu'on l'appelle comme cela sur le Net, parce que, son pseudo, « ce n'est qu'une partie » d'elle : « Ce n'est clairement pas moi au quotidien. »

Il peut aussi y avoir un conflit entre la volonté de segmenter et d'unifier les présentations de soi. Les hésitations de Maylis illustrent bien cette tension. Au début de sa vie professionnelle, elle met son book sur son site. Celui-ci comprend tout ce qu'elle a fait au cours de ses études et ce qu'elle a produit pour elle. Après avoir perdu un client choqué par l'une de ses productions militantes, elle décide de construire deux sites, l'un pro, l'autre perso. Mais il est arrivé qu'un visiteur du site perso lui passe une commande. « La frontière tend à nouveau à rediminuer », dit-elle, et son site pro comporte désormais un lien vers son site privé. Anne a également une identité multiple. Elle « le vi[t] au quotidien et l'assume pleinement ». Elle utilise son nom civil dans sa profession et a conservé un book qui présente un panorama de ses activités. Elle a recours à son surnom d'adolescente pour ses fanzines et un onglet de son blog renvoie au fruit de sa troisième activité, une chronique culturelle en ligne (musique, exposition...) : « Finalement, il y a toujours un lien dans tout ce que je fais. Cela s'est organisé très spontanément. » Son employeur, lui, sent que, « ce qui a pu faire d'elle une bonne employée, c'est son activité extra-professionnelle ».

Mais cette coupure entre les identités numériques perdure aussi dans le vieux monde analogique. Éloïse a toujours sur elle deux cartes de visite, celle relative à son activité de design culinaire, qu'elle avait voulu professionnaliser et qu'elle maintient comme travail perso, et celle concernant son travail pro de communicante. Parfois, les entreprises vont même mettre en valeur dans leurs journaux internes les talents de leurs collaborateurs. Cela sera le cas pour Éloïse, mais aussi pour Bruno, le steward blogueur de cuisine, et pour Francis, le pilote photographe. En définitive, il y a l'idée que valoriser les activités personnelles de ses salariés, c'est leur permettre de mieux s'investir dans leur carrière professionnelle.

La seconde carrière

La sociologie interactionniste utilise la notion de carrière pour articuler les étapes définies par une profession ou une institution et les itinéraires parcourus par les individus à la faveur des opportunités qui se présentent à eux. La carrière a également une dimension subjective : elle permet à l'individu de voir sa vie comme un ensemble et de définir les activités qu'il convient de réaliser²⁵. Cette notion, qui est principalement utilisée en sociologie du travail, peut aussi être mobilisée pour analyser le travail ouvert. Christophe, qui présente déjà une longue filmographie (une cinquantaine de courts-métrages), a fait évoluer son activité de cinéaste indépendant en travaillant d'abord avec des non-professionnels, puis avec des intermittents (techniciens et comédiens). Il a enfin écrit un long-métrage expérimental, qu'il espère pouvoir bientôt tourner. Les carrières dans le travail ouvert peuvent être plus modestes, mais elles indiquent bien un itinéraire : envie de voyager avec d'autres pour Lou, qui a fait beaucoup d'auto-stop, puis s'est lancée dans le covoiturage ; envie de recevoir et d'être reçu chez Louise et Michèle, qui ont pratiqué le *couchsurfing* avant d'adopter Airbnb ; envie de s'exprimer et de parler de soi pour Ludivine, qui se développe depuis son adolescence. Cette dernière commence par créer un « Skyblog »²⁶, puis à 19 ans, elle crée un blog plus abouti en s'abritant derrière l'anonymat d'un pseudo. Quatre ans plus tard, elle dévoile son identité, met sa photo, réoriente son blog vers le maquillage et, au bout d'un an, crée une chaîne YouTube. La trajectoire de Ludivine est tout à fait exemplaire de la transformation d'une activité centrée sur la personne en une activité destinée à d'autres : un public ou des utilisateurs. Une activité amateur ou DIY n'est pas un travail ouvert. Elle ne le devient

que le jour où l'auteur ou le fabricant ne fait plus corps avec sa réalisation, prend une distance par rapport à elle pour qu'elle puisse circuler par elle-même. Dans une analyse des premiers sites web personnels sur la musique (préfiguration des futurs blogs), Christian Licoppe et Valérie Beaudouin observaient un « effacement progressif de l'auteur, au bénéfice du thème du site ». Les concepteurs se préoccupent alors de leur audience²⁷. Cette séparation de la personne et de l'œuvre est également un élément essentiel de la définition de l'activité des cinéastes indépendants ou des photographes évoqués plus haut.

DEVENIR PROFESSIONNEL ?

Le concept de carrière a également été mobilisé pour étudier la manière dont les amateurs peuvent devenir des professionnels²⁸. Différentes pratiques amateur ont été observées. Ainsi, en matière culinaire, on peut distinguer trois phases dans le parcours des blogueurs de cuisine. On archive, tout d'abord, pour soi et ses proches des recettes de cuisine familiales qui ne sont pas originales. Puis on transforme cette expérience privée en une recette spécifique, autonome par rapport à son auteur et susceptible d'être présentée et jugée par des pairs. Enfin, on présente des recettes réellement originales, bien illustrées, qui vont être reconnues par des instances de légitimation et consultées par un public qui va au-delà des amis de la blogosphère. Les stars vont réussir à éditer des livres. Le stade de la professionnalisation est ainsi atteint²⁹. L'inconvénient de cette perspective, qu'on trouve également chez Robert Stebbins, comme on l'a vu au cinquième chapitre, est qu'elle laisse entendre qu'il n'y a pas d'autre finalité de carrière possible pour l'amateur que de devenir un professionnel. Or de nombreux amateurs ne souhaitent pas se professionnaliser ou exercer leur activité à plein temps. Ils veulent avant tout mettre de la cohérence dans les expériences qu'ils ont vécues – c'est justement ce qui caractérise le travail pour John Dewey.

Le travail ouvert peut être un chemin de traverse vers la professionnalisation, mais il est loin de l'être systématiquement. Il l'est notamment chez un groupe de femmes qui apparaît dans l'enquête « Histoire de vie ». Elles ont fait des études supérieures, ont dû arrêter leur travail pour suivre leur mari et s'engagent fortement

dans leurs passions. Catherine, l'éditrice d'un magazine de cuisine en ligne, combine de plusieurs façons ses vies privée et professionnelle. Elle distingue trois faces dans les activités culinaires qu'elle mène simultanément. Cuisiner pour soi n'impose aucune contrainte. Tenir son blog en revanche, même si elle y présente des recettes simples, nécessite qu'elle ait toujours à portée de main une balance, un bloc-notes, ainsi qu'un appareil photo, et c'est plus contraignant – le blog garde néanmoins un aspect personnel et reste un loisir. Éditer son magazine, enfin, est une activité professionnelle ; celui-ci propose des recettes plus complexes et présente une mise en image sophistiquée. Aussi, Catherine maintient son blog parallèlement à son magazine. Sandra éprouve également beaucoup de plaisir à réaliser son blog et surtout à dialoguer avec les lecteurs. Le magazine auquel elle participe en tant que simple rédactrice n'est que la continuité de son blog : elle y présente ses meilleures recettes. Mais cette voie de professionnalisation lui paraît décevante et elle explore d'autres pistes, en animant des ateliers culinaires ou en réalisant des recettes adaptées à la demande de fabricants d'instruments de cuisine. Elle bâtit ainsi une carrière autour de la cuisine.

Françoise, la physicienne, a aussi fait le choix de professionnaliser successivement ses différentes passions. La première rupture a été dure (« J'ai vraiment sauté dans le vide »), mais maintenant elle serait prête à se lancer dans d'autres aventures. « J'ai vraiment une ancienne vie, dit-elle, c'était la science. J'ai cette vie de fabricante d'objets de décoration, où j'ai accompli quelque chose en rapport avec mon enfance, une passion que j'avais. Mais j'ai d'autres passions et j'aimerais, dans mes autres vies, les réaliser. »

Cependant, tous les passionnés ne sont pas prêts à gérer de telles ruptures. Ils sont face à un dilemme que présente Anne : vivre de sa passion en restreignant son niveau de vie (« vivre en coloc et diviser les frais par deux) ou « avoir son activité à côté qui permet de vivre et d'avoir sa passion en parallèle ». Mais ce choix n'est pas que financier, car « le jour où les passions deviennent un travail, elles vont peut-être perdre leur essence de passion » – elles seront moins excitantes. Le plaisir du travail privé vient du fait qu'il est autonome, qu'il est réalisé dans de petites communautés homogènes. Ludivine fait le même constat avec sa chaîne YouTube de maquillage : « Ça me ferait plaisir de gagner de l'argent mais, en vivre et devenir une blogueuse

professionnelle, non. [Les pros,] je ne les vois plus comme des blogueuses proches, elles ont des agents ! Pour moi, ce n'est pas un métier, ce n'est qu'un site, quoi ! »

Les recherches menées sur les carrières des musiciens amateurs par Jean-Samuel Beuscart et Maxime Crépel montrent fort bien que les voies d'évolution sont diverses³⁰. Certains trouvent dans les plateformes une voie de professionnalisation, en devenant un artiste DIY diffusé sur internet ou en utilisant le web comme une étape transitoire pour parvenir au statut de musicien reconnu dans la vraie vie et diffusé à travers les circuits classiques. En revanche, la majorité des musiciens, après avoir été grisés par les commentaires élogieux qu'ils ont reçus, puis avoir été fatigués par le dur labeur qu'a requis la construction de leur notoriété, cherchent avant tout à rencontrer d'autres musiciens sur le web qui jouent ou apprécient le même type de musique qu'eux. Ils utilisent la plateforme comme un réseau social leur permettant de dialoguer avec un groupe restreint d'amateurs qui partagent leurs goûts artistiques. Se créent ainsi « de petites communautés d'amateurs à la sociabilité intensive et qui reposent sur des ensembles de conventions partagées sur le plan artistique³¹ ». Ces petites communautés s'inscrivent le plus souvent dans la logique du libre. Les œuvres peuvent être téléchargées librement : elles sont partagées en licence Creative Common. Il existe enfin un nombre important de musiciens qui, découragés par la nécessité de soigner leur notoriété, abandonnent la plateforme. Ils le font d'autant plus qu'il s'agit d'une activité choisie et non contrainte.

Si la construction d'une continuité entre carrière amateur et carrière professionnelle n'est donc pas la plus courante, elle existe néanmoins et peut prendre des formes différentes. François a fait une formation d'accompagnateur en montagne. Parallèlement à son métier d'animateur sportif, il crée un site web sur les plantes, puis un autre sur la randonnée. Devant le succès de ce second site, il décide, cinq ans après sa création, de s'y consacrer à plein temps. Il profite d'un licenciement et de ses allocations chômage pour créer une société commerciale avec l'autre coordinateur du projet. Ils cherchent ensemble des ressources financières, puis lancent un site jumeau en anglais destiné aux randonneurs britanniques. Cette carrière de cyber-organisateur de sites sur la nature amène François à modifier ses activités. Il randonne moins, fait moins de sport et passe plus de temps à gérer le site, à vérifier les randonnées, à animer l'équipe de modérateurs, à participer au forum et à le surveiller, à répondre aux e-mails, à gérer la page Facebook... Il regrette de ne plus avoir assez de temps

pour randonner. Il a d'ailleurs tracé des sentiers pour des offices du tourisme et organisé une semaine de colonie de vacances pour être dehors, sur le terrain, aux contacts des gens. Le randonneur est devenu manager. Se professionnaliser, ce n'est pas seulement passer du bénévolat au monde marchand, c'est aussi changer en partie ses activités. Transformer sa passion en une start-up constitue néanmoins un projet que rêvent de mener d'autres travailleurs d'ailleurs.

C'est ce que fait également Pascal, cadre dans une compagnie d'assurances. Mais, en parallèle, il utilise les opportunités offertes par Airbnb pour donner une nouvelle orientation à sa carrière professionnelle. Il achète, au début des années 2000, une maison à Strasbourg. Pendant cinq ans, il y effectue des travaux au rythme annuel de trois ou quatre semaines de vacances, plus un certain nombre de week-ends. Ensuite, il retape les combles et construit trois studios qu'il loue. Les années suivantes, il achète des studios dans le centre-ville, qu'il retape lui-même. Après quinze ans de travail durant la moitié de son temps libre, il possède une maison familiale et huit studios. Il gère de façon très professionnelle son activité de location, utilisant simultanément plusieurs plateformes, dont Airbnb. Cette nouvelle source de revenus lui permet de démissionner de la compagnie d'assurances où il travaille et d'avoir du temps disponible pour lancer un cabinet de conseil en gestion de patrimoine et en investissement immobilier. Il réussit ainsi à unifier ses deux activités de travail autour de l'immobilier et d'un statut d'indépendant.

S'il y a des cas où travail professionnel et travail extra-professionnel peuvent se fondre dans une seule et même carrière, il y en a d'autres où le travailleur numérique mène deux carrières distinctes ou articulées, mais chacune présentant son propre itinéraire et sa propre temporalité. Émile avait envisagé de proposer à l'opérateur de télécommunications où il travaille de monter une activité en interne ou de lancer une start-up sur les jeux vidéo mais, après de mûres réflexions, il abandonne son projet. Cela ne l'empêche pas de mener en parallèle et avec brio sa carrière de joueur, passant par étapes du statut de novice à celui de chef d'une des guildes françaises les plus qualifiées³². De même, Bruno a mené sa carrière de blogueur de cuisine en montant des cours, puis en éditant des livres, parallèlement à sa carrière de steward. Mais les carrières professionnelle et extra-professionnelle ne se mènent pas de la même façon. Francis a progressé dans sa carrière de pilote en devenant commandant de bord mais, en tant que photographe, il se contente d'« avancer doucement ». S'il a pu recevoir

quelques prix, vendre des photos, publier un livre et réaliser un documentaire, il constate néanmoins qu'il reste un amateur qui ne sera jamais exposé dans un grand festival, dans une institution prestigieuse : il n'appartient pas au monde de la photographie. Tout en le regrettant de temps en temps, il note cependant que devenir photographe professionnel l'obligerait à faire de la « photo alimentaire » et que « cela n'aurait pas beaucoup d'intérêt ». Éloïse fait un constat voisin quand elle remarque que les autres designers qui font du design culinaire travaillent principalement sur du design graphique ou industriel et finalement ne font pas plus de design culinaire qu'elle.

L'IMPOSSIBLE CARRIÈRE

Tous les travailleurs d'ailleurs ne réussissent pas à s'inscrire dans une carrière simple ou plurielle. Pour certains, le travail ouvert ne conduit qu'à un équilibre instable qui n'est pas fait pour durer. Aux États-Unis, des étudiants financent leurs études ou leur recherche d'un premier emploi en devenant chauffeurs Uber. Ils n'envisagent guère de maintenir cette activité³³. Léa, la jeune femme qui loue son studio sur Airbnb pour financer des travaux dans son immeuble, attend avec impatience d'avoir remboursé son prêt pour arrêter. D'autres travailleurs d'ailleurs souhaitent que leur passion puisse donner lieu à rémunération. Certains cyclistes passionnés espéraient trouver dans le travail de coursier une activité qui leur permettrait de pratiquer le vélo en gagnant de l'argent. Au départ, certains considéraient cela comme une activité permanente, d'autres comme un job d'étudiants. Mais, rapidement, beaucoup n'y voient plus que la galère des courses enchaînées trop rapidement et des rémunérations en baisse³⁴. Tous ces cas révèlent d'autres faces du travail ouvert, des situations qui peuvent être acceptées provisoirement car parvenir à être ainsi rémunéré est aisé. Cela permet d'avoir des ressources, faute de mieux, sans que cela s'inscrive dans un projet qui dure. Cela peut aussi déboucher sur une impasse, sur une grande précarité renforcée par l'absence des garanties du salariat. Dans ce cas, le travail ouvert n'est qu'un pis-aller.

Le cas des carrières courtes ou brisées met en valeur le caractère instable et risqué du travail ouvert. Si de nombreux travailleurs d'ailleurs réussissent à choisir leur

activité, à la réaliser complètement, à mobiliser autrement leurs compétences, à se rendre visibles et à acquérir une réputation, à développer une carrière en accordant, de différentes façons, travail salarié et travail ouvert, ils font néanmoins partie d'un monde où les incertitudes sont grandes, les équilibres fragiles. Ceux qui ont un travail salarié stable trouvent là un champ où déployer leur liberté dans un cadre collectif et renouvelé. Ils peuvent infléchir d'une façon ou d'une autre leur trajectoire professionnelle. Ceux qui cherchent dans le travail ouvert des revenus indispensables, pour leur part, trouvent là des opportunités plus précaires que celles offertes par la société salariale. Ils n'accèdent pas aux droits sociaux (congrés maladie, chômage, retraite) des salariés.

Les conditions de travail des outsiders du travail ouvert sont largement déterminées par les plateformes, qui sont les intermédiaires entre les producteurs et les utilisateurs. Avant de consacrer la dernière partie à cette question essentielle des plateformes, il est nécessaire de terminer la description de l'action de travail ouverte en s'intéressant au destinataire. Quels liens se tissent entre les producteurs et les destinataires selon que la production est donnée à des individus particuliers, est mise à disposition de tous ou est vendue ? Le fait qu'il s'agisse d'un travail *ouvert* change profondément la nature du rapport social qui s'élabore entre producteurs et destinataires, puisque la production n'est pas encadrée par l'organisation de l'entreprise. Le travailleur d'ailleurs peut réaliser son travail pour qui il le souhaite, s'intégrer dans une économie du partage ou passer par les circuits habituels pour retrouver l'économie de marché. Ces deux modèles, malgré leurs différences, s'intègrent dans une économie collaborative dont une des caractéristiques est d'entrer dans un modèle pair à pair qui brouille la distinction entre le producteur et l'utilisateur³⁵.

-
1. René CHAR, « Les inventeurs » (1949), in *id.*, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1983, p. 322.
 2. V. ZABBAN, « Tricoter sur internet », art. cité, p. 32.
 3. Le tiers restant est composé de développeurs free-lance et d'étudiants (R. DURAND, *De la contre-culture à l'« évangélisme technologique »*, thèse citée). Sur les hackathons, cf. Dilara Vanessa TRUPIA, « Produire un espace hybride de coopération. Une enquête ethnographique à La Cantine »,

- Réseaux*, n^o 196, 2016, p. 111-145.
4. Charlotte DOUMAYROU, « Vimeo », mémoire de master, Université Paris-Est Marne-la-Vallée, 2011. Ainsi, le gagnant des Vimeo Awards 2010 dans la catégorie « Séries originales » est un scénariste de télévision.
 5. Notons cependant que l'enseignement de l'anglais lui a paru utile.
 6. C'est à Londres que cette connaissance du tissu urbain remplacée par le GPS était la plus formalisée. Pour avoir sa licence de taxi londonien, il fallait connaître les vingt-cinq mille noms de rue de la ville et savoir comment y mettre en place des itinéraires. Ce savoir, appelé le *Knowledge*, demandait un temps d'apprentissage très long – de deux à quatre ans (« Call to Scrap Current London Cab Driver Knowledge Test », BBC.com, 11 décembre 2015).
 7. O. DONNAT, « Les passions culturelles... », art. cité, p. 89.
 8. En effet, selon Sidonie Naulin, 52 % des blogueuses de 35 à 44 ans sont diplômées de l'enseignement supérieur (« La blogosphère culinaire... », art. cité, p. 33).
 9. Cf. Arnab NANDI et Meris MANDERNACH, « Hackathons as an Informal Learning Platform », in *Proceedings of the 47th ACM Technical Symposium on Computing Science Education*, New York (N. Y.), ACM, 2016, p. 346-351.
 10. Je remercie Dominique Pasquier de m'avoir donné accès à cet entretien.
 11. V. ZABBAN, « Tricoter sur internet », art. cité, p. 28.
 12. Julia VELKOVSKA, « La “communauté de marque” comme accomplissement pratique. Ethnographie du travail des webconseillers dans les coulisses d'un forum de consommateurs », *Communication*, n^o 2, 2015.
 13. Cf. Valérie BEAUDOUIN, « Forums en ligne : des espaces de co-production de la connaissance et du lien social », in Olivier MARTIN et Éric DAGIRAL (dir.), *L'Ordinaire d'internet*, Paris, Armand Colin, 2016, p. 203-226.
 14. Maylis de Kerangal présente l'itinéraire voisin d'un étudiant en gestion qui s'est reconverti dans la cuisine et a fini par passer son certificat d'aptitude professionnelle (*Un chemin de tables*, Paris, Seuil, 2016).
 15. Dominique CARDON, Guilhem FOUETILLOU et Camille ROTH, « Topographie de la renommée en ligne », *Réseaux*, n^o 188, 2014, p. 92-94.
 16. D. CARDON, « Le design de la visibilité... », art. cité.
 17. L. ALLARD et Fr. VANDENBERGHE, « *Express yourself !* Les pages perso », art. cité.
 18. Laurence ALLARD, « L'impossible politique des communautés à l'âge de l'expressivisme digital », *Sens public*, n^o 7-8, 2008, p. 118.
 19. Mimouma KHALDI, « Le *streetstyle* sur le web : les contributeurs du site de mode participative Lookbook.nu », mémoire de master, Université Paris-Est Marne-la-Vallée, 2013.
 20. Cité *ibid.*
 21. Cf. Jean-Samuel BEUSCART, Pierre-Marie CHAUVIN, Anne JOURDAIN et Sidonie NAULIN, « La réputation et ses dispositifs », *Terrains & travaux*, n^o 26, 2015, p. 5-22.

22. Dominique CARDON, *Le Bazar et les algorithmes. La société des calculs numériques*, thèse d'habilitation à diriger des recherches, Université Paris-Est Marne-la-Vallée, 2017, chap. 6.
23. Pierre-Michel MENDER, « Valeurs incertaines, marchés aux puces, ventes en ligne : comment s'assurer de la qualité ? », *Communications*, n^o 93, 2013, p. 148.
24. Notons que le blog de Soraya présente le même nombre moyen de visiteurs. Pour une dessinatrice encore bien novice, cela paraît déjà un résultat satisfaisant.
25. La notion de carrière a été conceptualisée par Everett Hughes, qui l'a appliquée aux médecins (« The Making of a Physician », *Human Organization*, vol. 14, n^o 4, 1955, p. 21-25). Howard Becker l'a étendue à la délinquance (*Outsiders. Sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985).
26. Sur ces blogs pour adolescents, cf. Cédric FLUCKIGER, « La sociabilité juvénile instrumentée : l'appropriation des blogs dans un groupe de collégiens », *Réseaux*, n^o 138, 2006, p. 109-138.
27. Christian LICOPPE et Valérie BEAUDOUIN, « La construction électronique du social : les sites personnels. L'exemple de la musique », *Réseaux*, n^o 116, 2002, p. 63.
28. Cf. Véréne CHEVALIER, « Pratiques culturelles et carrières d'amateurs : le cas des parcours de cavaliers dans les clubs d'équitation », *Sociétés contemporaines*, n^o 29, 1998, p. 27-41.
29. Cette analyse, qui porte sur un échantillon important de blogs culinaires, a été réalisée à la fois en France et en Allemagne (D. CARDON, G. FOUETILLOU et C. ROTH, « Topographie de la renommée en ligne », art. cité, p. 105-114).
30. Jean-Samuel BEUSCART, « Sociabilité en ligne, notoriété virtuelle et carrière artistique », *Réseaux*, n^o 152, 2008, p. 139-168 ; Jean-Samuel BEUSCART et Maxime CRÉPEL, « Les plateformes d'autopublication artistique en ligne : quatre figures de l'engagement des amateurs dans le web 2.0 » in Wenceslas LIZÉ, Delphine NAUDIER et Séverine SOFIO (dir.), *Les Stratèges de la notoriété*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2014, p. 165-184.
31. *Ibid.*, p. 178.
32. Cf. également l'itinéraire d'Aurélien, jeune publicitaire déçu de ne pouvoir être créative dans son métier, qui a conçu parallèlement à ce dernier un roman-photo en ligne. Cf. Yves EUDES, « Le nouveau roman-photo », *Le Monde*, 3-4 mars 2013, p. 15.
33. Pour une description de la double vie menée par les étudiants qui travaillent, cf. Claire MA, « Endosser le costume », *RaconterLaVie.fr*, 3 mai 2015.
34. Cf. « L'esprit coursier contre le capitalisme », *Mediapart.fr*, 29 décembre 2016.
35. Sur l'économie collaborative, cf. « Le partage, une nouvelle économie ? » (dossier), *Esprit*, juillet 2015, p. 5-74.

9.

Donner ou faire payer

Réaliser un travail complet, c'est également se soucier du destinataire : s'adresser personnellement à lui, lui proposer une image de ce qu'on a réalisé ou du bien qu'on lui propose. Le travail ouvert est ouvert pour quelqu'un. C'est cette relation au destinataire qu'il nous faut examiner maintenant. Le travail ouvert peut avoir une valeur en soi ; il est alors réalisé pour la satisfaction de son créateur. Il peut aussi, et c'est généralement le cas, être destiné à un tiers sous forme de don à un individu précis, ou à une communauté plus ou moins large (le bien ou le service est alors accessible à tous ceux qui le veulent), ou sous forme payante. Dans certains cas, don et vente peuvent cohabiter ; dans d'autres, ce sont les outsiders qui, au cours de leur carrière, passent de l'économie du don à celle du marché.

Arrêtons-nous d'abord sur la question du don. Elle est effectivement essentielle dans le monde numérique, où les logiciels libres sont gratuits et accessibles à tous. Dans un ouvrage classique sur le don, Lewis Hyde oppose le don, qui appartient au domaine de l'éros, de l'union, de la construction d'un lien interpersonnel, à l'économie de marché, qui est impersonnelle, rationnelle et relève du logos. Une marchandise ne peut être évaluée que par sa valeur d'échange, qui la rend comparable à d'autres objets, tandis que le don vaut en lui-même : il s'inscrit dans un monde particulier et on ne peut, bien sûr, lui fixer un prix. Le don est adapté au fonctionnement de « petites communautés que le lien émotionnel fait tenir ensemble ». Au contraire, la société de marché est large, ouverte à tous. Elle offre à

l'individu une grande liberté, l'accès à une variété de biens et de services. L'échange marchand est une opération ponctuelle qui s'achève quand la transaction est terminée ; au contraire, « le don établit un lien affectif durable entre deux personnes »¹. Cette définition rejoint celle de Jacques Godbout : « toute prestation de bien ou de service effectuée, sans garantie de retour, en vue de créer, nourrir ou recréer le lien social entre les personnes. Le lien apporte plus que le bien² ».

C'est dans le domaine des services de logement et de mobilité que la frontière entre le don et le paiement est la plus ténue. On peut recevoir ou transporter quelqu'un gratuitement, en le faisant participer aux frais ou en le faisant payer. À première vue, il s'agit du même service, mais, en examinant finement l'activité, nous verrons bien la différence entre l'éros et le logos. Nous analyserons ensuite le cas du don ou de la vente d'un bien qui n'a plus d'usage et dont on veut se débarrasser selon l'une ou l'autre modalité. Quand l'objet a été réalisé par le donateur, il donne ainsi de lui-même ; dans quelles conditions la vente est-elle légitime ? Cette évolution du don à la vente sera alors examinée. Enfin, le don peut s'inscrire dans une collaboration collective, il s'agit d'élaborer des logiciels ou des contenus accessibles à tous. Ces nouveaux communs de l'information et de la connaissance s'ajoutent aux communs qui sont donnés par la nature (air, eau, sols, océans...) et qu'il convient de gérer collectivement et de protéger.

La distinction entre don-accueil et accueil payant : une question d'argent ?

Accueille-t-on toujours de la même façon selon que l'hébergement ou le transport correspondent à un travail gratuit ou à un travail rémunéré ? Examinons la situation du don-accueil. Il se distingue du don étudié par Marcel Mauss³ par le fait que la réciprocité ne se construit pas directement entre le donataire et le receveur, mais à travers un réseau d'accueil. On a donc un dispositif plus large de don / contre-don. Néanmoins, quand on observe finement la relation, on voit apparaître un contre-don relationnel au cours de l'échange.

Édouard a été accueilli dans un village grec perdu, par un gestionnaire de maison d'hôtes qui hors saison recevait des gens, gratuitement, en *couchsurfing*. L'activité touristique ne fonctionnait pas et il était alors dans le registre du don : « Accueillir devenait un loisir. Le passionné de voyages qui préférait rester chez lui voyageait, ainsi, par l'intermédiaire de ses hôtes. » Le contre-don du voyageur est de raconter son itinérance à celui qui l'accueille. Pour Louise, « quand on pratique le *couchsurfing*, on a envie de rapports humains ». Elle n' imagine pas de recevoir des *couchsurfers* qui n'ont pas du tout envie de parler. Pour sa part, les rares fois où elle a pratiqué le *couchsurfing* en France, elle a gardé le contact avec les personnes qui l'ont reçue et elle est retournée les voir.

L'échange oral est également essentiel dans l'auto-stop. Lou estime que, « la façon d'échanger avec la personne qui donne de l'essence et du temps pour vous, c'est de lui raconter une histoire ou de lui faire raconter la sienne ». Le contre-don de l'auto-stoppeur ne peut pas être monétaire. Édouard se souvient : « J'ai eu envie

d'inviter au café ou de payer un peu d'essence ou de péage. Mais c'est délicat, on se dit : "Si on paie, finalement, on annule un petit peu la qualité du geste fait par le chauffeur." Il vaut mieux ne pas payer pour maintenir le don. »

Dans un trajet en auto-stop, la personne transportée est dépendante du chauffeur, elle suit les tours et détours de son itinéraire ; elle peut être invitée à prendre un repas et, dans ce cas, paiera le café, à titre de contre-don. En revanche, dans un voyage en covoiturage, l'itinéraire est convenu d'avance et il faut essayer de tenir l'horaire : il n'est pas question de faire des détours. On a quitté le régime du don. Bien qu'on soit dans un régime hybride de participation aux frais, de consommation collaborative, on est passé du côté de la contractualisation, de la distance introduite par le rapport marchand. Lors de la pause sur une aire d'autoroute, chacun part de son côté grignoter ou boire. De même, le voyageur n'est pas obligé de parler. Il peut s'endormir comme s'il était dans un bus. Pour Lou, « c'est la grosse différence entre le payant et le non-payant ». Mais, comme le covoiturage n'est pas un service totalement payant, on y retrouve des pratiques proches du voyage gratuit. Lou, qui est géographe, a l'impression d'avoir pu capter, grâce au covoiturage, des tranches de vie inconnues et fascinantes, celles d'un publicitaire, d'une stripteaseuse ou d'un ancien joueur de tennis. Soudain, dans une relation semi-marchande, le don réapparaît.

Pour expliquer la spécificité du lien qui s'établit dans le don, Lewis Hyde cite un exemple présenté par Claude Lévi-Strauss, celui des restaurants ouvriers du sud de la France, où chaque convive a une petite bouteille de vin qu'il sert à son voisin et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous les convives aient été servis. L'anthropologue remarque : « D'un point de vue économique, personne n'a gagné, personne n'a perdu. Mais c'est qu'il y a bien plus dans l'échange que les choses échangées⁴. » Les conversations de BlaBlaCar s'inscrivent dans la même ligne.

Dans le domaine de l'hébergement, la séparation entre l'accueil-don et l'accueil-service marchand est également très nette. La relation contractuelle marchande qu'établit Airbnb « ne peut pas être propice à une rencontre vraiment désintéressée ». Contrairement au *couchsurfing*, qui est un « dispositif de mise en lien des gens », où l'on ne va pas « juger l'état de l'appartement, la qualité du ménage », avec Airbnb, « il faut que cela soit propre, parce que sinon après on va avoir un mauvais commentaire ». Louise, qui vit en colocation, nettoie non seulement sa chambre, mais tout l'appartement, et met des draps propres. Elle calibre toutefois sa prestation en

fonction du faible prix qu'elle demande (40 euros par nuit). Pas question d'améliorer la décoration ou de réparer le rideau cassé de sa chambre.

Pour Émile, qui habite dans un deux pièces, on « ne sympathise pas du tout de la même façon sur Airbnb que dans le *couchsurfing* ». Aussi, dans ce dernier cas, l'hôte peut vraiment prendre place dans l'intimité du couple : « On leur passe le salon et ils dorment sur le canapé. » En revanche, les hôtes Airbnb dorment dans la chambre, tandis qu'Émile et son amie dorment sur le canapé du salon. Ainsi, les espaces sont mieux séparés ; et le service pour lequel on demande un prix, plus confortable.

Ce lien entre le prix et la qualité de la relation se manifeste aussi par le fait qu'un hôte peut changer de statut. C'était un hôte-client et c'est devenu un *couchsurfer* : « On avait pas mal discuté, il revenait souvent à Paris. D'abord, je lui faisais moins cher, et maintenant je ne lui fais pas payer. » Louise a constaté qu'une hôte qui était restée longtemps un été l'a vraiment remplacée : elle était complètement intégrée à la colocation. Le paiement ne créait plus de différence, puisqu'elle payait sa part comme les autres colocataires.

Le rapport à l'argent peut aussi donner mauvaise conscience à celui qui le reçoit. Louise, qui accueille également chez elle des réfugiés pour quelques nuits, se pose des questions : « Je me disais : “Au lieu de faire du Airbnb, je pourrais juste dépanner quelqu'un et lui laisser ma chambre, le temps d'un week-end.” Mais, au lieu de ça, il faut absolument que je me fasse du fric là-dessus. En fait, je me demandais si j'avais vraiment besoin de cet argent. »

Julien (27 ans) n'a toujours pas trouvé d'emploi stable. Il a de son côté vraiment besoin d'Airbnb pour boucler ses fins de mois, mais il le fait avec mauvaise conscience. Il envisage d'ailleurs, dès que cela ira mieux, de garder cet argent pour inviter des amis ou pour faire un don à une association.

L'ancien étudiant, qui a longtemps bourlingué en Europe et aux États-Unis, rêve d'un système mixte qui « allierait » CouchSurfing et Airbnb et éviterait ainsi l'« économie de la prédation ». Chaque membre de la communauté se constituerait un stock de points qui lui serait attribué en fonction des prestations qu'il fournit : hébergement, organisation de sorties ou de visite de la ville... Il pourrait utiliser ses points pour « *surfer* sur un lit » ou faire une visite. Il s'agirait de pouvoir convertir « la gratitude de ses visiteurs », finalement d'organiser une économie du troc de

services, dans la lignée des dispositifs d'échange de temps – par lesquels on peut, par exemple, échanger une heure de cours d'anglais contre une heure de bricolage. Mais ce troc, qui nécessiterait de faire une comptabilité des prestations fournies, s'éloigne du don, de l'éros cher à Hyde, pour passer du côté du logos, du calcul des temps, et se rapprocher du marché.

Mais, malgré tout, pour les nombreux hôtes Airbnb qui assument complètement l'idée d'offrir un service payant, le service proposé se distingue de celui d'un hôtel. On évoque le *partage* d'appartement, comme l'activité écologiquement responsable du covoiturage ; on parle d'un marché spécifique, celui des *particuliers*. « C'est contre rémunération, il y a quand même échange d'argent, note Pascal, donc c'est un peu commercial, mais il y a aussi tout un aspect social, un aspect échange, discuter un petit peu... c'est intéressant. » Les plateformes internet d'hébergement entre particuliers permettent de faire des rencontres, de nouer de nouveaux contacts dans la vie réelle en recevant des gens chez soi, de multiplier les opportunités de mise en relation entre personnes. Finalement, comme le note l'auteur d'une enquête joliment intitulée « Le “prêt payant” », « les hôtes sont pris dans un double jeu, celui de la distance marchande et de la proximité amicale »⁵.

UNE INTERMÉDIATION ASSURÉE PAR UN BÉNÉVOLE OU UN COMMERÇANT

Si la relation d'hospitalité est différente dans le *couchsurfing* et *via* Airbnb, en est-il de même s'agissant des plateformes qui organisent des échanges de services ? Celles-ci sont-elles marchandes ou non marchandes ? En 2004, à sa fondation, CouchSurfing est une organisation non commerciale qui vit de dons. Un système de référencement où les deux parties évaluent l'autre, ce qui permet de créer la confiance au sein de cette communauté virtuelle de voyageurs. Mais pour Julien, qui est un *couchsurfer* des origines, « un nouveau mercantilisme » s'est peu à peu imposé. Ce changement d'attitude est parfois venu de certains utilisateurs qui ont posté sur des messageries privées des propositions de location de chambre. La plateforme a évolué dans le même sens. L'ancien référencement a disparu : on lui a substitué des frais d'inscription de 25 euros. Le site web, qui avait été conçu et maintenu par des bénévoles, est devenu en 2011 une entreprise commerciale qui a levé des fonds.

L'année suivante, celle-ci change les conditions générales d'utilisation et acquiert la propriété des données personnelles des utilisateurs, qu'elle peut vendre selon le modèle de Facebook. Ces mutations ont suscité de nombreuses controverses. Comment les responsables de la plateforme peuvent-ils gagner de l'argent alors qu'ils organisent un système d'hébergements gratuits ? Pour Julien, ce processus de marchandisation trouve son apogée avec la création d'Airbnb en 2008. On est passé d'un système d'échange amical et convivial (on va prendre un pot, on fait des sorties ensemble) à des « relations tarifées » !

Les débats autour de l'évolution du *couchsurfing* font bien apparaître deux éléments fort différents de la question de la gratuité. Le premier touche au fonctionnement des plateformes : sont-elles marchandes ou non marchandes ? Le second concerne le service proposé : s'agit-il d'un don ou d'un service marchand ? L'accueil gratuit de quelqu'un chez soi peut aussi bien être organisé par une plateforme non commerciale (première version du site CouchSurfing) que par un site commercial (seconde version). Si certaines personnes, comme Julien, voient là une dissonance qu'ils voudraient faire cesser, pour d'autres, la plateforme est avant tout un outil de mise en relation dont seules comptent l'efficacité et l'étendue du réseau. L'accueil-don peut ainsi être assuré par l'intermédiaire d'une plateforme commerciale.

Le covoiturage, quant à lui, propose une hybridité entre le dispositif de mise en relation et l'aspect payant ou, plus exactement, le partage de coûts du service. Au début des années 2000, le covoiturage s'organise de façon informelle, grâce à des petites annonces ; le montant de la participation aux frais, l'horaire et les lieux de rencontre et de dépose se négocient par téléphone. Il s'agit non seulement de diminuer le coût du voyage, mais aussi d'effectuer un geste citoyen en réduisant le nombre de voitures utilisées et de s'adonner au plaisir de la conversation. Avec la création de la plateforme Covoiturage, l'espace d'échange s'élargit, mais on reste dans un cadre gratuit et peu contraint. Le cadre va changer avec l'évolution de la plateforme à travers son nouveau nom (BlaBlaCar). Comme le note un blogueur : « Le covoiturage n'est plus social mais économique⁶. » La plateforme prend maintenant une commission, qui est variable selon le jour de la réservation, et le paiement s'effectue par son intermédiaire. Pour Lou, cette évolution s'est faite en faveur du conducteur : « Tout est fait pour lui arranger la vie, pour qu'il n'y ait pas de conflit entre

conducteur et voyageur. » Mais cette dissonance entre la dynamique commerciale de BlaBlaCar et la volonté citoyenne de voyager de façon écologique existait dès le départ. On avait d'une part un dispositif non marchand de mise en relation et d'autre part un échange monétaire : le prix de la participation aux frais, qui pouvaient éventuellement dépasser les frais réels, certains conducteurs en profitant pour se faire une marge de profit. Le développement de la plateforme marchande BlaBlaCar a régulé l'échange et a permis d'atteindre un plus grand nombre d'utilisateurs (dix millions en 2014).

Le mouvement de marchandisation des plateformes de travail ouvert est incontestable. Pour pérenniser et surtout développer les services proposés en ligne, il convient d'investir dans des plateformes informatiques fiables et efficaces. La mutation de CouchSurfing s'est effectuée après une panne informatique qui a planté tout le système pendant quelques jours. La mobilisation express d'informaticiens bénévoles a permis de récupérer ce dernier. Cependant, peut-on mobiliser en permanence des bénévoles pour assurer le maintien des plateformes ? Celles-ci ne sont que des intermédiaires permettant d'organiser des services non marchands (CouchSurfing), de partage (BlaBlaCar) ou réellement marchands (Airbnb)

Finalement, le statut des plateformes n'est pas lié aux types de biens et de services que celles-ci échangent. Une plateforme commerciale peut assurer l'échange de prestations gratuites et une plateforme non commerciale accueillir des acteurs marchands. Accueillir des dons et des ventes est finalement assez proche : le rôle essentiel de la plateforme, quelle que soit sa nature, est de cadrer l'échange et de veiller à ce qu'à la fin les deux interlocuteurs soient quittes⁷.

Don ou vente de produits de seconde main

Remettre en circulation des objets inutilisés ou dévalorisés : voilà un autre type d'échange en ligne qui hésite entre le don et le marché. À première vue, des plateformes comme Co-Recyclage ou Donnons rendent le don plus facile – plus besoin d'aller porter objets ou vêtements chez Emmaüs ou au Secours populaire –, mais Leboncoin et eBay permettent également de vendre des objets d'occasion aisément – il n'est plus nécessaire de prendre place dans un vide-grenier et d'y attendre le client. Alors, l'opposition entre le don et le marché est-elle si grande que cela ? Dans les deux cas, il s'agit d'une consommation écologique et responsable qui évite le gaspillage et prolonge la vie des objets⁸. Plus simplement, ces plateformes permettent de se débarrasser d'un objet en trouvant un repreneur – qui souvent vient directement le chercher chez vous, ce qui est appréciable si l'objet est encombrant. Mais surtout cette transaction, qu'elle soit gratuite ou marchande, garde toujours un aspect de don. Les deux parties doivent transformer une relation *a priori* impersonnelle en un contact personnel qui se déroulera le plus souvent en face à face⁹. Il s'agit, comme dans le don, de construire un lien et de transmettre des informations relatives à l'objet : tel bijou est très bien pour telle circonstance, avec telle robe...

Il convient, pour « faire affaire », de « mettre en valeur » les objets proposés¹⁰. Ensuite, on observe plusieurs parcours de marchandisation. Pour être sûr de se débarrasser du produit, le vendeur mettra un prix bas et le gain n'est donc pas la motivation essentielle. On peut aussi, comme Suzanne sur Vinted, chercher à « avoir un nouvel article gratuitement » : « Simplement en échange d'un article que je ne

porte plus : c'est la meilleure équation ! » Au début, elle préférerait le troc, car elle n'osait pas trop vendre, et puis, quand elle a considéré que le troc était trop inégal, elle a essayé de vendre : « Cela marchait bien, [alors] j'ai commencé à vider toute mon armoire, à la remplir, re-vider, re-remplir. C'est un cercle vicieux : tu vends et tu achètes, tu vends et tu rachètes. » Finalement, elle ne fait quasiment plus les magasins et vend les vêtements de sa mère et de ses amies. En deux ans, elle a vendu environ huit cents articles !

Si, pour les jeunes filles qui veulent suivre la mode « à petit prix », les plateformes offrent des opportunités, elles permettent aussi de se constituer un revenu additionnel en revendant les vêtements ou les objets qu'on n'utilise plus. Il s'agit d'un revenu qui n'est pas négligeable puisqu'en moyenne, en 2016, les vendeurs sur Leboncoin ont gagné 396 euros¹¹. Au-delà de ces « petits business », le numérique facilite la remise sur le marché d'objets donnés. Alors que, dans le monde ordinaire, il est très difficile de vendre un cadeau, puisque cela revient à détruire le lien avec le donneur¹², Leboncoin ou eBay permettent de transformer un cadeau personnalisé en argent impersonnel. Les plateformes proposent, en quelque sorte, de l'anonymiser pour être en mesure de le vendre ensuite.

Le processus inverse de transformation d'un objet marchand en don prend plusieurs formes. Tout d'abord, on trouve la situation où le vendeur est très attaché à ce qu'il vend. Ainsi, la vendeuse de chats évoquée plus haut choisit les familles qui vont abriter ses chatons. Un lien se construit entre l'éleveuse et la famille, ce qui conduit à « une relation qui est à la fois une relation mercantile et un don¹³ ». Sur les plateformes de don, l'objet n'a, au contraire, plus de valeur d'échange : seul reste sa valeur propre. Comme le remarque une utilisatrice de Co-Recyclage : « On prend vraiment l'objet pour ce qu'il est¹⁴. » Celui-ci devient chargé d'histoire ou d'émotions. Une nouvelle relation s'élabore entre l'objet et le nouveau possesseur. Ce dernier doit « mobiliser des compétences techniques ou esthétiques, faire sens du sauvetage¹⁵ ». Sa consommation est plus active que quand il achète un objet neuf.

Valeur pour soi, don, valeur marchande des produits faits main

Si le don d'objets usagers repose sur les biens possédés par le donateur, le don d'objets autoproduits nécessite que le donateur les fabrique. On est d'abord dans le domaine du plaisir de faire, de la valeur pour soi.

Nous avons vu que les ouvriers, les artistes de l'inutile ou certains bricoleurs agissent uniquement pour le plaisir de faire. Leur production n'a pas forcément d'usage. Dans le travail ouvert, artisanal ou artistique, on rencontre des situations voisines. Les tricoteuses en ligne portent peu ce qu'elles réalisent. Bien souvent, leur production reste dans les placards¹⁶. Elle n'est pas toujours donnée, de peur que le receveur ne soit pas capable d'apprécier la qualité du don. En effet, on n'observe pas cette connivence remarquée par les anthropologues entre donateur et receveur, et qui est susceptible de créer ou de renforcer une communauté. La communauté se crée ailleurs, à travers les liens entre les tricoteuses. Les tricots, comme une partie des objets DIY, appartiennent au monde de l'inutile. Seule la réalisation est vraiment importante : la capacité à inventer, à changer les couleurs, à modifier un motif, à résoudre les difficultés inattendues. Mais ce n'est pas seulement un travail pour soi, un engagement individuel, un travail sur soi ; c'est aussi le partage d'une expérience, un engagement dans un collectif¹⁷.

Dans d'autres cas, la réalisation pour soi conduit au don. Quand Lucille a commencé à fabriquer des bijoux, ses amies lui ont demandé de leur en faire et, de fil en aiguille, des amies d'amies lui ont dit : « On va te payer. À combien tu les vends ? » Lucille est passée du don au marché local, puis, avec la plateforme Etsy, au

marché mondial. Elle ne réalise que quelques exemplaires de ses productions pour ses amies. Celles-ci, ayant reçu un don, lui sont redevables d'un contre-don. Ce dernier peut prendre tout simplement la forme de suggestions de nouveaux produits. Françoise constate elle aussi que « c'est en offrant des cadeaux à des proches [qu'elle a] eu des idées ».

Avec les amies d'amies, l'activité productive s'étend. L'éloignement affectif rend le processus de don / contre-don plus aléatoire. Au sein du marché local, le montant du prix est encore incertain. En s'inscrivant sur la plateforme, Lucille a dû apprendre à calculer les prix, en tenant compte du coût de ses matières premières, de son temps et des prix pratiqués par les artisans concurrents. Françoise a eu également du mal à fixer sa politique de prix : « J'ai compris quelque chose, c'est qu'il fallait toujours augmenter le prix, contrairement à ce que l'on pense au début. Quand j'ai commencé, j'étais obnubilée par l'idée de baisser le prix pour vendre plus. En fait, plus on baisse un prix, plus on baisse la valeur au sens strict de l'objet. Les gens se disent : "Ce n'est pas de la bonne qualité." Si on monte son prix, ils se disent : "Cela doit être de la qualité." » Lucille, elle, est devenue une entrepreneuse qui surveille ses coûts : « Si tu fais trop peu cher, tu ne te fais pas de marge, autant laisser tomber ! » Françoise et Lucille sont ainsi passées de l'éros au logos !

Anne, qui comme les tricoteuses travaille pour elle et destine son travail au collectif des fanzineuses et au tout petit marché des amateurs, « a du mal à mettre un prix sur son travail. C'est vraiment juste du loisir, c'est un partage ». Aussi vend-elle des fanzines de trente pages, produits à la main et en couleur, 5 euros, soit juste de quoi payer ses fournitures (« rentrer dans ses frais »). Fixer la valeur marchande d'un objet fait à la main est donc complexe. Contrairement à Lucille qui grâce à son partenariat avec Etsy est entrée complètement dans le marché, Anne fait partie d'un collectif de fanzineuses qui se réunit régulièrement. Elle ne fait pas, à proprement parler, de commerce, mais cherche au mieux à faire supporter ses coûts.

Pour Maylis, la situation est un peu différente, puisqu'elle a décidé de ne pas pratiquer la gratuité. Il lui paraît essentiel qu'on « n'oublie pas qu'il y a du travail derrière [ses graphismes], du temps, et que ce n'est pas un petit Mickey qui est apparu sur un coin de table en claquant des doigts ». Le prix exprime donc la valeur de ses réalisations. En même temps, il lui est difficile de vendre son travail au prix du marché. Dans les salons de fanzines où elle expose, les tirages doivent être

« accessibles », pas plus de 50 euros. Elle a aussi réalisé des dessins de tatouage pour des proches – environ cinq heures de travail chacun : « Comme c’est des personnes que j’aime bien, je fais quand même un prix. J’aurais facturé 400 euros à une agence, je leur propose à 150 euros, et en échange je me réserve la possibilité d’inclure ce dessin dans des fanzines perso, de le montrer ailleurs. » Elle a également réalisé une affiche pour un comité de grève de postiers ; comme c’est à « mi-chemin entre une démarche militante, solidaire et une démarche professionnelle », elle a fixé un tarif « absolument ridicule de 200 euros ». Pour une professionnelle du graphisme comme Maylis, dont l’activité « perso » n’est que partielle et se déroule dans son atelier, le don prend une forme particulière – c’est en quelque sorte un « don à temps partiel ». Il s’agit d’une figure hybride : don pour les tatouages, dans la mesure où il participe à l’établissement d’un lien amical, militant pour le soutien à la grève des postiers. Mais la référence au marché est toujours présente, car elle connaît le « vrai prix » et conserve le copyright. Le travail du don pourra être réutilisé sur un vrai marché.

Cette hybridation du don et du marché se retrouve aussi dans une communauté où le lien et l’échange jouent un rôle important, celle des tricoteuses. Ces dernières présentent sur le site Ravelry des modèles de tricot, avec les instructions de réalisation. Une observatrice de cette plateforme montre que, selon les catégories, entre la moitié et les deux tiers des modèles les plus populaires sont payants. Un système de micro-paiement assure aux auteurs une rémunération de quelques dollars¹⁸. Le don et la vente sont donc juxtaposés sur le même site.

Parfois, le don peut aussi devenir troc. Alain, le communicant gourmand, travaille dans un centre de coworking. Pour créer du lien entre les coworkers présents, il fait des biscuits maison et en échange ne paie pas sa place. Finalement, pour Maylis comme pour Alain, le don n’est pas uniquement altruiste, il n’est pas synonyme de désintéressement. Ces derniers s’inscrivent, comme beaucoup de travailleurs d’ailleurs, dans cette idée contemporaine du don analysée par Alain Caillé qui articule, selon des proportions différentes, « intérêt pour » et « intérêt à », plaisir et contrainte¹⁹. L’« intérêt à » relève de l’instrumentalité, de ce que l’action rapporte à l’individu en termes de salaire ou de notoriété, ou plus simplement d’usage, et l’« intérêt pour », où l’action est effectuée pour elle-même, renvoie au plaisir pour l’action ou pour le destinataire de cette action.

Le don, collaboration collective

Pour Hyde, la communauté scientifique est le plus bel exemple d'un collectif contemporain organisé autour du don. Les scientifiques proposent des « contributions qui sont en fait des dons ». Ces contributions leur permettent d'accéder à la reconnaissance de leurs pairs. En revanche, elles ne sont pas payées, contrairement à des publications peu valorisées par la communauté comme les manuels ou les livres de vulgarisation. À l'inverse de la société de marché, où les individus sont libres et où les idées sont sous contrôle, la société scientifique du don fixe des contraintes aux individus mais leur permet de penser librement²⁰. C'est cette association entre liberté de la recherche et gratuité du travail qu'on retrouve dans les communautés de développeurs de logiciels ouverts, de projets collaboratifs, de production de nouveaux communs en matière de cartographie ouverte ou de recettes de cuisine.

CARTOGRAPHIE OUVERTE : UN PROJET DE PARTAGE NUMÉRIQUE

Dans tous ces projets, le don n'est pas destiné à une personne précise, comme dans les cas précédents, mais à un collectif. Lorsqu'il est relatif au savoir ou à l'information, le don est destiné à tous sans restriction. Il ne s'agit pas seulement de donner mais aussi d'élaborer en commun. L'idée d'« intelligence collective » ou de « sagesse des foules » a souvent été évoquée pour décrire les grands projets collectifs menés dans la tradition des pères fondateurs d'internet et des hackers²¹. Ces projets sont les héritiers de cette tradition.

L'outil informatique ne permet pas seulement de rendre accessibles des informations, comme les sites dont le contenu est généré par les utilisateurs (UGC), mais il organise également la production collective, fixe les règles de la coopération. En définitive, ces sites sont les architectes d'une élaboration collaborative des savoirs communs. Wikipedia a repris les modes d'écriture collective inventés au début du web, mais les a associés à des dispositifs complexes de régulation par les pairs pour obtenir un texte coécrit et en perpétuelle évolution²².

OSM s'inscrit dans la même tradition. Examinons les activités de ses contributeurs, qui sont multiples. Ces derniers peuvent aussi bien cartographier un espace proche, celui de leur vie quotidienne ou de leurs vacances, qu'un espace très lointain qu'ils ignorent complètement et appréhendent à partir de photos aériennes. Thierry dessine les emprises des bâtiments scolaires de son quartier, rectifie les pistes cyclables d'une banlieue où il s'est rendu pour des raisons professionnelles, cartographie les vergers d'abricotiers de son lieu de vacances mais aussi les routes du Népal où il n'a jamais été. C'est un « intoxiqué du boulot » : « Quand je n'ai rien à faire, parfois je m'embête un peu, alors je vais faire des plans. » Lui qui n'a pas le temps de s'investir dans le monde associatif estime que « c'est un don [qu'il peut] faire : [il] n'y gagne absolument rien ». Mais il note toutefois que « c'est assez amusant de cartographier, quand on aime cela ». Il y a plus largement, chez Thierry, une vraie volonté de mettre des connaissances à la disposition de tous. Il a profité d'un congé exceptionnel pour publier sur le site du bureau d'études où il travaille une méthode d'analyse que l'entreprise souhaitait rendre disponible gratuitement. Donner du temps pour mettre en commun des connaissances peut ainsi se faire à travers son activité professionnelle comme son travail ouvert sur OSM.

Si donc Thierry manifeste son « intérêt pour la cartographie », d'autres contributeurs très engagés dans le projet y trouvent également un « intérêt à ». L'un d'entre eux a créé une start-up géomatique. Mais il a choisi de concevoir un logiciel libre. Selon Charles, qui est un des responsables d'OSM : « la frontière à ne pas franchir pour ne pas être rejeté par la communauté, c'est justement de rester dans une logique ouverte ».

Un projet complexe comme OSM, qui vise à spatialiser de multiples données, ne peut vivre que dans la sphère non marchande. Il est néanmoins amené à construire de nombreuses passerelles avec le monde professionnel. Pour Charles, « on ne peut pas

dire que l'entreprise ou l'administration est d'un côté et le monde du libre et celui de l'*open* de l'autre. Ce monde est ouvert et n'importe qui, y compris les administrations et les entreprises, peut contribuer ». Ainsi, après une première description de l'accessibilité aux handicapés des stations du RER C réalisée par OSM, la SNCF a effectué le travail pour toutes ses gares. Des collectivités territoriales ont fait la même chose pour l'ensemble de leurs bâtiments. Michelin a utilisé les données d'OSM pour élaborer un plan détaillé de Clermont-Ferrand. Les données nouvelles ont été mises dans la base et sont librement accessibles. En revanche, la carte de Michelin, avec ses choix graphiques, est sous copyright. Au niveau international, la start-up californienne Mapbox utilise les données d'OSM et fournit celles qu'elle a produites, en Inde et en Amérique latine, en élaborant des cartes à partir de photos satellite. Sur des projets humanitaires comme celui concernant le Tibet, elle fournit également ses photos aux contributeurs d'OSM. Par ailleurs, elle a développé un outil d'édition ouvert.

Finalement, les contributeurs bénévoles ou salariés participent ensemble à la réalisation de savoirs communs accessibles à tous, mais les salariés peuvent ajouter des productions copyrightées développées pour leur employeur et certains innovateurs peuvent monter un projet professionnel à partir de leur expérience sur OSM. Mais les contributeurs ne peuvent pas avoir un comportement purement opportuniste, car le projet est d'une telle ampleur que personne ne peut le mener seul. Par ailleurs, la licence ouverte²³ qui cadre juridiquement les données interdit de s'approprier de façon exclusive la production collective. Même si l'on n'a pas pour projet de donner de son temps et de faire profiter de ses compétences au collectif, l'élaboration de communs paraît indispensable.

COLLABORER ET GAGNER DE L'ARGENT

Pérenniser un projet de production de communs nécessite donc d'avoir accès à d'autres ressources que le don des contributeurs. Dans le cas d'OSM, des administrations ou des entreprises peuvent être prêtes à coopérer ; dans d'autres exemples plus modestes, la pérennisation du projet peut passer par la marchandisation. Le projet Sésamath, mis en place par des professeurs de mathématiques qui souhaitent utiliser internet pour diffuser des exercices, est

symptomatique de cette évolution. À l'origine du projet, on trouve un petit groupe d'enseignants au collège souhaitant partager des exercices de maths. La mise en ligne amène à réorganiser le projet et à utiliser des logiciels libres. Ce nouveau cadre de collaboration renforce l'auto-organisation du collectif et permet à ce dernier d'avoir une audience beaucoup plus large, sans passer par la validation des instances académiques. Il s'agit, comme souvent concernant les logiciels ouverts, de créer des savoirs communs en contournant les gardiens traditionnels des savoirs. Ce projet est basé sur le don – don de temps des enseignants qui conçoivent les exercices et réalisent le programme, don des exercices aux utilisateurs. Cependant, ce dispositif va voir proliférer la mise en ligne d'exercices. Les animateurs du projet, qui s'est transformé en association, décident de trier les propositions, et l'échange entre pairs se transforme en un projet éditorial qui sera mis en ligne gratuitement et vendu sous la forme d'un manuel papier. De cette façon, Sésamath s'institutionnalise sans basculer vraiment dans un monde marchand : cela reste un projet bénévole. Les manuels sont certes vendus, mais les auteurs travaillent toujours bénévolement et les revenus sont reversés à l'association, qui a pu ainsi acheter du matériel et rémunérer des permanents²⁴.

On voit ainsi que la frontière entre le don et le payant est beaucoup plus complexe à tracer qu'on ne le croit. La marchandisation partielle de Sésamath n'empêche pas le don des enseignants mais induit une organisation plus structurée. Dans d'autres cas, la marchandisation semble être la seule façon possible de maintenir un projet collectif. Le passage à une économie de marché apparaît moins comme une trahison, l'abandon d'un projet collaboratif qui se déroule indépendamment du marché, que comme une voie de pérennisation d'une communauté d'activité. C'est en ces termes que les animateurs et les utilisateurs les plus actifs de ce type de plateforme se posent la question. François, l'animateur du site bénévole de randonnée, s'est aperçu au bout d'un certain temps que la maintenance et l'animation du site devenaient des activités chronophages. S'il voulait continuer, il lui fallait abandonner son travail, faire de la plateforme son activité unique et trouver de quoi vivre. Il convenait donc d'en faire une activité commerciale. François avait déjà introduit quelques publicités pour financer les frais de gestion et l'hébergement du site. Le passage à la commercialisation a été négocié avec les modérateurs et les « auteurs de randonnée », soit une communauté restreinte de quelques dizaines de personnes dans le premier cas

et d'un peu plus d'un millier dans l'autre. Ces derniers ont accepté un changement qui permettait de pérenniser la plateforme. Un accord a été trouvé avec l'Institut national de l'information géographique et forestière (IGN). Le site propose un abonnement aux cartes de l'institut, qui lui reverse une partie des recettes. Les auteurs de randonnée peuvent accéder au site sans publicité, et les plus impliqués ont le droit à un abonnement gratuit aux cartes de l'institut. La transformation de la plateforme s'est traduite par un cadrage plus précis de l'activité des auteurs. Ils doivent découper leur itinéraire en plusieurs tronçons qui sont encadrés par des balises ou points de passage. Ce cadrage de l'activité des auteurs a suscité des débats, mais il a facilité la vie des randonneurs. La transformation marchande a finalement permis au site de continuer à exister et de se déployer à une échelle plus large.

RÉUSSIR EN GARDANT SES VALEURS

La recherche de financement, la volonté d'imposer son projet comme une référence, peuvent modifier le projet initial, comme nous l'avons vu avec les deux exemples précédents. Dans d'autres cas, ce changement de destinataires du don va créer des tensions beaucoup plus fortes. C'est ce qui est arrivé dans le cas de SPIP (Système de publication pour internet), logiciel libre destiné à la production de sites web, renommé pour le soin qu'il apporte au respect des règles typographiques et à l'organisation des rôles des participants. Ce projet est né d'une volonté politique : favoriser l'expression libre et la discussion collective sur le Net, démocratiser l'intervention en ligne. Chaque internaute doit pouvoir s'y exprimer sans avoir besoin de l'aide d'un journaliste ou d'un éditeur professionnel. L'aspect authentiquement démocratique du projet apparaît dans les choix techniques retenus. Les textes ne doivent pas franchir plusieurs étapes de correction et de validation : ils sont publiés sous la responsabilité de leur auteur. Les fonctionnalités techniques sont d'un usage simple, et l'utilisateur peut personnaliser l'interface graphique, ce qui permet de réaliser des mises en page spécifiques.

La qualité du produit, le fait qu'il soit facile à utiliser pour les amateurs, constituent des éléments forts qui expliquent la notoriété du logiciel. Les récepteurs du don des développeurs initiaux se sont largement diversifiés et dépassent le monde

associatif et militant. Certaines administrations du secteur de la recherche ou de la communication utilisent notamment le logiciel et renforcent ainsi la réputation de SPIP. Mais ils ne partagent pas les valeurs des fondateurs et surtout ne jouent pas le jeu de l'élaboration collective. Ils développent de nouvelles fonctionnalités sans les reverser dans la communauté SPIP et considèrent les forums comme des lieux d'assistance et non de discussion collective. Comme le notent Didier Demazière, François Horn et Marc Zune, qui ont analysé ce cas, la réussite économique du produit est souvent difficile à concilier avec le respect du projet militant²⁵.

Dans l'élaboration de savoirs communs ou de logiciels libres, le don et l'activité commerciale peuvent s'articuler facilement, comme dans le cas d'OSM, où le projet est d'une telle ampleur que chaque contributeur, quelle que soit son origine, fait progresser la base des savoirs communs. L'objectif visant à créer une alternative par rapport aux savoirs propriétaires se retrouve également dans le cas de Sésamath. Malgré leur diversité, tous les acteurs appartiennent au même monde, celui de l'enseignement des mathématiques. Dans le cas de SPIP, il ne s'agit plus de créer une grande base commune de savoirs, mais de construire un projet de logiciel parmi d'autres. En dépit des différences de valeurs, d'une participation qui est loin d'être toujours collaborative, les acteurs dans leur ensemble ont, malgré tout, un même intérêt : que le logiciel soit reconnu et largement utilisé.

ÉLABORER DES COMMUNS SANS PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE :

LE CAS DES RECETTES DE CUISINE

Les dons effectués par les contributeurs de logiciels libres prennent place dans un cadre juridique protecteur, celui des différentes licences libres ou ouvertes, comme on l'a vu au quatrième chapitre. D'après le principe du libre, les logiciels peuvent être transformés, améliorés, à condition que les modifications restent elles-mêmes ouvertes. Ainsi, la chaîne de la collaboration ne s'arrête pas. L'outil juridique de la licence est ainsi utilisé pour garantir l'ouverture. La recette de cuisine, qui est après tout un petit algorithme, ne peut pas, pour sa part, bénéficier de la même protection juridique. La seule qui existe est celle de la propriété intellectuelle des textes et des photos ; en revanche, l'idée de la recette ne peut être protégée. Les blogueurs et les

blogueuses savent ainsi qu'ils participent à un projet collectif permettant de faire connaître des recettes, d'enrichir la cuisine de tous et la diversité des goûts. À cet intérêt pour la cuisine est associé un intérêt à montrer sa dextérité. Éloïse, la designer culinaire, accepte ainsi de se faire copier : « Tant pis, parce que moi, des idées, j'en aurai d'autres. C'est du *one shot*. C'est daté. » On trouve bien ces deux caractéristiques du don qui sont étroitement associées.

Mais, dès qu'on sort du cadre des amateurs de cuisine, où le don est le comportement normal, les blogueuses dénoncent violemment le pillage effectué par les émissions culinaires des chaînes de télévision ou les fabricants d'instruments de cuisine. « Je partage avec les gens qui veulent cuisiner, déclare Catherine, mais pas avec Seb, qui veut faire du business avec mes recettes. » Si donc les marques sont facilement conspuées pour leur stratégie de « piratage massif », cela n'empêche pas un bon tiers des blogueuses d'accepter les cadeaux des marques²⁶ et d'écrire des billets pour évaluer, souvent favorablement, leurs nouveaux instruments. À l'instar des professeurs de mathématiques, les blogueuses de cuisine ne peuvent accéder à une rémunération monétaire plus conséquente qu'en écrivant des livres. Néanmoins, comme le collectif des blogueuses est beaucoup plus lâche et n'a pas mis en place de projet commun, cette activité éditoriale est individuelle et assure une rémunération personnelle.

L'ALTRUISME 2.0

Les exemples de travail ouvert collaboratif bénévole que nous venons d'examiner, dans l'informatique comme dans la cuisine, s'organisent à travers des sites non commerciaux, au moins à l'origine. Mais il existe des cas de construction de savoirs communs sur des plateformes commerciales. Cette hybridité du gratuit et du commercial apparaît dans l'entraide numérique proposée à des utilisateurs novices de téléphone mobile ou dans la participation d'internautes bénévoles à la co-innovation.

La « communauté d'entraide numérique entre clients », étudiée par Julia Velkovska, est tout à fait exemplaire d'un bénévolat encadré par l'entreprise. Les usagers de téléphone mobile ont souvent des difficultés à utiliser les multiples fonctionnalités de leur appareil. L'information peut être obtenue sur des forums

indépendants des marques, mais ici il s'agit d'un forum créé et animé par un opérateur de téléphonie mobile. L'essentiel des réponses est élaboré par des experts bénévoles qui sont encadrés par des web-conseillers salariés. Un expert actif peut publier plus de mille trois cents messages par mois. Comme dans le cas d'OSM, on se trouve dans le modèle du don. Ces experts bénévoles n'ont *a priori* aucun intérêt à faire ce travail. Cet « altruisme 2.0 » s'explique par la volonté d'aider les nouveaux utilisateurs et de faire ainsi du mobile un outil réellement démocratique. Il s'agit aussi d'afficher une expertise acquise de façon totalement autodidacte. Cela s'inscrit dans le modèle classique des « communautés en ligne », où il faut faire monter les utilisateurs en compétence pour les rendre plus autonomes. Les experts aident les novices à suivre cette évolution. Le fait d'être intégré à un dispositif commercial qui évite à l'opérateur de mettre en place un centre d'appel ne pose pas de problème à ces experts qui ne demandent pas à être rémunérés. Ils travaillent pour donner de la visibilité à leur savoir-faire et participer à des échanges sociaux dans un domaine qui les intéresse²⁷. À l'inverse, les web-conseillers salariés jouent le jeu d'un vrai partenariat. Ils ne considèrent pas les experts bénévoles comme des sous-traitants gratuits, mais un peu comme des collègues. En revanche, la hiérarchie de l'entreprise n'a pas bien perçu la motivation de ces experts bénévoles. Elle leur propose des cadeaux ou des invitations à des événements mais ils refusent car ce ne sont pas des fans de la marque : ce sont des experts d'en bas qui cherchent à développer et à faire reconnaître leurs compétences²⁸.

Une autre enquête, réalisée à Orange, révèle aussi que les participants experts à ces forums d'aide aux usagers souhaitent assurer une aide bénévole. Pour plus de la moitié d'entre eux, ce sont des retraités attachés à l'ancien service public ; ils se proposent de traduire les informations qu'ils ont glanées sur des forums de *geeks* pour les rendre accessibles à des novices²⁹.

Cette collaboration entre experts bénévoles et salariés a également été instaurée dans le domaine de la co-innovation. Mais la collaboration fut beaucoup moins égalitaire. L'idée de construire des plateformes pour permettre aux usagers innovants de participer à la définition de l'innovation a été particulièrement à la mode au milieu des années 2000³⁰. L'observation de quelques-unes de ces plateformes montre que les contributeurs bénévoles ont du mal à trouver leur place au sein de ces dispositifs³¹. Ils imaginent participer à la coconstruction d'une innovation, entrer dans un processus

réellement démocratique d'invention en commun, mais ils sont juste consultés. Ils ignorent, le plus souvent, ce que deviennent leurs suggestions. La co-innovation ne correspond pas au modèle des logiciels libres, ou même à celui d'une communauté d'experts. De plus en plus, les plateformes cherchent moins à recueillir des idées nouvelles, à coopérer avec les *lead users* (utilisateurs d'avant-garde) pour définir un nouveau produit, qu'à faire tester des maquettes déjà élaborées par des usagers branchés. D'ailleurs, ce ne sont plus les services de recherche et développement des entreprises qui sont concernés, mais ceux du marketing. Finalement, de nombreux contributeurs sont déçus et cessent de participer à l'activité de ces plateformes. On peut imaginer qu'une participation trop contrainte incite à se faire rémunérer d'une façon ou d'une autre, comme c'est souvent le cas pour les groupes tests de nouveaux produits. En revanche, les fans de la marque trouvent leur compte dans cette collaboration : ils sont tenus au courant avant les autres de la sortie des nouveaux produits et espèrent pouvoir communier avec la marque, tout en gardant leur distance critique.

Glisser d'un registre à l'autre

Alors que les plateformes marchandes sont devenues très largement majoritaires, le don reste une composante clé du travail ouvert. Ce travail qui se réalise en dehors de l'entreprise classique mobilise la vie et l'espace privé de l'individu et rend donc compte de relations sociales qui sont différentes de celles que l'on trouve dans le salariat. Contrairement à ce qu'il en est dans la production industrielle, la chose produite ou le service proposé dans le travail ouvert est toujours lié à la personnalité de son producteur. Dans la situation d'accueil chez soi, le lien social qui est construit, même s'il est ténu, garde toujours un aspect relatif au don, qui peut être fort s'il s'agit d'un accueil gratuit ou faible s'il s'agit d'un accueil payant. Sur Airbnb ou BlaBlaCar, le travailleur d'ailleurs se doit de conserver un peu de cette proximité qui est au cœur de la relation de don. De même, quand on se sépare d'un objet auquel on a été attaché, on transmet de façon personnalisée un peu de son histoire et de l'attachement qu'on a pour cet objet. Même s'il est vendu, il ne se réduit pas à une simple valeur marchande. Lorsqu'un objet est fabriqué par soi-même, le don est la première phase de l'éloignement de l'objet pour son créateur. Si on en vient à donner un objet, c'est que la valeur qu'il a pour soi peut devenir une valeur pour un autre avec qui on a des liens ; et plus ses liens deviennent ténus, plus la marchandisation s'impose.

Quand le travail ouvert n'est plus intimement lié à l'espace privé, le registre du don, de l'éros disparaît. Si le travailleur d'ailleurs utilise un outil qui lui appartient mais qui n'est pas vraiment attaché à son espace personnel (son ordinateur, pour enregistrer de l'information ou simplement cliquer, ou sa voiture, pour transporter

quelqu'un), alors le don disparaît, et il ne reste plus que le marché et le décompte rationnel qui relève du logos.

Le travail ouvert peut enfin s'intégrer dans une production collaborative et élaborer un commun. Il y a bien don lorsqu'un collectif intègre éventuellement des partenaires marchands qui conservent un peu de leur spécificité, en matière notamment de propriété intellectuelle. Quand Michelin a apporté ses données pour cartographier Clermont-Ferrand, il a conservé le copyright de son modèle de carte. De même, quand Maylis est prête à travailler pour un comité de grève à un prix symbolique, elle s'est réservé le copyright du dessin.

Il n'y a pas pour autant d'hybridation du marchand et du non-marchand, les deux registres restant bien distincts. Édouard ne reçoit pas un hôte Airbnb comme un *couchsurfer*, et lorsque Louise a construit des rapports amicaux avec un client Airbnb, il devient un *couchsurfer* qu'elle ne fait plus payer. C'est parce que les travailleurs d'ailleurs connaissent bien les registres du don et du payant qu'ils peuvent glisser de l'un à l'autre. Ils le font d'autant plus facilement qu'ils utilisent souvent le même outil de travail, les mêmes compétences, qu'ils se forment la même identité du faire. Leur intérêt pour l'activité qu'ils ont choisie est associé à l'intérêt qu'ils ont à gagner une reconnaissance pouvant déboucher sur une rémunération, en tant que travailleur indépendant. Le travail ouvert est organisé grâce au numérique. Celui-ci donne accès à de nouvelles ressources qui permettent de travailler de façon plus autonome dans un cadre simplifié et d'atteindre facilement les utilisateurs et le marché. Les plateformes permettent cette connexion, mais elles structurent en même temps le travail ouvert. C'est ce rôle des outils numériques qu'il nous faut maintenant examiner.

-
1. Lewis HYDE, *The Gift : Creativity and the Artist in the Modern World* (1983), New York (N. Y.), Vintage Books, 2007, p. 134 et 96.
 2. Jacques GODBOUT, en collaboration avec Alain CAILLÉ, *L'Esprit du don*, Paris, La Découverte, 1992.
 3. *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques* (1925), Paris, PUF, 2007.
 4. Claude LÉVI-STRAUSS, *Les Structures élémentaires de la parenté*, La Haye, Mouton, 1967, p. 69.
 5. Édouard JACQUET, « Le "prêt payant". Les paradoxes de l'économie collaborative », *Réseaux*, n° 190-191, 2015, p. 108.

6. EVENSTROOD, « BlaBlaCar, le covoiturage tué par la finance et l'appât du gain », Mediapart.fr, 20 juin 2014.
7. Sur ce point, cf. Valérie PEUGEOT, Jean-Samuel BEUSCART, Anne-Sylvie PHARABOD et Marie TRESPEUCH, « Partager pour mieux consommer », *Esprit*, juillet 2015, p. 26.
8. Un tiers des objets vendus sur Leboncoin aurait été jeté sans ce site de petites annonces (Cécile PRUDHOMME, « Comment Leboncoin s'est imposé dans notre vie quotidienne », *Le Monde*, 25 mars 2017).
9. Sur la plateforme de vente de vêtements de seconde main Vinted, les internautes parlent de RMP (remise en main propre).
10. Renaud GARCIA-BARDIDIA, « Se débarrasser d'objets sur leboncoin.fr. Une pratique entre don et marché ? », *Revue du MAUSS*, n^o 44, 2014, p. 277-279.
11. Hors vente immobilière et de voiture (*Le Monde*, 25 mars 2017).
12. Viviana ZELIZER, *La Signification sociale de l'argent* (1994), Paris, Seuil, 2005.
13. G. LE BLANC, *La Femme aux chats*, op. cit., p. 38.
14. Citée par V. PEUGEOT, J.-S. BEUSCART, A.-S. PHARABOD et M. TRESPEUCH, « Partager pour mieux consommer », art. cité, p. 27.
15. Valérie GUILLARD et Dominique ROUX, « Dons anonymes et rencontres urbaines. Faire circuler des objets en ville », *Esprit*, juillet 2015, p. 51.
16. Les dons aux enfants ont un statut différent, parce qu'ils sont généralement portés.
17. V. ZABBAN, « Tricoter sur internet », art. cité, p. 38-41 ; Olivier LE DEUFF, « Réseaux de loisirs créatifs et nouveaux modes d'apprentissage », *Distances et savoirs*, n^o 4, 2010, p. 611.
18. Sal HUMPHREYS, « The Challenges of Intellectual Property for Users of Social Networking Sites : A Case Study of Ravelry », in *Proceedings Mind Trek*, New York (N. Y.), ACM, 2008, p. 14.
19. Alain CAILLÉ, *Don, intérêt et désintéressement. Bourdieu, Mauss, Platon et quelques autres* (1994), Paris, Le Bord de l'eau, 2014, p. 227.
20. L. HYDE, *The Gift*, op. cit., p. 125-127.
21. Pierre LÉVY, *L'Intelligence collective*, Paris, La Découverte, 1994 ; James SUROWIECKI, *La Sagesse des foules* (2004), Paris, Jean-Claude Lattès, 2008.
22. Dominique CARDON et Julien LEVREL, « La vigilance participative. Une interprétation de la gouvernance de Wikipedia », *Réseaux*, n^o 154, 2009, p. 51-89.
23. La licence Open Database, qui est la licence libre adaptée au cas des bases de données.
24. Pour une présentation détaillée de ce cas, cf. Clément BERT-ERBOUL, « Conversions et résistances à la logique marchande dans une association d'enseignants utilisant les licences libres : le cas de Sésamath », Socio-logos.revues.org, 16 décembre 2014 ; Isabelle QUENTIN et Éric BRUILLARD, « Le fonctionnement de Sésamath : une étude exploratoire », in Elke NISSEN, Françoise POYET et Thierry SOUBRIÉ (dir.) *Interagir et apprendre en ligne*, Grenoble, Ellug, 2011, p. 171-188.
25. Didier DEMAZIÈRE, François HORN et Marc ZUNE, « Concilier projet militant et réussite économique du produit. Le cas des logiciels libres », *Réseaux*, n^o 181, 2013, p. 25-50.

26. S. NAULIN, « La blogosphère culinaire... », art. cité, p. 40. Seulement 2 % d'entre elles reçoivent de l'argent.
27. À juste titre, Julia Velkovska montre que l'activité de ces experts, qu'elle appelle parfois « clients actifs », n'a rien à voir avec la coproduction de service, où le client participe à la production de la prestation, ni avec les thèses du travail du client ; en effet, l'activité des experts n'est pas nécessaire à leur propre consommation du téléphone mobile (« La "communauté de marque" comme accomplissement pratique... », art. cité).
28. Cf. P. FLICHY, *Le Sacre de l'amateur*, op. cit.
29. Élodie RAIMOND, *L'Encadrement marchand des communautés de consommateurs sur internet*, thèse de doctorat, Université de Toulouse-Le Mirail, 2011.
30. Cf. Henry CHESBROUGH, *Open Innovation : The New Imperative for Creating and Profiting from Technology*, Boston (Ill.), Harvard Business School Press, 2003 ; Don TAPSCOTT et Anthony WILLIAMS, *Wikinomics : How Mass Collaboration Changes Everything*, New York (N. Y.), Portfolio, 2006.
31. Émile GAYOSO, « Sociologie des figures du consommateur-contributeur sur les plateformes de co-innovation », 5^e Congrès de l'Association française de sociologie, Nantes, 2-5 septembre 2013.

IV

LE TRAVAIL AVEC LE NUMÉRIQUE



- 10. LES OUTILS DU TRAVAIL OUVERT. INSTRUMENTS D'AUTONOMIE ET PLATEFORMES
- 11. TRAVAILLER SUR UNE PLATEFORME

Calculer, écrire, photographier, filmer, créer de la musique, produire un objet et, bien sûr, rendre disponible ce qu'on a réalisé, voilà autant d'activités que le numérique rend plus facile à pratiquer. La technique digitale rend possible la démocratisation de l'activité productive. C'est-à-dire que des tâches qui ne pouvaient être réalisées que par des spécialistes munis de dispositifs technologiques complexes peuvent maintenant l'être par tous, ou plus exactement par tous ceux qui le souhaitent. Le travail ouvert s'inscrit directement dans cette démocratisation. Les travailleurs d'ailleurs peuvent, grâce au numérique, s'installer dans des activités professionnelles protégées ; les outsiders rentrent dans des espaces de travail fermés – la culture, l'artisanat, la cartographie, la cuisine, l'hébergement, le transport à la personne...

Ce sont ces outils informatiques qu'il nous faut tout d'abord étudier : les outils d'autonomie qui permettent de faire plus facilement de l'autoproduction, puis les dispositifs d'échange (plateformes). Dans le dernier chapitre, nous changerons de point de vue, en nous intéressant à ceux qui travaillent sur les plateformes. Quelle est la spécificité de ce nouveau travail numérique : travail gratuit, travail dissimulé, travail indépendant ? Ce travail indépendant est-il vraiment en croissance ? Comment construire un nouveau compromis social pour assurer des droits sociaux aux nouveaux travailleurs du numérique ?

10.

Les outils du travail ouvert Instruments d'autonomie et plateformes

Les dispositifs numériques acteurs de la démocratisation de l'activité productive sont de deux types : les outils individuels qui permettent d'avoir une activité autonome et les plateformes qui structurent l'espace des échanges. Je présenterai successivement ces deux types d'outils en insistant plus particulièrement sur les plateformes qui n'ont pas encore été évoquées dans cet ouvrage.

Les outils pour un travail autonome

L'informatique est devenue aujourd'hui une technique intellectuelle partagée par presque tous. C'est d'abord un outil de calcul qui permet à Émile de faire des statistiques sur les gros fichiers de *logs* (les traces de l'exécution d'un programme informatique) des combats menés par d'autres équipes de joueurs. Il peut ainsi analyser les stratégies de jeu dans tel ou tel environnement. Le même micro-ordinateur sert à Jean pour organiser à l'aide d'Excel les tournées des randonneurs qui doivent déterminer les coordonnées GPS de différents points le long des sentiers. Avec le même outil, il saisit les informations rapportées et contrôle la cohérence. Le micro-ordinateur est également l'outil de travail de base de François, l'organisateur du site de randonnée. Il lui sert à vérifier les itinéraires qu'on lui propose, à recalculer les distances et les dénivelées, à en déduire les temps de parcours. C'est aussi le dispositif qui lui permet d'animer le forum et la page Facebook, de surveiller les statistiques de fréquentation. Pour Charles, enfin, l'ordinateur est l'outil dont il a besoin pour écrire du code et réaliser des programmes informatiques.

Les *home studios* sont également des instruments numériques qui facilitent la production musicale : ils permettent à chacun d'accéder au dispositif de base d'un studio d'enregistrement. L'autodidaxie est bien souvent la règle. Des jeunes sans formation musicale préalable apprennent simultanément la musique et l'informatique. La production musicale n'est plus effectuée par une équipe mais par un musicien amateur, qui travaille seul. Il s'agit d'une profonde remise en cause de la division du travail caractérisant les industries culturelles. Le musicien gagne ainsi en autonomie ce qu'il perd, peut-être, en maîtrise du son¹. Mais surtout, de nouvelles pratiques

musicales apparaissent, où l'imitation des grands maîtres disparaît et où les musiciens amateurs « se trouvent *de facto* à égalité avec tous les compositeurs amateurs ou professionnels ». Ils bouleversent ainsi les hiérarchies établies. Ils peuvent constituer de nouvelles avant-gardes², mais aussi accéder au box-office. La *success story* de Mishra est exemplaire d'un tel itinéraire. À la fin des années 1990, cet étudiant britannique d'origine indienne composa dans sa chambre une chanson intitulée « Your Woman », avec un ordinateur Atari, un magnétophone, huit pistes et un logiciel gratuit. Il envoya une démo à un animateur musical de la BBC, qui en fit sa « chanson de la semaine ». Quelques semaines après, il devenait numéro un du top 50 britannique et signait avec un label d'EMI. Un peu plus tard, il décidait de se passer de l'appui d'un grand éditeur³. Ce musicien qui venait du monde amateur se présentait comme un *geek*, soit « quelqu'un qui a une passion » et a conscience d'ouvrir une nouvelle frontière⁴.

Le téléphone portable utilisé comme caméra est un peu l'équivalent du *home studio*. Il donne une liberté totale qui permet à chacun de filmer. « T'es en osmose totale avec l'image, déclare une jeune cinéaste qui fait du cinéma autoproduit, parce que tu ne te préoccupes pas trop de la technique. C'est un peu comme un stylo, tu appuies, ça tourne. » Un autre utilisateur de ce nouveau dispositif de captation des images déclare : « C'était pour moi, enfin, la liberté d'avoir une caméra, de filmer gratuitement et surtout de sortir sans appareil⁵. » L'image animée devient réellement à la disposition de tous.

Le numérique rend aussi possible de produire plus aisément des objets physiques complexes. Myriam, la néo-ébéniste, n'a pas appris à dessiner les vues en perspective et c'est un handicap pour sa nouvelle activité. Les logiciels de dessin lui ont permis d'y remédier. Elle peut réaliser les plans de fabrication et présenter les images 3D de ses projets à ses clients. À partir des plans numériques, elle fait tailler par une découpeuse laser les gabarits (les pièces qui seront répliquées ensuite) de façon rapide et extrêmement précise. Il y a là un gain de temps considérable. Le dessin numérique et la découpe prennent environ une heure et quart, alors qu'un gabarit fait à la main nécessite six à sept heures de travail. Au total, le numérique réduit son temps de travail d'un tiers. Françoise a démarré son activité de fabrication de décorations en élaborant des prototypes dans un Fab Lab. La conception a été en partie effectuée sur ordinateur et les prototypes ont été réalisés avec une fraiseuse numérique. Le Fab Lab

lui a permis d'utiliser des outils numériques auxquels elle ne pouvait pas avoir accès et lui a fourni un lieu de travail où elle trouvait des conseils, échangeait sur ces projets, sortait de la solitude du néo-artisan. Ce Fab Lab met également à disposition d'autres instruments, comme l'imprimante 3D, qui permet de fabriquer rapidement des maquettes en trois dimensions – étape essentielle pour des designers, puisqu'on peut ainsi imprimer un objet.

L'outil informatique ne se substitue pas forcément à l'ensemble des tâches manuelles. Si Françoise utilise les outils numériques pour la partie en bois de ses objets, pour l'autre partie, qui est en origami, « c'est du pur manuel » : « Je n'ai pas envie de théoriser, de mettre cela dans l'ordinateur, c'est vraiment le travail de la main. » De même, pour certains dessinateurs, l'informatique n'est pas un outil exclusif mais complémentaire. Ils continuent à dessiner à la main puis, arrivés à un certain stade, ils scannent leurs planches pour « les nettoyer, les retoucher à l'ordinateur », comme l'explique Maylis. Le fichier numérique peut alors circuler facilement sur un blog, une page Facebook ou un site.

La présentation du produit de l'activité fait partie intégrante du travail ouvert, non seulement pour entrer dans le cadre de l'échange, mais aussi pour clore la phase de réalisation. Prenons le cas de la cuisine ou du tricot. Le texte donne les instructions à réaliser, la photographie illustre mais magnifie aussi la réalisation. Cette production de textes et d'images occupe une place importante dans le travail ouvert. Les travailleurs d'ailleurs possèdent souvent un équipement photographique important – appareil à haute résolution, multiples objectifs, pied, etc. – et soignent les éclairages. En cuisine, il faut souvent retoucher avec un logiciel comme Photoshop. « Je peux intensifier les couleurs, parfois nettoyer, parce qu'un produit alimentaire, cela peut couler », déclare Éloïse. Marie, la vendeuse de bijoux, ne garde jamais sa photo de base et passe beaucoup de temps sur Photoshop pour en faire une belle image. Pour sa chaîne YouTube consacrée aux produits de beauté, Ludivine utilise un logiciel de montage quasi professionnel qui lui demande un travail conséquent : trois heures de montage pour huit minutes de vidéo. La mise en image constitue donc une activité spécifique. Lucille, quand elle prépare son catalogue de bijoux de Noël, termine par une séance photo. Elle a construit une « cage de lumière » pour photographier ses bijoux de façon optimale. La réalisation de la photo est tellement importante qu'elle

peut parfois être sous-traitée. Des illustratrices achètent des photos de cadre en haute résolution et placent, à l'aide de Photoshop, leur visuel dedans.

Enfin, les réseaux sociaux constituent un outil pour capter des réactions, pour se faire connaître. Quand Françoise hésitait sur son prototype, l'un de ses choix de conception (mettre les objets sous cloche) a reçu de nombreux *likes* ; elle a alors décidé de le retenir. Elle met également tous les deux jours « une photo de la création la plus marquante du moment » sur Instagram et, grâce au service IFTTT (If This Then That), cette image va également circuler sur Twitter, Facebook et Google Plus.

La démocratisation des activités productives avec les plateformes

À côté des outils qui rendent possible le travail autonome, le numérique offre des dispositifs d'échange. Comme dans la place du marché traditionnel, chacun peut venir proposer ces produits à des utilisateurs, proches ou distants. La tradition démocratique d'internet s'est étendue aux mondes des échanges. Des dispositifs électroniques permettent de contourner les *gatekeepers* du commerce classique.

Ce sont les plateformes, avec leurs algorithmes, qui ont donné corps à ce projet. Elles n'organisent pas seulement les échanges matériels, mais aussi ceux qui sont immatériels. Elles encadrent l'activité de l'internaute ordinaire, dans son accès à l'information et au savoir, dans l'organisation de sa sociabilité. Je les ai évoqués, dans les chapitres précédents, comme un dispositif d'articulation entre offreurs et utilisateurs. Je me propose d'étudier ici ces plateformes en adoptant le point de vue des offreurs. Ceux-ci s'inscrivent dans de nouvelles formes du travail ouvert qui court-circuitent l'organisation des professions, donnent une place aux outsiders. J'examinerai une dizaine de plateformes dans le domaine de la culture, qu'il s'agisse de mise en ligne de vidéos (YouTube, Dailymotion, Vimeo), de chansons (MySpace) ou d'œuvres graphiques (Limited Art Gallery), dans ceux de la rédaction d'avis sur les restaurants (TripAdvisor) et sur les films (AlloCiné), de la vente d'objets d'artisanat (Etsy, A Little Market), du covoiturage (BlaBlaCar), du transport des personnes (Uber), de l'hébergement de tourisme (Airbnb), du repas chez l'habitant (VizEat) et des travaux à domicile (Lulu dans ma rue). J'analyserai d'abord les plateformes dans la lignée du Net des débuts comme un dispositif de démocratisation

des activités productives, puis j'examinerai comment les algorithmes hiérarchisent les offres et les jugements, et comment les plateformes créent de la confiance et cadrent l'activité. Je terminerai en montrant de quelle manière les plateformes remettent en cause les régulations sociales existantes – les règles professionnelles, mais aussi la loi et les règlements publics.

LA DÉMOCRATISATION DE L'ÉCHANGE

Comment transformer l'autre travail en une activité économique marchande ? Voici la question à laquelle les chômeurs de la crise de 1929, qui s'étaient lancés dans la production *do it yourself*, ont été confrontés. En dépit de l'appui de différentes associations, ce fut un échec. Ils ne réussirent pas à accéder au consommateur et à organiser un marché de masse. Le travail ouvert numérique peut, lui, grâce aux plateformes, trouver un public.

C'est dans le domaine des produits culturels que les plateformes se sont d'abord développées. Les plateformes UGC permettent de diffuser des contenus et d'organiser les échanges. Les internautes peuvent partager une chanson qui leur a plu avec d'autres et s'adresser aux musiciens ou à d'autres fans. Ces plateformes ont permis aux artistes indépendants d'accéder à un nouveau public. Prenons le cas de Christophe, cinéaste amateur autodidacte et prolix (il a déjà derrière lui une cinquantaine de courts-métrages). Pendant longtemps, ses films n'étaient montrés que dans les festivals de courts-métrages, mais ils rencontrent maintenant sur des plateformes comme Dailymotion ou Vimeo un autre public modeste, extérieur cependant à ses réseaux habituels de grands amateurs, qui se compte en centaines de personnes et peut atteindre quelques milliers. Albert, quant à lui, voit ses films faire leur chemin dans des festivals. « Quand le film a fait sa vie, tu le relâches sur internet », explique-t-il. Maylis, la graphiste indépendante, propose, pour sa part, ses créations personnelles sur une petite plateforme spécialisée, Limited Art Gallery, où ne sont présents que des artistes proches d'elle – producteurs d'affiches et de *street art*.

Les plateformes peuvent également constituer une passerelle entre les amateurs et les professionnels. MySpace a longtemps joué ce rôle dans le domaine de la musique.

Cette plateforme associe sur un même site tous les musiciens, qu'ils soient professionnels ou amateurs. Elle permet aux indépendants comme aux amateurs de signaler leurs références musicales, en notant les musiciens qui sont leurs « meilleurs amis ». La cohabitation de tous apparaissait de façon particulièrement explicite dans la présentation du classement des artistes. On y trouvait trois colonnes : la première pour les artistes qui ne sont pas édités, la seconde pour ceux qui le sont par des labels indépendants et la troisième pour les vedettes produites par les majors. Cette présentation unique est faussée par le fait que les pages des artistes édités par les majors sont reliées à de nombreux autres sites qui attirent les internautes. Néanmoins, ces plateformes offrent, dans quelques cas très rares, un chemin d'accès à la professionnalisation. En effet, elles donnent une faible part de leurs revenus publicitaires aux créateurs. Ainsi, sur YouTube, une vidéo qui atteint le million de « vues » procure un revenu total d'environ 1 000 euros. Seuls quelques types de vidéos, comme les sketches humoristiques, sont susceptibles d'atteindre une telle audience⁶. On le comprend, accéder à la professionnalisation est exceptionnel. Pour ceux qui n'y parviennent pas, les plateformes restent des outils efficaces pour assurer une diffusion modeste qui ne fait pas quitter le monde des amateurs.

Quand on abandonne le domaine artistique pour entrer dans celui de l'artisanat, les plateformes rendent possible l'accès à un marché. Celles-ci sont souvent au départ complémentaires de sites web personnels, puis deviennent rapidement le premier vecteur de commercialisation. La plupart des vendeuses d'objets faits main trouvent là un travail annexe. Nahdia (27 ans) fait du graphisme et de l'illustration en free-lance ; par ailleurs, elle réalise des affiches qui illustrent des chansons connues. Elle les vend sur Etsy. Ce qui était au début une passion, née à la sortie de sa formation au multimédia, s'est petit à petit transformé en un second métier. Contrairement à d'autres artisanes présentes sur la plateforme, son premier et son second métiers requièrent les mêmes compétences. Elle souhaite développer son activité d'édition d'affiches et adapte ses activités de graphiste free-lance de façon à avoir suffisamment de temps pour professionnaliser sa passion. Françoise, quant à elle, a pris le risque de mettre en place un business. Elle n'est pas seulement une créatrice qui fait ce qu'elle aime, mais aussi « un chef d'entreprise qui mène son activité avec rigueur ». La durée de chacune des phases de son travail est optimisée et les dépenses sont suivies avec précision. Aussi, au bout de deux ans, elle réussit à réaliser cinq cent soixante-dix

créations dans l'année, avec un chiffre d'affaires de 50 000 euros et plus des deux tiers des ventes réalisées à l'étranger. Elle se dégage un salaire mensuel net de 1 400 euros, ce qui semble rare chez les vendeuses d'Etsy.

Les plateformes permettent aussi de démocratiser l'accès aux fournisseurs et aux prestataires, au niveau mondial. Prune, la jeune fabricante de maillots de bain, a trouvé sur la plateforme Upwork un informaticien free-lance indien qui lui a conçu son site internet pour 200 dollars et l'aide désormais à améliorer le référencement, à établir les liens avec sa chaîne YouTube. La traduction en anglais a également été effectuée par une traductrice free-lance trouvée sur la même plateforme. Quant à la fabrication, elle est assurée en Chine par une prestataire trouvée aussi sur Upwork. Prune envoie d'abord un prototype et réalise ensuite la production en série.

Les plateformes rendent aussi possible de se constituer un revenu d'appoint. Les hôtes parisiens inscrits sur Airbnb s'assurent en moyenne un revenu de 1 970 euros par an, en louant leur résidence vingt-six nuits. Pour 40 % d'entre eux, c'est une contribution essentielle au paiement de leur logement⁷. Il en est de même pour les propriétaires de voiture qui trouvent dans la plateforme de location entre particuliers Drivy les revenus leur permettant d'entretenir leur voiture (en moyenne 672 euros par an⁸). Toutes ces activités sont menées uniquement pour le revenu qu'elles fournissent⁹.

LA DÉMOCRATISATION DES JUGEMENTS

La première interface de transaction proposée sur internet a été la petite annonce. Ces sites généralement généralistes, comme Leboncoin, ne fournissent qu'une information classée par lieu et par genre. La transaction doit être ensuite organisée entre l'acheteur et le vendeur. Au contraire, les plateformes spécialisées présentent des dispositifs de rapprochement entre l'offre et la demande plus sophistiqués et du coup plus efficaces : géolocalisation, mise à jour permanente, avis et commentaires.

De même que tout producteur peut venir proposer sa production ou ses services, chaque utilisateur a la possibilité de donner son avis. Ce ne sont plus des intermédiaires (éditeurs pour la musique ou l'image, marchands dans les autres cas) qui choisissent ce qui est proposé et ce ne sont plus des experts (critiques de musique

et de cinéma ; guides d'hôtels et de restaurants) qui distinguent des biens singuliers (de qualité incertaine)¹⁰, mais les utilisateurs et, pour les services, les deux partenaires de la relation de service. Ceux-ci notent, jugent, évaluent. Cette démocratisation prend deux formes. D'une part, l'évaluation ne concerne plus seulement, comme dans les guides écrits ou les revues spécialisées, une petite partie des biens ou des services proposés, dits de qualité, mais leur intégralité : les petits restaurants, les hôtels de moindre catégorie, les films qui n'intéressent pas la critique... Les spécialistes de l'évaluation en ligne parlent de « démocratisation-inclusion ». D'autre part, l'évaluation est ouverte à tous : c'est une démocratisation-participation¹¹. Elle est moins sujette à caution que les avis des experts, qu'on peut toujours soupçonner d'être manipulés, achetés. Le premier slogan du site d'évaluation TripAdvisor, « *Reviews you can trust* », illustre bien cette défiance par rapport au jugement des spécialistes. La participation se fait sous plusieurs formes : évaluations raisonnées et argumentées, évaluations rapides donnant une simple appréciation globale partageant une émotion ou dénonçant un service, une qualité qui est nettement en deçà de celle qui était attendue¹². On peut mesurer le poids des jugements ordinaires lorsque le site, à l'instar d'AlloCiné, présente simultanément les notes des internautes et celles des critiques professionnels : les premières sont un peu plus consultées que les secondes¹³.

Les plateformes comme dispositif de cadrage de l'activité

Les plateformes ont deux faces : d'un côté, elles démocratisent l'activité productive ; de l'autre, elles cadrent l'activité. Leurs algorithmes hiérarchisent les offres et les jugements. Elles proposent des dispositifs de confiance et de sécurité, et définissent et recadrent le service.

LA HIÉRARCHIE DES OFFRES ET JUGEMENTS

Les offres sont tellement nombreuses qu'il convient de les hiérarchiser. Sur de petites plateformes, cette mise en ordre peut être faite à la main en fonction des souhaits du gestionnaire, qui décide de signaler les offres les plus récentes ou celles qui lui tiennent particulièrement à cœur. La galerie d'art graphique Limited Art Gallery correspond à ce schéma. De même, Lulu dans ma rue, qui propose une organisation géographique par quartier, reçoit les demandes par téléphone ou dans un kiosque de quartier et choisit les prestataires (les Lulu) de façon semi-automatique, les recherches sur les tâches faciles à effectuer étant, en effet, dirigées vers des prestataires peu expérimentés. L'évaluation par les clients se fait la première fois par téléphone et ensuite par SMS. Ce dispositif qui associe le contact humain à l'informatique est l'exception. Dans l'ensemble, l'offre est trop importante pour être ordonnée de façon spécifique. Un algorithme réalise ce classement automatiquement. Il peut tout d'abord faire un choix en fonction de la disponibilité de l'offre ou de la

proximité géographique de l'offreur et du demandeur. Ainsi, Airbnb propose à l'utilisateur des logements disponibles dans la ville ou le quartier choisi et Uber connecte les clients et les chauffeurs qui sont les plus proches. Mais, comme toujours, le diable est dans les détails, et les plateformes sont loin d'indiquer tous leurs critères de hiérarchisation. Au sein d'une même ville ou d'un même quartier, l'algorithme d'Airbnb va privilégier les pages qui sont mises à jour le plus régulièrement, c'est-à-dire celles des loueurs professionnels au détriment des loueurs particuliers, qui constituent l'image de marque du site. De même, Uber, dans une même zone de proximité géographique, hiérarchise les voitures proposées non en fonction de la note des chauffeurs, mais en fonction du modèle et de l'âge de la voiture – après avoir toutefois filtré les chauffeurs qui avaient une bonne note (supérieure à 4 ou à 4,2, d'après un entretien). Les plateformes de vente d'objets établissent leur classement selon différents principes. Leboncoin ou A Little Market privilégie la nouveauté. L'algorithme d'Etsy est plus complexe : il prend en compte la note des boutiques virtuelles, en fonction des avis des internautes, mais aussi le nombre de ventes, l'ancienneté, le nombre de produits que présente la boutique.

Les algorithmes ont donc tendance à privilégier les offreurs les plus actifs, comme c'est le cas d'Airbnb et d'Etsy. Les plateformes utilisent la dynamique de l'« effet Matthieu »¹⁴ pour mieux augmenter leur chiffre d'affaires. Ce qui rend le marché plus difficilement accessible aux nouveaux entrants. Quand les clients n'ont pas vraiment le choix de l'offreur de service, à l'instar de ceux d'Uber, la plateforme privilégie la qualité de la voiture. Les notes et avis des internautes jouent, néanmoins, un rôle non négligeable. Les plateformes définissent leurs propres systèmes de notation, agrègent les notes et classent les commentaires. Examinons successivement ces trois fonctions. Que recueillent les plateformes comme information de la part de l'internaute ? Celui-ci laisse *a minima* la trace de sa lecture, de son visionnement, de son utilisation du service. Il peut ensuite manifester un intérêt en cliquant sur le bouton « J'aime » ou « Je n'aime pas », donner une note, écrire un commentaire ou recommander le bien ou le service à d'autres internautes. La note peut être unique ou, comme sur Airbnb, la notation peut en comprendre plusieurs (propreté, emplacement, accueil...). Les plateformes agrègent alors cette information en comptant le nombre de vues ou de *likes*. Elles synthétisent les notes en faisant une moyenne, en donnant le nombre d'occurrences de chaque note (le nombre d'avis apparaît alors comme un

signe de confiance) ou en transformant des critiques en note – c’est ce que fait AlloCiné, à partir des articles parus sur les films. Les commentaires sont généralement présentés de façon antichronologique. Ces informations agrégées sont à la base des classements proposés par les algorithmes.

Les plateformes calculent différentes métriques : nombre de visiteurs, d’écoutes, de ventes, de commentaires, de *likes*. La grande nouveauté par rapport aux médias traditionnels est que les résultats de ces calculs sont immédiatement visibles par tous. On peut ainsi connaître l’audience d’une chanson ou d’une vidéo, donc la notoriété de l’artiste et la reconnaissance que lui accordent les internautes. Ces données sont agrégées par les plateformes pour créer des classements (vidéos les plus vues) ou pour proposer des choix éditoriaux (découverte, sélection), mais aussi des « chaînes » qui rassemblent différents contenus autour d’un même thème ou sont réalisées par le même artiste. Ainsi, les plateformes ne relèvent plus seulement du modèle de l’auto-organisation, contournant les *gatekeepers*, théorisé par Yochai Benkler, mais se transforment en un nouveau dispositif médiatique. Les données affichées par les plateformes servent à l’internaute à faire ses choix – elles fabriquent la curiosité –, mais elles permettent aussi aux musiciens de construire leur notoriété en préparant soigneusement et en gérant leur page.

À côté de ces classements objectifs basés sur la popularité (nombre de vues) et venus du monde des médias, on trouve aussi des hiérarchies fondées sur la qualité (note des internautes). TripAdvisor propose ainsi un classement des hôtels et des restaurants en fonction des notes données par les internautes. La métrique de la qualité l’a emporté sur celle de la popularité.

Mais les algorithmes font également des propositions individualisées. Les variables d’individualisation sont d’abord la géolocalisation et la disponibilité temporelle, puis l’historique des consultations (ce que l’internaute a consulté, a choisi lors de ses passages précédents sur le site) ou la proximité thématique. « Les clients qui ont acheté ce livre ont également acheté... » nous dit par exemple Amazon. Ces propositions individualisées sont particulièrement adaptées à un monde numérique où l’information circule par recommandation personnelle venant de réseaux sociaux. L’internaute arrive avec une idée qui lui a été donnée par des proches et va ensuite glisser vers des propositions voisines.

Les algorithmes évoqués jusqu'à maintenant ne tiennent pas compte d'éventuels financements publicitaires. Ils se situent dans la tradition de Google, qui distingue de façon très stricte information et publicité. Certaines plateformes n'ont pas cette rigueur et intègrent dans leur algorithme de classement le montant de la commission qu'elles prélèvent. Ainsi, dans l'hôtellerie, Booking propose un taux de commission standard (17 %), et les offreurs qui acceptent un taux plus élevé sont portés plus haut dans le classement. Il en est de même des annonces sur Leboncoin : ceux qui acceptent de payer peuvent faire remonter la leur en tête de liste.

Mais quelle est l'influence des évaluations des internautes ? Quand il s'agit de produits déjà populaires, les évaluations profanes remettent peu en cause les hiérarchies existantes. Une enquête réalisée sur les musiciens montre en ce sens que la stratégie de promotion par leurs fans de groupes faiblement connus sur le Net donne des résultats modestes¹⁵. En revanche, s'agissant des produits bénéficiant d'une faible visibilité, les notes et avis obtenus en ligne peuvent constituer une voie permettant de rencontrer des usagers, de faciliter l'appariement entre offreur et demandeur.

LES PLATEFORMES COMME OUTILS DE CONFIANCE ET DE SÉCURITÉ

Les plateformes se distinguent des petites annonces par le fait qu'elles sécurisent la transaction. Soit elles proposent un paiement par PayPal ou par carte bancaire, comme Etsy, soit elles sont elles-mêmes l'intermédiaire qui débite le client et crédite le prestataire, comme Uber ou Airbnb. Cette gestion des paiements est appréciée par les hôtes, ainsi que l'explique Pascal : « C'est intéressant parce qu'on n'a pas à gérer les prélèvements d'argent. On n'a pas le risque de ne pas être payé, et ça, c'est très important. » Le fait de passer par cet intermédiaire sécurise la relation. « Il vérifie la carte d'identité. Cela crée de la confiance », précise Louise. Sur Uber, les chauffeurs sont payés toutes les semaines. « Là-dessus, ils sont réglo, il n'y a rien à dire », assure Hassan. Les plateformes normalisent également les conditions d'annulation (délais, frais...). Certaines d'entre elles proposent une assurance responsabilité civile. Ainsi, Airbnb assure l'appartement de l'hôte en cas de dégradation. Lulu dans ma rue assure également les prestations réalisées à domicile. Cette plateforme a d'ailleurs construit un autre modèle de confiance qui fait intervenir les relations interpersonnelles : les

prestations sont organisées dans des zones géographiques limitées et les nouveaux prestataires sont pris en charge par un tuteur.

Ces nouveaux intermédiaires font payer leur service. Ils se rémunèrent de plusieurs façons : soit par la publicité – c’est notamment le cas des plateformes de diffusion culturelle –, soit en offrant deux services, l’un de base, gratuit, l’autre plus sophistiqué, payant – modèle du *freemium*, qu’on trouve sur le site de partage de photos et de vidéos Flickr –, soit en prenant une commission sur les transactions. Celle-ci peut être modeste, comme dans le cas d’Etsy (8 % du montant de la vente), soit beaucoup plus conséquente, comme chez Uber (25 % du montant de la course) ou Airbnb (environ 15 % répartis entre le visiteur, qui en paie les quatre cinquièmes, et l’hôte). Ces différents modèles d’affaires évoluent en fonction des services proposés et de la volonté d’augmenter la rentabilité. Ainsi, Vinted, le site de vente de vêtements de seconde main, a été créé en 2008 sur le modèle de la gratuité, puis est devenu payant – une commission est prélevée à travers un système de paiement intégré.

Recadrer l'activité

Les plateformes sont bien plus que des intermédiaires facilitant la démocratie des échanges et l'établissement de la confiance. Pour rapprocher l'offre et la demande, il convient, en effet, de cadrer la définition du bien ou du service. Au fur et à mesure de leur succès, les plateformes ont tendance à recadrer de plus en plus l'activité. Elles cherchent à l'homogénéiser de diverses façons. Elles peuvent tout d'abord définir les frontières de leur activité et s'organiser avec les internautes pour les faire respecter. Vimeo, qui propose des vidéos qui relèvent d'une démarche artistique, demande ainsi à ceux qui téléchargent des images qu'ils en soient les auteurs et de s'abstenir de partager des contenus pornographiques ou violents. De même, Etsy requiert que les objets mis en vente soient réalisés à la main. La surveillance est déléguée aux internautes, qui peuvent signaler des abus et des violations. Les modérateurs suppriment alors les vidéos ou les objets qui ne correspondent pas au cadre défini.

La plateforme peut ensuite intervenir de l'intérieur pour rendre l'offre plus cohérente. Airbnb envoie des photographes en contrat avec lui pour prendre des photos des logements proposés aux « visiteurs ». Le site présente de ce fait des images homogènes et réussit à donner un « look » commun aux logements qu'il propose. Michèle, qui connaît bien Airbnb pour l'avoir fréquenté en tant qu'utilisatrice et en tant qu'intermédiaire pour des propriétaires constate que « les décorations des logements ont tendance à se ressembler de plus en plus ». Elle note que, même au Viêt Nam, on trouve le mobilier standard européen type Ikea. De même, si le prix est librement fixé par l'hôte, celui-ci se positionne généralement par rapport aux offres voisines, ce qui finit par homogénéiser les prix. BlaBlaCar propose, de son côté, un

mode de calcul de prix du trajet (essence et péage) divisé par trois passagers et conseille de rester dans une modulation de plus ou moins 50 %.

Parfois, la plateforme cadre de façon encore plus précise les offres qu'elle prend en charge. Uber a été le plus loin dans cette voie. Il choisit les modèles de voiture que les chauffeurs peuvent utiliser, leur demande de mettre un costume sombre, de fournir des bouteilles d'eau ou des friandises, de descendre pour ouvrir la porte. Mais surtout, il fixe de façon discrétionnaire les tarifs. À l'automne 2015, il a baissé de 20 % le tarif des courses pour attirer la clientèle. Aux heures où la demande est trop forte, il introduit des majorations tarifaires afin d'inciter les chauffeurs à se connecter. « En fait, on dépend de cette application, note Hassan, parce que, quand on est chez nous, qu'on est en train de manger, de regarder la télé tranquille avec sa femme, on voit que la demande explose sur Paris, et on est vite tenté de ressortir pour aller travailler. » Uber a également augmenté unilatéralement sa commission en décembre 2016, la faisant passer de 20 % à 25 %. Cette décision a été à l'origine d'un fort conflit avec les chauffeurs de VTC.

Un agent de transgression des règles existantes

À ce recadrage de l'activité, il faut associer une double remise en cause, celle des professions qui exerçaient et contrôlaient les métiers concernés et celle des règles publiques qui encadrent les activités organisées par les plateformes.

COURT-CIRCUITER LES PROFESSIONS

Certains sociologues du travail estiment qu'on a assisté à la fin du xx^e siècle à une « réhabilitation de la notion de métier », à une professionnalisation de métiers peu qualifiés à travers des formations spécifiques, qui débouchent sur des certifications et des qualifications *ad hoc* donnant accès à des métiers redéfinis¹⁶. Les plateformes du monde digital remettent en cause profondément ce modèle. Nul besoin de formation spécifique ou de licence pour y présenter une offre. Les professionnels en place ont rapidement perçu les dangers de l'apparition de ces nouveaux arrivants, qu'ils considèrent comme des hors-la-loi, taxis clandestins pour « UberPop », restaurants cachés pour le *social dining*. En fait, ces travailleurs d'ailleurs ne sont pas des clandestins ; ils s'inscrivent dans un régime fondamentalement différent d'accès à un métier. Il ne faut pas attester, au préalable, de sa qualification par un examen qui débouche sur une certification, mais se lancer dans l'activité et se faire juger par les clients, et non par des examinateurs. Adrien, l'un des chauffeurs de VTC, note bien la transformation qui s'est produite à l'entrée de cette nouvelle profession : « La sélection, elle se fait après, et c'est quand même assez dur » – car, si votre note

moyenne descend en dessous de 4,5 sur 5, vous n'êtes plus éligible à aucune prime et, en dessous de 4, vous ne pouvez plus travailler pour Uber.

Dans le développement très rapide du transport de personnes, la question de la certification de l'aptitude professionnelle a joué un rôle important. En 2014, quand Adrien obtient sa licence de VTC, toutes les personnes qui ont suivi sa formation obtiennent leur licence et la formation apparaît comme une simple formalité. D'ailleurs, Uber lance, cette année-là, le service « UberPop », qui propose à n'importe quel conducteur automobile de faire du transport de personnes¹⁷, comme cela se fait à l'étranger. Fin 2016, on a institué un véritable examen pour devenir chauffeur de VTC, et le taux de réussite n'a été que de 50 %¹⁸. À travers la loi Grandguillaume, votée au même moment, il est prévu de rapprocher les formations de chauffeur de VTC et de chauffeur de taxi. Comme si le permis de conduire, qui est suffisant pour transporter des passagers avec BlaBlaCar ou pour les chauffeurs disposant d'une licence LOTI, ne l'était plus pour les autres chauffeurs de VTC. Le développement de métier ouvert rencontre donc des obstacles. On essaie à nouveau de verrouiller les activités ouvertes. Néanmoins, ces activités occupent aujourd'hui une place conséquente dans le transport de personnes et dans l'hébergement. En Île-de-France, il y avait onze mille chauffeurs de VTC fin 2016, à côté des dix-huit mille chauffeurs de taxis parisiens : les premiers assuraient ainsi un tiers du transport de personnes. Dans le domaine du logement, il y avait à la même époque cinquante-cinq mille logements loués *via* Airbnb à Paris, pour quatre-vingt mille chambres d'hôtel¹⁹.

Le travail ouvert fait appel à des compétences ordinaires utilisées dans la vie quotidienne (conduire, accueillir chez soi), inemployées dans le métier exercé ou acquises de façon autodidacte. C'est la voie d'entrée des outsiders. Sur les sites de partage de musique, on rencontre des amateurs autodidactes comme des personnes ayant suivi les cours d'un conservatoire et qui n'ont pas pu faire de carrière musicale. De même, certaines contributrices d'Etsy sont des graphistes qui souhaitent réaliser des objets ou des affiches pour le plaisir. La mobilisation de ces compétences qui sont peu spécialisées permet d'enjamber les barrières à l'entrée des professions. Parmi ces outsiders, on trouvera aussi bien des amateurs que des personnes qui travaillent à temps partiel pour s'assurer un revenu complémentaire ou des personnes qui trouvent là un nouveau job à plein temps.

CONTOURNER LA LOI, REDÉFINIR LE SERVICE UNIVERSEL

Les plateformes ne se contentent pas de faire sauter les barrières d'accès aux professions : elles contournent également les règlements publics. Cette stratégie apparaît de façon particulièrement explicite dans les services de « livraisons instantanées ». Les livreurs qui utilisent un deux-roues motorisé doivent être inscrits au registre des transports légers. Aussi, pour pouvoir accéder à une population de livreurs potentiels plus étendue, les plateformes ont choisi massivement les courses à vélo²⁰. Ce contournement de la loi est également très visible dans les VTC, puisque les plateformes remettent en cause le *numerus clausus* des taxis d'autant plus facilement que les pouvoirs publics étaient conscients du manque de taxis et n'arrivaient pas à faire évoluer la situation²¹. Contrairement aux taxis parisiens, qui respectent trois zones tarifaires, et aux taxis propres à chaque commune, Uber propose, quant à lui, un système réellement universel de transport doublé d'un système de tarification unique. L'attribution des courses est faite en fonction de la proximité entre la demande et le véhicule disponible. Ainsi, Uber déclare éviter « toute discrimination basée sur l'origine ethnique, le sexe ou la destination ». Cette universalité est un grand atout de la plateforme, qui estime que, dans une ville comme Chicago, « 52 % des courses commencent ou se terminent dans des zones généralement non desservies par des taxis²² ». Uber commence même à signer des partenariats avec des villes pour remplacer des services de bus insuffisamment fréquentés²³.

Dans le domaine de l'hébergement se trouvent d'autres stratégies de contournement des règlements. Alors qu'un gîte doit être homologué et classé selon différents niveaux d'exigence, tout le monde peut proposer une chambre sur Airbnb. Les plateformes remplacent le règlement par le contrat et l'assurance. Dans l'hôtellerie et la restauration, les règles de sécurité et d'hygiène sont particulièrement importantes. Les hôtes qui offrent des logements ou du *social dining*, comme VizEat, peuvent s'en affranchir puisqu'ils reçoivent chez eux et non dans des lieux publics. Ce dernier site encadre cette pratique en faisant signer aux hôtes une charte dans laquelle ils s'engagent à « respecter la réglementation relative à l'hygiène et à la salubrité du lieu, des aliments et des boissons proposés ». Il a également prévu une assurance pour couvrir les hôtes comme les invités.

Par ailleurs, toutes ces plateformes ne respectent pas un grand principe de la relation commerciale, son universalité. Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, le législateur a sanctionné le refus de vendre un bien ou une prestation de service à un consommateur²⁴. Grâce à l'échange numérique organisé par les plateformes, les chauffeurs ou les hôtes peuvent refuser un client – ils le font généralement quand celui-ci n'a pas de note ou une mauvaise évaluation. « Si on a le moindre doute, on peut refuser. On n'est pas obligé d'accepter une demande », note Pascal, qui gère huit logements sur Airbnb. De même, Hassan explique que, quand l'application Uber « sonne, on voit la notation, avant d'accepter ». Et si la note est mauvaise, il refuse.

Les plateformes ne se contentent pas de contourner des normes d'encadrement des services de plus en plus strictes, mais modifient également le rôle de l'intervention publique dans ce domaine. Le système d'avis et de commentaires proposé par les plateformes constitue une alternative au contrôle par les services de l'État (service vétérinaire, répression des fraudes, police...). Chacun des deux acteurs de la relation de service évalue l'autre et a la possibilité de dénoncer des comportements délictueux. La plateforme peut alors exclure des fournisseurs ou des clients qui ne respecteraient pas les règles qu'elle a elle-même édictées. Ainsi, les notes et commentaires ne servent pas qu'à indiquer une qualité et donc à classer ; ils servent également à imposer des règles et éventuellement à exclure. Comme le dit Hassan, « les contrôleurs, ce sont les clients ». Les plateformes ne construisent pas seulement des métriques : elles font respecter des règles. En ce sens, elles se substituent à l'État, elles participent à un large mouvement de déréglementation. Elles sont d'autant plus en mesure de le faire qu'il s'agit de firmes mondiales, bien souvent en position de monopole, qui n'ont pas envie de s'adapter aux législations spécifiques de tel ou tel État.

Uber est l'exemple paradigmatique d'une telle stratégie. La société a perçu que le *numerus clausus* des taxis était une réglementation archaïque qui empêchait de proposer des services de transport de personnes adaptés aux grandes agglomérations. Par ailleurs, sa puissance financière lui a permis de s'engager dans des procédures judiciaires longues, qui ne se termineront que le jour où elle sera bien installée dans le paysage du transport français. Cette stratégie d'entrée en force est facilitée par le fait qu'Uber sait pouvoir compter sur l'appui des chauffeurs de VTC, qui sur ce point sont en plein accord avec lui. Ainsi, Adrien a l'impression de participer à un projet

novateur. Il estime que les taxis appartiennent à un passé révolu : « Ils restent sur leurs acquis et ne veulent pas évoluer. » Hassan estime, lui, que la recherche de voiture par géolocalisation est bien plus efficace que le dispositif de station fixe, et il « plaint les chauffeurs de taxi qui attendent pendant les heures creuses devant les bornes ». Il existe ainsi une alliance entre Uber et les chauffeurs, comme entre Airbnb et les hôtes qui ont repéré que l'offre de logement à Paris était insuffisante et trop chère²⁵. La construction d'une telle alliance n'a fonctionné que parce que ces plateformes se sont appuyées sur des outsiders qui voulaient ouvrir l'accès au travail, y voyant une opportunité pour trouver des revenus. Cela n'a pas toujours été le cas. La plateforme pair à pair Napster, qui a proposé, en 1999, d'accéder à la musique gratuitement, n'a ainsi pas réussi à convaincre les chanteurs renommés de déposer en son sein leurs chansons. Ceux-ci préféraient maintenir leurs collaborations avec les grands labels, qui continuaient à privilégier le CD. À l'inverse, les indépendants prêts à jouer le jeu de cette forme de diffusion musicale n'attiraient pas assez d'auditeurs. On voit ainsi que, pour réussir, les plateformes doivent nouer des collaborations solides avec les offreurs et le public. Mais celles qui ont réussi et qui sont devenues des entreprises riches et florissantes encadrent leur activité et ont tendance à abuser de leur position dominante.

Comme internet, les plateformes sont des infrastructures virtuelles : elles permettent d'organiser un service avec des ressources matérielles limitées. Nul besoin d'acheter une flotte de voitures pour offrir un service de transport de personnes, de se constituer un patrimoine immobilier pour loger des touristes, d'acheter des œuvres d'art ou d'artisanat pour en vendre, de produire des vidéos ou des photos pour en proposer au public. Toutefois, les plateformes ont un rôle essentiel. Elles ont investi dans des dispositifs informatiques complexes, gérés au niveau mondial²⁶, qui permettent de stocker les productions multimédias, d'évaluer, de classer, d'homogénéiser, de rapprocher offre et demande, de sécuriser les paiements. En définitive, les plateformes sont avant tout des infrastructures logicielles. Leur réussite s'explique par deux phénomènes : elles organisent l'échange et ont su nouer des alliances avec des travailleurs outsiders.

« *Code is law* », écrivait Lawrence Lessig. Dans un autre texte, « Tyranny in the Infrastructure », il précisait que « les logiciels définissent, plus que les lois, les vrais paramètres de la liberté dans le cyberspace »²⁷. Ce qu'il disait à l'époque où internet devenait un dispositif de masse est encore plus vrai des plateformes. Ces dernières organisent la liberté et l'échange, et se substituent de plus en plus à la loi. Néanmoins, elles ne peuvent pas contrôler l'intégralité de l'activité d'échange, et l'organisation par logiciel doit être complétée par des contrats et, dans certains cas, des assurances qui couvrent les risques que des acteurs trop modestes ne peuvent pas prendre.

Les atouts des plateformes restent malgré tout insuffisants pour qu'elles puissent s'imposer. L'expérience des plateformes pair à pair nous le rappelle : elles ne peuvent réussir que si elles tissent des liens avec les offreurs de biens et de services qui les utilisent. Leur développement est donc directement associé à l'émergence d'une nouvelle forme de travail : le travail ouvert, celui des outsiders qui ne respectent pas les règles traditionnelles et qui ne séparent pas leurs activités de loisir et leurs activités professionnelles.

-
1. Philippe LE GUERN, « Irréversible ? Musique et technologies en régime numérique », *Réseaux*, n° 172, 2012, p. 37.
 2. Serge POUTS-LAJUS, Sophie TIÉVANT, Jérôme JOY et Jean-Christophe SEVIN, « Composer sur son ordinateur. Les pratiques musicales en amateur liées à l'informatique », *Développement culturel*, n° 138, 2002, p. 1-8.
 3. Nick PRIOR, « Musiques populaires en régime numérique », *Réseaux*, n° 172, 2012, p. 77-78.
 4. Daniel PEMBERTON, « Bedroom to Big Time », *Wired.com*, 1^{er} juin 1997.
 5. Alix DEROUIN, « Filmer avec un téléphone portable », mémoire de master, Université Paris-Est Marne-la-Vallée, 2012.
 6. Jean-Samuel BEUSCART et Kevin MELLET, « La conversion de la notoriété en ligne. Une étude des trajectoires de vidéastes pro-am », *Terrains & travaux*, n° 26, 2015, p. 83-104.
 7. Données Airbnb, citées par Isabelle LESNIAK, « Airbnb : quand un canapé cache un professionnel », *Les Échos week-end*, 19 février 2016.
 8. Données Drivy pour 2014 (Blog.Drivy.com).
 9. Ces plateformes ont d'ailleurs axé leur publicité sur ce thème (Drivy : « Complétez vos revenus en louant votre voiture » ; Airbnb : « Mon appart aide à financer mon premier film »).
 10. Sur cette question, cf. Lucien KARPIK, *L'Économie des singularités*, Paris, Gallimard, 2007.

11. Thomas BEAUVISAGE, Jean-Samuel BEUSCART, Kevin MELLET et Marie TRESPEUCH, « Une démocratisation du marché ? Notes et avis des consommateurs sur le web dans le secteur de la restauration », *Réseaux*, n^o 183, 2014, p. 161-204.
12. Sur ces évaluations, cf. Thomas BEAUVISAGE, Jean-Samuel BEUSCART, Vincent CARDON, Kevin MELLET, Marie TRESPEUCH, « Notes et avis des consommateurs sur le web. Les marchés à l'épreuve de l'évaluation profane », *Réseaux*, n^o 177, 2013, p. 131-161 ; Dominique PASQUIER, Valérie BEAUDOUIN et Tomas LEGON, « *Moi je lui donne 5/5* ». *Paradoxes de la critique amateur en ligne*, Paris, Presses des Mines, 2014.
13. Résultat d'une enquête menée auprès de lycéens ; les éléments principaux du choix sont néanmoins le visionnement de la bande-annonce et la lecture du résumé (D. PASQUIER, V. BEAUDOUIN et T. LEGON, « *Moi je lui donne 5/5* », *op. cit.*, p. 111). La cohabitation des avis de profanes et de spécialistes ne se trouve pas que dans le cas des produits culturels, mais aussi dans ceux du vin ou des produits high-tech (Th. BEAUVISAGE, J. S. BEUSCART, V. CARDON, K. MELLET, M. TRESPEUCH, « Notes et avis des consommateurs sur le web... », art. cité, p. 145).
14. Effet repéré par Robert Merton (« La science et l'Évangile selon saint Matthieu. Études des systèmes de récompense et de communication dans le domaine de la science », *Le Progrès scientifique*, n^o 136, 1969, p. 16-37). Il fait référence à cette phrase de saint Matthieu : « Car, à celui qui a, il sera donné, et il sera dans la surabondance ; mais, à celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera retiré » (*Matthieu*, XIII, 12).
15. Irène BASTARD, Marc BOURREAU, Sisley MAILLARD et François MOREAU, « De la visibilité à l'attention : les musiciens sur internet », *Réseaux*, n^o 175, 2012, p. 21-42.
16. Anne-Chantal DUBERNET, « Des métiers traditionnels aux vrais métiers », in Françoise PIOTET (dir.), *La Révolution des métiers*, Paris, PUF, 2002, p. 21.
17. Ce service sera finalement interdit en France en 2015.
18. Sébastien POMMIER, « On a passé l'examen pour devenir chauffeur VTC et ce n'est pas gagné ! », *L'Express*, 3 novembre 2016. L'hésitation des pouvoirs publics à ouvrir largement l'activité de VTC a amené les plateformes à faire appel à des chauffeurs salariés d'entreprises intermédiaires (les capacitaires). Ces salariés, qui ont le statut régi par la loi d'orientation des transports intérieurs (LOTI), n'ont pas besoin de licence – un permis de conduire B suffit. La licence est détenue par leur employeur.
19. « Ubérisation de l'économie en France : une nouvelle arme de destruction créatrice massive ? », Coface.fr, décembre 2016. On notera que les véhicules de transport avec chauffeur, comme les logements proposés sur Airbnb, ne sont pas utilisés en permanence.
20. Laetitia Dablang, « Le boom des livraisons instantanées », *TEC Mobilité intelligente*, n^o 233, avril 2017.
21. Cf. Jacques ATTALI, *Rapport de la Commission pour la libération de la croissance française*, Paris, La Documentation française, 2008. Il y avait 15 900 licences de taxis à Paris, alors que dans les années 1930 il y en avait déjà 14 000, au sein d'une agglomération qui était beaucoup plus petite. Dans son rapport, Thomas Thévenoud donne une évaluation du marché du transport parisien (taxis et VTC) d'environ 60 000 à 70 000 véhicules, en prenant pour référence New York ou Londres (*Un taxi pour l'avenir, des emplois pour la France*, Paris, La Documentation française, 2014).
22. Uber, « Chicago : An Uber Case Study », novembre 2016, p. 11.

23. Devin KATAYAMA, « Pilot Program to Help Dublin Commuters Pay for Uber, Lyft, Cabs », *KQED News*, 22 août 2016.
24. Article L. 121-1 du Code de la consommation.
25. En 2010, la Ville de Paris évaluait le déficit en termes de chambres d'hôtel à Paris à 7 000 chambres. Les tarifs par chambre et par nuit sont également très élevés : 139 euros dans un hôtel milieu de gamme, 90 euros dans un hôtel économique, contre 56 euros pour une chambre louée *via* Airbnb (« Ubérisation de l'économie en France... », art. cité).
26. L'échec de deux entreprises françaises dans le secteur des réseaux sociaux, Copains d'avant et Viadeo, qui n'ont pas tenu face à Facebook et LinkedIn, est dû au fait qu'elles n'ont pas pu réaliser les investissements nécessaires en matière informatique.
27. Lawrence LESSIG, « Code Is Law : On Liberty on Cyberspace », *Harvard Magazine*, janvier 2000 ; *id.*, « Tyranny in the Infrastructure », *Wired.com*, 1^{er} juillet 1997.

11.

Travailler sur une plateforme

L'alliance que les plateformes ont nouée avec les travailleurs d'ailleurs pour développer le travail ouvert numérique est-elle équitable ? Ces derniers ne sont pas rémunérés ou le sont très mal, alors que la valeur des plateformes explose. Il y a là tous les éléments d'une nouvelle forme d'exploitation. Mais, d'un autre côté, les plateformes offrent une opportunité inespérée de faire connaître son activité, de diffuser son travail, de le donner ou de le vendre. Examinons d'abord ces deux thèses contradictoires, en analysant différentes formes du travail sur plateforme. Ensuite, nous étudierons pourquoi les travailleurs d'ailleurs adoptent le statut d'indépendant, et nous nous demanderons si l'importance prise aujourd'hui par cette forme de travail remet en cause le salariat. Puis nous nous interrogerons sur les deux modalités d'engagement dans le travail numérique, celles de l'individu intégré et de l'individu désaffilié, pour enfin voir les modalités de construction d'un nouveau compromis social assurant des droits sociaux aux travailleurs des plateformes.

***Digital labor*, salarié dissimulé ou travailleur d'appoint**

En 2000, Tiziana Terranova publie un article prouvant que l'économie digitale s'appuie sur du *free labor*, c'est-à-dire un travail « qui est à la fois donné volontairement et non payé, réalisé avec plaisir et source d'exploitation¹ ». Elle montre ainsi que les activités réalisées sur internet avec une grande satisfaction correspondent, en fait, à un travail gratuit, accaparé par les grandes entreprises du Net. Cette thèse sera reprise autour de réflexions sur le *digital labor*, vu comme un travail gratuit des internautes, qui fournissent des musiques, des vidéos, des critiques et des avis sans rémunération, ou comme un travail dissimulé, sans contrat de travail et sans droits sociaux². Si ces réflexions ont, à juste titre, mis en lumière des éléments sombres de l'univers numérique, il nous faut remarquer, avec le sociologue britannique de la communication David Hesmondhalgh, que l'expression *free labor* a un double sens : travail non rémunéré et travail incontrôlable, c'est-à-dire travail que les grandes entreprises du Net ne peuvent pas contrôler car il leur est indispensable. C'est cette autonomie d'une partie du travail digital qu'il faut intégrer à la réflexion. De même, Hesmondhalgh rappelle que tout travail n'est pas destiné à être rémunéré. Il y a notamment, comme je l'ai montré précédemment, un travail qui est valorisé par lui-même et un autre qui relève du don. Paradoxalement, la thèse du *digital labor* revient à pousser à bout la logique du capitalisme et à estimer que la logique marchande s'impose à l'ensemble de nos sociétés³. Il convient de distinguer ces différentes formes de *digital labor*.

Observons d'abord ce travail gratuit qui a une valeur en soi. Les internautes qui mettent leurs vidéos sur une plateforme comme YouTube ne sont, la plupart du temps, pas payés. Si par hasard ils le sont, le montant est très faible, sauf pour quelques-uns qui ont réussi à acquérir une forte notoriété⁴. Mais, quand on enquête auprès de ces amateurs, on constate qu'ils sont satisfaits que leurs productions puissent être accessibles à un très grand nombre d'internautes ; ce ne sont pas des travailleurs qui s'ignorent mais des amateurs heureux qui peuvent faire reconnaître la valeur de leur production. Ils ne s'inscrivent pas dans le rapport social qui qualifie le salariat. Certes, les amateurs collaborent régulièrement avec des institutions professionnelles marchandes qui leur permettent d'accéder à des ressources de qualité pour la réalisation ou la diffusion de leur production, mais ce ne sont pas des travailleurs salariés pour autant. Ce qui est complexe à analyser dans le cas des plateformes UGC est qu'il s'agit, pour l'essentiel, d'activités amateur pour lesquelles il n'y a quasiment pas de marché. Certes, quelques rares amateurs souhaitent et réussissent à professionnaliser leurs passions. Ils entrent alors dans la sphère du travail, tandis que tous les autres développent une activité voisine mais qui ne fonctionne pas sur le registre du travail salarié.

À l'opposé du cas des amateurs qui se servent des plateformes pour diffuser leur production, on trouve celui des « travailleurs du clic », qui réalisent en ligne des tâches fastidieuses et répétitives (en moyenne une minute sur certaines plateformes) n'ayant aucune valeur en soi. Ils utilisent des plateformes uniquement pour vendre leur force de travail, dans des conditions défavorables puisque ces plateformes tirent les prix vers le bas. Celles-ci mettent en place un système d'enchères descendantes qui stabilise le prix par rapport à la proposition la moins-disante, et ceci dans un cadre souvent mondialisé. Il s'agit, par exemple, de transcrire les achats d'un panel de consommateurs qui envoient une photo de leur ticket de caisse, de décrypter un enregistrement sonore (pour éviter les erreurs, deux personnes peuvent faire le même travail en parallèle) ou tout simplement de répondre à une enquête. Ces tâches, qu'un ordinateur parvient difficilement à réaliser, peuvent également consister à décrire succinctement une photo. En constituant ainsi de grosses bases de données, il est possible d'apprendre à des machines à reconnaître le contenu des images. Amazon Mechanical Turk est la plateforme la plus renommée dans ce domaine⁵. Une récente enquête du Pew Research Center indique que les travaux proposés viennent aussi bien

des entreprises que des universités. La rémunération horaire est en moyenne de 5 dollars, soit les deux tiers du salaire minimum américain. Pour la moitié de ces travailleurs du clic, il s'agit d'une rémunération annexe ; en revanche, c'est la rémunération principale d'un quart d'entre eux⁶.

Dans le domaine des jeux vidéo massivement multijoueurs, on trouve des pratiques voisines de celles des travailleurs du clic – celles des joueurs qui gagnent de l'argent en revendant des objets et des monnaies virtuelles obtenues au cours d'une partie et qui permettent à ceux les ayant achetés de franchir plus rapidement les différents niveaux du jeu. Ces ludotaires ou prolétaires du jeu, qui ont souvent été appelés *goldfarmers* chinois et ne sont pas tous asiatiques, loin de là, passent des dizaines d'heures à faire « monter un personnage », c'est-à-dire à lui faire accumuler des points d'expériences. Ils revendent ensuite ces personnages plus compétents à des joueurs qui veulent sauter des étapes longues et fastidieuses⁷.

Les travailleurs du clic réalisent donc des tâches sans intérêt pour obtenir un faible revenu. Leur activité n'a aucune valeur pour eux : elle est strictement cadrée par la plateforme. La situation des livreurs de repas n'est pas très différente, sauf que leur temps de travail est beaucoup plus long. Ceux qui travaillent pour Deliveroo doivent, par exemple, porter un tee-shirt, une casquette, un sac à dos « cube » au nom de la plateforme. Le coursier devient ainsi un panneau publicitaire et paie de surcroît une caution pour le matériel qui lui est prêté. Il est payé mensuellement en fonction du nombre de courses effectuées, quelles que soient les conditions climatiques. Pour l'essentiel, il s'agit d'un petit boulot exercé par des étudiants, seule une faible minorité de livreurs travaillant à plein temps. Cette population issue des quartiers populaires de banlieue est en croissance. Le travail est plus difficile pour ces coursiers qui, le plus souvent, n'ont aucune connaissance de Paris⁸. De nombreux observateurs estiment donc que les livreurs ou les chauffeurs à plein temps managés par ces plateformes sont des quasi-salariés. Le cadrage imposé par les plateformes introduit, effectivement, un rapport de subordination : l'entreprise donne des instructions, fournit un support technique (l'application informatique), rémunère selon un système de primes, peut sanctionner les chauffeurs⁹. Des procès ont été engagés pour obtenir la requalification des relations commerciales avec les plateformes en contrat de travail¹⁰. Il apparaît que la requalification pourrait être justifiée quand les chauffeurs ou les livreurs travaillent à plein temps sur une plateforme unique. Pour les chauffeurs

français d'Uber, c'est le cas d'une petite minorité qui ne travaille que pour Uber. Mais 70 % d'entre eux, selon une enquête publiée en mars 2016, trouvent dans le VTC leur « plus importante source de revenus », voire leur « seule source de revenus »¹¹. Ce n'est pas le cas aux États-Unis, où toute personne ayant une voiture et un permis de conduire peut transporter des passagers. Aussi, outre-Atlantique, les deux tiers des chauffeurs Uber ont une autre activité et 55 % conduisent moins de quinze heures par semaine¹². On a ainsi deux modèles d'usage des plateformes. En France, Uber offre l'opportunité de travailler à plein temps ; aux États-Unis, où l'accès à cette activité est beaucoup plus souple, la plateforme fournit un travail complémentaire flexible, qui peut se combiner avec un autre travail à temps partiel (comme pour 30 % des chauffeurs) ou même à temps plein (31 % des chauffeurs). Les hôtes d'Airbnb sont également pour l'essentiel propriétaires ou locataires d'un logement unique qu'ils proposent plus ou moins longtemps¹³, ce qui n'empêche pas une petite minorité de devenir des professionnels de l'hébergement¹⁴. En définitive, pour la majorité des offreurs, les plateformes constituent un travail ouvert, complémentaire, qui permet d'obtenir une rémunération plus ou moins importante. Il existe toutefois des situations minoritaires, d'une part, de salariat dissimulé et, d'autre part, d'offreurs opportunistes disposant d'un patrimoine important qui profitent du dispositif pour contourner les réglementations.

Va-t-on vers la fin du salariat ?

Le statut d'indépendant est généralement choisi par les travailleurs des plateformes. Avant d'examiner les raisons de leur choix, essayons d'évaluer l'importance de ce phénomène. Le travail indépendant est en croissance depuis quelques années, au point que certains observateurs se demandent si le numérique et ses plateformes ne sont pas à l'origine d'une forme d'organisation du travail qui se substituerait au salariat. Examinons les statistiques dont nous disposons, en partant des données générales sur le travail non salarié afin d'analyser ensuite celles qui concernent les plateformes.

En France, pour la première fois depuis un siècle, le nombre d'emplois salariés ne progresse plus. Le ratio de non-salariés a augmenté de 2008 à 2013, passant de 9,1 % à 10,4 % de la population en emploi, mais le nombre de non-salariés stagne depuis à deux millions huit cent mille¹⁵. Cette augmentation tient pour l'essentiel à l'émergence des auto-entrepreneurs¹⁶. Fin 2014, ils étaient sept cent trente-neuf mille, soit un gros quart des non-salariés. Une partie d'entre eux exercent une activité d'appoint menée conjointement à un travail salarié (un sur trois) ou à un travail non salarié (un sur dix), ou parallèlement au chômage. Aussi, les revenus sont très faibles : 410 euros par mois en moyenne. Un sur quatre gagne moins de 70 euros par mois et un sur dix plus de 1 100 euros¹⁷. Le développement de cette activité complémentaire en auto-entreprenariat n'est qu'un élément du phénomène plus large de pluriactivité, qui a pris une extension importante. De 2004 à 2014, le ratio de personnes ayant un second emploi salarié ou non est passé de 2,9 % à 4,5 % de la population active¹⁸.

Le constat d'une stabilité de la population des indépendants peut paraître étrange quand on note, par ailleurs, le grand malaise d'une partie des salariés. Si, selon une enquête de la CFDT publiée en mars 2017, les trois quarts des salariés aiment leur travail et près de 60 % y prennent du plaisir, on observe, en revanche, une intensification du travail, qui est lourdement ressentie par les travailleurs et qui les amène à ne pas travailler comme ils le voudraient. Les salariés se plaignent de manquer d'autonomie. 62 % souhaiteraient changer de travail et 36 % créer leur « boîte »¹⁹. Ils se retrouveraient alors comme ces indépendants qui pensent rarement manquer d'autonomie²⁰ et, comme l'indique l'enquête « Histoire de vie », s'identifient plus à leur métier et le regrettent plus quand ils partent à la retraite.

La demande d'autonomie est encore plus forte chez les jeunes. Une enquête spécifique sur cette classe d'âge montre à quel point ses membres désirent exercer un travail qui leur donne une grande liberté et ne voient plus forcément dans le salariat le statut idéal²¹. Plus de la moitié des 18-29 ans considèrent que leur avenir professionnel se fera sous un statut d'indépendant pour toute ou partie de leur vie. Certes, il peut s'agir d'un choix par défaut, puisque seuls 19 % estiment qu'il est aisé d'obtenir un contrat à durée déterminée, alors qu'ils sont 37 % à penser qu'il est facile de se mettre à son compte. Néanmoins, alors que 79 % des jeunes salariés sont satisfaits de leur situation professionnelle, les jeunes auto-entrepreneurs le sont encore plus (88 %). Le travail indépendant apparaît d'autant plus désirable qu'il permet d'être autonome et de ne pas subir une hiérarchie considérée comme inutile.

Le numérique est une des raisons essentielles de cette insatisfaction, moins par son effet sur l'emploi, qui est toujours difficile à mesurer (l'automatisation est à l'origine de nombreux licenciements, mais aussi de nouvelles créations d'emploi pour la mise en place des nouveaux dispositifs, et il est aujourd'hui très difficile d'établir une balance entre les deux)²², que par l'intensification des outils de centralisation et de contrôle qu'il induit et qui a été évoquée au sixième chapitre.

L'insatisfaction vécue dans le travail salarié et, par ailleurs, le développement d'une culture numérique partagée par presque tous ouvrent de nouvelles perspectives. Plutôt que de tout miser sur l'obtention d'un travail salarié stable, qui est loin d'être toujours accessible, il peut être intéressant de rechercher un travail indépendant à plein temps ou en complément d'une autre activité. Or cela ne semble pas être le cas. Faut-il estimer que l'appareil statistique, comme souvent, peine à mesurer un

phénomène en émergence qui a lui-même du mal à rentrer dans les catégories juridiques des enquêtes sur l'emploi ? Une étude menée dans différents pays occidentaux par l'institut McKinsey pourrait le laisser croire²³. Elle semble montrer, à travers une enquête ponctuelle (il n'y a aucun élément de comparaison dans le temps), que le travail indépendant est largement sous-évalué par les statistiques publiques. En interrogeant les interviewés sur leur source de revenus, elle parvient, pour la France, à un total beaucoup plus important de cinq millions de personnes dont les revenus viennent majoritairement d'une activité indépendante. S'y ajoutent huit millions de personnes qui tirent un revenu complémentaire d'une activité indépendante. Ainsi, treize millions de Français obtiennent une rémunération d'une activité non salariée. L'autre résultat intéressant de cette enquête est que ces activités indépendantes sont menées par choix dans sept cas sur dix et par nécessité dans les autres cas. Comme on peut l'imaginer, les indépendants travaillant à plein temps le sont par choix à 80 % tandis que les occasionnels ne le sont qu'à 62 %²⁴.

De toutes ces données statistiques très diverses, on peut retenir que ces nouvelles formes de travail indépendant se développent incontestablement mais sont difficiles à saisir. Elles correspondent dans la majorité des cas à des activités pratiquées en complément d'une autre et par choix.

INDÉPENDANTS ET TRAVAIL OUVERT DIGITAL

Une bonne partie des travailleurs indépendants exerce une activité qui existe depuis fort longtemps et est donc très peu liée à l'économie numérique. Cela peut être le cas des professions libérales et, à l'autre bout de l'échelle sociale, du ménage ou du jardinage. Ainsi, toutes les activités laborieuses ne sont pas adaptées au travail indépendant numérique. Celui-ci est toutefois présent dans de nombreux secteurs. Deux grands domaines apparaissent : ceux de la « classe créative » et des métiers de service. La classe créative réunit, selon Richard Florida, les personnes mobilisant leur créativité pour accomplir leurs tâches, en l'occurrence les activités informatiques (développement, création de sites web...), artistiques et artisanales sous toutes leurs formes²⁵. Les métiers de service sont nombreux : hébergement, cuisine, transport individuel, travaux à domicile, aide à la personne... Le bassin potentiel des activités

qui peuvent être pratiquées en indépendant grâce au numérique est donc important, et il est bien difficile de mesurer la population concernée. Aussi est-il nécessaire, si l'on veut voir comment le travail ouvert débouche sur un travail marchand non salarié, de décompter les personnes qui proposent leurs services sur des plateformes. McKinsey évalue cette population à deux millions de personnes en France²⁶.

Des évaluations faites au niveau national donnent des chiffres très différents. Si l'on prend en considération les domaines où le nombre d'indépendants a crû le plus vite de 2006 à 2011 (croissance supérieure à 80 %) et où le ratio d'auto-entrepreneurs est élevé (supérieur à 40 %), comme ceux de l'informatique, du design, du graphisme et de l'audiovisuel, on parvient à un effectif de quatre-vingt mille auto-entrepreneurs²⁷. Ainsi, le nombre de travailleurs en free-lance au sein de la classe créative ne dépasse pas cent mille. Une autre évaluation à partir du décompte des prestataires sur les plateformes (classe créative et métiers de service) se situe entre deux cent et trois cent mille²⁸. Si, enfin, on adopte une vision très extensive de l'utilisation des plateformes, en comptant toutes les personnes qui ont vendu ou acheté un bien en ligne, on atteint, simplement sur Leboncoin, le nombre considérable de dix-huit millions cinq cent mille individus²⁹. On voit ainsi qu'il est difficile de mesurer le nouvel espace occupé par le travail ouvert. Il dépasse certainement les décomptes statistiques précis. On assiste donc à une mutation qui pourrait être plus profonde que celle signalée par les données sur l'emploi.

Le choix de l'indépendance

Abandonnons, maintenant, les données macroéconomiques pour nous tourner vers les raisons pour lesquelles est choisie l'indépendance. Nous constatons que les outsiders du travail ouvert souhaitent pour la plupart avoir le statut d'indépendant. Celui-ci est évidemment adapté à ceux qui ont déjà un travail salarié et exercent un travail ouvert en tant qu'activité complémentaire. Il offre également à ceux qui n'ont pas de travail salarié une liberté qui leur apparaît essentielle. « Le fait d'être vraiment libre de choisir mes horaires, d'être mon propre patron, c'est ce qui me plaît chez Uber » : cette réflexion d'Adrien est partagée par bien des chauffeurs de VTC. Dans l'étude de McKinsey déjà citée, on demande aux chauffeurs de choisir entre deux types de vies professionnelles, celles qui consistent à travailler comme salarié avec des horaires réguliers ou bien à être son propre patron et à pouvoir choisir ses horaires de travail. Les trois quarts (73 %) préfèrent cette dernière possibilité³⁰. En France, c'est également ce que constate la CFDT³¹. Cette liberté par rapport aux horaires est une caractéristique du travail ouvert. Ainsi, les hôtes Airbnb peuvent modifier le planning de disponibilité de leur logement quand ils reçoivent de la famille ou des amis, ou simplement lorsqu'ils veulent se reposer, être tranquilles chez eux. Ces activités d'appoint peuvent aussi permettre de garder du temps pour chercher un travail stable (comme 32 % des chauffeurs américains d'Uber). En France, elles sont plutôt un moyen d'accéder à un travail régulier à travers une première tentative entrepreneuriale. Dans le domaine des VTC, on assiste d'ailleurs à un turnover important, 30 % des chauffeurs abandonnant chaque année.

Quand le travail ouvert devient l'unique activité, celle-ci se déroule de façon assez voisine de celle des indépendants déjà installés. Comme pour les chauffeurs de taxi, les horaires de travail sont très importants, autour de soixante heures hebdomadaires³². Les revenus mensuels net, qui ont pu monter jusqu'à 2 500 euros, voire 3 000 euros au départ, ont largement diminué par la suite, à cause de la baisse des prix et de l'augmentation de la marge d'Uber. Le revenu moyen en 2016 aurait été de 1 000 à 1 900 euros, un chauffeur qui maîtrise les charges liées à son véhicule pouvant toucher 1 700 euros. Le niveau de revenu des VTC est donc voisin de celui des chauffeurs de taxi (1 410 euros en moyenne)³³.

Pour ceux qui ne trouvent pas là une activité permanente, les plateformes permettent de se rapprocher du monde professionnel. Nous avons vu que MySpace avait joué ce rôle dans la musique, et il en est de même pour Etsy ou A Little Market, site français racheté par le précédent, dans le domaine de l'artisanat. Ces plateformes sont d'abord utilisées par des amateurs. Sur A Little Market, les trois quarts des offreurs ont choisi le statut de particulier et le dernier quart celui de professionnel. Mais même celles (il s'agit principalement de femmes) qui déclarent avoir ce dernier statut réalisent un chiffre d'affaires mensuel très faible (une centaine d'euros). Seules 1 % d'entre elles dépassent 1 000 euros³⁴. Les données sur les offreuseuses américaines d'Etsy confirment la place minoritaire des vraies professionnelles : seules 30 % des premières sont des artisans à plein temps qui vendent sur Etsy et ailleurs. Mais les trois quarts des offreuseuses considèrent que leur boutique en ligne constitue une activité commerciale³⁵. Aussi trouve-t-on des exceptions comme celle de Françoise évoquée plus haut, qui a réussi à « faire de sa passion un travail à plein temps ».

Les plateformes sont donc des espaces de brassage présentant d'un côté des professionnels complètement engagés dans l'activité, de l'autre des amateurs qui se contentent d'essayer pendant leurs moments de liberté, et entre les deux de nombreuses positions intermédiaires d'engagement parcellaire, de second métier. Pour l'amateur, participer à une plateforme permet d'obtenir de la reconnaissance, de se rapprocher du monde professionnel et *a minima* de vendre quelque chose. Il peut aussi échanger des savoir-faire en participant à différents collectifs (*team*) de créateurs qui débouchent sur des ateliers en commun. Pour le professionnel, exercer son métier à travers une plateforme, c'est trouver un cadre de collaboration qui soutient une volonté de travailler de façon autonome, pour le plaisir.

LES TACTIQUES DES INDÉPENDANTS

Le fait d'être indépendant offre aussi aux travailleurs d'ailleurs des possibilités d'action. N'ayant pas fait allégeance à telle ou telle plateforme, ils n'ont pas le moindre devoir de fidélité, sont prêts à la quitter à la première opportunité qui se présente, à la court-circuiter, à travailler simultanément pour plusieurs plateformes, en fonction des avantages qu'elles proposent et de l'image d'eux-mêmes qu'ils retirent de telle ou telle participation. Le caractère ouvert de leur travail leur donne la force de contourner les plateformes, de résister à ce qu'elles imposent. Ils sont très conscients de la situation de domination qu'elles ont par rapport à eux. « Ils sont très malins, Airbnb, ils prélèvent les clients à la réservation, et ils paient les propriétaires au moment de l'entrée dans les lieux, donc ça leur fait une trésorerie très importante », remarque Pascal. Adrien se plaint fortement du fait qu'Uber impose ses prix : « Ils baissent de plus en plus les prix, donc c'est de moins en moins rentable, et on doit faire de plus en plus d'heures. » Il constate également l'isolement des chauffeurs : « Ça les arrange, Uber, parce qu'ils peuvent faire ce qu'ils veulent, et justement on n'a pas du tout de syndicat, on n'a pas de gens qui protestent³⁶. » Aussi, il se réunit régulièrement avec des collègues pour échanger de l'information, « avoir plus de poids, [s'ils ont] des revendications ». Compte tenu de la disproportion du rapport de force entre ces chauffeurs et les plateformes, ils essaient, dès qu'ils le peuvent, de s'en passer ou au moins de travailler avec plusieurs d'entre elles (c'est le cas de 80 % des chauffeurs de VTC³⁷) pour diminuer le pouvoir de chacune et jouer sur leurs avantages respectifs. Hassan commence ainsi sa journée en utilisant l'application Marcel, qui permet aux clients de faire une réservation – il est ainsi sûr de ne pas attendre. Quand il arrive à destination, il se connecte sur Uber pour trouver des clients proches, aux heures de pointe, puisque Uber propose alors des majorations. Aux heures creuses, au contraire, il est branché sur trois applications. Il choisit l'application en fonction des tarifs proposés. Adrien, comme d'autres chauffeurs, a aussi des clients personnels qu'il gère sans recourir à une plateforme. Pour toujours être en mesure d'honorer leur demande, il fait partie d'un collectif d'une cinquantaine de chauffeurs qui ont créé un groupe sur le logiciel de messagerie instantanée WhatsApp pour s'échanger leurs clients personnels en cas de nécessité. Ils paient une cotisation de 30 euros par mois au collectif. Un informaticien leur a créé des sites web

que chacun peut cloner afin de disposer d'un système de facturation identique et de pouvoir reverser une commission à l'apporteur de l'affaire. Pascal s'est pour sa part procuré un outil informatique qui permet, dans le domaine de la location de logements, de gérer en temps réel les réservations effectuées par des clients sur plusieurs plateformes. Ce dispositif met automatiquement à jour les différents calendriers. Il privilégie les plateformes qui prennent les commissions les plus faibles ou les sites de petites annonces qui n'en prennent pas. Ainsi, certains offreurs de service utilisent au mieux leur statut d'indépendant pour contrecarrer le pouvoir des plateformes. Cette force des faibles leur permet de contourner les nouvelles règles, voire de substituer aux lourdes applications informatiques des arrangements coopératifs.

Les modes d'engagement dans le travail ouvert

Les nouveaux espaces du travail ouvert digital nécessitent un fort engagement de l'individu, qui n'est pas vécu de la même façon par tous. Certains disposent de ressources leur permettant de trouver beaucoup de plaisir dans ces nouvelles formes de travail qu'ils peuvent facilement accorder les unes avec les autres. À l'inverse, d'autres ne trouvent dans celles-ci qu'un travail précaire de peu d'intérêt, qui leur donne simplement les moyens de vivre. Examinons ces deux pôles du travail ouvert comme des cas idéal-typiques, avant d'étudier comment les travailleurs peuvent se mobiliser pour obtenir dans le cadre du travail ouvert un nouveau compromis social proche de celui du salariat, mettant fin à l'insécurité sociale qui est souvent liée aux nouvelles frontières du travail.

Dans ses réflexions sur l'individu et la société salariale, Robert Castel a montré que, pour s'assumer en tant qu'individu, il faut disposer de points d'appui, de supports qui permettent d'assurer son indépendance sociale, d'exister et d'être reconnu comme tel³⁸. Pour lui, le travail est l'un de ces points d'appui essentiel, mais les passions, ainsi que j'ai essayé de le montrer ici, en constituent un second qui est rarement pris en compte. Castel constate que le compromis social qui s'est stabilisé il y a un demi-siècle est définitivement affaibli. Dans une organisation de la production devenue mondiale et beaucoup plus flexible, les individus ne peuvent plus tous bénéficier d'une activité de travail stable et pérenne, et par ailleurs un nombre important d'entre eux ne le souhaitent plus. Le travail indépendant est susceptible de constituer une voie alternative pour mobiliser des compétences personnelles non utilisées jusque-là ou développées dans le cadre de ses passions. Le numérique est un support pour ces

activités : il favorise la coopération, facilite l'accès au marché ou aux échanges non marchands et peut finalement permettre de réaffilier les désaffiliés.

Castel voyait émerger, à l'ombre de la crise du salariat, un *individu par excès*, qui a la capacité de se développer par lui-même, à travers la variété des situations sociales qu'il parcourt, et qui a acquis une pleine autonomie. Il considère que « le “social” aliène toujours l'individu ». À l'opposé, Castel voit apparaître un *individu par défaut*, à qui il manque les ressources pour construire et stabiliser un projet, mais qui est soumis aux mêmes injonctions d'« individualité responsable ». Il ne peut pas être l'individu qu'il aspire à être. Il est entraîné par une dynamique de désaffiliation.

Dans la même perspective, on peut considérer qu'il y a un *homme digital par excès*, qui exploite parfaitement les possibilités qu'offre le numérique, unifie son travail et ses passions, et s'investit dans les échanges numériques de façon très opportuniste, et un *homme digital par défaut*, qui n'obtient aucune des satisfactions du travail numérique, travaille à la demande pour des donneurs d'ordres lointains et inconnus. Analysons ces deux figures idéal-typiques.

L'INDIVIDU NUMÉRIQUE INTÉGRÉ

Les modes d'intégration dans la société numérique sont multiples. Les activités concernant directement l'informatique et le monde de la culture sont souvent des activités vocationnelles où le statut de free-lance est beaucoup plus courant qu'ailleurs, les compétences acquises pouvant être mobilisées de multiples façons lorsqu'on exerce la même activité ou des activités proches dans d'autres cadres. Dans ces cas, le statut d'indépendant est lié à un projet professionnel. Ainsi, parmi les quarante mille free-lances de la plateforme Hopwork qui travaillent dans l'informatique, la communication ou les métiers créatifs, 90 % sont free-lance par choix³⁹. D'autres individus, qui travaillent pour des employeurs qui leur assurent une grande sécurité d'emploi, ont trouvé un moyen différent d'accorder leur travail salarié et leurs passions. Soit ils trouvent au sein de l'entreprise des activités plus proches de leurs intérêts personnels et peuvent alors tenter de profiter d'une mobilité interne, soit ils réussissent à aménager leur temps de travail (temps partiel, année sabbatique, préretraite...) pour s'engager plus intensément dans leurs passions. L'individu

numérique intégré peut aussi, grâce aux opportunités du numérique, changer radicalement d'activité ou monter son entreprise. Le numérique apporte des formations ; des communautés en ligne peuvent soutenir celui qui envisage cette mutation. Les plateformes permettent de bénéficier de compétences complémentaires et d'une voie d'accès au marché. Dans tous ces cas, le numérique constitue une ressource essentielle pour s'engager dans un travail réellement désiré, pour accorder facilement une production pour soi, une production-don et une production marchande.

L'INDIVIDU NUMÉRIQUE DÉSAFFILIÉ

À l'individu numérique intégré, on peut opposer un individu désaffilié qui ne trouve dans les plateformes qu'un travail faute de mieux. Il ne dispose souvent pas d'un patrimoine (logement, véhicule) qu'il pourrait louer ou, quand il en possède un, il est trop éloigné des centres-villes pour trouver des clients. Le travail dans la nouvelle économie numérique auquel il peut accéder n'est qu'une suite de tâches répétitives à faire sur ordinateur. Le travailleur du clic à plein temps est ainsi la figure emblématique de l'individu numérique désaffilié (sur Amazon Mechanical Turk, cela concerne le quart des participants⁴⁰). Celui dont c'est l'unique activité est totalement dépendant de la plateforme qui lui fournit un travail rémunéré, de très faible intérêt, haché et consistant à réaliser de micro-tâches très simples. Il est quasiment enchaîné à sa machine pendant de longues heures. Parfois, il mange en cliquant, car il a un temps limité pour effectuer son travail, ou programme une alarme sur son ordinateur afin d'être informé des tâches qui sont proposées au milieu de la nuit⁴¹. Sa rémunération est faible. Elle peut être fixe, avec l'obligation de se décider rapidement, être améliorée à la discrétion de la plateforme par différents dispositifs ou se voir fixée par un système d'enchères descendantes. Dans ce dernier cas, la concurrence mondiale a tendance à faire baisser les prix.

La situation des livreurs à vélo à plein temps est voisine. La manière dont doivent se dérouler les courses est encadrée par la plateforme, qui fixe les horaires et impose la tenue. L'individu numérique désaffilié travaille seul chez lui derrière son ordinateur ou à l'extérieur sur son vélo, donc avec du matériel qui lui appartient. Il n'est connecté à aucun collectif de travail. C'est un travailleur totalement désocialisé.

Construire un nouveau compromis social

La plupart des travailleurs d'ailleurs se situent entre ces deux figures extrêmes. Ils choisissent souvent le travail qu'ils exercent. Leur isolement est parfois compensé par le fait qu'ils s'installent dans des espaces communs – espace de coworking, Fab Lab – et participent à des collectifs en ligne. Néanmoins, comme les travailleurs numériques désaffiliés, ils sont très dépendants des plateformes, qui fixent la commission qu'elles retiennent et s'approprient l'essentiel des recettes publicitaires. Dans certains cas, elles fixent également le prix facturé. En 2016, les conflits sur la plateforme de livraison Take Eat Easy ou chez Uber ont montré à quel point il est nécessaire de construire un rapport de force afin de se faire payer quand la plateforme fait faillite (Take Eat Easy) ou de peser sur la fixation arbitraire des prix et des commissions (Uber). Les travailleurs d'ailleurs sont aussi confrontés à une forte insécurité sociale. Les indépendants à plein temps bénéficient rarement d'une assurance chômage, et leurs droits à la protection sociale, aux congés formation et à la retraite sont limités. Ceux qui exercent en tant qu'indépendants un travail d'appoint ne bénéficient pas de droits sociaux complémentaires, notamment en matière de chômage, de formation et de retraite. Il serait important que toutes leurs activités soient prises en considération dans leur compte social personnel.

Si une minorité d'indépendants à plein temps revendiquent le droit de revenir au régime du salariat en faisant requalifier leur contrat de travail, la grande majorité d'entre eux tiennent vraiment à leur statut d'indépendants mais, comme ils sont extérieurs à la société salariale⁴², ils échappent aux collectifs protecteurs du salariat. Il est essentiel que ces travailleurs d'ailleurs puissent obtenir une protection sociale

analogue à celle des salariés. Il s'agit donc d'inventer des voies alternatives, de mettre en place de nouvelles régulations, de construire un nouveau compromis social. S'il appartient au politique de se saisir du problème, de favoriser la concurrence entre les plateformes de façon à accroître le pouvoir de négociation des travailleurs d'ailleurs, de s'assurer de la loyauté des algorithmes en matière de référencement et d'affichage des évaluations, finalement de réguler un domaine qui s'est développé dans les failles réglementaires⁴³, c'est d'abord à travers les luttes syndicales que ce nouveau compromis social pourra être élaboré. Certes, la loi Travail de 2016 ouvre la porte à la création de syndicats d'indépendants mais, pour que leur action soit efficace, il reste à élaborer un droit syndical correspondant : protection des délégués, règles de représentativité...

Il convient aussi d'imaginer de nouveaux modes d'action collective adaptés au monde des indépendants, comme la création de coopératives qui pourraient acquérir un poids suffisant en vue de peser dans une négociation avec les plateformes. L'autre point essentiel du rapport de force à construire entre les travailleurs d'ailleurs et les plateformes est la répartition des profits. Si les salariés peuvent construire un rapport de force avec leur employeur pour obtenir des augmentations de salaire ou un intéressement au niveau des résultats, il n'existe rien de tel pour les prestataires, qui sont mal placés pour réclamer une part des profits réalisés par les plateformes. On est totalement en dehors des schémas traditionnels de l'économie capitaliste, puisque ces sociétés ont des fonds propres considérables (9 milliards de dollars pour Uber), un nombre de salariés très restreint (moins de sept mille dans le même cas) et des centaines de milliers de fournisseurs de service indépendants (chauffeurs). Seules les rares entreprises solidaires comme La Ruche qui dit Oui ! ou Lulu dans ma rue montrent qu'il y a des voies à explorer pour assurer une plus juste répartition. Cette dernière plateforme a prévu de restituer aux prestataires une partie des dividendes sous forme de rétrocommissions. Mais c'est surtout la plus-value capitalistique qu'il faut interroger. En effet, les start-up sont susceptibles de générer des plus-values considérables lors de leur revente ou de leur introduction en Bourse : il est légitime que, d'une façon ou d'une autre, les prestataires bénéficient de cette plus-value. Lulu dans ma rue a prévu un tel mécanisme. La Ruche qui dit Oui ! a, de son côté, ouvert son capital aux membres de son réseau.

Pour construire des rapports de force favorables aux travailleurs d'ailleurs, l'action syndicale est indispensable. On ne peut que se réjouir du fait que plusieurs confédérations syndicales interviennent sur ce front. La CFDT s'est notamment lancée dans ce combat, en essayant d'articuler syndicat d'indépendants et syndicats de salariés dans le domaine de l'informatique et du transport individuel. Parvenir à mettre en place une défense commune des travailleurs, qu'ils soient salariés ou indépendants, est un défi important pour l'avenir.

-
1. Tiziana TERRANOVA, « Free Labor : Producing Culture for the Digital Economy », *Social Text*, 2000, vol. 18, n^o 2, p. 33.
 2. Trebor SCHOLZ (dir.), *Digital Labor : The Internet as Playground and Factory*, Londres, Routledge, 2012. Pour une présentation et une critique de ces thèses en français, cf. Dominique CARDON et Antonio CASILLI, *Qu'est-ce que le digital labor ?*, Bry-sur-Marne, INA, 2015.
 3. David HESMONDHALGH, « User-Generated Content, Free Labour and the Cultural Industries », *Ephemera*, vol. 10, n^o 3-4, 2010, p. 273-278.
 4. La situation des artistes-interprètes dont les œuvres sont sur YouTube est toute différente. Ces professionnels reçoivent également des revenus très faibles de la plateforme, alors que les éditeurs de CD leur apportent des revenus conséquents (*Le Monde*, 1^{er} mars 2017).
 5. Son nom vient d'un automate du XVIII^e siècle qui prétendait jouer aux échecs, mais qui contenait en son sein un humain actionnant les pièces.
 6. Paul HITLIN, « Research in the Crowdsourcing Age, a Case Study : How Scholars, Companies and Workers Are Using Mechanical Turk, a "Gig Economy" Platform, for Tasks Computers Can't Handle », PewInternet.org, 11 juillet 2016. La plateforme a environ cinq cent mille inscrits, mais seule une petite partie est active.
 7. La revente de personnages de jeu est aussi pratiquée par des joueurs lassés qui cherchent à monétiser de longues heures de jeu dont ils ne profiteront plus. Ces pratiques lucratives sont donc assez diverses. Cf. Bruno VÉTEL, « Nous sommes tous des "Goldfarmers" chinois », *Jouer.hypotheses.org*, 14 février 2014 ; *id.*, « Le jeu à la chaîne. Prémices de la "monétisation" dans les jeux en ligne », *Usages et valeur. Lettre de la recherche en sciences sociales et économiques*, n^o 48, 2013, p. 5-7.
 8. L. Dablanc, « Le boom des livraisons instantanées », art. cité.
 9. Cf. Loïc JOURDAIN, Michel LECLERC et Arthur MILLERAND, *Économie collaborative & droit. Les clés pour comprendre*, Limoges, FYP, 2016.
 10. La commission du travail de Californie a rendu une décision dans ce sens le 16 juin 2015, de même le tribunal du travail de Londres le 28 octobre 2016. En France, l'Urssaf a engagé en 2015 deux procédures à l'encontre d'Uber visant à faire reconnaître à ses chauffeurs le statut de salarié.

11. A. LANDIER, D. SZOMORU et D. THESMAR, « Travailler sur une plateforme internet... », art. cité, p. 7.
12. Jonathan HALL et Alan KRUEGER, « An Analysis of the Labor Market for Uber's Driver-Partners in the United States », *National Bureau of Economic Research Working Papers*, n^o 22843, novembre 2016.
13. Parmi les cinquante mille annonces placées à Paris en 2016 sur Airbnb, 40 % des logements sont proposés plus de cent vingt jours par an (« Airbnb s'accapare le cœur de Paris », FranceInter.fr, 17 juin 2016).
14. Selon les données officielles d'Airbnb, 93 % des hôtes ne proposent qu'un logement. Un pointage réalisé à Paris révèle néanmoins que 10 % des annonces viennent d'hôtes proposant trois logements et plus. Il existe même huit « hôtes » qui proposent chacun plus de six cents logements. 5 % des propriétaires possèdent 20 % des logements (I. LESNIAK, « Airbnb... », art. cité).
15. Insee, enquête « Emploi », 2008-2015.
16. Appelés « micro-entrepreneurs » depuis 2016.
17. *Insee Première*, n^o 1627, décembre 2016. Cf. Sarah ABDELNOUR, *Moi, petite entreprise*, Paris, PUF, 2017.
18. D'après Eurostat, cité par Nicolas AMAR et Louis-Charles VIOSSAT, *Les Plateformes collaboratives, l'emploi et la protection sociale*, rapport de l'Inspection générale des affaires sociales, mai 2016, p. 71. D'autres enquêtes donnent des chiffres plus élevés. Selon l'une d'entre elles, réalisée pour le salon SME en octobre 2016, il y aurait quatre millions de *slashers* (pluriactifs), ce qui représente 16 % des actifs. La première motivation serait d'augmenter ses revenus (73 %), la deuxième de générer des revenus grâce à ses passions (27 %).
19. CFDT, enquête « Parlons travail » citée.
20. C'est le cas de 11 % d'entre ces derniers (« Les conditions de travail des non-salariés en 2005 », *Dares. Premières synthèses*, décembre 2009, p. 1-8).
21. Sondage OpinionWay pour l'Union des auto-entrepreneurs, janvier 2017.
22. Cf. Conseil d'orientation pour l'emploi, *Automatisation, numérisation et emploi*, COE.gov.fr, janvier 2017.
23. « Independent Work : Choice, Necessity and the Gig Economy », McKinsey.com, octobre 2016. L'étude a une définition du travail indépendant plus large : on y trouve les intérimaires ou les jobs d'étudiants qui peuvent être non déclarés.
24. Ces questions d'opinion sont toujours difficiles à poser. Néanmoins, quand on compare les résultats nationaux, on constate qu'il y a un lien entre la situation dégradée de l'emploi et l'engagement dans le travail indépendant par nécessité.
25. Richard FLORIDA, *The Rise of the Creative Class : And How It's Transforming Work, Leisure, Community and Everyday Life*, New York (N. Y.), Basic Books, 2002.
26. Au niveau des États-Unis et de l'Europe, 15 % des indépendants étudiés font appel à une plateforme. Le pourcentage est de 63 % pour la vente de biens produits ou de seconde main, de 36 % pour la location d'équipements (appartements, voiture...) et de 6 % pour la fourniture d'un travail.
27. Il s'agit de deux sous-domaines des services aux entreprises – information et communication, activités spécialisées – et des arts visuels (Insee, *Emploi et revenus des indépendants*, 2015).

- Certains auteurs citent des chiffres beaucoup plus importants parce qu'ils intègrent l'ensemble des services aux entreprises (comptabilité, gestion...), qui sont des métiers où les indépendants sont nombreux.
28. *A minima* deux cent mille, selon David Ménascé (*La France du Bon Coin. Le micro-entrepreneuriat à l'heure de l'économie collaborative*, Paris, Institut de l'entreprise, 2015, p. 24). Le rapport de l'IGAS précédemment cité, qui fait un décompte sur quelques grandes plateformes, donnerait plutôt le nombre de trois cent mille (N. AMAR et L.-Ch. VIOSSAT, *Les Plateformes collaboratives*, op. cit., p. 76).
 29. Cécile PRUDHOMME, « Comment Leboncoin s'est imposé dans notre vie quotidienne », art. cité. Une enquête réalisée aux États-Unis en 2016 donne des ordres de grandeur proches : 24 % des adultes américains ont gagné de l'argent sur une plateforme en ligne durant l'année écoulée : vente en ligne, 18 %, dont 14 % d'objets de seconde main ; services en ligne, 8 % ; hébergement, 1 % (Aaron SMITH, *Gig Work : Online Selling and Home Sharing*, PewInternet.org, 17 novembre 2016).
 30. Ces chiffres paraissent crédibles puisque l'étude de McKinsey précédemment citée estime que les travailleurs indépendants sont 72 % à avoir choisi ce statut par choix aux États-Unis et 68 % en France.
 31. Enquête « Parlons travail » citée.
 32. On ne dispose pas de données pour les chauffeurs de VTC français, mais il apparaît que s'astreindre à un tel volume horaire de travail est indispensable pour dégager un revenu ; pour les taxis, la durée hebdomadaire moyenne de travail est de soixante-huit heures (Nicolas LOUVET et Simon MOREAU, « Les conditions de travail des taxis parisiens », 6t.fr, 1^{er} décembre 2016).
 33. Il est difficile de calculer le revenu net des chauffeurs de VTC. Plusieurs chiffreages ont circulé. Celui qui fait référence vient du médiateur du conflit entre les VTC et Uber. Il fait plusieurs hypothèses en termes de revenus et de charges dans le cas d'indépendants payant la protection sociale via le RSI (*Médiation VTC. Conclusion du médiateur*, Paris, Ministère de l'Environnement, de l'Énergie et de la Mer, 2017, p. 10 et 25-27). Sur le revenu moyen des chauffeurs de taxi, cf. Insee, *Emploi et revenus des indépendants*, op. cit., p. 121.
 34. Maxence THÉVENARD, « Une étude de la plateforme A Little Market », mémoire de master, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne-Laboratoire Sense (Orange Labs), 2016.
 35. « Building an Etsy Economy : The New Face of Creative Entrepreneurship », Etsy.com, 2015.
 36. Depuis cet entretien, des syndicats de chauffeurs de VTC ont été créés à l'UNSA (Union nationale des syndicats autonomes) et à la CFDT ; ils ont joué un rôle important lors du conflit de décembre 2016 avec Uber.
 37. Philippe EUZEN, « Uber, si on y va, c'est que nous n'avons pas d'alternative », *Le Monde*, 1^{er} février 2017.
 38. Robert CASTEL, *La Montée des incertitudes. Travail, protections, statut de l'individu*, Paris, Seuil, 2009, p. 401-449.
 39. « L'étude 2017 : le freelancing en France », Hopwork.fr, 2017.
 40. P. HITLIN, « Research in the Crowdsourcing Age, a Case Study », art. cité.
 41. Pour une description de ces conditions de travail, cf. Hope REESE et Nick HEATH, « Inside Amazon's Clickworker Platform : How Half a Million People Are Being paid Pennies to Train AI », TechRepublic.com, décembre 2016.

42. R. CASTEL, *Les Métamorphoses de la question sociale*, *op. cit.*
43. Le rapport de Pascal Terrasse sur « l'économie collaborative », remis au Premier ministre en février 2016, fait un certain nombre de propositions en matière de politiques publiques dans le secteur.

Conclusion

Pour mieux dessiner les nouvelles frontières du travail aujourd'hui, parcourons à grands traits les caractéristiques des évolutions actuelles, avant d'examiner les spécificités du travail numérique, puis les différentes formes que celui-ci peut prendre pour réinventer un travail autonome et tenter de libérer le travail. Depuis un siècle et demi, le travail s'organise dans des espaces clos, celui de l'usine et ensuite celui du bureau, avec un temps de travail strictement délimité, contrôlé par la pointeuse. Tous ces travailleurs, malgré la diversité de leurs activités, ont une condition commune. Le salariat est devenu le modèle standard pour presque tous. Il a unifié le travail et masqué la diversité des arts de faire. À côté de ce travail dans l'entreprise, un autre travail, en marge, a poursuivi son développement de façon souterraine, dans l'espace privé. Pour les classes populaires, il s'agissait d'un héritage de la culture rurale ou du débouché des savoir-faire mécaniques de moins en moins nécessaires à l'usine. Pour d'autres, le *do it yourself* a mélangé plusieurs traditions, celle de l'élaboration de son espace de vie et celle de nouvelles formes d'activité artistique. Cet autre travail a longtemps été dévalorisé, jusqu'au jour où il a été considéré comme un loisir capable de réparer les méfaits du travail en miettes. Dans les périodes de crise économique, il pouvait offrir des occupations plus ou moins rémunérées aux chômeurs. À l'époque de l'épanouissement de la consommation de masse, le *do it yourself* est apparu aussi comme une voie permettant d'accéder plus facilement au cadre de vie de la modernité.

Au tournant du ^{xxi}^e siècle, le travail au sein de l'entreprise a été profondément bouleversé, comme l'autre travail réalisé dans l'espace privé. Le salariat, qui ne

cessait de s'étendre depuis un siècle, a stagné puis a commencé légèrement à régresser. Le numérique occupe une place centrale dans ces mutations. Le micro-ordinateur et internet se sont développés, en opposition à la grosse informatique centrée sur l'entreprise, comme une technologie universelle, présente également à la maison. Le micro-ordinateur est apparu comme une nouvelle machine intellectuelle personnelle, utilisable par tous. Internet a permis d'accéder librement au savoir et à l'information, et a donné, à chacun, la possibilité de s'exprimer et d'échanger. Le numérique est devenu la culture technique commune à tous. Il a remplacé la mécanique en tant que savoir commun, d'autant plus facilement que les services étaient devenus le secteur dominant de notre économie. Le numérique est devenu la technologie de base des activités de service.

Le travail numérique

Le micro-ordinateur et internet sont entrés dans l'entreprise subrepticement. Les salariés ont apporté des compétences, des expériences qu'ils avaient acquises par eux-mêmes et qui leur paraissaient utiles pour leur travail. Ils pouvaient devenir, ainsi, plus autonomes et plus efficaces. Certains ont eu l'impression d'être face à des perspectives nouvelles : ils espéraient que le travail allait profondément changer. Mais, rapidement, les entreprises ont souhaité reprendre en main ce foisonnement incontrôlé d'initiatives individuelles. Des applications centralisées ont été mises en place et des systèmes d'information unifiés ont structuré le travail intellectuel, comme les dispositifs tayloriens ont organisé le travail industriel. L'informatique de l'autonomie et de la décentralisation a cédé la place à l'informatique du contrôle et de la centralisation.

Néanmoins, l'informatique domestique a poursuivi son essor, pour de multiples usages privés (sociabilité, loisirs), avec le même micro-ordinateur que celui du bureau. Le PC est devenu aussi un terminal distant, permettant d'atténuer la séparation entre l'entreprise et le domicile. Le travailleur n'est plus toujours dans l'espace clos du bureau. Il peut s'installer devant son écran, chez lui ou éventuellement depuis son lieu de vacances. Il peut terminer un travail et, de plus en plus, va « télétravailler »¹. Le « télétravailleur » semble effectivement satisfait d'un dispositif qui lui évite des transports longs et fatigants, tout en lui permettant d'intégrer les contraintes de sa vie personnelle. Cette porosité des espaces de travail donne à l'entreprise la possibilité de faire des économies, mais lui impose aussi de réinventer les modes de collaboration, les relations hiérarchiques. Quant au

travailleur, il doit disposer de suffisamment de place pour créer un espace de travail qui ne soit pas perturbé par les activités de la vie familiale. Il est également confronté à la solitude (pas de vie sociale au travail, pas de collègue qu'on peut consulter en cas de difficulté). Aussi, les espaces collectifs – Fab Lab, coworking² – sont appréciés car ils offrent un environnement de travail *ad hoc* et un nouveau cadre de socialisation. Cette indétermination des lieux de travail numérique fait que le travail personnel et le travail professionnel peuvent être réalisés en n'importe quel lieu, souvent avec la même machine. Ce nouvel entrelacement entre informatique domestique et informatique professionnelle remet en cause profondément la coupure entre ces deux mondes et donne une place encore plus importante à l'espace privé ou à des espaces intermédiaires pour s'engager dans de nouvelles formes de travail.

Le numérique qui a envahi le domicile est devenu un outil essentiel aussi bien des activités personnelles que de la sociabilité privée³. Les pratiques amateur, qui avaient déjà progressé pendant les décennies 1980 et 1990, se sont profondément renouvelées avec le numérique. À travers l'ordinateur et internet, l'autoproduction culturelle s'est réinventée et est devenue accessible à des individus qui n'utilisaient pas les techniques artistiques classiques. Les pratiques ordinaires de l'écriture, de la photographie, de la vidéo, s'inscrivent dans un projet de construction de soi qui prend parfois une tonalité artistique. Ces pratiques artistiques numériques sont importantes (près du quart des Français ont une activité amateur sur ordinateur, hors photographie et vidéo, qui sont évidemment plus utilisées⁴). Le *do it yourself* et les nouvelles pratiques du faire sont également en croissance. Pour acquérir des compétences spécifiques, les didacticiels deviennent de vraies alternatives à des formations classiques. Ils facilitent le développement du *do it yourself*. YouTube est devenu la nouvelle école technique.

Si ce sont bien les mêmes outils numériques qui sont utilisés au domicile et dans l'entreprise, les perspectives divergent. L'informatique de l'autonomie s'est installée dans la sphère privée ; l'informatique du contrôle domine dans l'entreprise. L'évolution des activités de service est probablement la plus symptomatique. Alors qu'au début le numérique était considéré comme un outil pouvant aider le salarié, qui gardait son autonomie dans la relation de service, par la suite les procédures ont été définies par le système d'information, fixant la succession des tâches et le contenu des réponses à donner au client, mais le salarié doit, malgré tout, assurer seul

l'achèvement réussi de la relation de service, sans pouvoir s'appuyer sur une hiérarchie intermédiaire, qui a largement disparu.

Réinventer un travail autonome

Dans un tel contexte, les salariés, dont le niveau de formation a très largement augmenté depuis la fin du xx^e siècle, se plaignent de l'intensification du travail et du manque d'autonomie. Ce fort niveau d'insatisfaction se manifeste par le fait que près des deux tiers des salariés pensent que la hiérarchie ne leur apporte rien et que plus de 60 % souhaitent changer de travail. Dans l'organisation du capitalisme industriel du xx^e siècle, une telle défiance se serait probablement traduite par de la rancœur, du stress et du mal-être, tant il y avait peu de voies alternatives. Mais aujourd'hui de nouveaux chemins se dessinent. D'une part, l'envie de devenir indépendant est très forte (plus du tiers des salariés souhaitent créer leur « boîte »), d'autre part le travail ouvert offre de nouvelles opportunités, pour s'installer dans des espaces interstitiels, pour franchir les frontières des professions, pour faire circuler les compétences de la production privée à la production marchande⁵. Il donne sa chance aux outsiders. Les parcours professionnels digitaux traversent les territoires privés et s'appuient sur les savoir-faire cultivés par soi-même.

Si certains salariés, surtout les plus jeunes, sont prêts à faire le grand saut, à effectuer une véritable conversion professionnelle, les autres recourent au travail ouvert pour s'inscrire dans une dynamique de changement d'activité. On peut s'appuyer sur ses passions, retrouver le goût de l'activité innovante qui s'est émoussé au sein de l'entreprise, expérimenter une nouvelle activité en mobilisant des compétences acquises dans d'autres arènes, pour soi, pour des proches ou éventuellement pour le marché. À partir du moment où l'on ne sépare plus le travail privé ou extra-professionnel et le travail professionnel, on peut alors naviguer dans un

espace élargi de l'activité, tenter de lancer de nouveaux projets, combiner l'ancien et le nouveau dans le cadre de la multiactivité.

Grâce aux outils numériques pratiqués dans l'espace privé, il devient plus facile de produire pour soi ou pour d'autres à qui on souhaite donner ou vendre. Le plaisir de faire se combine avec le plaisir d'affirmer son identité en montrant sa production sur son site ou sur sa page, avec le plaisir de donner mais aussi la nécessité de gagner sa vie. Le passe-temps agréable se combine alors avec la nécessité économique. Plaisir et intérêt sont toujours associés d'une façon ou d'une autre. Les différents ressorts de l'engagement s'entremêlent. La mise sur le marché amène à contourner les barrières professionnelles, en s'appuyant sur les possibilités offertes par les plateformes, au niveau local comme au niveau mondial. Le travail ouvert glisse constamment de la production pour soi au don et au marché. Il y a là des voies fécondes en vue de réinventer le travail professionnel.

Les formes inégales de travail ouvert

Ce travail ouvert apparaît principalement dans deux domaines, l'informatique et les activités créatives d'une part, les services individuels d'autre part. L'activité des informaticiens qui s'inscrivent dans la tradition des hackers constitue le plus bel exemple d'une activité ouverte où l'on ne sépare plus travail professionnel et travail privé. Comme certains travailleurs créatifs, ils réutilisent les compétences acquises dans le monde professionnel et dans le monde privé, mais ils expérimentent aussi plus facilement de nouveaux procédés, par exemple, dans leur travail privé. C'est là qu'ils trouvent le meilleur « bac à sable ». On ne s'étonnera pas que leurs activités professionnelles soient souvent pratiquées en free-lance, d'autant plus qu'il s'agit la plupart du temps d'outsiders qui peuvent se positionner en marge des structures classiques. Informaticiens et travailleurs créatifs se situent, de façon évidente, dans un univers mondialisé. C'est là qu'ils cherchent leur référence. Les plateformes leur permettent de trouver des sous-traitants ou des clients au niveau international.

Pierre-Michel Menger, dans son *Portrait de l'artiste en travailleur*, considère le créateur comme « une figure exemplaire du nouveau travailleur » caractérisée par ces éléments : « fort degré d'engagement dans l'activité, autonomie élevée dans le travail, flexibilité acceptée, voire revendiquée, arbitrages risqués entre gains matériels et gratifications souvent non monétaires »⁶. L'artiste de Menger a beaucoup de points communs avec le hacker. L'artiste et le hacker sont l'un des deux pôles du travail ouvert.

Les services personnels constituent un cas bien différent. Il ne s'agit plus de s'appuyer sur des savoir-faire pointus difficiles à acquérir mais sur des compétences

ordinaires : accueillir chez soi, conduire, échanger des objets de seconde main. L'accueil et le transport de personnes sont des professions réglementées qui certifient la qualité des prestataires. Pour les petites réparations, l'entrée dans la profession n'est pas verrouillée, car les professionnels concernés (plombiers, électriciens, menuisiers, etc.) ne s'intéressent guère à des prestations aussi modestes. Quoi qu'il en soit, ce type de travail ouvert permet de démocratiser des activités reposant sur des compétences ordinaires. Il ouvre des portes à de jeunes chômeurs qui ont du mal à entrer dans le marché du travail et fournit des ressources d'appoint à de nombreux salariés.

Cette diversité du travail ouvert n'empêche pas les inégalités. Les individus ne sont pas égaux face à ces nouvelles formes de travail. Les cadres et ceux qui exercent des professions cognitives sont confrontés constamment à des exigences en matière de créativité individuelle ; ils ont beaucoup plus souvent une double identité de travail et de passions. Ils peuvent plus facilement combiner plusieurs activités, ou construire des effets de synergie entre activités privées et activités professionnelles. Ce sont des travailleurs digitaux intégrés. Les ouvriers et les employés vivent beaucoup plus durement la rigidité des procédures professionnelles, le poids d'une organisation fortement centralisée et le manque d'autonomie. Par ailleurs, ils ont moins investi dans leurs passions. Pour eux, les opportunités que donne le travail ouvert sont plus restreintes. Il s'agit prioritairement de services à la personne : chauffeur de VTC pour ceux qui cherchent à exercer une activité à plein temps, réparateur à domicile pour ceux qui veulent travailler à temps partiel. Voici deux voies largement fréquentées en vue de changer de travail, d'en trouver un dans le cas des chômeurs. Pour les travailleurs désaffiliés, leur chance d'accéder à un travail numérique, sans aucune barrière à l'entrée, est beaucoup plus faible. Le « travail du clic » est une des seules possibilités qui leur soient offertes. Dans les services ou le travail du clic, les plateformes occupent une place dominante. L'autonomie du travailleur est plus faible : il est très largement sous la dépendance de ces dernières.

Outsiders et régulation publique

Les outsiders du travail ouvert remettent en cause les règles d'entrée dans les professions. Comme les hackers, ils ne croient guère aux diplômes. Ils estiment que seule compte la qualité du travail qu'ils fournissent. À travers une plateforme, le travailleur d'ailleurs peut directement proposer ses services, court-circuitant ainsi les formations imposées et les règles d'entrée dans les professions réglementées. Il a le sentiment, comme le concepteur de la plateforme, d'appartenir à une nouvelle économie, plus dynamique. Aussi, les travailleurs d'ailleurs tiennent à leur spécificité. Ils ne souhaitent pas être intégrés au salariat mais veulent pouvoir mobiliser directement les compétences qu'ils ont pu acquérir au cours de leur parcours de travail, de façon indépendante. Cette revendication n'est pas seulement la leur, mais celle de tous les salariés qui cherchent eux aussi à accorder leur travail professionnel et leurs passions privées.

Contrairement au salariat, les inégalités en matière de revenu ou de degré d'autonomie ne sont pas atténuées par l'appartenance à un régime commun qui assure à tous les mêmes droits sociaux (couverture maladie, chômage, retraite, droit de se syndiquer...). Dans la mesure où ni les travailleurs concernés ni les plateformes qui organisent l'activité ne souhaitent revenir au régime du salariat, il convient d'imaginer un nouveau compromis social qui puisse garantir à ces travailleurs d'ailleurs une protection sociale identique à celle des salariés. Celui-ci doit être bâti par les nouveaux syndicats de travailleurs indépendants, chargés de formuler leurs revendications, de construire un rapport de force avec les plateformes, de discuter avec les pouvoirs publics.

Le nouveau compromis social qu'il faut élaborer aujourd'hui doit étendre les droits sociaux à tous les non-salariés, que le travail en question constitue leur activité principale ou leur apporte une rémunération complémentaire. Ces activités « annexes » doivent être prises en considération dans un compte social personnel. Le travail ouvert numérique, s'il est intégré dans un nouveau compromis social, peut constituer une formidable opportunité pour les individus qui veulent atteindre le bonheur et l'autonomie au travail souhaités par tous, mais – et il faut en être particulièrement conscient – il peut aussi être une occasion pour les propriétaires des plateformes d'exploiter encore plus durement une main-d'œuvre qu'ils tiennent à distance et dont ils n'ont pas la responsabilité. L'avenir du travail ouvert reste largement à construire. Il sera notamment le résultat des luttes collectives des travailleurs d'ailleurs.

Les indépendants sont des (micro-)entrepreneurs. Ils sont donc amenés à négocier avec les plateformes, dans des conditions qui leur sont très défavorables tant les rapports de force sont inégaux. Il appartient donc à l'État de fixer des règles pour régir un monde qui s'est largement constitué dans les failles des réglementations existantes. Il n'est évidemment pas question d'intégrer telles quelles ces nouvelles activités dans le cadre réglementaire en vigueur. Cela reviendrait à les faire disparaître. Je pense tout particulièrement aux règles d'entrée dans les professions relatives au transport de personnes ou à l'hébergement. Il n'y a pas de raison d'imposer les mêmes formations ou les mêmes règles à des activités qui sont menées de façon annexe ou de façon principale. En ce qui concerne la formation, la validation des acquis de l'expérience (VAE) pourrait être une voie permettant d'articuler une compétence constituée de façon autodidacte à d'autres régimes de compétences. En revanche, il faut impérativement que l'État intervienne sur la question de la concurrence. Il doit empêcher la constitution de monopoles, qui retirent du numérique de gigantesques profits et ne paient quasiment pas d'impôts. Pour les travailleurs indépendants comme pour les clients, il est essentiel qu'il y ait une vraie concurrence et qu'à tout moment les indépendants puissent passer d'une plateforme à une autre. Il faut aussi qu'ils puissent monter des dispositifs coopératifs. C'est à ces conditions que les travailleurs d'ailleurs pourront tirer avantage de leur indépendance, que les dispositifs mutualisés modestes qu'ils mettent en place pourront se stabiliser, que le numérique pourra être la source de nouveaux arrangements coopératifs.

L'autre point central d'une intervention publique à élaborer concerne des éléments moins visibles, les algorithmes. Il convient, au niveau européen puisque la plupart de ces plateformes sont internationales, de s'assurer que les algorithmes sont « loyaux », qu'ils ne créent pas de distorsion en matière de référencement, d'appariement entre l'offre et la demande. Les règles d'affichage ou d'attribution des offres et d'exclusion des offreurs doivent être explicitées. Il faut pouvoir s'assurer de leur sincérité. La clarté de ces règles devrait empêcher les plateformes d'intermédiation de créer des rapports de subordination avec les prestataires. L'objectif du régulateur doit être moins de défendre les professions existantes que de construire un bon équilibre entre les *insiders* et les *outsiders*, et de protéger les libertés des nouveaux entrants face aux abus des plateformes.

Libérer le travail

Faut-il considérer le travail à l'ère numérique comme un travail de plus en plus restreint (l'automatisation fait disparaître l'emploi) et de plus en plus oppressant (les règles sont de plus en plus précises et sont imposées par la machine) qu'on ne peut plus transformer ou simplement améliorer ? Faut-il estimer qu'il ne reste plus qu'à réduire le temps de travail au maximum et à tout investir dans le hors-travail, en lui consacrant le plus de temps possible et en lui donnant des ressources à travers un revenu identique pour tous ? Au contraire, en définissant le travail, ainsi que je l'ai fait dans ce livre, comme l'ensemble des engagements dans le faire, qu'ils concernent l'entreprise ou l'espace privé, on découvre que les individus ont un portefeuille de compétences beaucoup plus étendu. Qu'ils peuvent se servir de celles qu'ils ont acquises dans l'espace privé pour réinventer le travail dans l'entreprise. C'est parce qu'il y a une circulation entre le travail dedans et le travail dehors qu'on peut imaginer d'autres formes de travail, utilisant autrement les formidables possibilités du numérique (outils autonomes, plateformes). Chacun, à partir d'une expérience qu'il a pu réaliser ailleurs, est en mesure de redéfinir le travail. Le travail ouvert articule des activités menées pour soi hors de l'entreprise, des dons et de nouvelles activités marchandes dont la spécificité est justement qu'elles reposent sur une expérience personnelle et sur des passions, sur des activités menées à côté, en plus. C'est à cet autre mode de faire – qui s'appuie sur les capacités d'autonomie et de décentralisation du numérique, et qui s'inscrit dans un nouvel espace de travail élargi, marchand et non marchand – qu'il faut donner toute sa place, car il autorise des formes

d'engagement dans l'activité plus valorisantes pour l'individu. En définitive, il ne faut pas se libérer du travail, mais libérer le travail.

-
1. Il est difficile d'avoir des données précises sur le télétravail. D'après l'Insee, 22 % des entreprises y avaient recours en 2008. LBMG Worklabs évalue le nombre de télétravailleurs salariés à 14 % et l'OBERGO à 2 %. Notons que, depuis la mise en place du télétravail au sein de leur entreprise, 95 % des salariés estiment que la qualité de leur vie personnelle s'est améliorée et 61 % qu'ils travaillent plus.
 2. En 2015, il y avait trois cent soixante espaces de coworking en France (*Les Échos*, 18 octobre 2016).
 3. Michel GROSSETTI, « Que font les réseaux sociaux aux réseaux sociaux ? Réseaux personnels et nouveaux moyens de communication », *Réseaux*, n^o 184-185, 2014, p. 187-209.
 4. 23 % exactement ; 70 % font de la photographie et 27 % de la vidéo (O. DONNAT, *Les Pratiques culturelles des Français à l'ère numérique. op. cit.*, p. 190).
 5. Avec une approche différente, Thierry Pech fait un constat voisin. Il consacre la première partie de son livre *Insoumissions* à l'insubordination du travailleur, insistant justement sur le rejet des liens de subordination propres au salariat et le développement du travail indépendant et de la création d'entreprises (*Insoumissions. Portrait de la France qui vient*, Paris, Seuil, 2017).
 6. P.-M. MENDER, *Portrait de l'artiste en travailleur, op. cit.*, p. 8-9.

Annexes

Tableau A. Loisirs en fonction de la profession (en %, sauf la première ligne)

	Ouvriers non qualifiés	Ouvriers qualifiés	Employés	Techniciens	Autres professions intermédiaires	Cadres supérieurs
<i>Nombre de loisirs pratiqués</i>	5	5,8	6,8	7,4	8,1	8,6
Lecture	46	52	71	60	78	86
Musique	62	62	74	71	75	81
Cinéma	23	26	40	42	50	61
Spectacle	11	16	29	33	36	51
Exposition	12	18	28	34	44	57
Télévision	89	89	89	86	86	87
Informatique	19	26	36	51	48	58
Sport	21	25	34	47	49	57
Marche	40	44	51	52	60	60
Voyage	21	27	37	47	54	68
Art amateur	9	9	17	19	21	27
Collection	9	11	11	13	12	11
Bénévolat	7	10	15	17	23	25
Bricolage	34	54	34	62	52	53
Jardinage	34	43	38	40	47	48
Tricot	19	8	25	8	15	11
Cuisine	40	37	51	39	43	44
Pêche, chasse	14	19	7	16	13	10

Lecture : La première ligne donne le nombre de loisirs pratiqués pour chaque catégorie socioprofessionnelle. Les lignes suivantes donnent le taux de pratique par catégorie.

Source : Insee, enquête « Histoire de vie », 2003.

Tableau B. Loisirs des travailleurs et des hors-travail (en %, sauf la première ligne)

	Ensemble	Travailleurs	Chômeurs	Ex-salariés retraités	Ex-indépendants retraités	Étudiants	Au foyer
<i>Nombre de loisirs pratiqués</i>	6,9	7,6	6,6	5,8	3,9	8,3	6,2
Lecture	67	68	62	69	69	74	67
Musique	71	77	78	55	46	93	67
Cinéma	40	51	40	18	8	83	25
Spectacle	29	35	21	21	18	48	20
Exposition	31	35	24	28	22	37	27
Télévision	88	88	87	88	88	88	89
Informatique	38	49	47	12	6	78	22
Sport	37	45	34	21	14	70	24
Marche	50	52	48	50	47	40	47
Voyage	40	46	25	39	30	45	31
Art amateur	17	18	20	13	7	37	16
Collection	10	12	10	9	4	11	7
Bénévolat	15	16	15	18	9	13	13
Bricolage	42	50	41	35	29	33	28
Jardinage	40	41	30	44	54	15	42
Tricot	17	14	18	19	17	6	35
Cuisine	44	46	50	33	28	45	58
Pêche, chasse	11	13	13	10	12	9	5

Source : Insee, enquête « Histoire de vie », 2003.

Tableau C. Importance du travail et définition de soi (en %)

Le travail est...	Définition de soi uniquement par le travail	Rapport à la moyenne	Définition de soi par le travail et les passions	Rapport à la moyenne
... plus important que tout le reste	55	+ 32,5	20,5	+ 64
... très important, mais autant que d'autres choses	51,5	+ 24	16,5	+ 32
Ensemble des travailleurs	41,5		12,5	

Lecture : Parmi les personnes pour lesquelles le travail est plus important que tout le reste, 55 % ont une identité unique de travail, soit un taux supérieur de 32,5 % au taux moyen.

Source : Insee, enquête « Histoire de vie », 2003.

Tableau D. Présentation des personnes interviewées

Pseudo	Première activité	Seconde activité*	Plateforme principale	Âge
Adrien	Musicien	VTC	Uber	31
Ahmed	Lycéen	Disc-jockey	YouTube, Facebook	19
Alain	Communicant	Cuisine	Blog	30
Albert	Régisseur	Courts-métrages	YouTube	36
Amine	Étudiant en ressources humaines	Photo, vidéo	-	25
Anne	Chef de projet web	Fanzines	Blog	32
Bruno	Steward	Cuisine	Blog	33
Catherine	Femme au foyer	Cuisine	Site web	43
Charles	Informaticien	Hacking	OpenStreetMap	50
Christophe	Cadre dans un service audiovisuel	Courts-métrages	Dailymotion, Vimeo	56
Claire	Étudiante en art textile	Mode	Lookbook	22
Édouard	Chômeur	Accueil	Airbnb, BlaBlaCar	30
Éloïse	Graphiste	Design cuisine	Blog	34
Émile	Informaticien	Jeux vidéo	«World of Warcraft»	39
Francis	Pilote de ligne	Photos, films	Site web	46
François	Accompagnateur en montagne	Site de randonnée	Site de randonnée	34

Françoise	Physicienne	Fabrication d'objets de décoration	Etsy, Fab Lab	29
Hassan	Chauffeur poids lourd	VTC	Uber	28
Jean	Retraité, ex-directeur commercial	Randonnée		79
Julien	Chômeur	Voyage	CouchSurfing, Airbnb	27
Kamel	Élève ingénieur	Danse hip-hop	YouTube	25
Léa	Cadre dans une chaîne de télévision	Équitation	Airbnb	27
Lou	Étudiante	Voyage	BlaBlaCar	28
Louise	Cadre dans une association	Accueil	Airbnb	28
Lucille	Assistante ophtalmologiste	Fabrication de bijoux	Etsy	28
Ludivine	Étudiante en communication	Chaîne beauté	YouTube	24
Marie	Communicante à temps partiel	Bijoux	Etsy	26
Mathieu	Musicien	Site web	Web des passions**	35
Maylis	Graphiste	Graphisme	Site web	30
Michèle	Responsable d'une agence de location de vacances	Accueil, voyage	Airbnb	35
Myriam	Contrôleuse de gestion	Ébénisterie	Site web, Fab Lab	29

Nahdia	Graphiste	Graphisme	Etsy	27
Pascal	Cadre dans une compagnie d'assurances	Accueil	Airbnb	44
Paul	Contrôleur de gestion / sociologue	Bande dessinée	Blog, site web	34
Prune	Vendeuse	Maillots de bain	Site web	25
Sandra	Femme au foyer	Cuisine	Blog	41
Soraya	Lycéenne	Bande dessinée	Blog	17
Suzanne	Étudiante en commerce international	Mode seconde main	Vinted	21
Thierry	Consultant	Données géographiques	OpenStreetMap	37

* Ou nouvelle activité indiquée en gras.

** La plateforme a disparu depuis l'entretien.